Revue d'Histoire Littéraire de la France

JUILLET-SEPTEMBRE 1956
56e ANNÉE - N° 3

MADEMOISELLE DE MAULÉON (CATHERINE GARY) ET LA FAMILLE DE BOSSUET

La question du mariage de « l'Aigle de Meaux » appartient-elle à l'histoire littéraire ? Sans le nier absolument, Henri Bremond soutenait le 25 août 1925 à Alfred Loisy qu' « un historien de la littérature du XVIIe siècle a le droit de ne pas analyser les dernières pièces de Corneille ou de ne pas discuter le mariage de Bossuet [1] ». Pour sa part, il n'a jamais posé ouvertement le problème [2]. D'aucuns l'en loueront en remarquant que celui-ci importe peu à l'appréciation esthétique de l'*Oraison funèbre du prince de Condé*. D'autres répliqueront que les détails biographiques les plus intimes peuvent contribuer à l'intelligence des œuvres des grands écrivains. Sans nous engager sur le terrain des principes, il nous suffira de remarquer que cette imputation, formulée au lendemain de la mort du fameux évêque, n'a cessé depuis lors de peser sur sa renommée, qu'en France, et même à l'étranger, elle a été admise par des auteurs de talent, et qu'elle est discutée dans le *Siècle de Louis XIV*. De ce seul point de vue se trouvait assez justifiée la publication dans la *Revue d'Histoire littéraire* de l'article de Ch. Urbain (1901) qui a, pour la première fois, placé la question sur un terrain purement historique. C'est dans le même esprit que nous voudrions, à l'occasion d'un ouvrage qui vient de la traiter avec une vigueur passionnée [3], faire le point des données maintenant acquises et chercher si elles ne suggèrent pas une solution de quelque vraisemblance. Peut-être aurons-nous l'occasion de signaler chemin

1. La phrase est citée par A. Loisy, *Georges Tyrrell et Henri Bremond*, Paris, 1936, p. 172. Elle constituait une réponse à Albert Houtin qui reprochait à l'auteur de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux* d'avoir « dissimulé... certains détails... répugnants » de la vie de quelques mystiques.

2. Il a en revanche donné dans son *Bossuet* (Paris, 1913, t. III, p. 313), un commentaire d'une phrase de Ledieu (27 août 1703) qui, pour le lecteur averti, n'est pas loin d'impliquer une réponse affirmative. On comprend d'ailleurs que l' « apparemment » du bon secrétaire ait suscité l'émulation de l'exégète (cf. Ch. Urbain et E. Levesque, *Les dernières années de Bossuet*, Paris, 1929, t. II, p. 132 et suiv.)

3. Raymond Schmittlein, *L'aspect politique du différend Bossuet-Fénelon*, Bade, 1954, p. 271-346, « *Ce procès n'a pas eu lieu. Notre grand Bossuet* ». On trouvera dans ces pages presque tous les textes importants, jusqu'ici dispersés dans des sources nombreuses et parfois peu accessibles.

faisant des aspects de la vie intellectuelle des trois derniers siècles qui dépassent en intérêt l'énigme initiale.

Celle-ci préoccupait déjà les curieux de plusieurs pays au lendemain de la mort de M. de Meaux (12 avril 1704). Le 20 juillet 1704, le feuillant Léonard de Sainte-Catherine note en effet que, dès lors, « il courut sourdement un bruit que ce prélat avait été marié... avant d'entrer en licence ». Il avait eu une fille, M^lle^ de Mauléon, dont « il avait soin pendant sa vie. Il la voyait souvent, allant chez elle, et elle chez lui ». Obligée à sa mort de défendre ses intérêts contre l'abbé Bossuet, elle aurait montré à des avocats « le contrat de mariage de sa mère.... L'affaire en est demeurée là, je ne sais pas comment. Je sais seulement qu'on parle à Rome de ce mariage » [1]. On en parlait ailleurs puisque, le 12 février 1705, un chartreux de Lyon, dom Delamarez, avouait au fameux nouvelliste : « On m'a écrit de tant d'endroits... que M. Bossuet était marié... que je ne sais à quoi m'en tenir » [2]. Vers 1707, un défenseur anonyme de Bossuet expliquait à un ami de Quesnel, Jacques Fouilloux, qu'on avait pris un contrat de cautionnement pour un contrat de mariage ; il affirmait que « cette affaire était pleinement étouffée et » que « ce qu'on a dit ne peut venir que de ce que ce qui est fini à Paris se répand dans les provinces » [3].

A cette date, l'histoire n'avait donc pas encore été imprimée. Elle le fut bientôt par les soins de J. B. Denis, ancien secrétaire de M^gr^ de Bissy, successeur de Bossuet à Meaux : passé au protestantisme, il publia en 1712 à « Londres » des *Mémoires anecdotes de la cour et du clergé de France.* A côté de détails exacts sur la succession du prélat défunt, on y lisait que, « pressée » par ses créanciers, une « dame » avait invoqué « un contrat de mariage passé entre elle et M. de Bossuet qui n'était alors que... sous-diacre ». « Le bruit » s'étant « répandu sourdement, et à Paris et à la cour,... le Roi... ordonna à... l'abbé Bossuet d'assoupir l'affaire.... Il y a apparence que cet ordre fut promptement exécuté, car on n'a pas ouï dire que les créanciers aient fait depuis d'autres poursuites » (p. 108 sqq.) [4]. Ces assertions, restées sans réponse, ne semblent pas avoir été connues du chanoine L. Legendre, ancien vicaire général de l'archevêque de Harlay. Mort en 1733, Legendre a, en effet, laissé des *Mémoires* où il mentionne, non seulement « l'ordre » supérieur qui « étouffa » le scandale et la date

1. Arch. Nat., L. 737. Ce texte a été découvert par Ch. Urbain (*Bossuet et M^lle^ de Mauléon. Étude critique sur le prétendu mariage de Bossuet*, Paris, 1906, p. 13).

2. Bibl. Nat., *ms. français* 19208, f° 196 v° ; Urbain, p. 12.

3. *Correspondance de Bossuet*, éd. Urbain-Levesque, Paris, 1923, t. XIV, p. 403-406. Les notes indiquent l'abondante bibliographie relative à cette lettre et soulignent les nombreuses erreurs qu'elle renferme. Il est à remarquer qu'elles ne cherchent pas, comme la *Revue Bossuet* (Suppl. VII, 25 juillet 1909, p. 79-80), à « sauver » certaines données de ce document. Il est possible que celles-ci viennent de l'abbé Ledieu, mais à qui, comment et pourquoi les a-t-il fournies ? Son *Journal* invite à la défiance (cf. *supra*, p. 321, n. 2 ; *infra*, p. 332, n. 3 et p. 339, n. 3).

4. Urbain, p. 14-18. Voir, sur l'attitude de H. de Bissy à l'égard de la réputation de son prédécesseur, [Boudet], *Vie de M. de Rossillion de Bernex*, Paris, 1751, 2^e^ p., p. 49-56.

du mariage (qu'il indique dans les mêmes termes que Denis), mais le doyenné de Saint-Thomas du Louvre où Bossuet aurait alors été voisin de la « demoiselle » et surtout le nom de celle-ci, ignoré de Denis : Mlle de Mauléon. Si ces souvenirs sont restés inconnus jusqu'en 1863 [1], on doit en revanche présumer que tous ceux qui ont, après Legendre, repris le sujet, s'inspirent des *Mémoires anecdotes*. En 1735 un bibliothécaire du roi de Prusse, Charles-Étienne Jordan, y renvoyait expressément dans son *Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France* (La Haye, 1735, p. 202) ; c'est pourtant d'après une autre source qu'il donne « le nom de la concubine » et qu'il cite pour la première fois un mot qu'il attribue au P. Le Tellier : « Je suis assuré que vous êtes plus Moléoniste que Moliniste ». Il affirme d'ailleurs que « tous les gens de lettres de Paris connaissent la vérité du fait » [2]. Cette publication entraînait, du 28 mars au 8 avril 1735, une correspondance entre Mathieu Marais et le président Bouhier. Le second ne connaissait que vaguement la rumeur et il fallut à Marais une petite enquête pour apprendre que « Mlle Moléon était une vieille fille et même laide demeurant rue Thomas (*sic*) du Louvre ». Il signalait cependant une nouvelle « calomnie » : « Les Anglais disent que M. de S. Hiacinthe est son fils ». Ainsi apparaît pour la première fois dans cette histoire le nom de Thémiseul de Saint-Hiacinthe, aventurier de lettres, « connu, dira Voltaire, par la part qu'il eut à la plaisanterie de Mathanasius » [3]. En 1737 le marquis d'Argens agrémentait le passage de Jordan de plaisanteries faciles [4]. En 1751, la première édition du *Siècle de Louis XIV*, adoptait en revanche une version toute différente : si Bossuet avait été fiancé à une demoiselle Desvieux, le « bruit » de son mariage « n'avait ni vérité ni vraisemblance ». L'édition de 1752 n'apporta aucun changement et celle que donna La Beaumelle en 1753 ne l'enrichit que d'un plagiat de Jordan. Entre temps, Voltaire avait

1. Il a alors été publié par M. Roux, *Mémoires de l'abbé Le Gendre*, Paris, 1863, p. 265. E. Levesque a employé deux moyens pour « alléger le poids du témoignage de Le Gendre ». 1° Dans la *Revue Bossuet* du 25 juin 1907 (p. 76), il a signalé avec raison une inexactitude de l'éditeur. Par souci de style, celui-ci a introduit le mot « scandale » après « apaiser ». Mais Legendre avait parlé « d'étouffer...le phénomène » ! Pas plus qu'E. Griselle (cf. *Autour d'une brochure. Sept lettres à M. Savaète*, Paris, [1908], p. 83-88), nous ne voyons ce que Bossuet gagne au change. 2° E. Levesque l'a senti et il a ensuite essayé de déconsidérer les « racontars piquants » (ces mots apparaissent cinq fois en une page !) du « malin chanoine, malicieux bonhomme » (*Revue Bossuet*, 25 juillet 1909, p. 78-79). Nous devons dire que les erreurs relatives à l'abbé Du Bourg nous ont paru vénielles et qu'en étudiant l'épiscopat de Harlay (cf. notre *Louis XIV contre Innocent XI*, Paris, 1949), nous n'avons pas trouvé de mémorialiste plus sûr que Legendre. C'était aussi l'opinion de Griselle (p. 30 n.).

2. M. Schmittlein (p. 278-279) a eu le mérite de retrouver et de citer un texte qui avait échappé à Ch. Urbain. Le 8 avril 1735, M. Marais déclarait ignorer où Jordan « avait pris » le mot du P. Le Tellier (*ibid.*, p. 278). Sur la notoriété du nom de Mlle de Mauléon à cette date, cf. *infra*, p. 337, n. 4.

3. *Ibid.*, p. 276-280. M. Schmittlein a aussi tiré de la Bibliothèque Nationale (*ms. français*, 24414, fos 366 et 380) les lettres de M. Marais, connues d'A. Floquet, mais non de Ch. Urbain (p. 15 n.).

4. *Mémoires secrets de la République des Lettres*, Amsterdam, 1737, t. I, p. 165-172 dans Schmittlein, p. 286.

appris qu'il restait des gens mieux renseignés et, dès le 6 août 1752, il questionnait l'historien Denis Secousse. Nous n'avons pas la réponse de celui-ci, mais le chapitre des *Écrivains* de l'édition de 1756 couvre discrètement de l'autorité d' « une famille considérée dans Paris et qui a produit des personnes de mérite » les données nouvelles qu'elle apporte : Bossuet n'était pas encore dans les ordres quand il signa « un contrat de mariage secret... qui ne fut point suivi de célébration... et... après la mort du prélat, ce fut cette famille qui régla les reprises et les conventions matrimoniales » [1]. Or, c'est bien l'avocat Secousse qui conseillait Mlle de Mauléon en 1705 et elle s'était sans doute adressée à lui parce qu'il était le neveu de Léonard de Lamet, doyen de Saint-Thomas du Louvre alors qu'elle-même y habitait... et Bossuet aussi [2]. Il est évidemment fâcheux — mais non inexplicable — que le nom des Secousse n'apparaisse pas dans le *Siècle de Louis XIV* avant l'édition « encadrée » publiée à Genève en 1775. Toutefois, l'auteur n'en faisait nullement mystère puisqu'en juillet 1761 il assurait à un biographe de Bossuet, Levesque de Burigny, qu'il tenait ses renseignements d'une lettre que « feu Secousse » lui avait écrite « à Berlin ». Or, à cette date, on pouvait encore consulter le frère du membre de l'Académie des Inscriptions, mort seulement le 16 avril 1771. Mise à l'épreuve sur un point particulièrement délicat, la méthode historique de Voltaire se montre donc sous un jour assez favorable [3]. On ne saurait en dire autant de ceux qui, au même moment, se sont contentés de mettre bout à bout ses indications, celles de Denis et celles de Jordan : La Beaumelle (1755-1756 et 1757) [4], Prosper Marchand (1758) [5], l'abbé Irailh (1761) [6] et le pseudo-Maurepas (1791) [7].

1. Les textes ont été reproduits dans l'ordre chronologique par Schmittlein, p. 340-344 (cf. aussi p. 279-281, 322 et suiv.).

2. C'est L. de Lamet que Mlle de Mauléon choisit, en 1672, comme exécuteur testamentaire. Il resta l'intime de Bossuet. N'étant mort que le 1er décembre 1705, il avait pu renseigner son neveu. Nicolas de Lamet, secrétaire du Roi, fut, d'autre part, compère de Mlle de Mauléon au baptême d'un enfant de Lesueur (15 décembre 1686). L'abbé Urbain, qui a établi ces divers faits avec une admirable érudition, était donc en droit de conclure : « Cette famille Secousse devait avoir conservé bien des souvenirs de Bossuet » (p. 73 n. ; cf. p. 1, n., 43, n. et *Correspondance...*, t. XIV, p. 285, 410).

3. Griselle, p. 65-72 ; Schmittlein, p. 322-323 ; « Voltaire faisait du bon journalisme et il indiquait un problème sérieux aux critiques » (G. Lanson, *Revue Universitaire*, 25 décembre 1906). L'autographe de la lettre à Burigny a été vendu à Londres le 27 juin 1919 (*Autograph Price Current*, t. IV).

4. *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon*, Amsterdam, 1755-1756, t. II, p. 109, 113 et 1757, t. IV, p. 91-96 dans Schmittlein, p. 281-285. Cf. A. Taphanel, *La Beaumelle et Saint-Cyr*, Paris, 1898, p. 218.

5. *Dictionnaire historique*, La Haye, 1758, t. I, p. 94 dans Schmittlein, p. 287. J. A. G. Tans rappelle à ce propos que P. Marchand fréquentait le cercle de Justus van Effen et de s'Gravesande où Saint-Hyacinthe faisait valoir ses prétentions (*Bossuet en Hollande*, Maestricht, 1949, p. 112). En avril 1758, l'identité de Hyacinthe Cordonnier, sieur de Bel-Air, fut révélée par le *Journal de Verdun* (p. 298).

6. *Querelles littéraires*, Paris, 1761, t. I, p. 282 (dans Schmittlein, p. 287). L'abbé Barral, Le Roy et dom Clémencet ont répondu, en 1762, par plusieurs lettres anonymes in-12 (cf. A. Floquet, *Études...*, t. I, p. 573). Voir surtout Rondet, *Justi-*

Quant aux contradicteurs, plus ou moins convaincus, de Voltaire, Burigny [1], l'abbé Cl. M. Guyon [2], Bergier ou dom Chaudon [3], ils ne l'ont égalé, ni par le talent, ni même par la sûreté de l'information.

Le XIXe siècle parut d'abord consacrer la revanche du grand évêque. Dans son *Histoire de Bossuet*, le cardinal de Bausset tirait, du témoignage qu'il attribuait à Fouilloux, une version rassurante [4] : reprise par A. Floquet [5], elle ne sera guère discutée, jusqu'en 1901 [6]. En Hollande, le récit de Voltaire a cependant encore inspiré une célèbre romancière, Geertrui Toussaint, qui publia en 1847 une *Mejonkvrouwe de Mauléon*. Ses lectrices pleurèrent sans aucun doute au récit des aventures compliquées, mais touchantes, de Bossuet, de Yolande de Mauléon, de Saint-Hyacinthe (qui n'est plus fils d'évêque) et de Catherine des Secousses. Bien qu'il soit l'œuvre d'une ardente réformée, le livre glorifie le noble caractère du prélat et l'admirable sacrifice de son ancienne fiancée, Yolande. Mais les ultramontains français éprouvaient pour le « pape des gallicans » des sentiments moins tendres. Ils attachèrent à la publication des *Mémoires* de Legendre (1863) une importance d'autant plus grande qu'ils leur paraissaient confirmés par un acte notarié et l'un d'eux, le bouillant chanoine V. Davin, travailla quarante ans à « délivrer le monde de l'idole homicide ». En 1903-1904 paraissait enfin son *Étude critique sur Bossuet...* qui ne trouva d'écho que chez un dominicain de la génération précé-

fication sommaire de l'Histoire Ecclésiastique de l'abbé Racine contre l'écrit intitulé : LETTRE... [par Denesle], 16 juin 1763, p. 19, 28-35.

A mentionner aussi une lettre de d'Alembert à Voltaire du 17 février 1768, sur « le sieur Saint-Hyacinthe, fils ou bâtard de Bossuet » (dans Schmittlein, p. 285). Dans son *Éloge de Bossuet* (1779), le même d'Alembert traite de fable l'histoire de son mariage (même attitude dans l'*Encyclopédie universelle*, art. *Bossuet*).

7. *Mémoires*, 3e édition, Paris, 1792, p. 62-64 dans Schmittlein, p. 287-288. Ils ont été rédigés par Salé et publiés par l'abbé Soulavie.

1. Il déclare Bossuet « mauléoniste », mais prétend que Voltaire juge l'accusation « calomnieuse » (*Vie de Bossuet*, Bruxelles-Paris, 1761, p. 96 dans Schmittlein, p. 281).

2. *Oracle des nouveaux philosophes pour servir de suite aux œuvres de M. de Voltaire*, Berne, 1765, t. I, p. 328 n.-329 n.

3. « Des Sablons », *Les grands hommes vengés ou examens des jugements portés par M. de V.*, Amsterdam-Lyon, 1769, t. II, p. 90-94. Cf. aussi [dom Chaudon], *Dictionnaire historique des auteurs ecclésiastiques*, Lyon, 1767 ; Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel et historique*, *s. v.* et Alexander a S. Joanne de Cruce *Historia Ecclesiastica*, Aug. Vind., 1781, t. LXVIII, p. 239.

4. Voir les *Pièces justificatives* du livre I de l'*Histoire* de Bausset (1814). Dans le *Moniteur universel* du 6 janvier 1815, J. S. Lachapelle se réjouissait que la « supposition » du mariage qui était « presque devenue historique » fût réfutée par une anecdote de Ledieu sur Mme de Montespan (cf. *infra*, p. 335, n. 2).

5. *Études sur la vie de Bossuet*, 1627-1670, Paris, 1855, t. I, p. 555-585. Cf. l'article de Brunetière (*Grande Encyclopédie*) et A. Rébelliau, *Bossuet*, Paris, 1900, p. 203 et suiv. Floquet fut même suivi par l'édition des *Œuvres de Voltaire* publiée en 1867 !

6. J. A. G. Tans, p. 147-150. Fait curieux, un protestant libéral, le critique Busken Huet, jugera plus tard de la même façon « l'histoire innocente » de Mlle de Mauléon (*ibid.*, p. 161). Inversement, De Potter présentait dans son *Histoire philosophique... du christianisme* (Paris, 1837, t. VIII, p. 311-313 dans Schmittlein, p. 289-290), une version des faits peu favorable à Bossuet. Il citait le *Journal* de Ledieu qui ne fut publié qu'en 1857.

dente, le P. Constant [1]. C'est que la *Defensio* était déjà presque oubliée ; en revanche d'autres milieux ne manifestaient pas une grande sympathie pour l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle* [2], qui était aussi l'ennemi de Richard Simon. De son côté, un des meilleurs historiens du Grand Siècle, l'abbé Charles Urbain, dont le nom restera attaché au monument d'érudition qu'est la *Correspondance de Bossuet*, avait été frappé par la faiblesse du récit de « Fouilloux ». Or, il rencontra le 1er décembre 1900 le chanoine Davin qui semble avoir su le convaincre que le contrat de mariage dont parlent les auteurs du XVIIIe siècle existait encore. C'est afin de faire sortir cette pièce de sa cachette que, sous le pseudonyme de Ch. Beaugrand, Ch. Urbain publiait en janvier 1901 dans la *Revue d'Histoire littéraire* un article retentissant [3]. « A l'occasion d'un fragment inédit (sur l'*Espérance*), attribué par un manuscrit du temps à *M. de Condom* », il y posait indirectement la question des rapports du prélat et de Mlle de Mauléon : il citait à ce propos pour la première fois le *Factum* de Boutet et la note du P. Léonard. On peut juger excessive la prudence de l'auteur, mais il dut se féliciter de ses précautions quand il vit ses découvertes saluées par le *Signal*, par le *Chrétien français* et par le *Journal* avec une joie qui n'était peut-être pas exempte d'arrière-pensées [4]. Non moins décisif, le chanoine Th. Delmont ne trouvait dans Beaugrand que « calomnies sur calomnies ». Le bibliothécaire de Saint-Sulpice, Eugène Levesque, offrait à Delmont l'appui de sa grande érudition et traitait de « racontars sans autorité » les bruits qui avaient couru pendant la vie et au lendemain de la mort de M. de Meaux [5]. Après l'intervention d'Ernest Jovy [6] et celle de Henri Chérot, S. J. [7], Ch. Urbain, désespérant d'atteindre le but qu'il visait, publia dans la *Revue du Clergé français* trois articles [8] sur *Bossuet et Mlle de Mauléon. Étude cri-*

1. Urbain, p. 5-6 ; Griselle, p. 103-122. On trouvera les articles de Davin et de Constant (1904, 1905, 1907) dans la *Revue du Monde catholique* et dans la collection A. Savaète. Cf. Schmittlein, p. 303-309, 319-320 et le mot de P. Souday sur les « représailles ultramontaines contre le grand évêque gallican » (*Bossuet*, Liège, 1929, p. 64).

2. Rapprochant ces deux ouvrages, Paul Lejay notait le 13 août 1908 : « Les admirateurs de Bossuet semblent avoir changé de camp » (*Revue critique d'histoire et de littérature*, N. s., t. 66, p. 106-108). Ne conviendrait-il pas d'en dire autant de ses ennemis ?

3. *Est-ce un madrigal de Bossuet* ?, *R. H. L.*, t. VIII, p. 35 et suiv. Impliquée par les termes dont Urbain s'est servi à ce sujet dans sa brochure de 1906 (p. 4-6), cette attribution nous a été confirmée par le regretté G. Saintville qui en avait trouvé la preuve dans une lettre de l'auteur à E. Jovy. Cf. aussi Urbain, p. 25-28.

4. Urbain, p. 4 n. Le 15 décembre 1901, J. de Bonnefon donnait dans le *Journal* la reproduction d'un portrait qui aurait été celui de Mlle de Mauléon (Urbain, p. 79 n.). On le trouvera dans Schmittlein (p. 289).

5. *Autour de Bossuet*, 2e volume. Cf. la recension de la *Revue Bossuet*, 25 juillet 1901, p. 192.

6. E. Jovy, *Études et recherches sur Bossuet*, Vitry-le-François, 1903, p. 322 et suiv. — *Revue Bossuet*, 25 octobre 1903, p. 254 (cf. 25 avril 1903, p. 110-115). Voir aussi *ibid.*, juillet 1904, p. 191 (sur Davin).

7. *Études religieuses*, 20 juin 1904.

8. Du 15 août au 15 septembre 1906. Nous renvoyons constamment à la pagination du tiré à part. Riche de références aux séries des Archives Nationales, ce

tique sur le prétendu mariage de Bossuet. Ils n'ont pas réussi à convaincre Th. Delmont et E. Levesque [1]. Sous le titre *Le prétendu mariage de Bossuet* (Paris, 1907), J. Gaignet, P. S. S., dirigea même contre Urbain des attaques qui furent sévèrement jugées des revues catholiques [2] et provoquèrent une réponse d'E. Griselle, S. J. [3]. Les deux principaux adversaires préparaient de nouveaux arguments quand « un ordre venu de haut » interrompit la bataille [4] et les força à signer conjointement une formule d'une ambiguïté toute diplomatique [5]. Nous ne pouvons guère signaler depuis 1910 que les affirmations péremptoires et parfois injurieuses d'écrivains, de publicistes et d'ecclésiastiques qui, sans examen personnel de la question, considèrent comme indiscutable l'une ou l'autre thèse [6]. Nous avions nous-même ressenti un malaise en présence d'une telle situation et nous ne pouvons blâmer M. R. Schmittlein de sa réaction quelque peu brutale, mais franche. Elle ne doit cependant pas conduire à la proclamation hâtive de certitudes que l'état présent des documents n'est peut-être pas susceptible de fournir.

Cet historique aura eu, nous l'espérons, l'intérêt de montrer comment les avis exprimés sur cet épisode de la biographie de Bossuet sont restés sous la dépendance du mouvement général des idées, mais nous ne nous dissimulons pas qu'on ne peut retenir en vue de

travail a encore été complété par l'auteur dans *Les héritiers de l'avocat Pageau et la succession de Bossuet* (*Documents d'histoire*, 1910).

1. *Revue de Lille*, décembre 1906, p. 24 ; *Revue Bossuet*, décembre 1906, p. 317 et suiv. ; 25 décembre 1907, p. 135 ; 25 juillet 1909, p. 77-80 (sur Griselle) ; octobre 1909.

2. Y. de la Brière, *Polybiblion*, octobre 1907, p. 370 ; P. Allard, *Revue des Questions historiques*, 1908, p. 334 (cf. aussi janvier 1907) ; *Ami du clergé*, 22 avril 1909, p. 357 et 1er juillet 1909, p. 588-590 (voir aussi le C. R. d'Urbain, *ibid.*, 3 octobre 1907, p. 908 et suiv.). On trouvera la plupart de ces textes dans Schmittlein, p. 320-332.

3. *Autour d'une brochure. Sept lettres à M. A. Savaète... sur le Prétendu mariage de Bossuet*, Paris, 1908. Avant d'être réunies en volume sous la signature de « Z., docteur ès lettres », elles avaient paru dans la *Revue du Monde catholique* sous celle de « X*** », ce qui leur a valu d'être signalées deux fois par le *Manuel bibliographique* de G. Lanson !

4. V. Carrière, *Bossuet au XXe siècle*, Paris, 1931, p. 25. Cf. déjà un appel de Gaignet aux « plus hautes autorités ecclésiastiques » dans l'*Ami du Clergé*, 1er juillet 1909, p. 589.

5. « Si les ennemis de Bossuet n'ont pu réussir à prouver qu'il... ait jamais été... marié, ni même que ses mœurs aient laissé à désirer, il faut dire que les apologies de M. de Meaux n'ont pas été toujours très heureuses ni conformes aux documents » (*Correspondance de Bossuet*, t. III, 1910, p. 412 n. ; cf. aussi t. XIV, p. 406).

6. Outre L. Dimier, *Bossuet*, Paris, 1916 et A. Rébelliau, *Bossuet*, 6e éd., Paris, 1925, citons : F. Mauriac, *Supplément au* Traité de la Concupiscence *de Bossuet*, Paris, 1928, p. 48 et suiv. ; — Albert Houtin, *Courte histoire du célibat ecclésiastique*, Paris, 1929, p. 177-192 ; — Paul Souday, *Bossuet*, Liège, 1929, p. 51, 59-66 ; — V. Carrière, *Bossuet au XXe siècle*, Paris, 1931, p. 26, 32 (extrait de *Rev. d'Hist. de l'Égl. de France*, p. 473-482) ; — J. Calvet, *Bossuet, l'homme et l'œuvre*, Paris, 1941, p. 53, 96 n. Tous ces textes ont été réunis par Schmittlein, p. 333-338. Il est dommage que celui-ci n'ait pas connu l'article très documenté de F. Sartiaux (*La Chronique des idées*, août-sept. 1929, p. 441-460).

la solution du problème qu'un très petit nombre d'auteurs qui semblent posséder des données de première main : le correspondant de Fouilloux d'un côté, le P. Léonard, dom Delamarez, Denis, Legendre et Voltaire, écho des Secousse, de l'autre. Les textes de ce second groupe eux-mêmes ne peuvent, à cause de « leurs inexactitudes et de leurs divergences » emporter la conviction. Mais leurs désaccords ont du moins l'intérêt de confirmer l'indépendance de leurs sources et d'exclure que M. de Meaux ait été, au lendemain de sa mort, victime d'une campagne de calomnies bien orchestrée. Aussi l'enquête doit-elle porter sur les quelques points communs aux divers témoignages contemporains : s'ils n'indiquent pas nécessairement « ce qui s'est réellement passé », mais seulement « ce qu'on disait », il faut rechercher pourquoi on le disait, « expliquer l'origine d'*une* fable » si promptement et si largement répandue, ou, inversement, dégager la part de vérité des erreurs qui la rendent méconnaissable [1]. Fondée ou non, la « leçon courte » de la tradition se ramène à l'affirmation que le Roi est intervenu en avril ou mai 1704 pour empêcher l'examen d'un contrat de mariage signé de Bossuet. L'essentiel serait donc de retrouver ce contrat. Si l'original a été détruit en 1704, il y a chance qu'on n'ait pas alors pensé à la minute. Précisément, une lettre du comte du Hamel du Breuil (1887) atteste que celle-ci a été donnée par le notaire J. G. A. Defresne (1854-1866) au publiciste ultramontain Bonnetty chez qui des personnalités connues l'avaient vue avant 1879. Bien plus, Ch. Urbain apprit au début de ce siècle que la pièce se trouvait alors chez un « commensal de M. Lebel, professeur à l'Institut catholique » qui la tenait de la succession Bonnetty ; elle existait encore le 25 mars 1903, date d'un article de la *Revue Bossuet* sur *Bossuet au Doyenné Saint-Thomas du Louvre*. Le savant rédacteur de cette revue « mettait » pourtant l'année suivante « ces Messieurs » (Davin et ses amis) « au défi de montrer le contrat en question » [2] et, le 25 décembre 1907, il avait obtenu du successeur de Me Defresne un « procès-verbal négatif » que les archives déposées au Minutier Central ne viennent pas confirmer [3]. Une hypothèse fâcheuse fut

1. Les expressions entre guillemets sont empruntées à E. Levesque (*Revue Bossuet*, 1906, p. 317 et suiv. et 25 juillet 1909 ; cf. aussi *Correspondance...*, t. XIV, p. 406). A noter que ce fervent bossuétiste a évité de dénoncer, comme l'auteur de la lettre à Fouilloux, « les hérétiques, quiétistes et libertins » : ni le P. Léonard, ni dom Delamarez, ni Legendre n'appartiennent à aucun de ces groupes. Enfin le même historien reconnaît que « sur l'origine et la nature des relations d'amitié et d'intérêt entre Bossuet et Mlle de Mauléon », son confrère « aurait pu être plus complet et plus satisfaisant encore » (*Revue Bossuet*, 25 juillet 1909, p. 80). C'était avouer que la question de Ch. Urbain n'avait pas encore reçu de réponse.

2. Urbain, *Bossuet et Mlle de Mauléon*, p. 25-29 ; *Id.*, *Documents d'histoire*, 1910, p. 1 ; *Revue Bossuet*, juillet 1904, p. 191 ; Griselle, p. 12, 98.

3. « Le prétendu contrat... n'a jamais existé dans cette étude. Du moins, nous dit le successeur de Me Defresne, on n'en trouve aucune trace, pas la moindre mention » (*Revue Bossuet*, 25 décembre 1907, p. 135 n.). Si la minute avait été donnée à Bonnetty, on ne pouvait consulter que le répertoire. Or cette note embarrassée ne le mentionne pas. Actuellement, le répertoire des années 1634-1667 de Me Ch. Fr.

donc émise : Urbain et Griselle eux-mêmes l'ont formulée avec une netteté très suffisante [1]. Les avocats de M. de Meaux conservent en revanche la ressource de soutenir qu'on a confondu un contrat de cautionnement avec un contrat de mariage [2]. Il nous faut donc exposer ce que les documents originaux révèlent sur Catherine Gary (elle prit avant 1670 le titre de Mauléon auquel elle n'eut droit qu'en 1683) [3] : cette étude jettera, en outre, une certaine lumière sur des aspects peu connus de la biographie du grand écrivain.

Catherine Gary était née, avant 1647 et très probablement entre 1631 et 1639 [4], de François Gary, marchand fripier, père d'au moins huit enfants [5], et de sa seconde femme Catherine Mélicque. Orpheline très jeune [6], elle dut être recueillie par son oncle Nicolas Mélicque, qui était logé au petit doyenné de Saint-Thomas du Louvre. Lui-même mourut en 1647 en lui léguant une rente viagère de 500 livres. Il semble que Catherine soit demeurée chez sa tante [7], qui se remaria en 1651 à J. Thivol de Sainte-Foy, premier valet de chambre de Monsieur. Morte au début de 1663, Mme de Sainte-Foy ne fut jamais attachée à Henriette d'Angleterre et il serait étonnant que, comme l'a dit le correspondant de Fouilloux, elle lui ait présenté Bossuet [8]. Elle le connais-

de Saint-Vaast (étude LXXIII) manque, alors que ceux qui le précèdent et qui le suivent sont conservés. Noter encore que cette étude conserve d'autres actes de la famille Gary, dont trois au moins ont été passés en 1650 (cf. *infra*, n. 3).

1. Griselle, p. 100 ; Urbain, *Documents d'histoire*, p. 1 ; P. Lejay, *Revue critique*, t. 66, p. 108. F. Sartiaux (*art. cit.*, p. 450) a donné une indication encore plus précise, mais invérifiable.

2. « L'espace nous manque pour montrer comment le contrat de cautionnement invoqué dans la même lettre [d'un anonyme à Fouilloux] suffit à expliquer la légende d'un contrat de mariage » (*Revue Bossuet*, 25 juillet 1909, p. 80). Cf. aussi *ibid.*, 1907, p. 80.

3. Urbain, p. 58-59. On avait ignoré jusqu'à présent que Georges Gary de Mauléon avait passé les 20 avril 1650, 11 juin 1650 et 1er mars 1653, des actes à l'étude Saint-Vaast (M. C., LXXIII). C'est certainement de lui que Pierre Gary — qui faisait, le 1er avril 1650, appel au même notaire — tint ce fief.

4. Cela résulte de cinq actes (1647-1672) cités par Urbain, p. 46-47. Cf. aussi *Correspondance...*, t. XIV, p. 403 n.

5. Par rang d'âge, la liste en pourrait être : François II, Pierre (né avant 1626), Jacques, Catherine, Françoise, Nicolas, Claude. Nous ignorons la place de Jean (cf. Urbain, p. 35 n., p. 91-92). En 1657, plusieurs des enfants du second lit (Françoise-Madeleine, Nicolas, Claude) étaient encore mineurs. Ils eurent successivement pour tuteurs leur oncle Georges Gary (mort avant juillet 1657), puis leurs frères François II et, en 1662, Pierre (*ibid.*, p. 35 n., 85).

6. On perd la trace de François Gary en 1640, et sa femme disparut avant 1657 et sans doute beaucoup plus tôt (*ibid.*, p. 34 et suiv.). On ne comprend pas qu'Urbain se soit demandé si Catherine Gary était du premier lit (p. 57) : en effet, l'acte du 2 juillet 1657 précise que les mineurs ont pour aïeul Pierre Mélicque (p. 84)) ! Le prénom maternel convient, d'autre part, à la fille aînée.

7. Nicolas I Mélicque avait épousé le 3 septembre 1640, Madeleine Robichon, fille de Marguerite Robineau (*ibid.*, p. 40 et suiv., 48, 53 n., 55). Dans son testament, Catherine Gary parlera de « ses obligations » envers Charles Robineau, tuteur de ses cousins germains Mélicque (*Correspondance...*, t. XIV, p. 407). De 1647 à 1663 au moins, elle avait donc sans doute été élevée avec eux. Même après cette date, elle a pu habiter la maison du Petit Doyenné qui leur appartenait. Son testament désigne le cadet, Louis Mélicque, comme légataire universel (*ibid.*, p. 409).

8. *Ibid.*, t. XIV, p. 403. Il est naturel que Catherine Gary ait été liée avec les sœurs Hamar, femmes de chambre de Madame (*ibid.*, p. 411).

sait pourtant fort bien puisque, le 28 février 1663 au plus tard, le chanoine de Metz prenait à bail pour mille livres une partie importante de la maison des Sainte-Foy au Petit Doyenné : il devait la conserver plus de huit ans. Ce fait, tout récemment révélé par le dépouillement du Minutier Central, empêche de s'étonner que Bossuet ait tenu avec Catherine Gary un enfant sur les fonts baptismaux le 14 mai 1664 [1]. De leur côté, les chanoines de Saint-Thomas faisaient le 15 janvier 1670, à « Mlle de Mauléon » l'honneur de lui accorder un banc de leur église [2]. Beaucoup plus révélateur est son testament du 4 août 1672 : si elle y oubliait ses quatre frères vivants et si elle ne réservait à ses deux jeunes sœurs que ses nippes, elle y manifestait une grande reconnaissance pour les Mélicque. Elle y soulignait ses belles relations avec les ecclésiastiques distingués qui vivaient au Doyenné, mais les lignes qu'elle consacre à Bossuet sortent vraiment de l'ordinaire : « Je supplie Mgr de Condom de reprendre son grand portrait avec sa bordure qu'il m'a fait l'honneur de me donner. Je le supplie d'accepter mon crucifix de miniature, où il y a une Madeleine, et tout ce qui se trouvera dans le cabinet où cela est renfermé avec le linge que je lui gardais et le reste du damas de son meuble. Je le supplie de m'offrir à Dieu toutes les fois qu'il dira la sainte Messe [3] .»

Cette pièce confirme que, malgré une aisance apparente, Catherine n'avait d'autre ressource que sa rente viagère [4]. Pour y remédier, Bossuet reconnut le 9 février 1676 lui devoir 4 000 livres [5] : en pré-

1. La maison étant trop vaste, Bossuet en sous-loua une partie : à l'abbé François Tallemant, le 6 mars 1663 et à Jean de Lens, le 9 avril 1667 (M. C., LIII, 43 et CXIII, 65). Cf. Urbain, p. 47 n. Une exégèse complaisante permet à la *Revue Bossuet* (25 juillet 1909, p. 80) de dater de 1655 la première rencontre de Bossuet et de Catherine. En tous cas, le futur prélat signa, le 12 novembre 1663, au mariage de la veuve de Guillaume Robichon (*ibid.*, 25 avril 1903, p. 114).

2. Urbain, p. 42.

3. Louis Mélicque recevait aussi « le portrait en ovale de Mgr de Condom » : legs d'autant mieux justifié qu'il était bachelier en théologie. S'il n'y a rien à conclure des souvenirs laissés à Léonard de Lamet (cf. *supra*, p. 324, n. 2) et au vicaire général du Plessis de la Brunetière, il n'est pas sans intérêt que l'abbé L. Th. Daquin, d'origine italienne, ait reçu d'elle « le livre du Tasse et tous *ses* autres livres italiens » ainsi que « le tableau » qu'il lui avait « donné où il y a des grenades (*Correspondance...*, t. XIV, p. 407-413). Cf. André Virely, *Bossuet. Essai d'iconographie*, Mâcon, 1938, p. 92-94. Noter que M. Schmittlein (p. 307) a mal lu l'inventaire de juin 1714 : il y est question de « vingt-six tableaux » et non de « cinq ou six » (cf. le C. R. de P. Blet, *Recherches de science religieuse*, 1955).

4. Les assertions des plaideurs Hommets et Boutet (Urbain, p. 40-41, 55) sont confirmées par la déclaration préliminaire du testament de 1672 (*Correspondance...*, t. XIV, p. 407). A remarquer que son frère Pierre n'était que l' « héritier bénéficiaire » de son père François I et qu'en 1629, une sœur de celui-ci n'avait reçu qu'une dot de 800 livres (Urbain, p. 37, 86).

5. *Correspondance...*, t. XIV, p. 377 n. ; G. Saintville, *Quelques contrats notariés concernant Bossuet, Bull. du Com. des travaux hist. et scient., Bull. phil. et hist. (jusqu'à 1715)*, 1948-1950, Paris, 1952, p. 134-142 ; Schmittlein, p. 310 et suiv. Sans doute Bossuet remboursera cette « dette » le 4 mai 1690, mais il faut remarquer qu'alors : 1° Catherine était beaucoup plus riche ; 2° le cautionnement de 1682 obligeait l'évêque à payer 2 250 lb. d'arrérages : les autres « parties prenantes » ont pu trouver le cumul excessif. 3° Pour se montrer généreux, M. de Meaux n'avait

vision sans doute de son propre décès, il aura d'autres fois recours à cet artifice juridique [1]. Mais sept cent livres annuelles n'assuraient encore à une « Mademoiselle de Mauléon » qu'un train de vie insuffisant. Elle s'imagina qu'il lui suffirait de reprendre une affaire de famille pour y joindre des revenus très supérieurs : son cousin Nicolas Mélicque ayant été obligé de vendre, le 23 juillet 1676, la Halle aux Carpes, elle faisait donc le lendemain valoir son droit de retrait lignager. Cela lui valait d'entendre quelques vérités, — fort bien renseigné sur d'autres points, un compétiteur du nom de Boutet la traita de « blanchisseuse » du « charitable prélat » qui « sollicitait » pour elle —, mais, le 23 mars 1682, elle gagnait son procès. Il ne lui manquait plus que la somme nécessaire : grâce à la caution de Bossuet, elle empruntait le même jour 45 000 livres à un avocat connu, René Pageau [2].

D'après le correspondant de Fouilloux, les revenus de la Halle auraient dû s'élever à 4 000 livres, mais ils en restèrent bien loin à cause du « peu de capacité de cette demoiselle » qui se trouva bientôt entraînée dans d'interminables litiges : malgré l'appui du lieutenant de police, elle n'arriva pas à vaincre la résistance des marchands forains qui n'acceptèrent jamais le monopole que Thivol de Sainte-Foy avait obtenu par faveur en 1661. Assurés de l'appui de l'Hôtel de Ville, ils accusaient, en 1689, la propriétaire « d'éhontées spéculations sur les locations des places et les permis de vente » [3]. Mlle de Mauléon était donc forcée de se reposer sur sa caution du paiement des arrérages de son énorme emprunt : bien que Bossuet ne semble pas s'en

pas besoin d'actes notariés ; bien plus, ceux-ci avaient l'inconvénient de donner des droits aux héritiers de la demoiselle. 4° Les accusations de l'*Histoire du Socinianisme* de Jurieu (cf. *infra*, p. 335, n. 3) avaient pu faire réfléchir le prélat sur son imprudence.

1. En 1700, il déclarera devoir 74 777 lb. à ses neveux (*Revue Bossuet*, 25 décembre 1907, p. 137). Plus frappants encore sont les contrats que son maître d'hôtel Michel Feillard réussit à lui faire signer : le 10 avril 1680, Bossuet reconnaît lui devoir 16 000 livres ; le 21 avril 1681, la dette est amputée des sept huitièmes..., mais un acte du 29 janvier 1682 confirme la dette du 10 avril 1680, « oubliée par inadvertance » le 21 avril 1681 ! (G. Saintville, p. 138 et suiv. ; *Correspondance...*, t. XIV, p. 375 ; Schmittlein, p. 310) : celle-ci fut néanmoins remboursée aux héritiers de Feillard (M. C.) ! Si ces contrats étaient sincères, il faudrait attribuer aux créanciers des ressources inavouables et au débiteur, dont les revenus ont approché de 90 000 lb. (Urbain, p. 17 et *Documents d'histoire*, p. 6), des dépenses plus suspectes encore (*Documents d'histoire*, p. 18, n. 2).

2. Urbain, p. 48-57 ; Schmittlein, p. 311. Bien que le factum de Boutet (1676) répète plusieurs fois le mot « blanchisseuse », il est précisé par « blanchisseuse de petits collets » et ne doit pas être entendu littéralement puisque, dans son testament, Catherine mentionne sa propre blanchisseuse, Mme Dubois (*Correspondance...*, t. XIV, p. 412). Nous y voyons surtout une allusion à la profession du père (cf. cependant *supra*, p. 329, n. 5 et *infra*, p. 341, n. 1).

3. *Correspondance...*, t. XIV, p. 405. Des ordonnances et des arrêts furent rendus en faveur de Mlle de Mauléon les 9 avril 1677, 9 mars 1683 et 30 juillet 1689, mais son agent Delagrange devait encore solliciter un nouvel arrêt le 29 septembre 1699 (Floquet, t. I, p. 567 et suiv. ; Urbain, p. 51 et suiv., 56 n.). Cf. aussi *mss. fr.* 15522, ff. 599 (123)- 602 et 21 661, ff. 228 (196) et suiv., 274 (237) et Bondois, *Revue d'Histoire moderne*, 1936, t. 11, p. 314.

être toujours acquitté, il dépensa à cette occasion plusieurs dizaines de milliers de livres [1].

Cela ne suffit pourtant pas à empêcher le prélat d'être impliqué dans un procès retentissant. Son obligée avait en effet d'autres dettes dont elle ne payait pas davantage les intérêts. Finalement, les héritiers de sa belle-sœur obtinrent, le 29 avril 1702, la saisie de la Halle aux Carpes. Les héritiers Pageau dont c'était le gage privilégié demandèrent, en février 1703, à être complètement remboursés. Dans ce péril, Mlle de Mauléon eut naturellement recours à ses protecteurs, Madame de Caumartin [2] et surtout Bossuet qui, dès 1701, multipliait en sa faveur démarches et sollicitations. En février 1703, il recevait Mme Pageau et il est fort probable que les paroles énigmatiques que Ledieu a recueillies les mois suivants concernent la même affaire. Si, le 3 décembre 1703, M. de Meaux faisait valoir ses droits de façon à être « reçu partie intervenante au procès », il ne tardait pas à montrer qu'il ne cherchait par là qu'à gêner les autres créanciers. Quant à sa débitrice, elle multipliait les visites à l'hôtel du mourant — trois au moins en deux mois — et, dans ses derniers jours, Bossuet présentait deux requêtes contre les Pageau qui, non sans motif, l'avaient mis en cause. Les difficultés dans lesquelles elle l'avait entraîné [3] n'avaient

1. Le mot de Cornuau sur « la Mauléon qui ne paye rien, tant ses affaires sont délabrées » (*Les dernières années de Bossuet, Journal de Ledieu*, éd. Urbain-Levesque, Paris, 1929, t. II, p. 183) est confirmé par deux faits. 1° Des arrérages Pageau ne furent jamais payés (Urbain, p. 68 et *Documents d'Histoire*, p. 6 et suiv.). 2° Les autres le furent avec les deniers de Bossuet au nom duquel les quittances étaient établies (*Documents d'histoire*, p. 5 ; Urbain, p. 69 et suiv.). Mais, bien plus que Catherine Gary, la précaution visait ses héritiers... et ses créanciers. On a prétendu que le total de ces « avances » ne s'élevait qu'à 9 560 lb. 15 s. 8 d. (*Revue Bossuet*, 1907, p. 80). En réalité, ce chiffre ne correspond, pour les deux tiers au moins, qu'aux seuls versements de 1701 (*ibid.*, 25 décembre 1907, p. 137 ; cf. Urbain, p. 66). Le *Journal* de Ledieu porte la trace d'une somme supérieure correspondant aux années 1702 et 1703 (Urbain, p. 66 n. ; cf. Ledieu, éd. Urbain-Levesque, t. II, p. 183). Enfin la créance de 9 560 lb. avait fait, le 5 octobre 1703, l'objet d'un transport à l'abbé Bossuet (*Revue Bossuet*, 1907, p. 135). Les réclamations de l'évêque lui-même (décembre 1703, cf. Urbain, p. 69), celles du tuteur de sa petite-nièce et celles de Louis Bossuet (éd. Guettée, t. III, p. 382 ; Urbain, p. 77) s'appuyaient donc sur d'autres titres. Il est vrai qu'ils n'étaient peut-être pas tous relatifs à la créance Pageau, mais le chiffre total des dettes de Catherine n'en serait que majoré. Enfin Ledieu atteste, le 27 juin 1706, que « M. de Meaux avait souvent payé en sa vie les arrérages des rentes de M. Pajot » (éd. Guettée, t. III, p. 382).

2. *Correspondance...*, t. XIV, p. 405. Cath. Mad. de Verthamon, seconde femme de Louis Le Fèvre de Caumartin, était en effet, non seulement l'amie, mais la créancière de Mme Pageau (Urbain, p. 3 n.).

3. Floquet, t. I, p. 569 ; Urbain, p. 63-71 ; *Correspondance...*, t. XIV, p. 405 ; *Journal de Ledieu*, 16 avril 1701, 16 juillet 1701, 22 juillet 1701, 25 février 1703, 11 mai 1703, 8 janvier 1704, 2 février 1704, 16 mars 1704, 26 mars 1704, 11 avril 1704, éd. Urbain-Levesque, t. I, p. 187, 199, 200, t. II, p. 40, 78, 183, 198, 225, 231, 242. Les formules énigmatiques des 1er avril 1703 et 27 août 1703 (*ibid.*, t. II, p. 60 et 132 et suiv. ; cf. *supra*, n. 2) doivent être rapprochées des procédés dont Ledieu se sert à trois reprises (t. I, p. 199 et suiv. ; t. II, p. 78) pour ne pas nommer « la Mauléon ». Loin de dire avec la *Revue Bossuet* (25 juillet 1909, p. 80 n.) que « le silence du *Journal* de Ledieu » sur le bruit du mariage « montre qu'il n'y a pas attaché d'importance » (voir au contraire *Correspondance...*, t. XIV, p. 406 n.), nous croirions qu'il l'a jugé « trop important » pour en parler dans un manuscrit qui pouvait tomber sous des yeux indiscrets. Cf. aussi *infra*, p. 339, n. 3.

donc pas modifié les sentiments de M. de Meaux pour celle que, douze heures avant sa mort, il faisait « assurer de son souvenir jusqu'à la fin ».

Ses neveux semblent avoir éprouvé des dispositions moins bienveillantes [1]. et, dès avril 1704, ils invitaient Mlle de Mauléon à rapporter à la succession les sommes qu'elle avait reçues du défunt. « Ils l'ont poussée et elle s'en est fort plainte. » C'est alors qu'elle produisit un contrat. Puisque le cautionnement de 1682 fournissait des arguments contre elle et que, d'ailleurs, il avait été allégué par les Pageau dès décembre 1703, il s'agissait d'un autre acte que l'intervention royale a empêché de mieux connaître. Nous ne serions pas étonné que celle-ci n'ait pas non plus été étrangère à la curieuse transaction conclue le 7 mai 1704 entre les héritiers Pageau et l'abbé Bossuet. En apparence, le neveu se sacrifiait : non seulement il payait des arrérages couverts par la prescription, mais il s'engageait « en son pur et privé nom », aussi bien qu'en celui de la succession, à faire honneur à la signature du prélat. En réalité, les Pageau abandonnaient leurs gages : la Halle aux Carpes et les bénéfices de M. de Meaux qu'ils avaient fait saisir [2]. La succession de celui-ci et celle de l'abbé, devenu évêque de Troyes, ayant également été présentées comme déficitaires, les malheureux descendants de l'avocat Pageau n'étaient pas encore remboursés en 1760 [3] ! En revanche, Louis Bossuet, frère de l'abbé, achetait, en 1709, la Halle à bon compte et il reparaissait au lendemain de la mort de Mlle de Mauléon pour faire détruire par le lieutenant civil « des lettres missives... de date fort ancienne, et absolument inutiles à la succession » (16 mai 1714). Et, à l'encontre de ceux des Bossuet, l'héritage paraissait si peu à dédaigner que les sœurs de Catherine ne prirent même pas la précaution de ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire [4].

Le bruit du mariage de Bossuet peut-il donc être négligé comme sans fondement ? A défaut d'arguments décisifs, la convergence impressionnante d'indices de natures très différentes semble s'y oppo-

1. Ledieu écrivait le 8 janvier 1704 : « Ce doit être un grand crève-cœur pour ses neveux qui voient leur bien aller à des étrangers » et il ajoutait le 3 février 1704 : « A présent on est ici dur (?) pour elle » (éd. Urbain-Levesque, t. II, p. 183, 198 ; Urbain, p. 67 n. et *Documents d'histoire*, p. 6).

2. *Correspondance...*, t. XIV, p. 405 et suiv. ; *Journal de Ledieu*, 5 et 29 mai 1904, *éd. cit.*, t. II, p. 257 et 263 ; Urbain, p. 71, 74 et surtout *Documents d'histoire*, p. 7-10, 16. A noter que le 6 mai 1704, « on parlait beaucoup des voyages » de l'abbé « à Versailles ».

3. Voir le factum de 1760 dans *Documents d'histoire*, 1910. Sur l'abandon de la succession à une enfant de deux ans et le rôle de Cornuau, « un homme de paille », voir le *Journal de Ledieu*, 4 et 7 novembre 1704, 8 janvier 1705, éd. Guettée, t. III, p. 183, 185, 210 et J. B. Denis, p. 101 et suiv.

4. Urbain, p. 75 et suiv. ; Schmittlein, p. 305-308. On a fait aussi valoir que les allégations de Denis sur le mariage n'ont été contredites ni par Mgr de Bissy « qui justifia son prédécesseur sur d'autres chefs » ni par l'abbé Bossuet qui avait promis à son oncle : « Nous ne souffrirons pas que votre réputation ait la moindre atteinte » (Constant cité par Schmittlein, p. 319 et suiv. ; cf. Urbain, p. 81). C'est peut-être qu'il y avait un secret ; mais rien ne prouve qu'il fût déshonorant pour Bossuet.

ser : les témoignages des contemporains, Léonard, Delamarez, Denis, Legendre, et même Secousse ; ceux qui concernent le contrat Bonnetty ; les adresses des deux intéressés, plus inquiétantes quand elles divergent que quand elles concordent [1] ; les termes du testament de 1672, ceux de Boutet en 1676, le fait que le notaire P. Gary ait laissé un étranger cautionner sa sœur ; les textes de Ledieu et surtout les *novissima verba* du 10 avril 1704 ; l' « imprudence » des héritiers de l'évêque (sa correspondance a été aussi bien expurgée que celle de M^lle^ de Mauléon), enfin.

A en croire les « bossuétistes » (un Delmont, un Gaignet, un Levesque), ces coïncidences pèsent bien peu au regard des considérations morales, du « caractère bien connu de dignité, de gravité » (de majesté, dirait-on volontiers), de l'orateur qu'a peint Rigaud, de « l'admirable unité de sa vie et de ses écrits et de la réputation incontestée dont il a joui auprès de ses contemporains les plus sérieux et les plus saints », de Vincent de Paul au duc de Saint-Simon : « C'est là un bloc que n'entame » aucune « insinuation », aucune « calomnie ». A cela l'*Ami du Clergé* a déjà répondu : de l'idée qu'il se fait d'une personnalité, l'historien ne doit jamais déduire l'impossibilité d'un fait

1. Il semble que Bossuet, d'abord hôte du doyen, puis locataire du Petit Doyenné (cf. *supra*, p. 330, n. 1), l'ait été du Grand Doyenné du 27 juillet 1671 au 10 février 1682. Il conserva même son banc à l'église Saint-Thomas du Louvre du 16 novembre 1671 au 15 octobre 1686. M^lle^ de Mauléon avait reçu le même honneur le 15 janvier 1670 et il lui fut confirmé le 2 mai 1684. Mais, contrairement à ce qu'a cru E. Jovy, elle paraît avoir habité au Petit Doyenné chez ses cousins Mélicque (cependant le frère de sa tante, Guillaume Robichon, sieur de Villeneuve, logeait au Grand Doyenné : cf. *supra*, p. 330, n. 1) : elle l'aurait quitté avant le 25 septembre 1685, jour où nous y voyons entrer un autre locataire. Mais ce qui est surprenant, c'est que Bossuet, que nous trouvons encore au Doyenné ou « cloître St-Thomas du Louvre » dans des actes des 9 février 1676, 18 août 1677 (M. C., XCIX, 267, 273) et de janvier 1679, soit domicilié « à l'hôtel de Sourdis, rue des Fossés Saint-Germain l'Auxerrois » dans des actes de juillet 1679 et des 1^er^ février 1681, 23 mars 1682 (M. C., LVIII, 147), 6 juin 1686 (M. C., CXV, 253), et que, d'autre part, M^lle^ de Mauléon soit dite habiter « place du Palais-Royal, paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois », le 9 février 1676, le 23 mars 1682 (M. C., LVIII, 147) et le 15 décembre 1686 ; un acte du 5 mai 1690 lui donne comme adresse : « rue Saint-Thomas du Louvre près le Palais-Royal » (l'article essentiel de la *Revue Bossuet*, 25 avril 1903, p. 110-115 est à compléter par : la recension de Jovy, *ibid.*, 25 octobre 1903, p. 254 ; Urbain, p. 4, 42, 43, n. 2, 50, 60, 65, 68 ; *Correspondance...*, t. XIV, p. 375 n ; Schmittlein, p. 309 n., 310 ; A. N., Y. 239, f. 401). G. Saintville était donc en droit de conclure : « Il serait à croire que les intéressés, comparant à nos actes, aient souhaité l'équivoque, une alternance, un chassé-croisé de logis de l'une à l'autre des paroisses voisines de Saint-Thomas du Louvre et de Saint-Germain l'Auxerrois qui surprend et intrigue... Accordons... qu'une certaine confusion au dossier sur ces points particuliers ait fait qu'on se soit permis d'épiloguer » (p. 137). Les domiciles ultérieurs de l'un et de l'autre semblent sans intérêt : en 1683, l'évêque loge place Royale (*Revue Bossuet*, juillet 1904, p. 174) ; le 11 mai 1689 (M. C., LXXV, 359) et le 7 décembre 1691, rue Plâtrière ; le 20 février 1698, place des Victoires (M. C., LIII, 118) et le 5 octobre 1703, rue Sainte-Anne, paroisse Saint-Roch (M. C., CXV, 317) ; d'autre part, le 19 janvier 1703, Catherine était redevenue locataire du chapitre au « cul de sac Saint-Thomas du Louvre, paroisse Saint-Germain l'Auxerrois », mais, au lendemain de la mort de Bossuet, le doyen L. Th. d'Aquin la faisait expulser par arrêt du 17 décembre 1704 : elle devait 1 200 lb. de loyer ! Sur sa dernière adresse, cf. *infra*, p. 339, n. 2.

biographique[1]. D'ailleurs, comment pourrait-il alors réfuter — autrement que par des injures — ceux qu'anime une conviction contraire ? « L'admirable unité » d'E. Levesque paraissait à Davin une « abominable unité » ! Fera-t-on le compte des jugements, favorables ou hostiles, qui ont été portés sur l'Aigle de Meaux ? Même si l'on s'en tient aux contemporains de Bossuet, on n'aura jamais fini de discuter du nombre et de la valeur des textes qu'allèguent « promoteurs de la cause » [2] et « avocats du diable » [3]. Bien plus, des hypocrites raffinés ont réussi à obtenir un renom irréprochable. Inversement, des innocents donnent lieu par leurs imprudences à des accusations dont ils ne soupçonnaient pas la possibilité [4]. Jusqu'à présent, nous ne pouvons donc rien ajouter au jugement si modéré et si pénétrant de G. Lanson : « M. l'abbé Urbain ne tire pas au clair la question du prétendu mariage de Bossuet. Il ne détruit pas cette stupéfiante imputation. Il montre, au contraire, par un examen conduit avec une méthode très exacte... que la fable a un fond plus sérieux qu'on n'imaginait. Non qu'il faille croire que Bossuet a été marié. Mais il faut suspendre son jugement. Il y a eu entre Mlle de Mauléon, ou plutôt Catherine Gary, et Bossuet, un lien très fort sur la nature duquel on ne peut se prononcer. Il y a eu, après la mort du prélat, une affaire qu'on a étouffée, non pas celle d'un contrat de garantie qui constituait à Bossuet et à ses héritiers après lui une créance contre Mlle Gary, mais une revendication gênante de la demoiselle sur laquelle on s'est hâté de faire le silence. Il reste donc un mystère dans la vie de Bossuet, un mystère par suite dans sa personnalité morale ; cet intérieur sur lequel lui-

1. *Revue Bossuet*, 25 juillet 1901, p. 192 ; 3 décembre 1906, p. 317 ; *Revue de Lille*, décembre 1906, [p. 24] dans Schmittlein, p. 320 ; *Ami du Clergé*, 3 octobre 1907, p. 908 ; *Correspondance...*, t. XIV, p. 406 n.

2. Griselle juge sévèrement « les *preuves* fournies par Floquet (t. I, p. 555-560) : les éloges obligés de Guillaume Marcel, les vers latins de Jean Maury, la phrase de l'oraison funèbre du P. de la Rue, l'anecdote bien peu sûre des tentatives de Mme de Montespan pour incriminer Bossuet » (p. 7). Ce dernier argument semblait particulièrement fort à E. Levesque (*loc. cit.*, 25 juillet 1901, p. 192). M. Schmittlein a pourtant montré, dans quelques-unes de ses meilleures pages, qu'il était aisé à retourner : l'enquête de la favorite lui aurait procuré les éléments d'un chantage efficace et la naïveté stupéfiante que les contemporains attribuèrent, en 1675, à M. de Condom n'était qu'une complicité forcée (p. 294-298) ! En réalité, les deux raisonnements pèchent par la base : nous ne connaissons ni la teneur ni la valeur des notes de Ledieu sur cet incident (cf. Griselle, p. 80-82). Nous attacherions plus d'importance au jugement favorable de Nic. Colbert (Floquet, t. I, p. 557) et à celui qui se trouve joint à la *Relation* d'E. Spanheim (1690).

3. Sans tomber dans les exagérations de Davin et de Constant, il faut indiquer les textes de Bussy, de Mme de Scudéry, du Dijonnais Ph. de La Mare, de Jurieu (*Tableau du Socinianisme*, Amsterdam, 1690, lettre VI, p. 300 et suiv. dans Schmittlein, p. 273 ; Bossuet a répondu dans le *VIe Avertissement aux Protestants*, 2e p., no CXV), l'épigramme de Gacon (Urbain, p. 95 et suiv. ; Griselle, p. 7 et suiv. ; *Correspondance...*, t. XIV, p. 406 n. ; Schmittlein, p. 271-277 et, pour Gacon, ms. Arsenal 6544, fo 162). Cf. aussi G. Desnoiresterres, *Les cours galantes*, t. III, 1863, p. 82 et suiv., 100 et suiv.

4. Précisément, Urbain insiste à juste titre sur la « candeur » de Bossuet (p. 82). Notons que P. Souday conteste pour des raisons analogues que Bossuet ait été marié, mais il admet qu'il s'était fiancé avant son sous-diaconat (p. 52, 65 et suiv.).

même a été si fermé et si avare de confidences, quel était-il ? Ce que nous voyons s'exposer au public avec cette magnifique sérénité, est-ce tout l'homme ? Y eut-il en lui un autre homme qu'il ne montra pas, ne devant au public que les parties de son cœur et de son talent qui pouvaient se manifester pour le bien des âmes et de l'Église ?... Rien ne prouve que le mystère doive s'éclaircir à son détriment : il n'est pas sûr qu'il en sorte diminué. Il en sortira du moins changé. [1] »

Aucun fait nouveau n'est venu depuis cinquante ans infirmer ces conclusions. Nous croyons cependant qu'il est désormais possible d'avancer sur la voie indiquée par Lanson. Le recul du temps fait espérer qu'il serait désormais permis de consulter les lettres de Bonnetty et celles des amis auxquels il aurait montré le fameux contrat : Mgr Gaume, le chanoine Dedoue, Louis Moreau [2] (faut-il y joindre dom Guéranger ?). Si les manuscrits et la correspondance de Davin peuvent n'être pas complètement inutiles [3], les notes des historiens qui sont ensuite intervenus [4] ont une toute autre importance : par bonheur le dernier disparu en avait réuni une grande partie. Mais grâce à M. Monicat, à Mme Jurgens et à Mlle Fleury, le dépouillement du Minutier Central entrepris pour le compte de la Société d'Histoire Littéraire de la France, rend abordable un fonds bien plus précieux encore, surtout si on ne se borne pas aux actes classés au nom de Bossuet [5]. N'ayant eu pour but que d'exposer « l'état présent » de la question, nous laissons à d'autres ces recherches qui, si elles sont conduites avec autant de patience, de méthode et de talent, fourniront peut-être des résultats qui approcheront de l'intérêt de ceux que M. J. Mesnard a obtenus pour Pascal.

Nous nous contenterons en attendant de souligner un point que les bossuétistes ont maladroitement négligé. L'argument de moralité retrouve une valeur certaine quand il passe du plan des scrupules de conscience à celui des convenances sociales, dont le sentiment était alors si fort, et quand il s'applique, non plus à une existence de quatre-vingts ans, mais à un point précis, les relations bien connues de deux personnes données. Or, Bossuet et Mlle de Mauléon paraissent avoir toujours cherché à entourer les leurs de la plus grande publicité. Et, Urbain l'a noté trop vite, « leur intimité semble toute naturelle aux amis

1. *Revue Universitaire*, 25 décembre 1906. H. Hauser a exprimé dans la *Revue Historique* (t. 97, janvier 1908, p. 212) une opinion analogue.

2. Urbain, p. 26-28. Cf. *supra*, p. 328, n. 2 et Schmittlein, p. 309.

3. Du *Bossuet* en quatre volumes qu'il a déposé à la Bibliothèque de Versailles il n'y a sans doute à retenir que la p. 111 [171] du t. I (Urbain, p. 100 et Griselle, p. 109). Quant aux notes et documents légués par Davin aux Bénédictins, ils se trouvaient en 1906 à Baronville près de Beauraing (Urbain, p. 27 n.).

4. Cf. *supra*, pages 326 et 327.

5. Cf. *supra*, p. 330, n. 1, et p. 334, n. 1. Rappelons pour mémoire que la succession de Mlle de Mauléon a été recueillie par ses sœurs, femmes de Brohier des Grandis et de Ballard de Laure.

du prélat » — et à sa famille même [1]. Le fait qu'entre le 14 mars 1664 et juillet 1694, ils ont tenu ensemble au moins trois enfants sur les fonts baptismaux n'est nullement le plus caractéristique [2]. Mais Catherine n'avait pas peur de compromettre M. de Condom par les termes quelque peu étranges de son testament de 1672. A partir de 1676, au moins, le précepteur du Dauphin ne craignait pas de souscrire en sa faveur des contrats assez anormaux [3]. Bien plus, il « sollicitait » ses juges, lui « donnant » ainsi « les heures destinées à faire un maître à l'univers ». Son apologiste précisera même dans sa lettre à Fouilloux que, dès lors, « il prêtait souvent » à la plaideuse « son carrosse et ses laquais ». Pour une époque beaucoup plus tardive, le *Journal* de Ledieu atteste la même absence de dissimulation. L'exemple de Boutard montre d'ailleurs quel cas Bossuet faisait de la recommandation de Mlle de Mauléon : ayant obtenu vers 1695 la permission de joindre une ode latine aux magnifiques pigeons que celle-ci envoyait chaque année à son illustre ami pour sa fête, ce jeune précepteur fut récompensé dès 1701 par une place à l'Académie des Inscriptions ! [4] Tout cela, les contemporains le savaient encore mieux que nous. Il en résulte que, si les relations du prélat et de sa « blanchisseuse » étaient coupables, il faut accuser non seulement de faiblesse, mais de complicité, tous leurs amis, et, en premier lieu, les doyens de Saint-Thomas du Louvre, Léonard de Lamet et Omer Champin : le premier était l'exécuteur testamentaire de la « demoiselle » et « l'équipage du second la suivait partout » dans ses visites à ses juges [5]. Soutiendra-t-on que le crédit de leur puissant confrère faisait taire leurs scrupules ? Tout autre est le cas de Mme de Beringhen, abbesse de Faremoutiers depuis 1685 : même si l'on refuse à son évêque la moindre délicatesse de sentiments, on n'imagine guère qu'il ait été assez imprudent pour scandaliser de gaîté de cœur une religieuse, fille du Premier Écuyer ! Or, il se trouve que nous possédons encore quatre lettres où, du 19 mai 1687 au 27 octobre 1696, M. de Meaux montre de multiples façons à l'abbesse quelle place Mlle de Mauléon tient dans sa vie. Tout d'abord, c'est elle qui est « chargée » d'offrir à Madame de Faremoutiers l'*Oraison funèbre de M. le Prince* et l'*Histoire des Variations* : il est probable qu'elle remplaça de même l'auteur auprès d'autres correspondants. Les mêmes lettres nous renseignent en outre sur « les maux de tête dont » Catherine « a été accablée » et surtout sur ses séjours à Germigny et à « sa rustique campagne » de Mauléon où, le 27 octobre 1696,

1. Urbain, p. 61.
2. Cf. *supra*, p. 330, n. 1 et, pour les enfants de l'ex-pasteur Saurin, *Correspondance...*, t. V, p. 494, 496. Voir aussi Gaignet, p. 50.
3. Cf. *supra*, p. 330, n. 3 et suiv.
4. *Histoire de l'Académie... des Inscriptions. Avec les Mémoires*, Paris, t. I, 1717, p. 20, 32 ; t. VII, 1733, p. 413-418 ; Floquet, t. I, p. 564-566 ; Urbain, p. 55, 60-63 ; *Correspondance...*, t. XIV, p. 404 ; Schmittlein, p. 311 et suiv.
5. Cf. *supra*, p. 324, n. 2 ; Floquet, t. I, p. 564-566 ; *Correspondance...*, t. XIV, p. 410 ; Schmittlein, p. 311 et suiv.

le prélat vient de la « voir » [1]. De l'audace même de cette dernière indication, on peut tirer une conclusion favorable. Mais le nom de Germigny n'est pas moins important, car, chacun le sait, Bossuet y recevait nombre de beaux esprits auxquels on n'attribuera pas des illusions qui, même chez une abbesse, ne seraient guère vraisemblables. Au premier rang de ceux-ci brilla longtemps l'abbé de Fénelon. Or, le jeune aristocrate personnifiait non seulement un idéal de culture et de finesse d'esprit, — que l'archevêque académicien Harlay paraissait alors incarner aussi bien que Bossuet, — mais une sévérité morale qui n'épargnait pas le galant M. de Paris. Les principes auxquels Fénelon sacrifiait sa carrière — « Monsieur, vous voulez être oublié, et vous le serez », lui avait dit le puissant « ministre ecclésiastique » [2] — auraient-ils fléchi devant un prélat dont, de 1682 à 1692, le crédit resta si faible ? Dans ce procès posthume fait à Bossuet, nul témoin à décharge n'a autant de poids que l'abbé de Fénelon [3]. Mais le triomphe de M^me^ de Maintenon et des « bons ducs » (1689) marque le début d'une période implacable aux égarements du clergé. « Avec tous ses talents, ses services, ses ambassades », le cardinal de Bonzi lui-même « en fut perdu » [4]. Bossuet n'aurait pu se poser alors en « Père de l'Église », si l'on n'avait connu en haut lieu l'innocence de ses relations avec M^lle^ de Mauléon.

Mais ici l'énigme s'embrouille au point de paraître insoluble. Quel lien unissait donc ces êtres si dissemblables ? Ce n'était certainement pas la piété : Urbain a montré que celle de Catherine ne l'empêchait pas de garder des sommes destinées à une chapelle que son frère avait fondée par testament [5]. En revanche le nom de M^lle^ Gary est à diverses reprises associé de curieuse façon à ceux d'autres Bossuet. Les parents de M. de Condom avaient, par exemple, coutume de présenter au baptême les enfants du secrétaire de celui-ci, P. Haguenier : le 27 janvier 1672, ce fut le tour de Jacques Bénigne, le futur évêque

1. Lettres des 19 mai 1687, 21 juillet [1687 ?], 21 juillet 1688, 27 octobre 1696, *Correspondance...*, t. III, p. 366 et suiv., 412 et suiv., 521 ; t. VIII, p. 102 ; cf. t. III, p. 96 n. On pourrait admettre que « l'écuyer meneur » dont parle Boutet en 1676, était Henri de Beringhen. Dans ce cas, l'abbesse aurait connu Catherine dans le monde.

2. Épigramme sur le *Discours* de La Bruyère *à l'Académie*, éd. G. Servois, Paris, 1865, t. I, p. CLXXVIII n. ; [M^is^ de Fénelon (G. J.)], *Vie de Fénelon*, dans *Examen de conscience pour un roi*, Londres, 1747, p. 91 (voir aussi la célèbre lettre de Fénelon à Louis XIV : « Vous avez un archevêque... »). Sur le pouvoir de Harlay, cf. notre *Louis XIV contre Innocent XI*, Paris, 1949, p. 54-59.

3. Sans doute on a écrit que Fénelon « avait la copie du contrat de mariage de Bossuet avec M^lle^ Desvieux » (La Beaumelle, *Mémoires pour servir à l'histoire de M^me^ de Maintenon*, Genève, 1757, dans Schmittlein, p. 283). Mais la présence du nom de Desvieux suffit à trahir un démarquage de Voltaire qui n'a naturellement rien dit de semblable.

4. Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Boislisle, Paris, 1896, t. XII, p. 131.

5. Urbain, p. 64. Nous croirions ironique l'expression « sa dévote » que Ledieu emploie le 11 mai 1703. D'autre part, Bossuet n'a pas agi (comme le dit la lettre à Fouilloux) par reconnaissance envers M^me^ de Sainte-Foy, puisqu'il ne s'est pas occupé de ses enfants, les Mélicque (cf. Urbain, p. 49, 50, 81).

de Troyes, alors âgé de sept ans ; mais on lui donna pour commère... Mlle de Mauléon. Un acte inédit du 1er février 1681 nous fait assister à une autre « fête de famille », le mariage de J.-B. Collin, maître d'hôtel du prélat : Catherine y signe aux côtés de Bossuet, de son frère et de sa belle-sœur [1]. Le 1er juillet 1697, Antoine Bossuet parle d'elle en bons termes à son fils l'abbé, alors à Rome. Si celui-ci semble avoir réagi les années suivantes contre des prétentions financières exagérées, son frère Louis ne s'associa pas à ses démarches. Au contraire, il devenait, en 1709, le propriétaire de Mlle de Mauléon et il attendait sa mort pour présenter des créances qui semblent avoir été nombreuses [2]. Ce n'est donc pas par hasard que Ledieu mentionne à plusieurs reprises des « secrets » qui n'étaient pas seulement ceux de M. de Meaux [3].

Nous allons ainsi de mystère en mystère, mais une lueur jaillira peut-être paradoxalement d'un nouveau problème, en apparence tout aussi obscur : la valeur juridique du contrat de mariage. Psychologiquement, la simple existence de cette pièce expliquerait fort bien que Bossuet se soit toujours senti des devoirs envers celle à qui il s'était ainsi lié dans sa jeunesse. Mais, aux yeux de Cl. M. Guyon, d'A. Floquet et de J. Gaignet, ce document ne saurait rendre compte des incidents qui ont suivi sa mort : un tel acte n'aurait pu être invoqué utilement par Mlle de Mauléon, car, à la fin de l'Ancien Régime, un contrat non suivi de célébration était réputé nul *ex defectu conditionis* [4]. A cela, on peut répondre que, dans un état antérieur du droit qui n'était peut-être pas complètement dépassé en 1648, une simple promesse de mariage produisait de pleins effets si elle était suivie de cohabitation [5]. Or, si, depuis l'ordonnance de Blois (1579), les notaires ne pouvaient plus recevoir de « paroles de présent », ils gardaient le droit d'enregistrer des déclarations de fiançailles [6] et, dans le cas qui nous occupe, il

1. Urbain, p. 43 ; Y. 239, f. 401.

2. Urbain, p. 61, 77-78 ; Gaignet, p. 61.

3. Le 22 juin 1705, Ledieu rappelle au P. de Riberolles et à l'abbé Bossuet (auxquels il associe M. de Chasot) qu'il a « évité de *leur* donner occasion de défiance..., *se* retirant d'auprès de M. de Meaux dès qu'*ils* en approchaient, afin qu'*ils* y fussent en pleine liberté,... *leur* faisant ainsi paraître qu'*il* n'avait nulle envie d'entrer dans *leurs* secrets » (*Mémoires et Journal*, éd. Guettée, Paris, 1857, t. III, p. 259 ; texte vérifié à la Bibliothèque de Port-Royal sur le manuscrit original). Cf. aussi 18 avril 1704, *ibid.*, p. 105. Nous ne pensons pas qu'il s'agisse seulement des procédés employés pour dissimuler l'actif de la succession et ne pas en payer les dettes (cf. 6 septembre 1703, *ibid.*, t. III, p. 5 et *supra*, p. 332, n. 3).

4. Voir, sur le problème psychologique, P. Souday, p. 62 (cf. *infra*, p. 340, n. 1), et, sur la question juridique, A. Gaignet, *Le Prétendu mariage de Bossuet*, Paris, 1907, p. 29 et le texte cité dans Schmittlein, p. 328. Gaignet a eu le tort de ne se fonder que sur Pothier, auteur tardif. Nous accordons plus d'importance au texte de Domat cité par Floquet (t. I, p. 579). Cf. aussi Cl. M. Guyon, *L'Oracle...*, t. I, p. 328 n.

5. C'est la théorie de Davin. Gaignet (p. 42) ne discute que le fait de la cohabitation, cf. *supra*, p. 334, n. 1. Pour la période 1663-1671, cette question se pose désormais d'une façon nouvelle. Davin aurait pu, d'autre part, noter qu'en mars 1697 la législation du Concile de Trente sur le mariage était encore assez mal appliquée en France (Sartiaux, p. 457).

6. Em. Stocquart, *Aperçu de l'évolution juridique du mariage, t. I, France*, Bruxelles-Paris, 1905, p. 87, 92, 194. Le document Bonnetty pourrait n'être qu'un « accord de fiançailles » (Urbain, p. 27).

pouvait précisément s'agir « d'un contrat de fiançailles ouvrant un droit à indemnité..., d'une libéralité par laquelle Bossuet reconnaissait » à Catherine Gary « des avantages équivalents à ceux du mariage, notamment le douaire, c'est-à-dire l'usufruit après décès d'une partie de ses biens. Rien ne s'y oppose dans son testament dont une clause ordonne le paiement de toute dette » [1]. En admettant que de telles stipulations, d'une validité douteuse, n'eussent pas empêché, en 1704, la demanderesse d'être déboutée de ses prétentions (il peut cependant arriver que l'exécution d'un acte frappé de nullité se distingue mal de la réparation du dommage subi par un contractant de bonne foi et, en 1694, le Parlement de Paris attribuait encore des effets civils à un mariage putatif), elles permettaient à coup sûr un chantage assez redoutable pour provoquer l'intervention du Roi que l'abbé Bossuet avait alerté sur les risques qu'allait courir, sous les regards narquois de l'Europe, la réputation du grand évêque du Grand Règne [2].

Gaignet a soulevé une seconde difficulté : dans le cas particulier de Bossuet, et quel que fût son âge, aucun notaire n'aurait consenti à dresser un tel acte. D'un côté, le sacerdoce était un « empêchement absolu » et l'abbé de Croisilles venait d'être assez sévèrement puni pour décourager des imitateurs éventuels (dans une certaine mesure, ajouterons-nous, puisqu'Augustin Languet, cousin du futur M. de Meaux, reçut, en la même année 1650, le diaconat et la bénédiction nuptiale !). De l'autre, Bossuet ne peut pas non plus avoir fait de promesses à Catherine Gary avant d'être engagé dans les ordres, car il aurait été mineur, et l'édit du 26 novembre 1639 avait rendu beaucoup plus sévères les dispositions de l'édit de Melun (1580) contre les mariages contractés par les fils de famille à l'insu de leurs parents [3]. Sans insister sur le fait que la répétition fréquente de ces prohibitions prouve à quel point elles étaient mal respectées (et Richelieu s'y intéressait surtout parce que le mariage lorrain de Monsieur le gênait : l'édit devait donc paraître de peu d'autorité sous la Régence), nous nous étonnerons qu'on n'ait pas examiné l'hypothèse que les deux contractants aient été dûment autorisés. Sans doute, elle s'accorde mal avec le roman d'amour que la postérité a associé avec l'existence du contrat. En réalité, celui-ci est seul mentionné par les meilleures sources et c'est les dépasser que de sortir du plan financier : il pouvait n'avoir pas d'autre but que de rattacher à la famille Bossuet l'orpheline à peine nubile qui paraîtra par la suite ne conserver que si peu de liens avec les Gary [4]. Existait-il un meilleur moyen d'assurer à une fille adultérine une part

1. F. Sartiaux, p. 456.

2. « Dans une question de fait, ces arguments de *possibilité* tombent à faux » (Griselle, p. 143 n.). Cf. Sartiaux, p. 456.

3. Gaignet, p. 15, 33 ; Stocquart, p. 64, 69, 94, 101, 106 ; Urbain, p. 13, 45 et, sur Croisilles et Augustin Languet, p. 25 n. et Sartiaux, p. 457.

4. Nous avons vu que ses deux jeunes sœurs sont seules à figurer sur son testament et à apparaître lors de son décès. Généreux après sa mort, Pierre Gary lui-même semble avoir laissé à d'autres le soin de l'être de leur vivant.

d'héritage que de l'associer aux droits d'un enfant qui ne devait jamais se marier ? Or Jacques-Bénigne fut chanoine à douze ans ! Ce qui aurait alors rapproché Bossuet de Mlle de Mauléon, ce serait la parenté, et non la passion. Catherine aurait en outre été pour lui une sorte de gouvernante (le plaideur Boutet et le chanoine Legendre ont noté les divers aspects de son activité dans des témoignages qui se complètent fort bien) et ses services lui auraient acquis sur cet intellectuel un empire [1] dont les gens renseignés pouvaient sourire, mais dont ils ne s'indignaient pas, même quand ils les voyaient habiter sous le même toit. Cette hypothèse n'est d'ailleurs qu'un essai d'interprétation du dossier : nous la soumettons à l'épreuve des découvertes futures. Mais, à ceux qui la jugeraient *a priori* trop peu respectueuse, nous répondrons avec G. Lanson, que « l'histoire vit de vérité et non pas de respect » [2]. Et si certains soupçons pèsent encore sur la mémoire de M. de Meaux, c'est peut-être parce que, il y a cinquante ans, ce principe n'était pas admis de tous.

JEAN ORCIBAL.

1. Cf. A. Rébelliau, *Bossuet*, Paris, 1900, p. 203.

2. *Revue Universitaire*, 25 décembre 1906. Dans le cas de la famille Bossuet, une objection préjudicielle serait d'autant plus mal venue que nous y connaissons déjà de nombreux scandales qui concernent Jacques Bossuet, seigneur d'Aiseray, Augustin Languet, la femme d'Antoine Bossuet, le futur évêque de Troyes et sa belle-sœur, Louis Bossuet, etc. (Urbain, p. 10, 25 n., 29 ; Schmittlein, p. 223-267, 383-385).

LES BIOGRAPHES DE MOLIÈRE AU XVIII^e SIÈCLE

Grimarest ouvre en 1705, avec sa *Vie de M. de Molière*, la longue liste des biographes de Molière. Dès son apparition, son livre est critiqué, décrié même ; Boileau et, après lui, Brossette et J.-B. Rousseau le déclarent sans valeur ; cette réputation a été durable ; il y a trente ans encore, Gustave Michaut relevait impitoyablement les erreurs du « biographe marron de Molière ». Ces erreurs sont manifestes, quelques-unes graves et inexplicables, le plus grand nombre d'importance bien moindre. J'ai essayé de démontrer ailleurs [1] que l'ouvrage de Grimarest valait mieux que sa réputation, qu'il était le fruit d'une enquête sérieuse menée par l'auteur, non seulement auprès de ses devanciers, mais auprès de témoins de la valeur de Baron, de Racine et de la fille même de Molière, et qu'enfin les documents d'archives mis au jour récemment permettaient, plus d'une fois, de confirmer ses dires.

Pour faire suite à cette étude de l'œuvre de Grimarest, il m'a paru intéressant et utile d'examiner, de plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les ouvrages de ses successeurs immédiats, les biographies de Molière publiées au XVIII^e siècle, et de déterminer avec précision dans quelle mesure ils sont tributaires de leur devancier Grimarest et quel est, éventuellement, leur apport personnel dans l'histoire de la vie de Molière.

I. — Bruzen de La Martinière (1725).

La *Vie de M. de Molière* de Grimarest a été réimprimée, au XVIII^e siècle, en tête de diverses éditions des œuvres de Molière, notamment celles d'Amsterdam (1709) et de Paris (1710 et 1718). Peu après, en 1725, paraissait à Amsterdam, chez Pierre Brunel, une nouvelle édition des œuvres de Molière « revue, corrigée et augmentée d'une *Nouvelle Vie de l'auteur* », dit le titre [2].

L'avertissement de cette nouvelle édition s'exprime ainsi : « On

1. Cf. mon édition critique de la *Vie de M. de Molière* (Paris, Michel Brient, 1955).
2. Bibl. Ars., Coll. Rondel, Rf. 2826.

a mis dans le premier volume une *Vie* qui contient des détails intéressans touchant la personne et les ouvrages de l'Auteur, et dans laquelle on trouve de suite ce qui étoit dispersé dans quatre ouvrages, qui occupoient assez inutilement les premières feuilles des Éditions précédentes. Outre qu'il sera plus agréable au Lecteur de voir sans interruption ce qui concerne Molière, on y trouve beaucoup de détails qui peuvent servir à mieux faire connaître la beauté de ses Comédies ».

Cette « nouvelle vie » de Molière occupe les pages 8 à 116 du tome I de l'édition de 1725. Elle est anonyme, mais l'on sait depuis longtemps qu'elle est de Bruzen de La Martinière. En effet, Bruys [1] rapporte le récit d'une visite qu'il fit à La Martinière, en Hollande, le 3 juillet 1728 et poursuit : « C'est le même auteur qui nous a donné une *Vie de Molière*, plus ample que celle de Grimarest, et une nouvelle édition des *Lettres choisies* de Richard Simon, avec un *Abrégé de l'Histoire* de ce fameux critique, dont il est le petit-neveu ».

Antoine-Augustin Bruzen de La Martinière, né à Dieppe en 1683, mort à La Haye le 19 juin 1749, était géographe du roi d'Espagne et secrétaire du roi des Deux Siciles. On doit à ce polygraphe des éditions de Racine et de Scarron, des ouvrages d'histoire et de géographie, notamment un grand Dictionnaire géographique en 10 volumes (1726-1739) [2].

L'édition des *Œuvres* de Molière de 1725, en 4 volumes in-12, avec privilège du 14 octobre 1723, où parut pour la première fois cette « Nouvelle vie » de Molière, n'est qu'une réimpression des éditions françaises de 1710 et de 1718.

Fort honnêtement, La Martinière commençait par citer ses sources, la Préface de 1682, de La Grange et Vivot, qu'il attribue au comédien Marcel, l'*Histoire de la Guérin* ou *La Fameuse comédienne* (1688), les *Hommes illustres* de Perrault (1696), les *Dictionnaires* de Bayle et de Moréri [3], et enfin la *Vie de M. de Molière* de Grimarest, sur laquelle il s'exprime en ces termes :

> Cet ouvrage a eu ses partisans comme ses censeurs. On l'a blâmé d'avoir écrit la Vie de Baron en même temps que celle de Molière, de n'avoir pas dit tout ce qu'il savoit de certains faits sur lesquels il passe légèrement ; d'avoir fait dans des Episodes inutiles un portrait qui ne fait guère d'honneur à la mémoire de Chapelle, qui étoit plutôt un homme de plaisir qu'un débauché plongé dans une vilaine crapule, tel que le dépeint M. Grimarest. En un mot cet Ouvrage n'a pas été épargné ; mais l'Auteur s'est défendu en assurant qu'il n'avait rien écrit qu'après s'être scrupuleusement informé de la vérité, et il en a donné pour garant son honneur et sa réputation. Je n'entre point dans les reproches qu'on lui a faits sur la hardiesse de son style. Cet Ecrivain n'a point été méprisé à cet égard, et les dégouts de son censeur n'ont pû parvenir à le décrier. Je souhaiterois qu'il eût recueilli avec plus de soin

1. *Mémoires historiques, critiques et littéraires.* Paris, 1751, I, p. 151-153.
2. La Bibl. de l'Ars., Ms. 7054, f° 142, conserve une lettre autographe, datée de juillet 1742, de La Martinière à Constantin de Magny sur un sujet de syntaxe latine.
3. Le tome IV de l'édition de 1725, p. 495-535, reproduisait ces trois derniers textes relatifs à Molière.

l'Histoire des Comédies de Molière et les premiers Jugemens du Public, quoique ce ne soient pas toujours les plus sûrs. J'ai été surpris de ne pas trouver dans son livre des faits qu'il lui étoit aisé d'apprendre, et que je tiens de personnes contemporaines qui ont vu et fréquenté Molière et qui n'avoient aucun intérêt personnel à composer des Romans sur son compte. Mon but est de rassembler tout ce que je trouve dans ces differens Ouvrages, d'en faire un tout suivi et complet, en y joignant ce que mes Mémoires particuliers me fournissent. Pour garantir au Lecteur ma fidélité, je citerai les livres déjà imprimez ; et pour les faits qui ne le sont point encore, j'en avertirai en les insérant. Je conserverai le stile même des Auteurs autant que la liaison et l'ordre le pourront permettre.

La Martinière annonçait donc une compilation des ouvrages précédemment cités, enrichie de renseignements nouveaux tirés de « mémoires particuliers ».

Un dépouillement attentif montre que son ouvrage est essentiellement composé de la *Vie* même de Grimarest, presque intégralement reproduite, à l'exception de l'introduction [1], de courts passages relatifs à Perrault [2], à Bayle et au pamphlet de la *Fameuse Comédienne* [3], à Boursault et à Le Boulanger de Chalussay [4]. Le texte de Grimarest est truffé d'extraits de Perrault, de la Préface de 1682, tous ces emprunts étant indiqués par des notes : « Marcel », « Grimarest », « *Hommes illustres* », etc. [5]. Enfin un certain nombre d'additions sont indiquées par la note *Add.*

C'est dans ces additions, dont l'importance varie de quelques lignes à une ou deux pages qu'on devrait trouver les faits nouveaux promis par l'auteur. Ces additions sont au nombre de vingt-huit. La plupart, hélas ! ne sont que des références à des textes déjà imprimés : Bayle, *Dictionnaire* (p. 13, 72-73), Grimarest, *Vie de Molière* (p. 23), Brossette, *Notes* de l'édition des *Œuvres* de Boileau, Genève, 1716 (pp. 24-25, 26-27, 30, 44-46, 95-96, 106), Boileau, *Stances à Molière*, 1663 (p. 26-27), Préface de 1682 (pp. 26-27, 102-103, 113-114), *Histoire de la Guérin*, 1688 (pp. 32-35, 57-59), abbé Tallemant, Préface aux *Œuvres* de Benserade, 1697 (p. 98). L'apport personnel de La Martinière se limite à une contestation de la représentation des *Précieuses ridicules* en Languedoc affirmée par Grimarest (p. 16), à de brèves notes sur l'édition des *Précieuses ridicules* (p. 20), sur l'*École des Maris* (p. 22), à des identifications hasardeuses, Molière-Alceste, Chapelle-Philinte, duc de Saint-Aignan-Oronte (pp. 68-69), à des reproches adressés à Molière d'avoir voulu jouer son ami Rohault dans le *Bourgeois Gentilhomme* (p. 91), à une note sur l'ambassade turque, qui est à l'origine de la bouffonnerie du *Bourgeois* (p. 92), à la collaboration de Corneille à *Psyché* (p. 101), à des épitaphes de Molière (pp. 108-109 ;

1. Grimarest, *Vie de Molière*, éd. citée, p. 35-36.
2. *Ibid.*, p. 40-41.
3. *Ibid.*, p. 118.
4. *Ibid.*, p. 124-125.
5. Page xvi, lire *Grimarest* au lieu de Marcel. Quelques raccords entre ces différents extraits modifient un peu le texte original.

voir tome IV, p. 483) et à un éloge final assez banal (p. 114-116).

Le seul renseignement vraiment nouveau que nous apporte La Martinière par rapport à ses devanciers est le nom du « courtisan de distinction » anonyme de Grimarest qui moleste Molière, à propos de la querelle de l'*École des Femmes*, le duc de La Feuillade[1]. C'est tout ce que l'auteur de la « nouvelle vie » de Molière nous offre. C'est vraiment peu. Les « Mémoires particuliers » qu'il invoque n'ont jamais existé que dans son imagination. Il n'a fait, en réalité, que démarquer Grimarest, et d'y ajouter quelques additions empruntées à des textes déjà publiés. Il n'y a donc pas, à proprement parler, de *Vie de Molière* par La Martinière.

Il est à noter que sa compilation n'a jamais paru à part ; elle ne figure qu'en tête de quelques éditions hollandaises et contrefaçons. Elle est passée tout à fait inaperçue en France où elle n'a jamais été imprimée ; la Bibliothèque Nationale n'en possède aucun exemplaire. On la trouve dans les éditions suivantes des *Œuvres* de Molière :

Amsterdam, Brunel, 1725 (Bibl. Ars., 8° B. L. 12799 et Coll. Rondel Rf. 2826).

Amsterdam, Wetstein, 1725 (Bibl. Ars., 8° B. L. 12800, tome III).

Amsterdam, Wetstein, 1735 [réimp. 1743] (Bibl. Ars., 8° B. L. 12803).

Amsterdam, Wetstein et Smith, 1735 (Bibl. Sorb., R r a 497), ou Uytwerf, 1735 (Bibl. Ars., 8° B. L. 12804, tome I).

Bâle, 1741 [réimp. 1743 et 1747] (Paul Lacroix, *Bibliographie moliéresque*, n^os 322, 323 et 326 (Bibl. Ars., Coll. Rondel, Rf. 2829).

Amsterdam, Arkstee, 1741 [réimp. 1743, 1744, 1749], avec figures dessinées et gravées par Jean Punt, d'après celles de Boucher (Paris, 1724). [Paul Lacroix, *Bibliographie moliéresque*, n^os 321 et 332.]

Amsterdam, Arkstee et Merkus, 1744 (Paul Lacroix, *Bibliographie moliéresque*, n° 325 ; Bibl. Victor Cousin, 11060-11063).

Iéna, 1764 (Bibl. Ars. Coll. Rondel, Rf. 2832).

II. — La Serre (1734).

En 1731, les libraires associés de Paris décidèrent de publier une grande édition in-4° des œuvres de Molière. Le Directeur de la Librairie, L. Chauvelin de Beauséjour, maître des requêtes et cousin du Garde des Sceaux, Germain-Louis Chauvelin, écrivit à Brossette, qui avait procuré en 1716 une excellente édition annotée des *Œuvres* de Boileau :

On propose ici, Monsieur, une édition in-4° du Molière. Je sais que vous avez fait des notes sur cet ouvrage. Si vous voulez me les communiquer, je les ferai employer dans cette édition, persuadé que le public les recevra avec plaisir, venant d'une personne dont l'érudition lui est déjà connue par plusieurs endroits[2].

L'initiative de cette lettre était due à M. Gallyot, premier commis

1. Cette identification elle-même est d'ailleurs fort discutable ; d'après Brossette, il s'agirait du chevalier d'Armagnac. Cf. A. Adam, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, t. III, p. 290, n. 4.

2. *Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette*, éd. P. Bonnefon. Paris, 1911, t. II, p. 24. Toute la correspondance qui suit est empruntée à cet ouvrage.

du Garde des Sceaux, qui joignit à la lettre du Directeur de la Librairie une missive personnelle de même date, plus détaillée, à l'adresse de Brossette :

... M. l'abbé d'Olivet, qui vous est connu, a rencontré dans son voyage de Hollande, M. Rousseau avec qui vous êtes, je crois, en commerce de lettres. M. Rousseau lui a donné, remis ou promis une lettre en forme de dissertation, et sur cet ouvrage on a conçu l'idée de donner ici une édition in-4° du Molière, assez beau et magnifique, car on y veut joindre des estampes magnifiques, pour faire voir aux étrangers, sans en excepter les Anglais, que nous savons les égaler dans l'art typographique et que même nous pouvons les surpasser. Je me suis ressouvenu que vous aviez eu dessein de publier des notes sur cet auteur, et que peut-être, nonobstant vos occupations redoublées, vous n'en aviez pas perdu le dessein. J'en parlai à M. Chauvelin, lequel, avec une très grande vivacité dont il est pourvu, avec bien d'autres excellentes qualités, voulut dans l'instant vous en écrire pour vous les demander. Voici effectivement l'occasion d'exécuter ce dessein, et vous pouvez être vivement persuadé, si vous m'accordez votre confiance en cette occasion, que je ne passerai pas les bornes que vous me prescrirez. Il y a même plus : comme le privilège de ce livre appartient à une société dont M. M. Martin, Guérin et Coignard ne sont point, je puis les y faire comprendre bien plus facilement encore si, en m'envoyant vos notes, vous me marquez que vous souhaitez qu'ils y aient part, comme il est vrai, ce me semble, que vous leur en aviez fait la proposition à Paris. J'omettais de vous dire que M. l'abbé d'Olivet n'aura point part à la revision ou examen de vos notes, si vous ne le souhaitez.

De Lyon, le 26 février 1731, Brossette répondait à Chauvelin qu'il se ferait un plaisir de communiquer ses notes, mais qu'il demandait un délai d'un an pour les reviser, en raison de fonctions municipales « qui m'occupent tout le reste de cette année ». Le 3 mars, Chauvelin insistait auprès de Brossette pour qu'il envoyât ses notes sans tarder, « même dans l'état où elles sont, si vous n'avez pas le temps de les rédiger ».

J.-B. Rousseau avait effectivement, le 29 septembre 1730, fait part à Brossette d'un projet de dissertation sur Molière et sur ses œuvres. Brossette l'invitait donc, le 1er mars 1731, à exécuter son projet et lui parlait de ses propres notes en ces termes :

Elles consistent en faits historiques et en imitations. J'ai recueilli les uns et les autres avec grand soin et pendant longtemps ; les faits m'ont été indiqués non seulement par M. Despréaux, intime ami et grand admirateur de Molière, mais encore par Baron et par d'autres personnes qui ont vécu familièrement avec lui, parmi lesquelles je pourrai nommer un illustre maréchal de France, que nous avons perdu depuis peu dans un âge fort avancé et qui n'a pas dédaigné d'entrer dans ces mêmes détails avec moi [1], ce qui forme une tradition que je puis appeler orale et vivante.

Le 16 mars, Brossette refusait de nouveau de communiquer ses notes non classées et dispersées en divers recueils. Il ajoutait : « Les faits historiques sont en très grand nombre et renferment des anecdotes singulières. »

1. Il s'agit de François de Neufville, duc de Villeroy, né à Paris le 7 avril 1644, nommé Maréchal de France en 1693, et mort le 18 juillet 1730.

De Bruxelles, le 24 mars, J.-B. Rousseau écrivait à Brossette :

... Je ferai mon possible pour satisfaire comme je pourrai à ce que vous exigez de moi l'un et l'autre. Mais ce sera à condition, Monsieur, que ma dissertation, si je la fais, ne paraîtra point sans avoir été revue et corrigée par vous, et à condition encore que vous ne consentiez à l'impression de vos remarques que sous une assurance expresse et positive que les libraire retrancheront de l'édition qu'ils projettent cette misérable Vie de Molière qu'on a mise à la tête des éditions précédentes et où on ne voit ni vérité, ni style, ni sens commun, ouvrage plus propre à rendre méprisable et ridicule cet illustre auteur qu'à donner la moindre lumière sur ses écrits ou sur sa personne [1].

Le 9 avril, Brossette répondait à J.-B. Rousseau qu'il était d'accord avec lui sur la médiocrité de l'ouvrage de Grimarest [2]. Mais, le 20 du même mois, Rousseau abandonnait son projet et écrivait à Brossette :

... Cette situation jointe à d'autres embarras d'une nature différente ne me laisse pas assez à moi-même pour m'occuper de matières littéraires, et je me trouve encore moins en état que vous de rien rédiger par écrit de ce que j'ai pensé à l'occasion des œuvres de Molière qu'on doit imprimer. Il faut avoir l'esprit tranquille pour écrire, et je ne l'ai pas. L'édition projetée sera assez bonne si vous avez le temps d'achever vos notes avant qu'elle puisse paraître, et si on en retranche tout le fatras dont les autres éditions sont accompagnées..

Et il notifiait sa décision à l'abbé d'Olivet « très décisivement et même un peu sèchement », avoue-t-il à Brossette le 1^er juin. Le 6, Brossette l'exhortait à ne pas abandonner définitivement son projet de dissertation, et annonçait ses propres notes pour l'année suivante.

J.-B. Rousseau n'avait cependant pas renoncé à son projet d'une manière définitive. Le 25 août, il exposait longuement à Chauvelin le plan de son éloge des œuvres de Molière, ajoutant : « L'histoire d'un poète n'est à proprement parler que l'histoire bien examinée de ses ouvrages, et le détail de sa vie privée a quelque chose de trop petit et de trop peu intéressant pour en faire l'entretien d'un lecteur », allusion évidente à Grimarest. Cependant, ajoute-t-il, « j'avois autrefois appris de M. Despréaux et de quelques autres contemporains de l'auteur diverses particularités que le public pourroit peut-être lire plus volontiers que les rhapsodies aussi infidèles que grossières que l'on a jusques ici associées à ses ouvrages ». Mais ni Brossette ni lui n'étant prêts, Rousseau suggérait au Directeur de la Librairie, « que le mieux serait de donner pour le présent Molière tel qu'il est sans mélange et sans tache, et de se contenter de l'ancienne préface des premières éditions [La Grange et Vivot, 1682], qui est bonne et fidèle et qui en dit assez pour servir d'introduction aux ouvrages qu'elle annonce ». En septembre, Chauvelin lui envoyait encore cependant « des modèles de son impression, qui effectivement sera admirable si la suite répond au commencement qu'il m'a envoyé ».

1. Il s'agit de la *Vie de M. de Molière*, par Grimarest.
2. Grimarest, *Vie de M. de Molière*, éd. citée, p. 14.

Sur ces entrefaites, au mois d'octobre 1731, survint un événement important. Chauvelin, nommé intendant de Picardie, quittait la direction de la Librairie où il était remplacé par Rouillé. Ce dernier poursuivit l'étude du projet d'édition des œuvres de Molière, mais les libraires décidèrent alors de réimprimer en tête la biographie de Grimarest. C'est alors que Rousseau renonça d'une manière définitive à son projet et invita son ami Brossette à en faire autant. Le 28 décembre 1732, de Bruxelles, il lui écrivait :

Je ne sais si on a achevé l'impression du Molière in-4°, mais j'ai vu depuis peu une lettre de Paris dans laquelle on mande que les libraires ont dessein d'y insérer cette prétendue Vie de l'auteur, dont on a diffamé la mémoire de ce grand poète dans les dernières éditions qu'on en a donné. Je juge par là qu'on n'a pas fait grand cas des avis que j'ai donnés dans la lettre que j'ai écrite à M. Chauvelin. Mais je puis vous répondre que, si cela arrive, et si on ne purge pas cette édition de tous les misérables rogatons dont les précédentes ont été infestées jusqu'ici, les éditeurs s'en trouveront mal et que je ne souffrirai point que celui de tous les auteurs qui fait le plus d'honneur à notre nation soit déshonoré et vilipendé par des compilateurs ignorants et sans génie, ni qu'on associe impunément à ses ouvrages dans une édition importante des pièces indignes de paraître avec les siennes. Vous ferez fort bien, monsieur, de faire vos notes de manière qu'elles puissent paraître séparément. Je ne vous dis pas cela sans raison....

Le 29 janvier 1733, Brossette répondait à Rousseau :

Je ne sais rien de particulier touchant l'édition in-4° qu'on fait à Paris des œuvres de Molière.... Je m'étonne que ceux qui président à cette nouvelle édition permettent qu'on y insère une si mauvaise pièce [la biographie de Grimarest]. Tout ce qui peut les excuser, c'est que l'on est obligé de se contenter du médiocre, et souvent même du mauvais quand on n'a pas de l'excellent.... Mais, tout au moins, avant que de réimprimer celle-ci, il faudrait la corriger quant au style et en retrancher beaucoup de choses qui font pitié.

Ainsi avorta le projet Rousseau-Brossette, dont l'édition des œuvres de Molière ne parut jamais. Une lettre de Brossette du 17 avril 1740 nous apprend qu'à cette date, il travaillait à mettre en ordre ses notes sur Molière et que « l'ouvrage est assez avancé ». Les deux éditions des *Œuvres* de Boileau que procura Brossette, si utiles par leur commentaire, nous permettent de mesurer la perte que nous avons faite, avec l'abandon de cette édition projetée. Brossette et Rousseau avaient tous deux connu Boileau, dont nous aurions eu ainsi le témoignage posthume sur son grand ami. Les notes de Brossette n'ont jamais été retrouvées.

Cependant, les libraires renoncèrent enfin à faire précéder leur nouvelle édition de l'ouvrage de Grimarest ; devant la défaillance de Boileau et de Brossette, la compagnie des libraires s'adressa à Voltaire, qui se mit en toute hâte à l'ouvrage. Voltaire écrivait en effet à M. de Formont en février 1734 : « Annoncez encore à M. de Cideville que vous aurez la *Vie de Molière* et un abrégé historique et critique de ses pièces ; le tout de ma façon, par ordre de Monsieur le Garde des Sceaux, pour mettre en tête de l'édition in-4° de Molière ».

Mais l'ouvrage de Voltaire, sur lequel nous reviendrons plus loin, ne parut pas en tête de l'édition de 1734, car un autre biographe s'était présenté, qui fut préféré à Voltaire par Rouillé. C'est Jean Louis Ignace de La Serre, de Langlade, auteur de neuf tragédies, censeur royal, qui avait à cette époque soixante-douze ans. On peut penser que le choix de Rouillé fut dirigé par Antoine-François Joly, lecteur officiel et par conséquent collègue de La Serre, qui signa l'approbation de la nouvelle édition le 23 juin 1734. Les *Œuvres* de Molière en 6 vol. in-4° avec les figures de Boucher purent enfin paraître peu de temps après ; cette édition, très belle du point de vue typographique, est également très précieuse pour l'établissement du texte.

Le tome I s'ouvrait sur cet *Avertissement* :

> Si l'on ne trouve pas dans cette édition la vie de Molière qui parut en 1705, non plus que la critique qui en fut faite dans le temps, et la réponse à cette critique, on y a suppléé par des *Mémoires sur sa vie et sur ses ouvrages.* L'auteur de ces Mémoires, sans rien omettre des faits les plus constans concernant la vie privée de Molière, n'a point adopté ceux qui lui ont paru peu sûrs, peu importans, ou même étrangers au sujet. Il ne s'est pas borné seulement à nous peindre le comédien et le chef de troupe ; il a crû que son ouvrage seroit encore plus intéressant si quelques courtes réflexions, tant historiques que critiques mettoient les lecteurs en état de connoître, dans chacune des comédies de Molière, le mérite particulier qui les distingue, et dans celui qui les a composées, les restaurateur de la comédie Françoise.

L'auteur des *Mémoires* n'était pas nommé, mais son nom figure à la table générale de l'édition de 1734, t. I, p. LXV.

Les *Mémoires* de La Serre occupent les pages 1-61 du tome I de l'édition in-12 de 1739, réimpression pure et simple de celle de 1734. Les six premières pages sont occupées par un résumé de la Vie de Molière jusqu'en 1658 ; elles ne sont qu'un abrégé de Grimarest (éd. citée, pp. 35-45) auquel trois notes renvoient d'ailleurs. Les pages 7 à 48 contiennent des notices sur les comédies de Molière où Grimarest est encore mis largement à contribution. On ne cessait de piller cet auteur vilipendé et de lui emprunter jusqu'à ses erreurs. La Serre prenait chez lui une citation de Ménage à propos de la première des *Précieuses ridicules* ; il affirmait, faussement d'ailleurs, mais encore d'après Grimarest : « Il [Molière] joignit au *Misanthrope* le *Médecin malgré lui*, et Alceste passa à la faveur de Sganarelle » (p. 27 ; cf. Grimarest, éd. citée, pp. 91-93) ; La Serre, s'inspirant toujours de son devancier, écrit : « On ne sait pas précisément en quel temps *l'Avare* parut pour la première fois (p. 36) », alors que l'édition de 1682 fournissait la date exacte de la première représentation, 9 septembre 1668 (cf. Grimarest, éd. citée, p. 70 et note 3) ; à propos de la mort de Molière, La Serre écrit, toujours d'après Grimarest : « Le jour qu'il devait représenter le *Malade Imaginaire* pour la *troisième* fois » (p. 48) alors que le 17 février 1673 était donnée la *quatrième* représentation du *Malade Imaginaire.*

Les pages 48-50 ne sont qu'un résumé des pages 119 et suiv. de

Grimarest ; La Serre y fait en outre mention, d'après la note 19 de Brossette sur l'épître VII de Boileau, de la visite d'Armande Béjart à l'archevêque de Paris. Les dernières pages (50-61) contiennent une étude sur le génie de Molière, ses dons d'observation, sa fécondité, ses imitations des anciens, son jeu d'acteur. Si La Serre conteste (p. 51) « que Molière travailloit difficilement », comme le dit Grimarest (éd. citée, p. 51), il lui fait encore plusieurs emprunts dans ces dernières pages (p. 50, sur les manuscrits de Molière et la traduction de Lucrèce, cf. Grimarest, pp. 127-128 ; p. 55, sur Molière comédien, cf. Grimarest, p. 99, n. 2 ; p. 57, note 1, cf. Grimarest, pp. 78-79 ; note 2, cf. Grimarest, pp. 64-65 sur Baron et la troupe du Dauphin ; p. 58, note 1, cf. Grimarest, p. 42, sur l'identification d'Armande Béjart avec la petite Françoise, fille de Madeleine Béjart et du comte de Modène ; p. 59, cf. Grimarest, p. 75, anecdote relative à Mondorge).

Malgré tous ces emprunts à Grimarest, La Serre tenait à préciser (p. 60) : « On n'a point inséré dans ces *Mémoires* les traditions populaires, toujours incertaines et souvent fausses, ni les faits étrangers ou peu intéressans que l'auteur de la Vie de Molière a rassemblés ».

Ainsi, les *Mémoires* de La Serre, comme la biographie de La Martinière, ne constituaient qu'une réédition très abrégée, cette fois, de l'ouvrage de Grimarest : l'apport personnel du nouveau biographe se limitait à deux paragraphes :

1° Page 50 : « La femme d'un des meilleurs comiques que nous ayons eus [1], nous a donné ce portrait de Molière : « Il n'étoit ni trop gras ni trop maigre ; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marchoit gravement, avoit l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvemens qu'il leur donnoit lui rendoient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractère, il étoit doux, complaisant, généreux. Il aimoit fort à haranguer ; et quand il lisoit ses pièces aux comédiens il vouloit qu'ils y amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels. [2] »

2° P. 60 : « Celui [le fait] dont Charpentier, fameux compositeur de musique, a été témoin, et qu'il a raconté à des personnes dignes de foi, est peu connu et mérite d'être rapporté. Molière revenoit d'Auteuil avec ce musicien. Il donna l'aumône à un pauvre, qui, un instant après, fit arrêter le carrosse, et lui dit : « Monsieur, vous n'avez pas eu dessein de me donner une pièce d'or. — Où la vertu va-t-elle se nicher, s'écria Molière, après un moment de réflexion. Tiens, mon ami, en voilà une autre. »

Le portrait fourni par Mlle Poisson et l'anecdote contée par Charpentier, voilà à quoi se limite l'apport de La Serre dans la biogra-

1. Mlle Poisson, fille de Du Croisy, femme de Paul Poisson, retirée du théâtre depuis 1694, morte à quatre-vingt dix-neuf ans, le 13 décembre 1756.

2. Ce portrait de Molière, dû à un témoin oculaire, a été repris dans une lettre sur Molière et les comédiens de son temps, parue au *Mercure de France* en mai 1740. On en a conclu, trop hâtivement, que cette lettre, comme celles qui étaient précédemment parues dans le même journal, en août 1735 et en mai 1738, étaient de Mlle Poisson. Ces trois lettres semblent être de Boucher d'Argis, qui a emprunté, outre ce portrait, d'autres passages aux *Mémoires* de La Serre. Cf. *Lettres au Mercure sur Molière, sa vie et ses œuvres*, édition Georges Monval. Paris, 1887 ; (Bib. Nat. 8° Yf. 15 (15).

phie de Molière. Tout le reste vient directement de Grimarest.

Les *Mémoires* de La Serre connurent, en France et à l'étranger, une diffusion beaucoup plus large que la *Vie* de La Martinière. On les trouve dans les éditions suivantes des *Œuvres* de Molière :

Paris, 1734, 6 vol. in-4° (Bibl. Nat., Rés. Yf. 173-180).
Paris, 1739, 8 vol. in-12 (Bibl. Nat., Yf. 2715-2723).
Londres, 1739 (Bibl. Nat., Yf. 3334-3343).
Paris, 1749 (Bibl. Nat., Yf. 2739-2743).
Glasgow, 1751 (Bibl. Sorbonne, R Bj 583).
Paris, 1753 (Bibl. Nat., Yf. 2747-2750).
Venise, 1756-1757 (Bibl. Nat., Yf. 3330-3333).
Paris, 1758 (Paul Lacroix, *Bibliographie moliéresque*, n° 336).
Paris, 1760 (Bibl. Nat., Yf. 2755-2762).
Bâle, 1760 (Bibl. Sorbonne, Rra 501).
Amsterdam et Leipzig, Arkstee et Merkus, 1765 (Bibl. Nat., 8° Yf. 575). (Cette édition comprend les *Mémoires* de La Serre et la *Vie* de Voltaire.)
Amsterdam, 1766 (Bibl. Nat., Yf. 2763-2766).
Paris, 1770 (Bibl. Nat., Yf. 2767).
Amsterdam, 1772 (Bibl. Nat., Yf. 2275-2282).
Rouen, 1780 (Bibl. Ars., 8° B. L. 12821).

III. — Voltaire (1739).

On a vu plus haut que Voltaire avait été invité « par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux », Chauvelin, cousin de l'ancien directeur de la Librairie, à préparer une *Vie* de Molière pour être jointe à l'édition in-4° de 1734. Mais le nouveau directeur de la Librairie, Rouillé, avait préféré la biographie due à La Serre, censeur royal, à celle de Voltaire.

Cette biographie devait paraître en 1739 [1]. Voltaire en écrivait de Bruxelles au marquis d'Argenson, le 28 juillet 1739 :

> On me mande que Prault vient d'imprimer une petite Histoire de Molière et de ses ouvrages, de ma façon. Voici le fait : M. Pallu me pria d'y travailler, lorsqu'on imprimait le Molière in-4° ; j'y donnai mes petits soins ; et quand j'eus fini, M. de Chauvelin [sans doute le Garde des Sceaux] donna la préférence à M. de La Serre : *Sic vos non vobis !* Ce n'est pas d'aujourd'hui que Midas a des oreilles d'âne. Mon manuscrit est enfin tombé à Prault, qui l'a imprimé, dit-on, et défiguré ; mais l'auteur vous est toujours attaché avec la plus respectueuse estime et le plus tendre dévouement.

Sur les 120 pages de cet ouvrage, les 34 premières seulement sont consacrées à la biographie de Molière, et le reste aux petites notices sur chacune de ses pièces, plus développées et plus intéressantes que celles de La Serre. Le texte de sa notice biographique n'est probablement pas celui de la première rédaction, car Voltaire ignorait alors le travail de La Serre, qui fut préféré au sien ; or, sa *Vie de Molière* n'est qu'un condensé de Grimarest et de La Serre.

1. *Vie de Molière, avec des jugemens sur ses ouvrages.* Paris, Prault fils, 1739, in-12, 120 pages + 2 ff. n. chif. (Bibl. Nat. Ln^{27}. 14358). Approbation de Fontenelle, du 29 février 1739, privilège du 9 juin 1739. — Cette édition fut jointe au tome VIII de l'édition des *Œuvres* de Molière. Paris, 1739, in-12 (Bibl. Nat., Yf. 2723). Voltaire l'annonçait déjà dans une lettre à Thiériot du 31 octobre 1738.

Page 2, Voltaire nomme la mère de Molière Anne Boutet ; La Serre dit : N. Boutet, et Grimarest : Boudet.

Page 6 : « Son père, devenu infirme et incapable de servir. » Cf. La Serre : « Son père, devenu infirme, ne pouvant suivre la Cour.... »

Page 8. Les « sociétés particulières » de comédiens ; cf. La Serre, p. 3.

Page 9. La mention de l'*Artaxerce* de Magnon est empruntée à La Serre, p. 3, n. 1.

Page 10. La mention de Turlupin, Gaultier-Garguille et Gros-Guillaume est empruntée à La Serre, p. 3, n. 2.

Page 11. La mention du *Médecin volant* et de la *Jalousie du Barbouillé* est empruntée à La Serre, p. 5, n. 3. (Voltaire, ou son typographe, imprime par erreur : *La jalousie débarbouillée.*)

Page 13. La mention de la troupe « composée de deux frères nommés Gros-René, Duparc, d'un Pâtissier de la rue Saint-Honoré, de la Duparc, de la Béjart et de la de Brie », vient directement, avec une faute de lecture, de Grimarest (éd. citée, p. 42) : « Cette troupe étoit composée de la Béjart, *de ses deux frères, de Gros-René*, de Duparc, de sa femme, d'un Pâtissier de la rue Saint-Honoré, père de la demoiselle de La G(range), femme de chambre de la de Brie ; celle-cy étoit aussi de la troupe avec son mari, et quelques autres ».

Pages 15-16. Les détails relatifs à la représentation du 24 octobre 1658 sont empruntés à Grimarest (éd. citée, p. 45-46).

Page 19. Le portrait de Molière, d'après Mlle Poisson est emprunté à La Serre, p. 50.

Pages 23-24. L'histoire du fameux souper d'Auteuil est empruntée à Grimarest (éd. citée, p. 83-85).

Page 25. L'histoire de la *Thébaïde* de Racine est empruntée à Grimarest (éd. citée, p. 55).

Pages 26-27. L'anecdote relative à Mondorge est empruntée à Grimarest (éd. citée, p. 74).

Page 27-28. L'anecdote de la pièce d'or donnée par Molière à un pauvre est empruntée à La Serre (p. 60), qui la tenait de Charpentier.

Page 30. Comme Grimarest et La Serre, Voltaire fixe au 17 février 1673 la *troisième* représentation du *Malade Imaginaire*, alors qu'il s'agit de la quatrième.

Page 33. Voltaire reproduit l'épitaphe de Molière par Bouhours, déjà publiée dans les précédentes éditions des œuvres de Molière :

Tu réformas et la Ville et la Cour....

en ajoutant que c'est « la seule qui ne soit pas dans cette fausse et mauvaise Histoire qu'on a mise jusqu'ici au devant de ses ouvrages. » Et il précisait, p. 34 : « Non seulement j'ai omis dans cette Vie de Molière les contes populaires touchant Chapelle et ses amis ; mais je suis obligé de dire que ces contes adoptés par Grimarest sont très faux [1]. Le feu duc de Sully, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance. »

En dépit de ce jugement sommaire et sévère, Voltaire avait, dans sa *Vie de Molière*, tout pris chez ses devanciers, Grimarest et La Serre. On chercherait en vain dans cette courte notice biographique un seul fait nouveau, aussi mince qu'il soit.

La même année que l'édition originale, paraissait à Amsterdam une nouvelle édition de la *Vie de Molière* de Voltaire, où avaient été rétablies quelques phrases dangereuses dans les notices relatives

1. L'histoire du souper d'Auteuil est cependant confirmée par Louis Racine qui la tenait de Boileau. Cf. Grimarest, éd. citée, p. 86, n. 1.

à *Tartuffe* et à *Dom Juan* et une allusion à Fontenelle, dans celle des *Précieuses ridicules* [1].

La même année encore parut une *Lettre de M... au sujet d'une brochure intitulée Vie de Molière* [2] où l'auteur anonyme reprochait à Voltaire d'avoir méprisé Grimarest et de l'avoir en même temps pillé :

L'un disoit : Ce n'est point là la Vie de Molière. L'autre : Ce ne sont que des fragmens pris dans une Vie de Molière écrite il y a quarante ans par Monsieur de Grimarest. Un troisième ajoutoit : Nous sçavions tout ce que vous veniez de lire ; votre auteur n'a fait que nous priver de ce qui fait l'agrément de ces sortes d'ouvrages.... Un autre demandoit pourquoi on ne lui faisoit voir Molière que comme auteur et comédien. Dans Monsieur de Grimarest, disoit-il, nous le trouvons ami solide, homme compatissant et généreux à l'égard de tout le monde, attentif pour tout ce qui pouvoit contribuer au succès de ses entreprises, surtout quand il s'agissoit de plaire à son Prince. Les faiblesses et les bonnes qualités de Molière nous sont présentées avec une égale sincérité. Enfin, sans Monsieur de Grimarest, nous ne connoîtrions point cet homme incomparable dans toutes ses parties.

— ... Tenez lui compte au moins, répliquai-je, de l'humiliante nécessité où il s'est trouvé de puiser la vérité dans un ouvrage qu'il décide magistralement faux et mauvais.

— ... Tant que l'Anonyme [3] reste dans le raisonnable et dans le vrai-sur le compte de Molière, il est le simple écho de Monsieur de Grimarest. Ce n'étoit donc pas la peine de nous donner une nouvelle *Vie de Molière* puisqu'il n'avoit rien à nous apprendre.

L'ouvrage de Voltaire connut plusieurs éditions :

Paris, 1739, in-12 (Bibl. Nat., Ln^{27}. 14358).
Amsterdam, 1739, in-12 (Bibl. Nat. Ln^{27}. 14358 A).
Sans lieu (Genève), 1764, *Contes de Guillaume Vadé* (édition sans doute revue par Voltaire).
Lausanne, 1772 (Bibl. Nat., Ln^{27}. 14358 B).
Édition de Kehl, 1785 (t. XLVII).
Traductions allemandes : Leipzig, 1754 et 1759 (Paul Lacroix, *Bibliographie moliéresque*, n° 996).

D'autre part, la *Vie de Molière* de Voltaire a été jointe, au XVIIIe siècle, aux éditions suivantes des *Œuvres* de Molière :

Paris, 1739, t. VIII (Bibl. Nat., Yf. 2723).
Amsterdam, 1765, t. I (Bibl. Nat., 8° Yf. 575. Cette édition donne les *Mémoires* de La Serre et la *Vie* de Voltaire, sans les notices sur les comédies).
Paris, 1773, t. I, édition Bret (Bibl. Nat., Yf. 2783-2788).
Paris, 1778, 1785 (Bibl. Ars., 8° B. L. 12822), 1786-1788, 1787-1788, 1791-1794.
Londres, 1784 (Bibl. Ars., Coll. Rondel) [4].

1. *Vie de Molière, avec des jugemens sur ses ouvrages. Par M. de Voltaire. Nouvelle édition, où l'on a rétabli, sur le manuscrit de l'auteur, les endroits qui en ont été retranchés dans l'Édition de Paris.* Amsterdam, Jean Catuffe, 1739, in-8°, 92 pages (Bibl. Nat., Ln^{27}. 14358 A).
2. Titre de départ, in-12, 24 pages (Bibl. Nat., Rés. Beuchot 433 *bis*).
3. L'édition originale de 1739 était publiée sous l'anonymat.
4. De très nombreuses éditions de Molière au XIXe siècle et même encore au XXe, ont reproduit la *Vie de Molière* de Voltaire. On en trouvera la liste dans H. Levallois, *Catalogue des Œuvres de Molière*. Paris, 1933.

Avec le petit livre de Voltaire s'achève la liste des biographies de Molière publiées au XVIII^e siècle. J'ai eu soin de consulter les diverses notices et articles de dictionnaires publiés à la même époque et concernant Molière [1]. Tous utilisent exclusivement Grimarest et La Serre, notamment les frères Parfaict, dans leur *Histoire du Théâtre françois*, 1747, t. X, pp. 68-110, qui ne fait que reproduire les *Mémoires* de La Serre avec quelques additions extraites de Grimarest.

La conclusion de cette étude se tire d'elle-même ; les trois biographes de Molière au XVIII^e siècle sont presque exclusivement tributaires de Grimarest, qu'ils ont pillé ou même recopié, presque intégralement, après l'avoir jugé très sévèrement d'ailleurs. Leur apport personnel est extrêmement limité : La Martinière a mis le nom du maréchal de La Feuillade sur une anecdote anonyme de Grimarest ; La Serre a apporté le portrait écrit de Molière par M^lle Poisson et une anecdote qu'il tenait du musicien Charpentier ; Voltaire s'est contenté d'utiliser Grimarest et La Serre et n'a pas apporté le moindre élément nouveau à la biographie de Molière.

Le XVIII^e siècle n'a donc fourni aucune contribution notable à l'histoire de la vie de Molière ; deux écrivains, J.-B. Rousseau et Brossette, auraient pu nous apporter des témoignages intéressants et se faire l'écho d'une tradition orale remontant à Boileau, qui fut le premier à critiquer l'œuvre de Grimarest sans apporter son propre témoignage. Mais J.-B. Rousseau et Brossette, nous avons vu dans quelles conditions, renoncèrent à mettre leur projet primitif à exécution. Avec eux et après Grimarest se perdait définitivement tout espoir de recueillir les utiles renseignements que pouvait fournir la tradition orale. Les hommes du XVIII^e siècle ne devaient savoir de Molière que ce que Grimarest en avait écrit.

Il faudra attendre l'année 1821, — presque deux siècles après la naissance de Molière, — pour que le Commissaire de police Beffara, dans sa *Dissertation sur J. B. Poquelin-Molière*, apporte les premiers documents inédits extraits des registres paroissiaux de Paris. Utilisant ces documents, Jules Taschereau donnait un peu plus tard la première véritable *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, Paris, 1825 (5^e édition revue et augmentée, 1863), encore largement tributaire de Grimarest, ouvrant la voie aux grands moliéristes du XIX^e siècle, les Eudore Soulié, les Paul Mesnard, les Georges Monval, infatigables chercheurs qui ont considérablement enrichi la biographie de notre grand auteur comique, et dont, fort heureusement, la race n'est pas éteinte.

GEORGES MONGRÉDIEN.

1. On en trouvera la liste dans Paul Lacroix, *Bibliographie moliéresque*, 1875, n^os 999-1010.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LES RELATIONS DE VOYAGES

« Il n'est pas possible d'entreprendre une étude, ne disons pas complète, mais simplement exacte de Jean-Jacques Rousseau, si l'on ne tient pas compte de l'influence exercée sur sa formation par les récits de voyages », écrit G. Chinard [1], spécialiste de l'exotisme américain dans la littérature française. C'est sans hésitation que nous reprenons à notre compte un jugement si judicieux. D'ailleurs Rousseau lui-même déclare : « J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages... » [2] et l'expérience nous a montré quel appréciable profit il a tiré d'ouvrages qu'il lisait avec moins d'intérêt et de curiosité que les récits captivants des voyageurs des XVI[e] et XVII[e] siècles.

On nous objectera sans doute que Jean-Jacques regrette le temps qu'il a consacré à ces lectures et qu'il se plaint des préjugés des écrivains et des mille contradictions que l'on rencontre sous leur plume : « J'ai fini par laisser là les voyageurs... ; je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple... » [3]. Ailleurs [4], il se montre plus sévère encore. Il constate que plus les recueils de voyages sont nombreux, moins bien on connaît les peuplades éloignées. Il déplore qu'à son époque il n'existe plus de Thalès, de Platon, de Pythagore, entendons des hommes de talent parcourant le monde, animés du désir de mieux comprendre l'homme et non point, comme la plupart des Européens, « plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes » [5].

Quelques auteurs cependant lui paraissent sérieux : « Le joaillier Chardin n'a rien laissé à dire sur les Perses. La Chine paroît avoir été bien observée par les jésuites. Kempfer donne une idée passable de ce qu'il a vu dans le Japon. [6] » Soulignons aussi que Rousseau exprime

1. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII[e] et au XVIII[e] siècle*, Paris, 1913, p. 342.
2. II, 423 (nous citons Rousseau d'après l'édition Hachette en 13 volumes ; les chiffres romains renvoient aux tomes et les chiffres arabes aux pages de ces tomes).
3. *Loc. cit.*
4. I, 142-144.
5. I, 144.
6. *Loc. cit.*

son regret d'avoir accordé trop de temps aux récits des grands voyageurs dans un passage où, vantant précisément la valeur éducative des voyages, il oppose la science artificielle qu'apportent les livres et les connaissances riches et profondes que possède celui qui a vu de ses propres yeux l'homme évoluer dans son milieu naturel [1]. D'autre part, lorsqu'il a formulé ces remarques, l'auteur de l'*Émile* avait assez d'expérience de la vie pour mépriser le savoir livresque, ce qui n'était pas le cas quinze ans plus tôt. Ses critiques nous apparaissent donc comme exagérées et Chinard voit juste quand il écrit : « Rousseau doit pourtant aux voyageurs plus qu'il ne veut le reconnaître et plus qu'il ne le croit lui-même. [2] »

Après le chapitre que Chinard consacre à Rousseau et aux relations de voyages [3], pouvons-nous espérer fournir aux lecteurs des renseignements nouveaux sur le même sujet ? Assurément, car l'auteur n'aborde pas la question en spécialiste de l'étude des sources bibliographiques de Rousseau, pour lequel il nourrit d'ailleurs peu de sympathie. Il se contente de donner un aperçu du problème sans entrer dans les discriminations ni dans l'analyse comparée des textes, d'où quelques généralisations hâtives et des hypothèses sans preuve [4]. Il pense d'ailleurs, et nous ne croyons pas qu'il ait raison, qu'il est impossible de préciser la dette contractée par Rousseau à l'égard de telle ou telle relation de voyages [5]. On pourrait critiquer à bon droit une méthode comme celle-ci : « Il doit être bien entendu qu'à chaque fois, que nous disons que Jean-Jacques s'est inspiré d'un auteur comme Du Tertre, Lafitau, ou Lahontan, nous affirmons avoir trouvé le passage en question dans un de ces auteurs, sans qu'il soit prouvé pour autant que Jean-Jacques ait jamais eu l'ouvrage lui-même entre les

1. II, 422-423 : « L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siècles de littérature, il n'y en point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, et point où l'on fût moins savant : de tous les pays de l'Europe il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations de voyages, qu'en France, et point où l'on connoisse moins le génie et les mœurs des autres nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde... ; en fait d'observation de toute espèce il ne faut pas lire, il faut voir. »

2. *Op. cit.*, p. 349. La deuxième partie de cette remarque est plus exacte que la première : en général, Jean-Jacques reconnaît volontiers ses emprunts, mais il arrive fréquemment qu'il ne s'en souvienne plus.

3. *Op. cit.*, p. 341-365.

4. « Ceci est, il est vrai, après la composition du premier *Discours* ; mais il serait bien extraordinaire que Rousseau n'ait pas avant cette date jeté un coup d'œil sur les volumes déjà parus de l'*Histoire générale des Voyages* » (p. 346) ; « il est difficile de croire que, parmi les volumes qui composaient la bibliothèque de sa mère, il ne s'en soit pas trouvé quelques-uns relatant des aventures dans le Nouveau Monde. Il serait encore plus difficile d'admettre qu'il n'en ait pas rencontré au moins quelques tomes dépareillés dans les cabinets de lecture qu'il fréquentait assidûment » (p. 345-346).

5. « Est-ce à Du Tertre qu'il empruntait quelques-uns des traits de son homme naturel, indolent, sans désirs, sans intelligence presque, quand Labat avait dit la même chose dans les mêmes termes et que Charlevoix dans son *Histoire de Saint-Domingue* avait tracé des Caraïbes un portrait au moins ressemblant ? » (p. 352.)

mains. [1] » Que pensera le lecteur de cette déclaration de principe ? Ne risque-t-il pas de croire à son gré, soit que Rousseau a lu toutes les relations de voyages, soit qu'il n'en a connu aucune ?

L'article de Jean Morel, intitulé *Recherches sur les sources du Discours de l'Inégalité* [2], présente toute la rigueur scientifique désirable, mais se place à un point de vue assez restreint et ne consacre que quelques pages à l'influence exercée sur la pensée de Rousseau par les récits des voyageurs.

Relations de voyages lues ou mentionnées par Rousseau.

Quand il dit avoir passé sa vie à lire des relations de voyages afin de s'instruire [3], Jean-Jacques ne nous fournit qu'une indication très vague. Heureusement, deci delà dans ses œuvres, il signale des noms de grands voyageurs qui ont consigné leurs souvenirs dans des livres ; parfois il les cite ou va même jusqu'à donner les références des passages qu'il leur emprunte. En II, 423, il parle de Paul Lucas et de Tavernier. Ailleurs il se réfère à divers auteurs dont il tire bien des exemples et des renseignements : Battel [4], François Corréal [5], Dapper [6], le R. P. du Tertre [7], Kempfer [8], Kolben [9], de La Condamine [10], de La Loubère [11], Le Beau [12], Merolla [13], Purchass [14], Vairasse [15]. Il cite plusieurs fois Chardin [16], dont il fait grand cas [17]. Il reproduit textuellement plusieurs passages de son ouvrage [18] et en indique parfois les références exactes [19]. Il lui emprunte même une chanson persane avec

1. P. 352-353.
2. Dans *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. V, 1909, p. 119 et suiv.
3. II, p. 423.
4. I, p. 139, 140, 141, 142.
5. I, p. 86, 130.
6. I, p. 140, 142.
7. I, p. 131.
8. I, p. 144.
9. I, p. 131.
10. I, p. 144 ; II, p. 241, note 1 ; VII, 275. p.
11. II, p. 29.
12. II, p. 29, 289 (à la page 289, Rousseau donne en note la référence de son emprunt).
13. I, p. 140, 142.
14. I, p. 139, 140, 141, 142.
15. XI, p. 186 (à vrai dire, Rousseau demande le livre de cet auteur à Duchesne dans une lettre datée du 24 décembre 1764 — ce qui montre qu'il n'était pas si dégoûté des récits de voyages qu'il le laisse croire dans l'*Émile* — : « Si vous trouvez sous votre main l'*Histoire des Sévarambes*, je vous prie de l'y ajouter... » L'a-t-il jamais reçu ? Chinard n'en doute pas (*op. cit.*, p. 349) : « Il (Rousseau) avait sous la main un exemplaire de l'*Histoire des Sévérambes* au moment où il écrivait les notes du *Discours sur l'inégalité*.
16. I, p. 373, 377, notes 1 et 2 ; II, p. 97 ; III, p. 302 ; VII, p. 155. L'ouvrage de cet auteur s'intitule *Voyages de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*.
17. I, p. 144.
18. En III, p. 352 et en IV, p. 403, notamment.
19. Cf. II, p. 287 (note), par exemple.

paroles et musique [1]. Enfin il déclare qu'il l'a lu : « Je ne sais pourquoi l'on parle si peu de ces étonnantes ruines : quand j'en lis la description dans Chardin, je me crois transporté dans un autre monde » [2], ce qui est très important, car la suite montrera que Rousseau n'a pas consulté les livres de tous les auteurs dont il parle.

Jean-Jacques cite plusieurs fois l'*Histoire générale des voyages* [3]. Ce monumental ouvrage, traduit partiellement d'une collection anglaise et publié chez Didot à partir de 1741 sous la direction de l'abbé Prévost, est une somme de toutes les relations de voyages antérieures. Véritable encyclopédie, il contient des renseignements de toutes espèces sur la géographie physique de divers pays, sur leurs productions minérales, végétales et animales, et surtout une foule d'indications relatives aux mœurs et aux usages des habitants (gouvernement, religion, arts, sciences, commerce, industrie...). De multiples gravures et cartes géographiques sont disséminées dans les différents tomes [4]. L'ouvrage n'est pas exempt de défauts [5]. Nous y avons relevé de nombreuses contradictions [6], qui ont sans doute motivé les critiques de Rousseau [7]. Il reste qu'au milieu du XVIII[e] siècle, l'homme cultivé, pour ne pas dire l'érudit même, pouvait y trouver matière à enrichir son savoir et à préciser sur certains points sa conception de l'homme [8].

G. Chinard et J. Morel n'ont pas eu connaissance d'un document qui intéresse notre recherche au plus haut point : un cahier grand in-4° relié en basane, conservé à la Bibliothèque de Neuchâtel [9] et contenant notamment des notes prises par Jean-Jacques au cours de ses lectures. Nous avons retrouvé dans ce cahier des références et des extraits de plusieurs relations de voyages, à savoir :

a. Six passages sur les Hottentots tirés de l'*H. G. V.* [10], t. V, p. 87, 144, 155, 157, 174 et 175 [11].

b. Deux citations de l'ouvrage de Chardin, t. IV, p. 11-12 [12].

c. De très nombreuses citations de Le Beau, t. I, p. 116, 133, 140, 153, 179, 190, 210, 238, 244, 264, 266, 268, 269, 276, 282, 288, 303, 306, 310, 313, 336 ; t. II, p. 10, 13, 14, 16, 17, 34, 35, 36, 51, 52, 67, 68, 69, 71,

1. VII, p. 185 et 373 (*Dictionnaire de Musique*).
2. I, p. 378.
3. I, p. 131, 139, 140, 141, 151.
4. Seize tomes (y compris l'index) ont paru sous la direction de l'abbé Prévost.
5. L'abbé Prévost en énumère plus d'un. Dans la préface du tome XI, il se plaint de l'asservissement aux méthodes des auteurs anglais auquel il a été condamné jusqu'alors et il se félicite de pouvoir enfin faire preuve d'originalité et de clarté.
6. Elles proviennent du fait qu'on présente les opinions et les observations de voyageurs très différents quant à leur nationalité, leur religion, leur culture, etc.
7. « Je n'en ai jamais trouvé deux (Rousseau parle des relations de voyages) qui m'aient donné la même idée du même peuple » (II, p. 423).
8. C'est précisément là l'usage qu'en a fait Rousseau.
9. Manuscrit 7842.
10. Dorénavant, nous désignerons par cette abréviation l'*Histoire générale des voyages*.
11. Cf. ms 7842, f. 6-8 *b*. Nous verrons que plusieurs de ces passages ont été insérés dans les notes terminales du deuxième *Discours*.
12. Cf. fol. 13*b*-14*a*.

78, 82, 93, 97, 98, 99, 101, 141, 185, 194, 248, 256, 260, 266, 274, 374, 388, 427 [1].

Il serait naïf de croire que Rousseau a lu tous les auteurs dont il parle. Il mentionne les noms de Paul Lucas et de Tavernier, mais rien ne dit qu'il a seulement feuilleté leurs ouvrages. Quand il cite des voyageurs, cela ne prouve point *nécessairement* qu'il en a lu les relations, car il lui arrive de nous fournir des citations de seconde main. Ainsi, quand il rapporte, discute et commente les opinions de Kolben, Battel, Dapper, Merolla, Purchass [2], il ne se réfère aucunement à leurs écrits, mais simplement à l'*H. G. V.* [3]. C'est sans doute également d'après l'*H. G. V.* qu'il parle en termes peu enthousiastes de Paul Lucas [4] et de Tavernier [5]. Là-dessus, J. Morel [6] ne s'est point laissé abuser comme Mlle Richebourg [7]. Dans une note de l'*Émile* [8], Jean-Jacques renvoie à La Loubère, *Voyage de Siam*, au sujet de l'usage du maillot. N'ayant trouvé aucun renseignement de ce genre, sous le nom de La Loubère, dans l'*H. G. V.* [9], nous croyions que Rousseau avait lu la relation de ce voyageur ; or, nous nous sommes aperçu peu après que Coste [10] cite « M. de La Loubere » sur le même point ; Rousseau lui a vraisemblablement emprunté le renseignement.

Une autre règle générale, que plusieurs études sur les sources de Rousseau ont négligée, est que l'influence exercée par un auteur n'est pas proportionnelle au nombre de fois que le Genevois le cite nommément. Ainsi, Jean-Jacques ne mentionne qu'une seule fois le nom du Père du Tertre [11], bien qu'il lui doive beaucoup. Il ne cite que deux fois le nom du sieur Le Beau, mais en consultant son cahier de notes, on constate qu'il a lu entièrement ses deux volumes puisqu'il en a extrait un grand nombre de passages. Si nous ajoutons que Rousseau ne donne parfois aucune indication sur ses sources réelles, le lecteur pourra se faire une idée de la complexité que présentent des recherches de ce genre.

***

1. Cf. f. 24 à 28, recto et verso, soit dix grandes pages couvertes de citations.
2. I, p. 131, 139 et suiv. et 151.
3. T. V, p. 87, 88 et 89, 155, 156 et 157.
4. Cf. *H. G. V.*, III, p. 282 et VII, p. 21.
5. Cf. *H. G. V.*, VII, p. 109 et surtout IX, p. 91-92, 105 et suiv., où sont rapportées les critiques d'un certain Baron à l'égard de l'exactitude de Tavernier.
6. *Op. cit.*, p. 191.
7. Cf. *Annales S. J.-J. R.*, t. XXI, p. 199 et suiv., sous les numéros 49, 169, 325, 422 et 513. Nous avons signalé ailleurs que la table de Mlle Richebourg relève des ouvrages inexistants ou que Jean-Jacques n'a jamais ni lus, ni vus, ni mentionnés. Notons encore que nous n'y trouvons aucune trace de l'ouvrage du sieur Le Beau : Mlle Richebourg classe les références des passages où Rousseau cite Le Beau (*Émile*, II, p. 29 et 289) sous le nom de l'abbé Prévost !
8. II, p. 29.
9. T. V, p. 236 et suiv., où se trouve la *Description du royaume de Siam.*
10. *De l'éducation des enfans — traduit de l'Anglois de M. Locke —*, 3e édition (celle-là même que Rousseau a consultée ainsi que nous l'avons montré ailleurs), 1721, p. xxi.
11. I, p. 131.

Dans les pages qui vont suivre, nous nous proposons de déterminer avec certitude les relations que Rousseau a lues. Nous montrerons aussi, références à l'appui, sans cependant prétendre être exhaustif, quels types de renseignements il leur a empruntés. Puis nous étudierons l'influence exercée sur Rousseau par quelques grandes idées mises à la mode par les récits de voyages, en ce qui concerne les principes fondamentaux développés dans la trilogie que constituent les deux *Discours* et l'*Émile*.

Renseignements divers empruntés par Rousseau aux relations de voyages.

Rousseau, nous l'avons vu, a lu Chardin. Les indications qu'il en tire sur l'écriture de l'ancienne Perse [1] sont secondaires, mais non dépourvues d'intérêt. C'est grâce à lui que Jean-Jacques peut nous parler de l'habile façon dont les facteurs des Indes communiquent entre eux en se tenant les mains [2] et nous expliquer qu'en Perse, le roi prélève en nature les droits sur les denrées, pratique déjà courante dans l'antiquité, si l'on en croit Hérodote [3]. En III, 352, Rousseau groupe assez curieusement plusieurs passages de Chardin [4] en une citation littérale unique où il est question de la frugalité des Perses, de ses causes et de ses effets [5]. De Chardin aussi le proverbe indien que Jean-Jacques reproduit textuellement [6] et la chanson persane que contient le *Dictionnaire de Musique* [7].

L'air chinois que nous trouvons également à la fin du *Dictionnaire de Musique* [8] est, d'après ce qu'on lit chez Rousseau [9], repris au Père du Halde. En fait, il provient de l'*H. G. V.* [10]. Quand Jean-Jacques nous parle de l'absence de notation musicale en Chine et de l'émerveillement de l'empereur en voyant le Père Pereira écrire la musique

1. Rousseau, I, p. 377 ; Chardin, IX, p. 107-110. Les détails que donne Rousseau sur les ruines de Tchelminar sont également empruntés à Chardin qui en parle abondamment dans le tome IX de son livre.
2. R., I, p. 373 ; Ch., IV, p. 267.
3. Rousseau, III, p. 302 ; Chardin, VI, p. 133-134. Signalons que Rousseau n'a pas consulté Hérodote sur ce point : il se réfère simplement au témoignage de Chardin.
4. IV, p. 166, 181-182, 184.
5. Ce que dit Rousseau des Européens vivant dans les pays chauds est également repris à Chardin (IV, p. 181).
6. Rousseau, IV, p. 403 ; Chardin, V, p. 170.
7. Rousseau, VII, p. 185, 1373 ; Chardin, V, pl. XXVI, entre les pages 68 et 69. Dans le même ordre d'idées, notons que Chinard (*op. cit.*, p. 349, note 3) déclare n'avoir pu « découvrir l'origine de la *Chanson des Sauvages du Canada*, mise par Rousseau à la fin du *Dictionnaire de Musique*, et suivie d'une *Danse canadienne* ». Or, en VII, p. 185, Jean-Jacques indique que la chanson et la danse canadiennes sont tirées du Père Mersenne (*La vérité des sciences*). Signalons encore que les indications données par Jean-Jacques sur la musique persanne en VII, p. 19 et 155 sont aussi empruntées à Chardin.
8. VII, p. 372, pl. XXVI.
9. VII, p. 185.
10. T. VI, pl. XXXV (entre les pages 296 et 297), où il est reproduit d'après du Halde.

qu'il entendait et la reproduire aussitôt [1], il se réfère encore à l'*H. G. V.* [2].

Le Genevois emprunte à ce même ouvrage — et indirectement à du Halde — d'autres détails sur la Chine : dans ce pays, on tient l'agriculture pour le premier des arts et les laboureurs jouissent de l'exemption d'impôts [3] ; l'empereur commence toujours par donner tort aux chefs, quand, dans leur région, la situation est mauvaise sous quelque rapport [4].

Rousseau parle de la religion des Japonais ; à notre avis, il a lu le passage de l'*H. G. V.* se rapportant à ce sujet [5] et non la relation de Kemfer [6] dont il semble être question dans les notes du deuxième *Discours* [7].

Rousseau manifeste une étonnante érudition à propos du territoire de Tlascala (ou Thlascala) ; il abonde en détails que bien des gens ignorent : « La république de Thlascala, enclavée dans l'empire du Mexique, aima mieux se passer de sel que d'en acheter aux Mexicains, et même que d'en accepter gratuitement. Les sages Thlascalans virent le piège caché sous cette libéralité. Ils se conservèrent libres ; et ce petit État, enfermé dans ce grand empire, fut enfin l'instrument de sa ruine. [8] » Il faut rechercher la source de ces indications dans divers passages du tome XII de l'*H. G. V.* Tlascala était une république, lit-on en XII, 292. La carte n° 8 [9] permet de la situer. Son exiguïté [10] est soulignée en XII, 292 et 310. En ce qui concerne la pénurie de sel, nous lisons dans l'*H. G. V.* [11], d'après Solis : « Le défaut de sel étoit une autre disgrace pour les Tlascalans ; non qu'ils n'en pussent tirer des Provinces de l'Empire, en échange pour leurs grains ; mais dans leur idée d'indépendance, ils aimoient mieux se priver de ce secours, que d'entretenir le moindre commerce avec leurs ennemis. » Les Tlascalans ont porté plusieurs fois aide à Cortez [12] et leur territoire a servi aux Espagnols de base offensive contre le Mexique [13]. C'est donc avec raison que Rousseau conclut que la petite république de Tlascala fut l'instrument de la ruine de l'empire mexicain.

Nous ne pousserons pas plus loin ce genre de recherches, car nous

1. VII, p. 19.
2. T. VI, p. 288, toujours d'après du Halde.
3. Rousseau, III, p. 301 ; *H. G. V.*, VI, p. 193.
4. Rousseau, III, p. 228, note 1, et p. 285 ; *H. G. V.*, VI, p. 398 et suiv.
5. T. X, p. 623 et suiv.
6. Traduite en français sous le titre d'*Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon*, La Haye, Gosse et Néaulme, 1732 ; l'*H. G. V.* lui fait une large place dans son tome X.
7. I, p. 144.
8. III, p. 334, note 1.
9. Entre les pages 274-275.
10. Cinquante lieues de circuit ; dix de longueur, de l'Est à l'Ouest, et quatre de largeur, du Nord au Sud.
11. XII, p. 310-311.
12. XII, p. 320, 381-382....
13. XII, p. 399.

avons atteint le but que nous nous proposions : montrer aux divers spécialistes qui étudient Rousseau qu'un grand nombre de connaissances dont il fait étalage trouvent leur origine dans les récits des voyageurs et plus spécialement dans l'*H. G. V.*, vaste ouvrage qui fournit une foule de renseignements sur toutes sortes de questions.

L'*ÉMILE* ET LES RELATIONS DE VOYAGES.

Dans plusieurs passages de l'*Émile*, on décèle l'influence des relations de voyages. Rousseau nous dit qu' « il y a des pays où les femmes accouchent presque sans peine » [1]. Montaigne écrit à peu près la même chose : « Il est des peuples... où les femmes s'accouchent sans plaincte et sans effroy. [2] » On serait presque tenté de voir en lui la source de Rousseau ; il convient cependant de la chercher dans l'*H. G. V.* En effet, nous découvrons le même renseignement en IV, 114 et XII, 88 de cet ouvrage [3]. Mais Jean-Jacques ajoute que ces femmes élèvent leurs enfants très facilement et que leurs maris sont encore plus robustes qu'elles [4]. Nous lisons des indications identiques en IX, 556 de l'*H. G. V.* : « Les femmes de cette contrée (Golconde) ne connoissent presque point les douleurs de l'enfantement... L'éducation des enfans ne leur coûte pas plus de peine », et, en III, 171 : « Elles ne jettent pas un cri ; elles ne poussent pas même un soupir... Jusqu'au tems où la mère commence à porter l'enfant sur le dos, on le laisse ramper nud sur la terre, sans autre attention que celle de le nourrir. [5] » La source de Rousseau pourrait également être recherchée dans l'*Histoire générale des Antilles* [6] du Père du Tertre, lequel parle de l'accouchement sans douleur [7], du peu de soin que demandent les enfants [8] et de la robustesse des Caraïbes adultes [9].

Quand il conseille d'en arriver progressivement à ne plus faire chauffer l'eau pour le bain des bébés, Jean-Jacques signale que « des multitudes de peuples lavent les enfans nouveau-nés dans les rivières ou à la mer sans autre façon » [10]. Locke écrit des choses semblables dans son traité d'éducation, mais l'Anglais n'a pas exercé sur le Genevois l'influence que d'aucuns lui prêtent à la légère [11], et c'est une fois de plus

1. II, p. 333.
2. *Essais*, I, 23, p. 154 et 157 de l'édition Plattard.
3. Cf. aussi XV, p. 37.
4. Ces détails ne sont pas chez Montaigne.
5. Quelques pages avant ces indications sur les négresses, Rousseau a pu lire l'énumération des qualités physiques de certains nègres (III, p. 130).
6. Paris, chez Thomas Jolly, 1667. Dans la suite, il sera souvent question de cet ouvrage auquel Rousseau doit beaucoup ; nous le désignerons par l'abréviation *H. G. A.*
7. II, p. 372.
8. II, p. 375.
9. II, p. 357.
10. II, p. 28.
11. Cf. notamment Dom Cajot, *Les plagiats de M. J.-J. R. de Genève sur l'éducation*, La Haye, 1766, p. 56-57 : « Locke étoit d'avis que l'on plongeât les enfans dans l'eau froide ; plaignons M. Rousseau, d'avoir adopté la théorie de ce sçavant, et négligé plusieurs autres préceptes, qui éterniseront sa mémoire. »

de l'*H. G. V.* que Rousseau s'est inspiré. Les enfants des nègres sont chaque jour lavés à l'eau froide [1] ; chez les Mandigos, on plonge le nouveau-né dans l'eau froide trois ou quatre fois par jour [2]. Aussitôt délivrées, [les femmes du Cap Vert et des côtes voisines] vont se laver *dans la riviere ou dans la mer* avec leur enfant » [3]. « Les enfans des nègres [de la Côte d'Or] sont d'une si bonne constitution, que les premières années de leur vie demandent peu de soin. Au moment de leur naissance, et lorsqu'ils ont été lavés *dans la mer*, ou *dans quelque riviere* voisine, on les enveloppe dans une piece d'étoffe... [4]. » En Nouvelle Espagne, on plonge les enfants dans l'eau froide dès la naissance et leur mère se baigne en même temps [5]. Nous trouvons un renseignement analogue chez le Père du Tertre [6]. Nous pourrions multiplier les exemples ; nous ne le ferons point, car le lecteur voit dès maintenant que Rousseau a raison de parler « des multitudes de peuples » ; d'ailleurs nul autre passage ne concorde mieux avec le texte de l'*Émile* que les deux dernières citations littérales.

Jean-Jacques déconseille très vivement d'emprisonner les bébés dans des langes serrés. Beaucoup de peuplades ont rejeté cet usage ridicule du maillot et leurs représentants ne sont ni bossus ni cagneux, bien au contraire [7]. Rousseau invoque à ce propos le témoignage de Le Beau et de La Loubère [8]. Il ajoute qu'il remplirait, s'il le fallait, vingt pages de citations sur ce sujet. Il exagère à peine, car il aurait pu en tirer de très intéressantes de l'*H. G. V.* : « L'enfant est lavé avec le même soin. On l'enveloppe dans un pagne sans aucun lange qui le serre, dans l'opinion que cette contrainte n'est propre qu'à le rendre tordu ou difforme. [9] » Plus loin [10], on lit que les difformités sont très rares chez les peuples qui agissent comme il vient d'être dit. « On n'enveloppe [les enfans Maldives] d'aucuns langes. Ils sont couchés nuds et libres... Cependant on n'en voit pas de contrefaits. [11] » « C'est une chose estrange de voir si peu de sauvages contrefaits, veus que les meres ne les emmaillottent iamais. [12] » Ceci montre combien vainement Dom Cajot se travaille pour démontrer que Rousseau a effrontément plagié Desessarts. « Otez au Philosophe de Geneve, écrit l'auteur des *Plagiats*, les idées adoptées de M. Desessarts, sur les maillots des enfans ; il ne lui reste presque rien et ce rien est bien peu de chose pour

1. III, p. 171.
2. III, p. 157. Cf. aussi III, p. 430 ; VIII, p. 247 ; XIII, p. 291 et 570.
3. III, p. 130.
4. IV, p. 115.
5. XII, p. 575.
6. II, p. 506.
7. II, p. 10-11 et 28-29.
8. Nous avons dit plus haut qu'il ne se réfère qu'indirectement à ce dernier auteur.
9. III, p. 171.
10. III, p. 638.
11. VIII, p. 247.
12. Du Tertre, *H. G. A.*, II, p. 375.

un auteur qui veut briller. [1] » Quand Desessarts — que Rousseau n'a jamais lu — parle en ces termes des enfants congolais : « ... dans le Congo, l'usage est de coucher les enfans nuds sur la terre, pour les endurcir et les rendre plus agiles. Ce qui fait qu'ils se traînent sur les genoux et sur les mains dès les premiers mois » [2], il se réfère à l'*H. G. V.* [3] tout comme le Genevois.

Croire que les enfants se feraient du mal si on leur laissait toute liberté est ridicule, estime l'auteur de l'*Émile*, car « chez des peuples plus sensés que nous, [ils] sont nourris dans toute la liberté de leurs membres et on n'en voit pas un seul qui se blesse ni s'estropie » [4]. Le Père Loyer rapporte que les nègres issinois « laissent les enfans ramper comme autant de petites bêtes domestiques » [5]. Artus raconte que les négresses de la Côte d'Or abandonnent leur nouveau-né sur une natte et le laisse seul et libre la plupart du temps [6]. En Golconde, les enfants restent « nuds jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, rampant ou se roulant sur la terre » [7]. On voit que Rousseau avait à sa disposition bien d'autres sources de renseignements que l'ouvrage de Desessarts et qu'il n'a pas laissé d'y puiser.

L'auteur de l'*Émile* s'indigne contre les mères qui refusent d'allaiter leurs enfants, négligeant ainsi un des devoirs les plus sacrés qu'impose la nature, et il exprime l'avis que le sevrage devrait intervenir beaucoup plus tard [8]. Dans tous les récits de voyages, on lit que les femmes dites sauvages nourrissent leurs enfants. Les sauvagesses du Canada ne peuvent admettre que les blanches se déchargent sur d'autres du soin d'allaiter leurs enfants « elles croiraient, écrit Le Beau [9], se dépouiller de l'affection de mère, si elles agissaient en ceci comme nos Européennes ». Chez les Maldives, « les meres doivent nourrir leurs enfans de leur propre lait, sans en excepter les reines » [10]. Moore relate que les négresses ne sèvrent leurs bébés qu'après trois ans [11]. Herrera écrit que les femmes de la Nouvelle Espagne sèvrent leurs enfants au terme de quatre années entières, durant lesquelles elles s'abstiennent de tout commerce avec leur mari [12].

1. *Op. cit.*, p. 62-63.
2. Passage cité par Dom Cajot (*op. cit.*, p. 63).
3. IV, p. 642 (partie du Livre XIII, consacrée au *Royaume de Congo*) : « L'usage du Peuple est de laisser les enfans nuds sur la terre, pour les endurcir et les rendre plus agiles. » Il est impossible qu'une parenté si frappante entre les deux passages soit fortuite.
4. II, p. 11.
5. *H. G. V.*, III, p. 430 ; cf. aussi III, p. 171 (nous avons vu que Rousseau s'est inspiré tout spécialement de cette page 171).
6. *H. G. V.*, IV, p. 116.
7. *H. G. V.*, IX, p. 556. On trouve des renseignements analogues dans l'*H. G. A.*, II, p. 375 et 509 ; notons qu'en I, p. 127, Jean-Jacques se réfère au premier de ces deux derniers passages.
8. II, p. 11 et suiv. et p. 38.
9. *Avantures*, II, p. 97.
10. *H. G. V.*, VIII, p. 247.
11. *H. G. V.*, III, p. 172.
12. *H. G. V.*, XII, p. 558 ; cf. aussi IV, p. 116.

Jean-Jacques donne de judicieux conseils sur le choix des nourrices et sur le régime qui leur convient [1]. Les Mexicains se montraient aussi exigeants que lui sous ce rapport : les nourrices étaient tenues de toujours suivre le même régime pendant toute la durée de l'allaitement ; avant de les engager, on ne manquait jamais de s'enquérir de la qualité de leur lait [2].

D'une manière générale, si Rousseau s'est intéressé si vivement aux usages des primitifs, c'est qu'il considérait leur genre de vie comme beaucoup plus proche des sentiers de la nature que le comportement artificiel des peuples civilisés. Nous avons vu qu'il s'était inspiré de l'*H. G. V.* sur la question des soins physiques à dispenser aux enfants. D'autres passages du même ouvrage consacrés à l'éducation ont vraisemblablement retenu toute son attention. En X, 578 et suiv., nous lisons, d'après Kaempfer [3], un aperçu de la formation réservée à la jeunesse chez les Japonais. Inculquer aux jeunes le sens de l'honneur et leur façonner un esprit juste, tel est le but que se proposent parents et maîtres. Les femmes ne sont pas exclues du bénéfice de la culture [4]. Sur l'éducation des filles, Rousseau a pu glaner quelques indications en IV, 117 et XIII, 292. Lui, qui bannit toute violence de son système pédagogique au profit de la persuasion et de la bienveillance, a dû lire avec intérêt que les Indiens de l'Amérique septentrionale ne recourent jamais ni aux châtiments ni aux menaces en éducation : « Une mere qui voit tenir une mauvaise conduite à sa fille, se met à pleurer : la fille lui demande le sujet de ses larmes : elle se contente de répondre, tu me deshonores ; et cette méthode est rarement sans effet. [5] »

On décèle encore bien d'autres traces des récits de voyages dans l'*Émile*. Quand il fait allusion au soin que prennent les Caraïbes de modifier la forme de la tête de leurs enfants [6], Rousseau se souvient de ce qu'il a lu chez le Père du Tertre [7]. Quand il raconte comment Nunès Balbao (lisons Nuñez Balboa) prit possession, au nom du roi d'Espagne, des côtes de l'Amérique du Sud [8], il reproduit, en le trans-

1. II, p. 24 et suiv.
2. *H. G. V.*, XII, p. 558. Signalons encore qu'on trouve dans l'*H. G. V.* des modèles de l'éducation physique un peu rude que Rousseau entend donner à Émile (cf. notamment XV, p. 38-39 et aussi la citation de Le Beau que Jean-Jacques fait en II, p. 289 ; les deux passages se ressemblent d'ailleurs assez bien).
3. Souvenons-nous que Rousseau mentionne la relation de ce voyageur.
4. X, p. 578.
5. XV, p. 38. Le Beau rapporte également que les Indiens de l'Amérique du Nord ne frappent point les enfants : ils leur jettent simplement un peu d'eau au visage quand ils sont petits ; plus tard, ils leur adressent uniquement des reproches. « Cependant, poursuit l'auteur, ils sont assez dociles ; ce qui fait voir que la manière d'élever les enfans par douceur est souvent plus efficace que les châtimens et sur tout les châtimens outrés » (*Avantures*, II, p. 67-68). Soulignons que Rousseau a copié dans son cahier de notes tout ce qui concernait cette méthode pédagogique et ses heureux résultats.
6. II, p. 10.
7. *H. G. A.*, II, p. 357 et 374.
8. II, p. 66 ; cf. aussi III, p. 317.

formant quelque peu, ce qu'il a lu dans l'*H. G. V.* [1]. Il se réfère à Chardin [2], quand il explique, dans l'*Émile* [3], la raison pour laquelle les Perses se couvrent de lourds turbans [4]. Ce que nous trouvons en II, 287 (note) sur le *Poul-Serrho* est également tiré de Chardin. Rousseau lui-même donne très exactement la référence du long passage qu'il cite : « T. VII, in-12, p. 50. » Dans l'édition d'Amsterdam de l'ouvrage de Chardin (Jean-Louis de Lorme, 1711), nous découvrons la citation à l'endroit précis indiqué par Jean-Jacques. Cependant nous y lisons (lignes 10 et 33) *Poul serrha* (*s* et non *S* ; *a* et non *o*). La chance a voulu que nous ne considérions pas cette minime différence de graphie comme une modification typographique sans importance. Nos recherches nous ont permis de constater que l'édition de Rouen (Ch. Ferrand, 1723) [5] présente, à la ligne 10, *Poul serrha* et, à la ligne 32, *Poul Serrho*. Nous en avons conclu que Jean-Jacques a lu Chardin dans cette édition et que, se trouvant en face des deux graphies, il a opté pour celle que présentait le passage qu'il cite textuellement [6]. Cette démonstration nous a paru inattaquable jusqu'au moment où nous nous sommes aperçu que deux autres éditions de la relation de Chardin (Paris, chez R.-M. d'Espilly, 1723 et chez J.-B. Mazuel, 1723) offraient absolument toutes les caractéristiques de l'édition de Rouen [7]. A la lumière de ces dernières données, nous reviserons notre position dans ce sens : Rousseau n'a pas pris connaissance des récits de Chardin dans l'édition de 1711, mais dans une des éditions de 1723 ; il est impossible de préciser laquelle, ce qui a peu d'importance vu qu'elles proviennent toutes d'un même tirage [8].

1. XII, p. 184.
2. IV, p. 151-152.
3. II, p. 97.
4. L'index de l'édition Hachette (vol. XIII, p. 22, s. v. Chardin) renvoie par erreur à VIII, p. 193 ; M^lle^ Richebourg (cf. *Annales*, t. XXI, p. 209) reproduit la même méprise ; c'est en dépouillant ainsi les index, sans retourner aux textes, qu'elle a introduit tant d'inexactitudes dans sa table des ouvrages possédés, lus ou mentionnés par Rousseau.
5. Cette édition nous paraît être une reproduction de la précédente : le format et la pagination sont en tout cas identiques.
6. Le passage que cite Rousseau s'étend de la page 50, ligne 26, à la page 51, ligne 19 ; la ligne 10 de la page 50 (rappelons que nous y lisons *Poul serrha*) et celles qui la précèdent et la suivent immédiatement ne sont pas reproduites mot pour mot.
7. De renseignements plein d'intérêt, que nous a communiqués M. P. Josserand, Conservateur en Chef du Département des Imprimés de la Bibliothèque Nationale, et dont nous le remercions, il ressort qu'il existe une quatrième édition du même type portant l'adresse : « Paris, chez P.-M. Huart l'Aîné ». Toujours d'après les mêmes renseignements, cette multiplicité d'éditions identiques s'explique par le fait qu'au XVIII^e^ siècle encore (aux siècles précédents, la chose était courante) des éditeurs se réunissaient pour imprimer à frais communs des ouvrages, dont chacun d'eux recevait un certain nombre d'exemplaires portant, sinon un titre propre, du moins son adresse. Les éditions de la relation de Chardin datant de 1723 sont issues d'un même tirage. A titre de curiosité, signalons qu'un exemple analogue se présente avec les *Œuvres de Voltaire* éditées à Amsterdam, en 1738, chez Étienne Ledet et chez Jacques Desbordes.
8. Des cas de ce genre montrent à suffisance avec quelle circonspection il convient d'aborder l'étude des sources bibliographiques de Jean-Jacques Rousseau.

Les sauvages décrits par les voyageurs et l'homme primitif de Rousseau.

Dans la première partie du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, Rousseau décrit longuement la manière d'être, le comportement et la condition de l'homme primitif vivant au milieu des forêts. Ces pages sont capitales, car elles constituent le point de départ du rousseauisme, dont les principes fondamentaux sont, on le sait, la bonté originelle de l'individu et l'action corruptrice de la société. L'auteur lui-même a bien senti l'importance du point qu'il étudiait : « Si je me suis étendu si longtemps sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs et des préjugés invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, et montrer, dans le tableau du véritable état de nature, combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité et d'influence que le prétendent nos écrivains. [1] »

Les vues que présente Rousseau étaient-elles vraiment contraires aux préjugés du temps ? A-t-il réellement laissé tous les livres pour ne consulter que celui de la nature [2] ? Nous ne le pensons pas, car l'image qu'il trace de l'individu vivant dans l' « état de pure nature » emprunte bien des éléments aux récits des voyageurs.

Selon Jean-Jacques [3], les hommes primitifs, « accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air » possèdent « un tempérament robuste et presque inaltérable » ; exception faite de ceux que nous avons gâtés par notre régime de vie — source de la plupart de nos maux —, « ils ne connaissent presque d'autres maladies que les blessures et la vieillesse ». Malades, ils n'ont rien à espérer que de la nature, mais en revanche, ils n'ont rien à craindre des médecins. Le Père du Tertre dit la même chose des Caraïbes, lesquels sont robustes, très rarement infirmes, et vivent « sans courber les épaules sous le faix des vieilles années » [4]. Ce passage du même auteur mérite d'être cité : « ... plusieurs sauvages dans les Indes [sont] sujets à toutes les maladies qui nous travaillent dans l'Europe : mais il faut dire qu'elles y sont aussi rares qu'elles sont icy communes, et bien leur en prend ; car s'ils réchappent de leurs maladies, il faut plustost attribuër cela aux puissans efforts de la nature qu'aux remedes et bons traitemens qu'on leur fait. [5] » Le Beau insiste à de multiples reprises sur la résistance et la force physique des sauvages nord-américains, sur leur inaltérable santé et leur longévité [6]. Les habitants de la Guinée contractent peu de maladies, bien qu'ils ne se soignent pour ainsi dire pas [7]. On cons-

1. I, p. 103.
2. I, p. 81, 84.
3. I, p. 85 et p. 87-88.
4. *H. G. A.*, II, p. 357-358.
5. II, p. 408.
6. *Op. cit.*, I, p. 133, 153 ; II, 35-37, p. 93, 98-99. Soulignons que nous ne tenons compte que des passages transcrits dans le cahier de notes de Rousseau.
7. *H. G. V.*, IV, p. 137.

tate que les naturels adoptant le régime alimentaire des Européens vivent moins vieux et jouissent d'une santé moins bonne [1]. Ceux qui font usage de liqueurs étrangères ébranlent leur remarquable constitution et abrègent considérablement leurs jours [2].

Parlant toujours de la supériorité du sauvage sur l'homme civilisé, au point de vue physique, Rousseau s'en rapporte aux relations des voyageurs et signale que « les Hottentots découvrent à la simple vue des vaisseaux en haute mer d'aussi loin que les Hollandois avec des lunettes » et que les sauvages de l'Amérique sentaient les Espagnols à la piste mieux que des chiens [3]. Le premier renseignement est sans doute une déformation de deux passages de l'*H. G. V.* [4] où il est question de gardes qui, du haut de la Montagne du Lion (Cap de Bonne-Espérance), aperçoivent les vaisseaux à douze lieues de distance, et où l'on parle de la bonne vue des Hottentots [5]. Ce que dit Jean-Jacques de l'odorat des sauvages est emprunté au Père du Tertre [6]. Une déformation sensible s'est produite cependant, car chez du Tertre, il ne s'agit pas de dépister des Espagnols, mais de distinguer la trace d'un nègre de celle d'un Français ; de plus, cette acuité extraordinaire du sens olfactif est l'apanage d'un seul nègre brésilien, ce que Rousseau a oublié [7].

L'auteur du deuxième *Discours* fait aussi remarquer que « des nations barbares boivent les liqueurs européennes comme de l'eau » [8] ; l'*H. G. V.* mentionne également que les Jalofs « boivent l'eau de vie comme de l'eau » [9]. Toujours dans le même ordre d'idées, Jean-Jacques raconte que les sauvages « aiguisent leur goût à force de piment » [10]. De son côté, le Père du Tertre écrit : « Ils pimentent si estrangement tout ce qu'ils mangent, qu'il n'y a qu'eux qui en puissent user. [11] » Quand il signale la « rudesse extrême » du goût des sauvages [12], Rous-

1. *H. G. V.*, V, p. 152 et 163. Le Beau rapporte que les sauvages américains sont naturellement sujets à fort peu de maladies, mais qu'ils en ont contracté plusieurs à la suite de leurs contacts avec les Européens (II, p. 98).
2. *H. G. V.*, V, p. 163. A notre avis, c'est là l'origine de la remarque formulée par Rousseau (en I, p. 87) sur l'effet pernicieux de nos liqueurs fortes sur les sauvages.
3. I, p. 89.
4. V, p. 122 et 155. J. Morel, *op. cit.*, p. 191, note 3, a renoncé à découvrir la source de Rousseau.
5. Jean-Jacques a trouvé chez Le Beau d'autres détails sur l'acuité visuelle étonnante dont font preuve les sauvages. L'auteur parle de la sûreté prodigieuse avec laquelle les Indiens suivent une piste (I, p. 244) et il rapporte que cela est dû à une conformation spéciale de l'œil (II, p. 427).
6. *H. G. A.*, I, p. 501.
7. Jean Morel généralise à tort comme Rousseau quand il parle *des* sauvages et non *du* sauvage (*op. cit.*, p. 189).
8. I, p. 89.
9. III, p. 140.
10. I, p. 89.
11. *H. G. A.*, II, p. 389.
12. I, p. 89.

seau se souvient peut-être des détails peu ragoûtants que donne le même auteur sur les repas des Caraïbes [1].

L'homme primitif bornait ses vues au moment présent et ne se préoccupait pas de l'avenir. Le Caraïbe agit encore de même : « Il vend le matin son lit de coton, et vient pleurer le soir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine. [2] » Ceci est indubitablement tiré de l'*H. G. A.* [3], où nous lisons : « Ils ne marchandent jamais un lict au soir ; car comme ces bonnes gens voyent la nécessité qu'ils en ont toute présente, ils ne le donneroient pourquoy que ce fust ; mais le matin ils le donnent à bon compte sans penser que le soir venu, ils en auront autant affaire que le soir précédent : aussi ils ne manquent point sur le déclin du jour de retourner et de rapporter ce qu'on leur a donné en échange, disant tout simplement qu'ils ne peuvent coucher à terre ; et quand ils voyent qu'on ne leur veut pas rendre, ils pleurent presque de dépit. [4] »

C'est encore chez le Père du Tertre que Jean-Jacques glane quand il écrit que « les Caraïbes sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, et les moins sujets à la jalousie » [5].

Lorsqu'il parle de la « haine mortelle » que les hommes primitifs avaient pour tout travail continu [6], l'auteur du deuxième *Discours* se rappelle encore les récits de voyages. Quand les Caraïbes travaillent — ce qui ne dure jamais longtemps — c'est, dit le Père du Tertre [7], que l'ennui d'une vie éternellement oisive les y pousse. Selon Le Beau [8], les naturels de l'Amérique du Nord estiment que « l'homme n'est pas né pour le travail » et font preuve d'une indolence excessive. La paresse est « le vice favori » des Hottentots [9] ; les habitants de la Côte de Sena, « à qui leurs terres fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie, se livrent à leur indolence naturelle » [10].

1. II, p. 389.
2. Rousseau, I, p. 91 ; cf. aussi I, p. 107.
3. II, p. 385.
4. Dans le même ordre d'idées, rapprocher du Tertre, II, p. 357 et Rousseau, I, p. 107. Le Beau signale aussi l'imp évoyance des sauvages (*op. cit.*, II, p. 14).
5. I, p. 102 ; cf. du Tertre, II, p. 378 : « Un sauvage qui a plusieurs femmes leur bastit à chacune une petite case, dans laquelle le mary les visite de telle sorte que durant un mois il demeure avec une femme, et un autre mois avec une autre : surquoy il faut remarquer qu'il ne paroît aucune sorte de jalousie entre elles. Que les femmes de l'Europe crient miracle tant qu'il leur plaira. » Le Père du Tertre raconte aussi que les Caraïbes épousent parfois des esclaves capturées lors d'expéditions guerrières et qu'ils s'en débarrassent souvent dans la suite d'un coup de massue (II, p. 379). Rousseau n'a pas noté ce comportement peu recommandable, en raison d'une « sélection » dont nous reparlerons.
6. I, p. 92.
7. *H. G. A.*, II, p. 380 ; selon le même auteur (II, p. 485), les Caraïbes ont « une grande horreur de la condition laborieuse » ; le lecteur trouvera un renseignement analogue en II, p. 382.
8. *Op. cit.*, II, p. 18-19 ; cf. aussi I, p. 313.
9. *H. G. V.*, V, p. 137 ; cf. aussi p. 146, 162, 170.
10. *H. G. V.*, V, p. 211. Rousseau, nous l'avons vu, s'est abondamment documenté dans ce tome V (qui date de 1748). L'image d'une terre produisant sans contrainte tous les biens nécessaires à la vie l'impressionna sans doute vivement.

S'arrêtant à l'amour inné des primitifs pour la liberté, Rousseau cite l'exemple de sauvages qui bravent tout pour conserver leur indépendance [1], et reproduit fidèlement ce qu'il a lu dans l'*H. G. A.* [2].

Les mots *puissance* et *réputation* n'ont aucun sens dans l'esprit des Caraïbes, lisons-nous à la fin du deuxième *Discours* [3] ; nous trouvons la même idée en II, 359 de l'*H. G. A.* Pour bien mettre en relief l'influence du Père du Tertre, signalons encore différents renseignements que Jean-Jacques a repris à son ouvrage. Les hommes primitifs de Rousseau se servent de haches de pierre et creusent des canots, comme les Caraïbes [4]. Devenus plus sédentaires, « avec des bâtons pointus ils commencent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs cabanes » [5]. Ils se parent de plumes et de coquillages, se peignent le corps de diverses couleurs et embellissent leurs arcs et leurs flèches [6].

Pourquoi ces remarques sur les Caraïbes ont-elles retenu l'attention de Rousseau ? Parce qu'il estimait qu'elles pouvaient s'appliquer aux individus vivant dans l' « état de pure nature », les Caraïbes étant, selon ses propres termes, « celui de tous les peuples existans qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de nature » [7].

Les considérations de Rousseau [8] « sur le caractère rudimentaire du langage des premiers hommes peuvent lui avoir été suggérées par les multiples chapitres que l'*H. G. V.* consacre aux idiomes des différents peuples [9].

Les notes du deuxième *DISCOURS* et les relations de voyages.

Les notes qui font suite au deuxième *Discours*, dont elles justifient ou commentent divers points, empruntent plus d'une fois aux relations de voyages.

Sur la question de savoir si les hommes ont un jour marché à quatre pieds Jean-Jacques signale que « les Hottentots laissent marcher les enfans sur les mains si longtemps qu'ils ont ensuite bien de la peine

1. I, p. 118 ; même exemple dans une note du premier *Discours* (I, p. 3, note 1).
2. II, p. 485 : on ne put jamais assujettir les Caraïbes faits prisonniers à une vie d'esclavage et de travail ; les chaînes ne les empêchaient pas de s'enfuir ; ceux à qui l'on crevait les yeux pour les contraindre à l'obéissance se laissaient mourir de faim pour ne pas survivre à leur liberté.
3. I, p. 125-126.
4. Rousseau, I, p. 107, 110 ; du Tertre, II, p. 384 et 397 ; la parenté existant entre les deux auteurs est frappante.
5. Rousseau, I, p. 111 ; du Tertre, II, p. 383.
6. Rousseau, I, p. 110; du Tertre, II, p. 391 et 402.
7. I, p. 102.
8. I, p. 107.
9. Cf. V, p. 148 : langage des Hottentots, et surtout III, p. 576, où il est question de la langue très primitive du Cap Monte.

à les redresser »[1] ; il en va de même des enfants des Caraïbes[2].

« Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force et de la vigueur des hommes chez les nations barbares et sauvages », écrit Rousseau[3] ; en guise d'illustration, il rapporte textuellement plusieurs passages de l'*H. G. V.* qui font allusion à la supériorité physique des Hottentots sur les Européens[4]. Dans le même ordre d'idées, il invoque le témoignage du Père du Tertre, qu'il cite nommément[5].

Au début de la note *j*[6], Rousseau énumère différents types d'hommes et cela, d'après l'*H. G. V.* et l'*H. G. A.*[7]. Ensuite, il se lance dans une longue discussion sur les « animaux anthropoformes » : les voyageurs se sont vraisemblablement trompés à leur endroit ; ne s'agit-il pas de « véritables hommes sauvages... se trouvant encore dans l'état primitif de la nature »[8] ? En I, 139, 140 et 141, Jean-Jacques reproduit quasi textuellement ce que dit l'*H. G. V.* des grands singes anthropoïdes[9]. Sur les *beggos* et les *mandrills*, il renvoie au tome III de l'*H. G. V.* ; il se trompe d'ailleurs, car si l'on trouve dans ce tome plusieurs passages sur les singes, c'est en IV, 240-241 que se placent les lignes auxquelles il songe. En lisant ces divers chapitres de l'*H. G. V.*, l'auteur du deuxième *Discours* devait forcément se demander s'il n'existait pas encore, dans les pays inexplorés, d'authentiques hommes primitifs tels qu'il les concevait. L'*H. G. V.*[10] fait allusion à des singes fort habiles, capables d'exécuter des travaux ménagers[11]. Plus loin, on nous parle de singes qui ressemblent très fort, les mâles à des hommes, les femelles à des femmes ; les nègres croient qu'ils savent parler comme les humains, mais qu'ils s'obstinent à se taire de peur qu'on ne les force au travail[12]. Le Père Loyer fait mention de singes qui se construisent des cabanes et qui combattent en troupe en jetant de la boue et des pierres ; « Les Issinois les appellent des

1. I, p. 127. Nous n'avons point trouvé trace dans l'*H. G. V.*, tome V, de ce que Rousseau dit des Hottentots.
2. Rousseau, I, p. 127 ; du Tertre, II, p. 375, où nous lisons : « ... ils s'accoustument si bien à marcher à quatre pates, que lorsqu'ils sont grands, ils courent aussi vite de cette façon que nos François courent debout. »
3. I, p. 131.
4. *H. G. V.*, V, p. 157, 155, 156 (c'est dans cet ordre que Rousseau a copié ces passages dans le cahier de notes dont nous avons parlé antérieurement).
5. Rousseau, I, p. 131 ; du Tertre, II, p. 381 (habileté des Caraïbes à la pêche) et II, p. 392 (leur adresse à tuer les oiseaux en vol à coups de flèches). Signalons que c'est la seule fois que Rousseau mentionne le nom du Père du Tertre.
6. I, p. 138.
7. Sur les pygmées, cf. *H. G. V.*, IV, p. 580 ; sur les géants, cf. V, p. 115 ; sur les hommes à cheveux semblables à de la laine frisée, cf. V, p. 145 ; sur les sauvages à cheveux longs et sans barbe, cf. *H. G. A.*, II, p. 392.
8. I, p. 139.
9. Cf. *H. G. V.*, V, p. 87-89 ; Jean-Jacques avait pris note de ces lignes dans son cahier de lecture.
10. III, p. 325.
11. Cf. aussi III, p. 251.
12. III, p. 293-294.

hommes sauvages, et prétendent que la crainte du travail est la seule raison qui les empêche de parler »[1]. Tavernier — Rousseau parle de cet auteur — note que certaines femelles de singes « portent leurs petits entre leurs bras comme une femme porte son enfant »[2]. Ajoutons que « Merolla (un missionnaire, donc un homme possédant quelque instruction) raconte que les nègres prennent quelquefois, dans leurs chasses, des hommes et des femmes sauvages »[3]. Enfin une planche de l'*H. G. V.*[4] nous montre un « chimpanezé » qui ressemble fortement à un être humain. Rousseau revient sur la question des anthropoïdes dans la *Lettre à M. Philopolis*[5] ; d'après ce qu'il dit de l'orang-outang, on sent qu'il croit à l'existence d'hommes sauvages dans toute l'acceptation du terme.

Le Père du Tertre est vraisemblablement un de ces « missionnaires sensés » qui, selon Rousseau[6], regrettent avec attendrissement les « jours calmes et innocens » qu'ils ont passés chez les sauvages[7].

Pour prouver que les peuples dits non civilisés ne sont point malheureux, Jean-Jacques fait un emprunt assez long à l'*H. G. V.* et en indique la référence exacte[8]. Dans ce passage, on relate l'histoire d'un jeune Hottentot élevé à l'européenne qui ne put s'empêcher de rejoindre par la suite ceux de sa race et de reprendre leurs coutumes. Le frontispice de l'édition de 1755 du deuxième *Discours* (Marc-Michel Rey, Amsterdam) illustre cette anecdote : vêtu seulement d'un pagne et ceint d'une épée, l'indigène vient déposer ses effets européens aux pieds des Hollandais ; il montre à ses anciens bienfaiteurs les cases de ses frères et se prépare à rejoindre sa tribu. Au bas du frontispice, nous lisons « Il retourne chez ses Egaux »[9].

Rousseau cite François Corréal à deux reprises[10], à propos des indigènes du Vénézuéla qui, bien que sans armes pour ainsi dire, circulent

1. III, p. 421.
2. IX, p. 524.
3. V, p. 88-89. Rousseau cite d'ailleurs en I, p. 140-141, ce passage de l'*H. G. V* qu'il avait déjà transcrit dans son cahier de notes.
4. IV (*fin*), supplément n° V, et non tome V, comme le dit J. Morel (*op. cit.*, p. 191.)
5. I, p. 156. Le Genevois s'exprime en ces termes : « Que le singe soit une bête, je le crois, et j'en ai dit la raison : que l'orang-outang en soit une aussi, voilà ce que vous avez la bonté de m'apprendre ; et j'avoue qu'après les faits que j'ai cités, la preuve de celui-là me sembloit difficile. Vous philosophez trop bien pour prononcer là-dessus aussi légèrement que nos voyageurs, qui s'exposent quelquefois, sans beaucoup de façons, à mettre leurs semblables au rang des bêtes. Vous obligerez donc sûrement le public, et vous instruirez même les naturalistes, en nous apprenant les moyens que vous avez employés pour décider cette question. »
6. I, p. 150.
7. Cf. *H. G. A.*, II, p. 414.
8. « *Histoire des Voyages*, t. V, p. 175. » Cet extrait se trouve dans le cahier de notes, où Jean-Jacques en avait copié un autre se rapportant au même trait (cf. *H. G. V.*, V, p. 144).
9. Au bas du frontispice, on lit aussi : « Voyez la note 13, p. 259 » ; cette indication renvoie à la page des notes du deuxième *Discours* où Rousseau raconte l'aventure du Hottentot.
10. I, p. 86 et 130.

dans les forêts sans être dévorés par les fauves, et au sujet du dépeuplement des îles Lucayes. Jean Morel [1] se demande où il a puisé ces renseignements, car il ne les trouve, sous cette forme, ni chez Corréal ni dans le tome XIII de l'*H. G. V.* Ces deux citations, qui n'apparaissent qu'avec l'édition du Peyrou (1782), pourraient être fausses, ajoute-t-il. Il est possible que Rousseau ait modifié — ce ne serait pas la première fois — ce qu'il attribue à Corréal ; ceci expliquerait la difficulté qu'on éprouve à déterminer ses sources. Mais, si l'hypothèse du souvenir imprécis et transformé est plausible, on peut croire aussi que Jean-Jacques rapporte à Corréal des indications qu'il a lues ailleurs, ou encore qu'il n'a connu le voyageur espagnol qu'à travers l'*H. G. V.* [2]. Nous ne pouvons suivre J. Morel [3] quand il écrit que Rousseau s'inspire de Corréal, lorsqu'il parle de l'usage qu'ont les sauvages de se peindre le corps et d'embellir leurs armes ; en effet, nous avons vu que le Père du Tertre donne tous ces renseignements. Contrairement à ce que prétend également J. Morel [4], Corréal parle de la nudité des Indiens de l'Amérique du Sud, du moins si l'on en croit l'*H. G. V.* [5]. Que Rousseau ait connu Corréal par l'intermédiaire de l'*H. G. V.* nous paraît certain. Qu'il ait lu les relations de voyages de cet auteur [6], comme le croit Morel, n'est pas impossible ; on n'en a cependant pas la preuve formelle.

Les grands principes du Rousseauisme et les relations de voyages.

Rousseau n'est pas le premier qui ait considéré les sciences comme instruments de corruption plutôt que de vertu. Le plus ancien auteur à avoir développé longuement ce thème est Sénèque [7]. Plusieurs voyageurs, parlant de l'ignorance des peuplades sauvages, ont exprimé des opinions du même ordre, préparant ainsi le public — c'est le moins qu'on puisse dire — à admettre le bien fondé des théories développées par Jean-Jacques Rousseau dans le premier *Discours*. Le Beau décrit l'expérience que tentèrent des Jésuites : ayant entrepris de donner une instruction poussée à de jeunes sauvages, ils constatèrent que plus leurs élèves devenaient savants, plus ils se

1. *Op. cit.*, p. 192 et suiv.
2. Corréal est cité dans les tomes XII, XIII et XIV de cet ouvrage. De plus, en XII, p. 144 et 208 et en XV, p. 635, il est question des Lucayes et de leur dépeuplement ; il est vrai que l'*H. G. V.*, n'emprunte pas ces renseignements à Corréal.
3. *Op. cit.*, p. 193.
4. *Loc. cit.* ; J. Morel critique cette phrase de Rousseau : « Quoiqu'ils soient presque nus, dit François Corréal,... » (I, p. 86).
5. XIII, p. 447.
6. *Voyages de François Coreal aux Indes occidentales*, traduit de l'anglais, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1722 (Paris, d'Espilly, 1722) ; il existe une autre édition présentant quelques modifications : *Recueils de voyages dans l'Amérique méridionale*, traduit de l'espagnol et de l'anglais, Amsterdam, Bernard, 1738.
7. *Epist.*, p. 88 ; nous avons montré ailleurs (*Annales S^é J.-J. R.*, XXXIII, p. 57-92) que Rousseau s'en est beaucoup inspiré.

montraient méchants et pervers ; finalement ils se virent contraints de renvoyer leurs protégés dans leurs forêts [1]. Le passage suivant du Père du Tertre nous paraît particulièrement intéressant : « Ils ont le raisonnement bon et l'esprit autant subtil que le peuvent avoir des personnes qui n'ont aucune teinture des lettres et qui n'ont jamais esté subtilisez et polis par les sciences humaines, qui bien souvent en nous subtilisant l'esprit, nous le remplissent de malice : et je puis dire avec vérité, que si nos sauvages sont plus ignorans que nous qu'ils sont beaucoup moins vicieux, voire mesme qu'ils ne sçavent presque de malice que ce que nos François leur en apprennent. » [2] Dans le paragraphe d'où nous avons extrait cette citation, on trouve plusieurs considérations du même genre. Il est faux, poursuit le Père du Tertre, de se représenter les sauvages comme des barbares et des monstres [3] : « Ils sont d'un naturel bénin, doux, afffables, et compatissent bien souvent, mesme jusqu'aux larmes, aux maux de nos François... » [4]. Selon le même auteur, les Caraïbes sont généreux les uns vis-à-vis des autres [5] ; ils s'affligent vivement des maux des leurs [6]. Ils valent mieux que les Européens ; ne se lèveront-ils pas au jugement dernier pour reprocher aux blancs bien des turpitudes et « mille autres pechez qui ne sont mesme pas connus parmy eux » [7] ? Et le missionnaire de conclure avec amertume que « la brutalité, mollesse, et concupiscence effrénée de la plupart de nos Chrestiens est suffisamment confondue par ces barbares, qui n'ont ny foi ny religion » [8].

La bonté naturelle de nombreux peuples primitifs est soulignée dans une foule de passages de l'*H. G. V.* Les Mandigos sont bons à l'égard de leurs esclaves domestiques [9]. Les nègres d'Issini se montrent très fidèles à leurs engagements [10]. Les habitants de la Côte de Malaguette ont « un naturel fort doux et fort sociable » [11]. En III, 595, nous lisons une longue énumération des qualités naturelles des nègres. Les Quaquas sont « doux, sociables, de bonne-foi, et les plus honnêtes négocians de la Côte [d'Ivoire] [12]. Les Congolais se montrent doux et civils [13] et les Hottentots « se picquent d'une fidélité admirable pour tout ce qui est confié à leurs soins » [14]. La bonté des gens de Golconde

1. *Avantures*, I, p. 310-311 ; Rousseau a soigneusement transcrit ce passage dans son cahier de notes.
2. *H. G. A.*, II, p. 358.
3. II, p. 356 ; cf. aussi II, p. 411.
4. II, p. 359.
5. II, p. 383.
6. II, p. 410.
7. II, p. 413-144.
8. II, p. 374.
9. III, p. 158 ; cf. aussi III, p. 345 à propos de la bonté des indigènes de Sestos.
10. III, p. 410.
11. III, 573 ; cf. aussi III, p. 579.
12. III, p. 637.
13. IV, p. 631.
14. V, 147.

est bien connue [1]. Les Tlascalans manifestent de multiples qualités : courage, fidélité, franchise, horreur du mensonge... [2]. Dans l'*Émile* [3], Rousseau nous parle de la douceur des Gaures et des Banians, qui provient selon lui du fait qu'ils sont végétariens ; il emprunte vraisemblablement ces détails à l'*H. G. V.* : « Suivant le témoignage de tous les voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux, plus modestes plus tendres, plus pitoyables, plus civils, et de meilleure foi pour les étrangers que les Banians » [4] ; « Ils ne mangent aucune sorte d'animaux, et ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes. » [5].

Les sauvages que décrit Le Beau sont entre eux d'une fidélité à toute épreuve. Ils se laissent mourir de faim plutôt que de toucher au gibier pris dans les pièges de leurs congénères [6]. Malgré leur gloutonnerie, ils partagent leurs vivres avec ceux qui n'en ont point, même en des temps où chacun entrevoit le spectre de la famine [7]. Chez eux, les liens d'amitié sont quasi indissolubles [8].

Les Caraïbes du Père du Tertre ont conservé leur simplicité et leur naïveté naturelles ; sujets à peu de maladies, ils vivent heureux. Écoutons le missionnaire le dire mieux que nous : « ... les sauvages de ces isles sont les plus contens, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits et les moins tourmentez de maladies, de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la nature les a produits, c'est-à-dire dans une grande simplicité et naïfveté naturelle : ils sont tous égaux, sans que l'on connoisse presque aucune sorte de supériorité ny de servitude, et à peine peut-on reconnoistre aucune sorte de respect, mesme entre les parens, comme du fils au pere. Nul n'est plus riche ny plus pauvre que son compagnon et tous unanimement bornent leurs désirs à ce qui est utile, et précisément necessaire, et méprisent tout ce qu'ils ont de superflu, comme chose indigne d'estre possédée. » [9] Ils se moquent normalement des honneurs, et ceux qui leur accordent quelque attention n'agissent ainsi qu'à l'exemple des Français [10]. L'égalité est parfaite parmi eux ; certes, ils ont des chefs militaires, mais les prérogatives de ces derniers se limitent aux choses de la guerre et cessent avec la fin des opérations [11]. Tous ces exemples ne pouvaient que confirmer Rousseau dans le sentiment

1. IX, p. 557.
2. XII, p. 573-574.
3. II, p. 123.
4. X, p. 260.
5. X, p. 262.
6. *Avantures*, I, p. 336-337. Rappelons que les passages de Le Beau que nous signalons ont été copiés par Jean-Jacques dans son cahier de notes.
7. II, p. 13-15.
8. II, p. 82.
9. *H. G. A.*, II, p. 357.
10. II, p. 359.
11. II, p. 400.

que « l'inégalité est à peine sensible dans l'état de nature » [1]. Selon l'auteur du deuxième *Discours*, l'accaparement de la terre fut le point de départ de la décadence de l'humanité [2]. Les Caraïbes ignorent cette soif de biens à tel point qu' « ils ne s'emparent jamais de la terre de leurs ennemis » [3]. On comprend maintenant pourquoi Rousseau voit dans les Caraïbes » celui de tous les peuples existans qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de nature » [4]. On devine que les récits du Père du Tertre, ainsi que les autres relations dont nous avons parlé, ont exercé une assez grande influence sur la représentation que le Genevois s'est faite du passé de l'humanité. Cette influence, nous allons nous efforcer de l'évaluer, après avoir soumis au lecteur les quelques conclusions suivantes.

Conclusions.

Rousseau a incontestablement consacré beaucoup de temps à la lecture des récits de voyages [5]. Les critiques assez sévères qu'il formule à l'égard de ce genre de littérature nous paraissent exagérées et conventionnelles ; elles ne doivent pas être prises au pied de la lettre.

Rousseau n'a pas lu tous les auteurs dont il parle, ou même ceux dont il invoque le témoignage. Ce principe général, trop souvent ignoré, se vérifie particulièrement dans le cas présent. Rousseau a l'habitude de fournir des citations de seconde main ; ceci rend plus malaisée la découverte de ses sources bibliographiques. Cependant il n'y a pas lieu de renoncer à donner au lecteur les précisions qu'il est en droit d'exiger d'une étude scientifique. Jean-Jacques a trouvé dans l'*H. G. V.* la somme de toutes les relations de voyages antérieures. Quand il fait allusion à Battel, Dapper, Kolben, Merolla, Kempfer, Paul Lucas, Tavernier..., c'est à cette collection qu'il se réfère, et non aux écrits originaux.

L'*H. G. V.* est une véritable encyclopédie. Jean-Jacques lui doit une foule de renseignements très divers ; nous ne les avons pas relevés tous, car notre but se limitait à montrer aux différents spécialistes des études rousseauistes l'importance de cette source. L'*H. G. A.* du Père du Tertre, et les livres de Le Beau et de Chardin ont également apporté à Rousseau de nombreuses indications [6].

Dans l'*Émile*, on décèle à de multiples reprises l'influence des relations de voyages. Il y a un parallélisme étonnant entre l'*H. G. V.*

1. I, p. 104.
2. I, p. 105.
3. *H. G. A.*, II, p. 400.
4. I, p. 102.
5. Il va trop loin quand il écrit qu'il y a passé sa vie ; rappelons qu'il devait s'y intéresser encore, malgré son mépris, après la composition du cinquième livre de l'*Émile*.
6. Plusieurs ont été consignées dans le cahier de notes conservé à la Bibliothèque de Neuchâtel.

et les pages que Jean-Jacques consacre à l'éducation physique des enfants. Desessarts s'étant aussi inspiré de l'*H. G. V.*, il existe entre les deux auteurs un air de parenté qui ne doit point nous abuser : ce n'est ni de Desessarts ni de Locke que le Genevois tire ses réflexions sur les soins à donner aux enfants ; les preuves que Dom Cajot croit fournir du contraire sont sans fondement. Rousseau a pu constater, en feuilletant les volumes imposants de l'*H. G. V.*, que certains peuples appliquaient avec bonheur des principes pédagogiques généraux qu'il préconisait [1].

Le tableau que brosse l'auteur du deuxième *Discours* de l'homme primitif et de son genre de vie emprunte bien des traits au livre du Père du Tertre, à la Collection dirigée par l'Abbé Prévost et à la relation de Le Beau. Chinard écrit que « l'homme naturel [de Rousseau] est le sauvage américain » [2], et au total il a raison, bien qu'il fasse trop bon marché des relations qui ne parlent point de l'Amérique, et qu'il veuille que Rousseau ait lu toutes celles qui en parlent. Pourquoi aussi prétendre que l'homme primitif ne peut subsister ni en France ni en Suisse ? Comme si les sauvages, même en Amérique, n'avaient pas à supporter un froid intense. Si le primitif de Rousseau fait frissonner les gens frileux, quels effets engendrerait sur eux ce passage de Le Beau : « J'ai vu souvent proche de Québec, des petits Hurons, qui, dans le fort de l'hiver, couroient tout nuds sur la neige et s'y vautroient comme les cochons font en été dans la bouë. » (*Avantures*, II, 35) ? Notons encore que, même aux Antilles, les Caraïbes étaient obligés d'allumer des feux sous leurs hamacs pour se protéger du froid de la nuit.

Après avoir signalé le parallélisme existant entre certains passages du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* et l'*H. G. A.*, nous aurions mauvaise grâce à ne point reconnaître que Rousseau a emprunté aux Caraïbes leurs plumes, leur peinture, leurs arcs, leurs haches de pierre et leurs bâtons pointus au profit de ses primitifs. Mais ce ne sont là que des attributs ! Le vrai problème, c'est de savoir si Rousseau a emprunté aux relations de voyages les caractéristiques fondamentales qu'il prête à l'homme primitif et les grands principes développés dans le deuxième *Discours* puis dans l'*Émile*.

Nous avons montré dans une autre étude [3] que Jean-Jacques a trouvé dans les *Epistulae* de Sénèque [4] — lues lors d'un séjour aux Charmettes à l'époque où il s'est constitué son « magasin d'idées » — les grandes lignes de ses deux *Discours*, ainsi que de nombreux principes pédagogiques d'importance variable, et qu'il a subi dans une large mesure l'influence du philosophe stoïcien.

1. Rappelons qu'il a trouvé des confirmations analogues chez Le Beau.
2. *Op. cit.*, p. 362.
3. *De l'influence de Sénèque sur les théories pédagogiques de J.-J. Rousseau*, dans *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. XXXIII.
4. Cf. notamment les *Epistulae* 88 et 90.

L'*H. G. V.* ayant commencé à paraître en 1741 seulement, c'est-à-dire au moment où Jean-Jacques avait déjà lu Sénèque, nous ne pouvons la considérer comme source première. Nous écartons Le Beau également, car si sa relation fut publiée à l'époque où Rousseau méditait les œuvres de Sénèque, on voit, d'après le cahiers de notes, que le Genevois ne l'a lue que vers 1746 [1]. Il reste l'*H. G. A.* Cet ouvrage, qui a beaucoup intéressé l'auteur des *Discours*, date du XVII[e] siècle. Le Père du Tertre y décrit les Caraïbes comme naturellement bons et socialement égaux. Il leur accorde une supériorité évidente sur les Européens au double point de vue physique et moral. Il insiste sur le fait que ces prétendus barbares n'ont de vices que ceux qu'ils tiennent des gens civilisés. Ces réflexions d'un témoin oculaire et digne de foi ont vivement impressionné Rousseau. Cependant celui-ci n'a probablement lu l'ouvrage qu'au moment où, cherchant de la documentation pour ses *Discours*, il a pris connaissance d'autres livres du même genre, parmi lesquels figuraient l'*H. G. V.* et les *Avantures du sieur Le Beau.*

Cette manière de voir nous paraît avoir pour elle plus que la vraisemblance, quand nous considérons la sélection par Rousseau fait dans les relations de voyages : il omet les indications et les traits dénonçant la grossièreté, les vices, la cruauté et l'aberration de certains sauvages [2], mais il accorde toute son attention aux passages où les auteurs soulignent la force, l'innocence, la bonté des primitifs et leur supériorité sur l'homme civilisé. Il agit de la sorte en vertu d'une conception optimiste de la nature humaine que lui ont suggérée les gens qu'il a connus à Genève, Bossey, Chambéry, Annecy..., les *Vies* de Plutarque [3], les *Epistulae* de Sénèqueet les écrits du bon Fénelon.

Bien que relativement tardive, l'influence exercée sur les idées de Rousseau par les relations de voyages est loin d'être négligeable : les observations de tant de témoins oculaires — ou prétendus tels — ont transformé en conviction ce qui jusqu'alors n'était pour le Genevois que sentiment et croyance.

Nous nous plaisons également à souligner l'ardeur avec laquelle Rousseau a recherché des faits, des exemples, des témoignages susceptibles d'étayer ses théories [4]. Ceci prouve que Jean-Jacques, esprit moins nébuleux et utopiste que certains le proclament, se souciait parfois de confronter ses conceptions avec le réel, et qu'en écrivant le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, il a voulu retracer l'histoire authentique du passé de la race humaine et non point chanter les félicités de l'âge d'or sur un mode que l'antiquité considérait déjà comme conventionnel.

G. PIRE.

1. Les passages de Le Beau que Jean-Jacques a notés dans son cahier suivent ceux qu'il a extraits du tome V de l'*H. G. V.*, lequel date de 1746.

2. Par exemple, Le Beau donne sur la cruauté des Algonkins des détails qui font frémir (II, p. 174 et suiv.).

3. Cf. *Confessions*, t. VIII, 4 de l'édition Hachette.

4. Les notes qui suivent le deuxième *Discours* sont remarquables à ce point de vue.

NOTES ET DOCUMENTS

D'« ANDROMAQUE » A « BOOZ ENDORMI », UNE ÉGLOGUE : « RUTH » DE FLORIAN

Divers recueils de poèmes parus sous la Restauration [1] à l'instigation d'un membre de la Société de Jésus comme l'atteste la présence de poèmes du Père Porée, le maître de Voltaire, dans le recueil B et les initiales A. M. D. G. sur le recueil D, réunissent dans une intention pédagogique évidente [2] des œuvres appartenant aux genres les plus divers : poème didactique (la *Religion* de Louis Racine), théâtre (*Esther*, *Athalie*, éventuellement *Polyeucte*), églogues (*Ruth*, *Tobie*) sonnets, épigrammes. L'unité du recueil se fait du point de vue idéologique par l'orthodoxie catholique, du point de vue formel par l'appartenance à l'école prosodique issue de Malherbe. C'est la conclusion pratique de certaines pages du *Génie du Christianisme*.

Un fait commun à tous ces recueils retiendra notre attention : *Esther* et *Athalie* d'une part, *Ruth* de Florian, d'autre part, sont par-

1. Par ordre chronologique, citons :

A. La Religion, / Poème, / par Racine fils.

Nouvelle édition, revue et corrigée, à laquelle / on a ajouté les tragédies d'Esther et d'Athalie, / par Racine père, et les poèmes de Tobie et / de Ruth, par M. de Florian. / — A Lyon, / Chez Rolland, imprimeur-Libraire, / rue du Pérat, n° 4 / 1819. (B. N. : Ye. 30 989-30 990.)

B. La Religion, / poème, / par Racine fils. /

Nouvelle édition, revue et corrigée, à laquelle / on a ajouté les tragédies d'Eshter (*sic*) et d'Athalie, / par Racine père ; les poèmes de Ruth et de Tobie, par M. de Florian ; le sonnet de Desbarreaux, et autres petites pièces.

A Lons-le-Saunier, / Imprimerie de Gauthier, père et fils. / 1822. (B. N. : Ye. 30.991.)

C Poèmes / de la Religion / et / de la Grâce, / par M. Racine fils ; /Nouvelle édition, / revue et corrigée, à laquelle on a ajouté / les tragédies d'Esther et d'Athalie, par / Racine père ; les poèmes de Ruth et de / Tobie, par M. de Florian ; le sonnet de / Desbarreaux, et autres petites pièces.

Avignon, Jean-Albert Fischer, Imprim.-Libraire / 1825. (B. N. : Ye. 30 923.)

D. La / Religion, / Poème, / par Racine fils, / suivi des tragédies d'Esther et d'Athalie, / par Racine père, des poèmes de Tobie, / et de Ruth, / par M. de Florian, et / augmenté d'un choix de poésies / à l'usage de la jeunesse /

Par A.M.D.G. ***

A Avignon, / A. Chambeau fils, Imprimeur-Libraire. / 1826. (B. N. : Ye. 31.007.)

E. Théâtre / Classique, / contenant / Esther, Athalie et Polyeucte ; / Ouvrage adopté par le Conseil royal d'instruction publique / Nouvelle édition.

Paris, / Maire-Nyon, Libraire, / Quai Conti n° 13 /1828. (B. N. : Yf. 11 849.)

2. Cf. les mentions « à l'usage de la jeunesse » sur le recueil D et « ouvrage adopté par le Conseil royal d'instruction publique » sur le recueil E.

tout présentes [1], même lorsque ce dernier poème n'est pas mentionné dans le titre général.

Comment ce rapprochement a-t-il pu s'imposer avec tant de force ? Du point de vue littéraire — le seul en cause ici — est-il justifié ? Y aurait-il d'autres raisons de nous intéresser à *Ruth* de Florian ?

Après lecture de cette églogue peu connue, plusieurs conclusions apparaissent.

Florian, petit neveu de Voltaire, connaissait bien, trop bien, l'œuvre de Racine. Il a recherché dans le poème de *Ruth* l'analogie et la réminiscence. Analogie personnelle des situations : le bibliothécaire et protégé du duc de Penthièvre en son château de Sceaux se souvenait de l'historiographe de Louis XIV. En adaptant l'histoire de Ruth, il a pensé suivre les traces de l'auteur d'*Esther* [2] ; son invocation finale rappelle par bien des traits le célèbre prologue. Mais le « courtisan littérateur » de Versailles [3] s'était contenté de suggérer des rapprochements flatteurs entre ses protagonistes et ses augustes protecteurs ; Florian avoue ses clés avec plus de candeur que de finesse [4].

Quant aux réminiscences, deux exemples entre vingt suffiront à en montrer le caractère très artificiel. Le vers :

> La *Veuve* de son fils *embrasse vos genoux* [5]

mis dans la bouche de Ruth à l'adresse de Booz n'essaye-t-il pas d'unir au pathétique d'Andromaque :

> N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
> Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux [6].

voire de Phèdre :

> La *veuve* de Thésée... [7]

l'attitude humiliée de Clytemnestre :

> Seigneur, c'est donc à moi d'*embrasser vos genoux* [8]

mais ces mots traduisent fort mal le

> Cadens in faciem suam et adorans super terram [9]

de la Vulgate. Le cliché racinien dispense d'un effort d'adaptation à l'original, fût-ce au prix d'un contre-sens.

Le seul moment dramatique de l'églogue, celui où Noémi encourage la jeune femme à retourner glaner dans le champ de Booz sans lui expliquer ce qu'elle entrevoit :

1. La pagination pourtant très fantaisiste du recueil A montre après examen que le poème de *Ruth* paginé 137-144 était primitivement destiné à se placer immédiatement après *Esther* et *Athalie* paginées respectivement 1-54 et 55-136.
2. Notons que par le choix de son sujet, il était peut-être encore plus proche de son prédécesseur qu'il ne pouvait le penser. Si nous en croyons M^me^ de Sévigné qui déclarait le 21 mars 1689 à M^me^ de Grignan : « Il n'y a plus d'histoires comme [Esther]... Judith, Booz et Ruth, et les autres dont je ne me souviens plus ne sauraient rien faire de si beau. », le thème de Ruth aurait été pris en considération à l'époque de Racine.
3. R. Picard, *La carrière de Jean Racine*, Paris, 1956, p. 275.
4. *Ruth*, v. 199-200 et suiv.
5. *Ruth*, v. 127.
6. *Andromaque*, v. 859-860.
7. *Phèdre*, v. 702.
8. *Iphigénie*, v. 928.
9. *Livre de Ruth*, II, 10.

Oui, lui dit Noémi, *l'Eternel* vous conduit,
Il veut notre bonheur, *n'en doutez point, ma fille.*
Le vertueux Booz est de notre famille
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots [1].

tente de réunir toutes les séductions raciniennes, depuis le « Oui » au début du discours, la mention de l'Éternel, les emprunts à *Iphigénie* et *Athalie*, et jusqu'à la réticence imitée de celle de Joad, dont elle reprend les termes, non sans allonger la concision du modèle. La comparaison de cet épisode avec le passage correspondant de la Vulgate [2] montre bien ce qu'a été pour Florian le secours attendu de Racine. La Noémi biblique donne des détails à la fois plus réalistes et plus éloquents. Florian trouve chez son prédécesseur ce qu'il croit être une formule élégante. Ce n'est qu'une succession d'artifices destinés à masquer l'inhibition de l'effort créateur par la répulsion du goût. C'est aussi la limite de la connaissance de Racine : Florian connaît les œuvres, il n'a pas réfléchi sur leur genèse, il ne les a pas comparées à leurs modèles, les problèmes de méthode ne l'ont pas intéressé. Poète sans goût de la poétique.

Un fait ressort de l'analyse précédente : de 1815 à 1830 *Ruth* de Florian a réussi à faire illusion. Elle a été amenée, parmi d'autres œuvres, à concourir à la formation tant spirituelle que littéraire d'un public non négligeable. C'est l'époque où le futur auteur de *Booz endormi* étudie à Paris, sous la férule du Père Larivière, puis à la pension Decotte et Cordier et au Lycée Louis-Le-Grand [3]. Si nous en croyons littéralement le poète, c'est aux Feuillantines, en 1813, que l'histoire de :

Joseph, Ruth et Booz le Bon Samaritain [4]

lui fut révélée dans une Bible découverte par hasard. Les travaux précédemment cités sur la vie et la jeunesse du poète ne permettent pas d'affirmer que le poème de Florian ait pu être proposé à l'étude du jeune Hugo, encore que les fluctuations de ses propres affirmations concernant sa jeunesse laissent des doutes sur leur sincérité. Ce milieu a pu être voltairien comme la mère du poète, selon ses dires, mais nous savons que le soin qu'elle apporta à l'éducation de ses fils n'allait pas jusqu'à contrôler leurs lectures. Le jeune rédacteur du *Conservateur littéraire* (1819-1821) écrit sur l'Abbé Delille un article fort pertinent [5] qui montre qu'il n'ignore rien de la littérature poétique de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. La conjecture qu'il ait pu lire alors le poème de Florian ne paraît pas déraisonnable.

L'examen de *Booz endormi*, où quarante ans plus tard [6] il reprendra le thème de Ruth peut-il nous éclairer sur ce point, et par là parer l'églogue de Florian de mérites nouveaux ?

Notons d'abord que la Légende écrite par Hugo prend avec le texte biblique des libertés encore plus grandes que l'églogue de Florian : bouleversement total de l'ordre du récit, suppression du personnage de Noémi, interpolation de l'épisode de l'arbre de Jessé, avec rémi-

1. *Ruth*, v. 120-123.
2. *Livre de Ruth.*
3. Cf. E. Benoît-Lévy, *La Jeunesse de V. Hugo*, Paris, 1928.
Géraud Venzac, *Au pays de leur enfance*, Paris, 1936.
Paul Berret, *Victor Hugo*, nouvelle édition, Paris, 1939.
4. *Aux Feuillantines*, v. 20.
5. E. Benoît-Lévy, *op. cit.*, p. 316-317.
6. *Booz endormi* paraît, en 1859, dans *La Légende des Siècles.*

niscences de l'échelle de Jacob, enfin variation sur un thème pastoral où le tempérament du visionnaire se donne libre cours.

Pourtant certains traits reviennent, communs aux trois textes ; la Vulgate dit :

> In diebus *unius Judicis*, quando Judices præerant [1].

La Bible commentée de Port-Royal traduit :

Lorsque les Juges avaient l'autorité *sur Israël*, l'un d'eux gouvernant le peuple.

Florian :

> Lorsqu'autrefois *un Juge*, au nom de l'Eternel
> Gouvernait dans Maspha *les tribus d'Israël* [2].

Hugo enfin :

> *Les tribus d'Israël* avaient pour chef *un Juge* [3].

Si le mot *Israël* a pu être suggéré à l'un comme à l'autre par la traduction de Port-Royal (de beaucoup la plus répandue à cette époque), l'expression « Les tribus d'Israël », formant hémistiche est de Florian ; de même « un Juge » placé par lui à la césure et par Hugo à la rime. Elle viendrait plutôt du texte latin. Cependant du rapprochement, de la concision, l'alexandrin hugolien acquiert sa densité : le distique de Florian réduit à ses deux expressions fortes, choisies et judicieusement placées.

De même les deux vers :

> Quand il voyait passer quelque pauvre *glaneuse*,
> « Laissez *tomber* exprès *des épis* », *disait-il* [4].

tout inspirés qu'ils soient du même texte biblique évoquent par la place de mots identiques les vers de Florian :

> Ruth suivant dans son champ la dernière *glaneuse* [5]
> Fais *tomber*, *lui dit-il des épis* autour d'elle [6].

Ici encore, concision qui réduit à deux vers deux développements qui en nécessitent quinze ou vingt dans Ruth.

Notons, d'autre part, que certains détails, toujours d'origine biblique sont proportionnellement plus développés dans *Ruth* et *Booz endormi* que dans l'original ; ceci, dans *Booz endormi*, aboutit à un renforcement relatif de l'effet produit, puisque les deux poèmes sont de longueur fort inégale (respectivement 206 et 88 vers).

Ainsi Florian développait l'indication :

Benedicta es tu a Domino... quia non secuta es *juvenes* [7]

par un retour sur soi de Booz :

> Je crains que *mes vieux ans* n'effarouchent votre âge
> Au mien l'*on* aime encore, près de vous je le sens ;

1. *Livre de Ruth*, I, 1.
2. *Ruth*, v. 19-20.
3. *Booz endormi*, v. 29.
4. *Booz endormi*, v. 11-12.
5. *Ruth*, v. 85.
6. *Ruth*, v. 110.
7. *Livre de Ruth*, III, 10.

Mais peut-*on* jamais plaire avec des cheveux blancs ?
. . . . . .
Si je suis heureux *seul* ce n'est plus un bonheur [1].

C'est presque un thème nouveau, né d'une réflexion sur le mot *juvenes*, et qui trouve un écho dans toute une strophe de Hugo

Quand *on* est jeune, *on* a des matins triomphants
. . . . . .
Mais *vieux*, *on* tremble ainsi qu'en hiver le bouleau
Je suis veuf, je suis *seul* [2].

La tournure grammaticale (*on*) est la même ; nulle part la Bible ne mentionne explicitement la vieillesse de Booz, non plus que sa *solitude*, transposée d'ailleurs par Hugo, qui en fait la conséquence du veuvage (peut-être suggéré par le souvenir de Noémi, personnage écarté dont les caractéristiques devenaient disponibles) [3].

Si nous envisageons maintenant les détails sur lesquels la Bible est muette, Florian et Hugo s'accordent lorsqu'ils déclarent, l'un :

(Booz) depuis *quatre vingts ans* fait tous les jours du bien [4].

l'autre :

Le chiffre de mes *ans* a passé *quatre vingts* [5].

Cette concordance, toute arithmétique, n'est pas le seul détail délibérément et concurremment ajouté :

Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés [6]

deviennent chez Hugo :

Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres [7].

Non seulement le détail et l'attitude sont identiques mais le rythme de l'hémistiche. La Bible n'indique pas non plus que Booz dormait au milieu de ses domestiques. Elle laisserait même plutôt supposer qu'il était seul. Or, Florian précise :

Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz [8]

et Hugo :

Donc Booz dans la nuit dormait *parmi les siens* [9].

Ce qui semble non moins caractéristique, c'est que Florian, soucieux de moralité, voire d'exemple moralisateur, juge nécessaire d'insister sur la vertu du héros, en particulier lorsque Noémi engage Ruth à retourner glaner dans le champ de Booz :

Soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence [10].

1. *Ruth*, v. 166-168 et 171.
2. *Booz endormi*, v. 51-53.
3. On pourrait aussi voir dans la notation de Florian « des cheveux blancs » l'origine de l'image « Sa barbe était d'argent ».
4. *Ruth*, v. 84.
5. *Booz endormi*, v. 43.
6. *Ruth*, v. 139.
7. *Booz endormi*, v. 27.
8. *Ruth*, v. 139.
9. *Booz endormi*, v. 25.
10. *Ruth*, v. 129-130.

Bien que Hugo, saisi par la grandeur épique d'un épisode qu'en quelques touches il replace dans son cadre inspiré, se soucie peu d'atténuer un réalisme auquel il sait conférer la majesté [1], bien qu'il néglige le personnage de Noémi, et partant, se défasse de l'atmosphère calculatrice qui pèserait facilement sur l'ensemble, il conserve au début de son poème des précisions d'ordre moral elles aussi :

> Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques
> Vêtu de probité candide et de lin blanc [2].

L'idée est la même que celle de Florian, mais la tournure imagée et le ton beaucoup plus général confèrent au détail poésie et grandeur.

Un dernier trait : la Bible ne mentionne aucun instrument agricole, mais Florian, après Saint-Lambert, Delille ou Parny, précise que les glaneuses

> Recueillaient les épis tombant sous les *faucilles* [3].

Pour la couvrir d'or et achever magnifiquement son andante pastoral en la haussant jusqu'au champ des étoiles, est-ici que Hugo l'est venue chercher ? [4]

Nous ne voulons pas dire que le chantre de *La Légende des Siècles*, livre en main, au fond de son exil s'est appliqué à suivre son prédécesseur, mais il a pu connaître, il semble même difficile, en raison des rapprochements que nous avons indiqués, de nier qu'il a connu ce poème et que des passages, des bribes confusément en subsistaient dans sa mémoire [5]. Apparemment les plagiats de Racine n'y avaient pas trouvé droit de cité. La « gangue pseudo-classique » [6] était bien tombée.

Ruth de Florian, temps mort de notre production poétique mais témoignage, sur les chemins de l'inspiration scripturaire, de la recherche d'un style. L'influence stérilisante des chefs-d'œuvre, thèse chère à Malraux, est ici amplement démontrée. Si l'auteur suit Racine dans son attitude et ses expressions, sa prosodie même, il dédaigne,

1. *Booz endormi*, v. 62 : Le sein nu.
2. *Booz endormi*, v. 13-14.
3. *Ruth*, v. 78.
4. La note de l'édition Moreau et Boudout (Victor Hugo, *Œuvres choisies*, Paris, 1950, t. II, p. 361), signalant une source possible dans une Bucolique de Louis Bouilhet, parue dans *l'Artiste* du 1er mars 1857, précise : « Mais en prêtant cette image à la rêverie de Ruth, il [V. Hugo] l'adapte de la manière la mieux appropriée à la vie et aux souvenirs de la glaneuse. » La connaissance préalable de l'églogue de Florian, où le mot, sinon l'image, était déjà associé au thème de Ruth, ne préparait-elle pas l'esprit du poète à cette adaptation ?
5. L'hypothèse d'une lecture, voire d'une relecture de *Ruth* de Florian à Hauteville House semble devoir être écartée. Les catalogues de la Bibliothèque du poète dressés par J. Chalalande dans son *Victor Hugo à Hauteville House* (Paris, 1947) et par J. B. Barrère dans *Les livres de Hauteville House* (*R. H. L. F.*, oct.-déc. 1951, p. 451-452) sont muets sur le nom de Florian. Ni l'un, ni l'autre ne prétend être exhaustif, mais on peut admettre, par comparaison, qu'un auteur de cette importance aurait été mentionné.
L'hypothèse d'une lecture de jeunesse paraît plus plausible, encore ne semble-t-il pas que l'on en puisse apporter la démonstration. C'est ce qu'a bien voulu nous confirmer M. le Chanoine Géraud Venzac dont les deux thèses récentes sur *Les origines religieuses de Victor Hugo* et *Les premiers maîtres de Victor Hugo* (Paris 1955) ne permettent pas d'assurer que Hugo, jeune, a connu l'œuvre de Florian. Si le manuel de Noël et Delaplace : *Leçons françaises de Littérature et de Morale* (Paris 1813) en usage à la pension Decotte et Cordier ne néglige pas le fabuliste, l'églogue de *Ruth* n'y figure pas. Il faut attendre la Restauration pour la voir apparaître dans les recueils scolaires dont nous avons parlé. La dédicace au duc de Penthièvre explique ce changement.
Reste l'hypothèse d'un prêt, ou du cabinet de lecture.
6. L'expression est de M. Souriau, citée par E. Benoît-Lévy, *op. cit.*, p. 321.

en lisant après lui la Bible, la forme de la tragédie, et, dans son églogue, malgré l'ornementation racinienne rapportée, un poème plus libre bucolique et épique à la fois se fait jour. Le génie de Hugo saura l'en dégager. De la dette de *Booz endormi*, *Ruth* reçoit un lustre de meilleur aloi que l'éclat emprunté dont Florian avait cru l'orner.

Jean Dubu.

ÉTAT PRÉSENT DES ÉTUDES SUR VINET

Voici un siècle passé qu'est mort, à l'âge de cinquante ans, Alexandre Vinet, le 4 mai 1847, à Clarens (canton de Vaud) et son œuvre demeure l'un des plus riches trésors du patrimoine spirituel. Cependant malgré les livres et les articles qui n'ont cessé de la mettre en lumière, elle ne semble pas avoir conquis encore au delà des frontières de la Suisse l'audience qu'elle mérite. Comme le remarquait Victor Giraud [1], Vinet a eu « cette rare originalité d'être à la fois un grand théologien, un admirable professeur de littérature et un éminent critique ». Il n'a pas eu le temps dans sa vie harassante de professeur et de prédicateur de réunir lui-même ses œuvres éparses dans les journaux et les revues et de rédiger définitivement ses cours. C'est ainsi que ses *Études sur la Littérature Française au XIX^e siècle* (en 3 vol.), qui demeurent une date en critique littéraire, n'ont paru qu'en 1848, donc après sa mort [2]. Ses amis se sont efforcés de recueillir et de publier, entre 1848 et 1869, des choix de ses sermons, de ses articles et de ses cours, soit une vingtaine de volumes depuis longtemps épuisés.

C'est Sainte-Beuve qui avait découvert en 1837 la *Chrestomathie* d'Alexandre Vinet et lui avait consacré dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre le premier article [3] important paru en France. Vinet est alors professeur à Bâle et Sainte-Beuve qui était venu chez ses amis Olivier dans leur maison de campagne à Aigle pour quelques jours, avait trouvé dans leur bibliothèque cette *Chrestomathie* qui l'avait enthousiasmé. Aussitôt il avait écrit à Villemain son admiration : « je me suis épris de M. Vinet, du moraliste en lui, du critique littéraire, de l'écrivain même. Je me suis dit qu'il y aurait à Paris bien peu de personnes (une à part) capables de juger ainsi nos trois siècles et d'écrire avec une concision si ingénieuse ses jugemens. » [4]

Quelques semaines plus tard Vinet quittait Bâle et devenait professeur à l'Académie de Lausanne, en même temps que Sainte-Beuve : par une coïncidence officielle les deux cours furent inaugurés le même jour. Le critique se lia d'amitié avec son collègue qui, maintes fois, vint assister à ses leçons sur Port-Royal, comme en témoignent les notes de ses agendas. Bien qu'on puisse relever dans la correspondance avec les Olivier quelques réserves, et qu'un incident, à propos de Michiels, ait opposé les deux critiques, Sainte-Beuve conserva pour Vinet jusqu'à la fin une grande admiration et une amitié sincère. Il cita son nom à plusieurs reprises et quand il mourut lui consacra

1. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1937, p. 936-947, art. intitulé *Un critique moraliste Alexandre Vinet*, non recueilli en volume.
2. Une seconde édition a paru, en 1857, avec cette indication bibliographique : « Paris, chez les éditeurs rue de Rivoli, 171. »
3. Aujourd'hui recueilli dans les *Portraits contemporains*, édition en 3 vol., t. II, p. 1 à 25, et édition en 5 vol., t. III, p. 1-32.
4. Lettre du 24 août 1837 ; cf. *Corr. Gén. de S.-B.*, t. II, p. 243, n° 712.

un article dans le *Journal des Débats* [1], mais il n'eut pas l'occasion de lui dédier une étude d'ensemble dans la série des *Lundis*. Le jugement qu'il porte dans l'appendice de sa deuxième édition de *Port-Royal* [2] est à retenir : « Le grand, l'incomparable profit moral que je retirai du voisinage de M. Vinet et de mon séjour dans ce bon pays de Vaud, ce fut de mieux comprendre, par des exemples vivants ou récents, ce que c'est que le christianisme intérieur. » [3]

Dans les quotidiens c'est à Edmond Scherer [4] que revient l'honneur d'avoir le premier signalé l'importance de Vinet, à propos de l'édition de ses *Poètes du siècle de Louis XIV* et de deux volumes publiés par Astié, 1861, intitulés *Esprit d'Alexandre Vinet. Pensées et réflexions extraites de ses ouvrages*. Il s'étonnait que ses œuvres n'aient pas percé dans le public français et n'aient pas pris place dans notre littérature et il en recherchait les causes : quels sont les motifs ? indifférence ou négligence ? comment expliquer que le nom et l'œuvre de Vinet aient à peine franchi les limites de la Suisses ? Scherer imputait cette « espèce d'intolérance » à ce que Vinet était protestant et que le protestantisme « est un pays éloigné, plus éloigné de la France et de son tempérament que ne sont des nations séparées par la simple distance ». Il notait que l'œuvre, bien qu'elle soit considérable, 25 volumes, ne comporte aucun ouvrage définitif : « un de ces livres qui restent comme l'expression du génie d'un écrivain, auxquels la postérité aime à attacher le nom de l'auteur, qu'elle se plaît à confondre avec lui, et dont elle fait, non sans quelque superstition, le symbole et le résumé de son œuvre ».

Quelques années plus tard, en 1868, paraissait à Lausanne sa première biographie par le vaudois Eugène Rambert. Le titre : *Alexandre Vinet. Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, indique clairement que les 620 pages du volume forment un récit impartial, documenté sur des sources originales, c'est-à-dire sa correspondance, ses agendas, qui remplissent le journal de sa vie depuis 1834, et ses manuscrits, achevés ou inachevés, ses notes et ébauches, en somme tous les papiers littéraires recueillis et classés à la Bibliothèque de la Faculté de Théologie libre de Lausanne : récit qui retrace, année par année, les étapes de la pensée et de la vie d'Alexandre Vinet, en y glissant de nombreuses citations de textes et extraits de lettres et qui reste par sa scrupuleuse exactitude et ses nuances psychologiques un modèle souvent vanté de biographie. Rambert avait très peu connu Vinet, mais des amis et des disciples l'avaient aidé de leurs souvenirs et Madame Vinet avait personnellement suivi de près la mise au point du livre. L'édition de 1868 fut rapidement épuisée, suivie bientôt par des rééditions dont une en 1876 contenait une bibliographie des livres et articles de Vinet établie par Jules Tallichet, en attendant que l'un des plus dévoués disciples, Philippe Bridel, publiât une dernière édition en 1912, avec illustrations et de nombreuses notes [5].

1. Art. du 17 mai 1847, recueilli dans *Portraits littéraires*, t. III, p. 499-503.
2. *Port-Royal*, 4e éd., in-12, Hachette, t. I, p. 516.
3. On pourrait joindre à ces lignes la lettre de S.-B. à Saint-René Taillandier du 1er avril 1865 (*Correspondance*, éd. Troubat, t. I., p. 364) : « Je ne retirerai jamais aucun des éloges que j'ai donnés à cette haute nature morale... ».
4. Art. recueilli dans ses *Études sur la littérature contemporaine*, t. I, p. 277-298. L'exemplaire de la thèse de Napoléon Tremblay sur Scherer à la Bibl. Nt. (8° Z. 26.461) est si incomplet qu'il ne permet pas de fixer la date de cet article ; mais l'exemplaire de la Sorbonne (S. J. ce. 385 [15]) précise que ce compte rendu parut dans *Le Temps* du 18 mars 1862.
5. Cette édition de XVI + 640 p., parue à Lausanne, chez G. Bridel, manque à la Bibl. Nat. qui ne possède que l'édition de 1868 sous la cote : M. 31 294.

L'article de Brunetière du 1er mars 1890 de la *Revue des Deux Mondes*[1], à propos d'un livre de Louis Molinos *Étude sur Alexandre Vinet, critique littéraire*, fit entendre un nouveau « son de cloche » (expression sainte-beuvienne), et rappela l'attention sur le critique vaudois. « Je ne trouve pas d'historien de la littérature à qui je doive davantage et de qui j'aie plus appris, non pas même Sainte-Beuve ou Désiré Nisard » et il ajoutait avec beaucoup de franchise « comme il y a bien déjà quinze ou vingt ans que je ne le lis plus, que je me garde même soigneusement de le lire, pour m'être jadis aperçu que, si j'avais par hasard une idée, Vinet l'avait toujours eue avant moi, je crains de n'en pouvoir parler avec autant de précision que je le voudrais ».

Bien que son œuvre comporte à cette époque une vingtaine de volumes, que ses amis avaient constitués d'après ses manuscrits, et que au moins une dizaine intéressent directement l'histoir ede la littérature, aucun ne s'impose et ne forme bloc pour retenir l'attention : pas une œuvre de premier plan qui soit composée et exactement équilibrée. Aussi Brunetière ne retient en lui que le penseur : « un penseur abondant et fécond en idées, qu'il n'a pas eu la force ou le temps de développer lui-même, et qu'ainsi nous pouvons les lui reprendre pour nous les approprier ». C'est peut-être par là que Vinet s'impose dans l'histoire littéraire : s'il n'a pas donné une œuvre durable, du moins chacun de ses livres fait penser : « il aide surtout à penser ou mieux encore il y excite » et pour justifier ses impressions Brunetière conclut : « il est bien possible que ses livres ne soient pas des livres, qu'ils ne soient que des notes, et des notes souvent mal écrites, mais ce qu'il y a de plus noble dans la littérature ou de plus exquis, voilà ce qu'il a le plus profondément senti lui-même, et le mieux exprimé. »[2]

Si le jugement de Brunetière paraît sévère par endroits, il n'empêche que l'œuvre de Vinet reste classique de l'autre côté des Alpes et le mot célèbre « quand on ne lira plus Vinet il n'y aura plus de Suisse romande » résume bien, dans sa formule rapide, l'impression que l'on garde lorsqu'on a passé une journée en compagnie d'un livre de Vinet. Aussi était-il nécessaire que ses œuvres, imprimées entre 1848 et 1869, — que l'on pouvait rencontrer seulement dans les bibliothèques helvétiques ou chez quelques amateurs de littérature, — fussent remises à la portée du public afin de retrouver toute leur valeur. A cet effet une Société s'est créée, le 23 avril 1908, sous le titre « Société d'Édition Vinet » ; le comité, chargé de la direction de l'entreprise, après avoir examiné sous tous ses aspects l'opportunité de réimprimer les œuvres en y joignant de nombreux inédits, établit un plan d'ensemble « dans lequel pourront entrer toutes les œuvres du grand moraliste et critique, groupées d'une façon rationnelle. »[3]

Il ne pouvait être question de réimprimer systématiquement tous les fragments écrits par Vinet ou recueillis par ses disciples : notes de cours, ébauches de ses articles, sermons, poésies, parce que la masse des volumes prendrait une importance exagérée, que maintes pages étaient des redites, et que certaines, curieuses ou intéressantes à l'époque en raison des allusions qui s'y trouvaient, risquaient de décevoir sans aucun profit. Il fut donc décidé que l'on ferait un choix et que

1. Recueilli dans ses *Essais sur la Littérature contemporaine*, p. 107-131.
2. La phrase de Brunetière est différemment construite.
3. C'est grâce à l'obligeance de M. Ph. Daulte, président de la Société d'édition Vinet, — auquel j'adresse mes plus vifs remerciements, — que des précisions peuvent être données ici. Il a bien voulu établir l'état avec dates et paginations des volumes publiés jusqu'à ce jour. Sur les rayons de la Bibl. Nat., sous la cote 8° Z. 19 448, il n'existe que 12 volumes.

le texte de chaque volume établi selon les règles de l'érudition moderne serait allégé de citations trop longues ou de digressions parasites, — et précédé d'une étude ou préface exposant le plan de l'œuvre et son historique détaillé en utilisant les correspondances et les précieux agendas. Le plan, qui fut établi en 1908 par Philippe Bridel, H. Vuilleumier et Aimé Chavan, prévoyait 30 volumes, répartis en cinq séries d'inégale importance dont voici, d'après le prospectus, aujourd'hui introuvable, de la Société, les grandes divisions : I.Critique Littéraire (11 volumes) ; II. Philosophie morale et religieuse (5 vol.) ; III. Prédications et Études bibliques (6 vol.) ; IV. Écclésiologie et Théologie pratique (7 vol.) ; V. Choix de Lettres inédites (1 vol.).

Le texte et la Préface de chaque volume sont établis par le même auteur, à l'exception toutefois du volume *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*, dont le texte fut mis au point par A. Chavan ; mais, celui-ci étant mort subitement, la préface en a été rédigée par Ph. Bridel.

Des 30 volumes prévus dans le plan primitif, 25 sont actuellement imprimés ; deux séries sont complètes : la V^e^ série, « les Lettres » qui ne devait avoir qu'un seul volume, en comporte actuellement 4 qui ont paru, édités par Pierre Bovet (I, 1947, 16 p. de Préface, 403 p. ; — II, 1948, 400 p. ; — III, 1949, 415 p. ; — IV, 1949, 427 p.) ; — et la seconde Série « Philosophie morale et religieuse » qui comprend : *Famille, éducation, instruction* (Préface de Ph. Bridel, 76 + 640 p.) ; *Philosophie morale et sociale* (Préfaces de Ph. Bridel, t. I, 1913, 46 + 403 p. ; t. II, 1916, 110 + 446 p.) ; *Philosophie religieuse* (1918, Préface de Ph. Bridel, 135 + 639 p.) ; *Mélanges théologiques et religieux* (1943, Préface de Édouard Vautier, 31 + 462 p.).

La Série III groupe : *Discours sur quelques sujets religieux* (1910, Préface de A. Chavan, 31 + 485 p, c'est le premier volume qui ait paru de la collection) ; *Nouveaux Discours sur quelques sujets religieux* (1913, Préface de A. Chavan, 31 + 392 p.) ; *Premières méditations évangéliques* (1946, Préface de P. A. Robert, 63 + 390 p.) ; *Études et méditations évangéliques* (Préfaces de P. A. Robert, I, 1946, 48 + 410 p. ; t. II, 1952, 23 + 355 p.). De cette série il reste encore un volume actuellement sous presse, le tome III des *Études et méditations évangéliques.*

La Série IV comporte : *Essai sur la manifestation des convictions religieuses* (1938, Préface de Ph. Bridel, 60 + 555 p.) ; *Théologie pastorale ou Théorie du ministère évangélique* (1942, Préface Edmond Grin, 23 + 391 p.) ; *Mémoire en faveur de la liberté des cultes*, (1944, Préface d'Édouard Vautier, 40 + 370 p.) ; *Questions ecclésiastiques* (Préfaces d'Édouard Vautier, 1945, t. I, 48 + 414 p., et 1946, t. II, 55 + 423 p.).

Il reste à publier dans cette Série IV un volume d'*Homilétique.* Quant aux *Extraits des prédicateurs protestants français au XVII^e^ siècle*, qui consistent pour les trois quarts en citations et qui aujourd'hui ne pourraient intéresser que quelques rares spécialistes de l'histoire de la prédication, le comité a renoncé à en faire une réédition.

La première Série de « Critique littéraire » qui intéresse plus particulièrement les historiens de la littérature et devait comporter, d'après le plan de 1908, onze volumes, est celle qui est le plus en retard. Elle a débuté par les 3 volumes d'*Études sur la littérature française au XIX^e^ siècle* ayant chacun une préface de P. Sirven : I. *M^me^ de Staël et Chateaubriand* (1911, 30 + 560 p.) ; II. *Lamartine et Victor Hugo* (1916, 33 + 462 p.) ; III. *Sainte-Beuve, Edgar Quinet, Michelet* (1923, 67 + 472 p.) ; *Littérature et histoire suisses* (1932, Préface

de H. Perrochon, 127 + 530 p.) ; *Études sur Blaise Pascal* (1936, Préface de Pierre Kohler, 174 + 354 p.).

Les deux volumes prévus, *Moralistes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles* et *Études sur la Littérature française au XVIII^e^ siècle*, ne seront probablement pas réimprimés intégralement, mais résumés en de larges extraits d'étendue inégale. Enfin on n'envisage plus actuellement la réimpression du volume sur les *Poètes du siècle de Louis XIV*, qui consistait surtout en un choix de citations avec commentaires. Toutefois, parmi les différents articles de critique littéraire relatifs à la littérature française on envisageait de faire un recueil qui comporterait deux ou même trois volumes, dont le choix et la présentation seraient confiés à M. Pierre Kohler pour faire suite au volume de *Mélanges littéraires* qu'il vient d'éditer.

Malgré les interruptions causées par deux guerres et les difficultés financières [1], l'œuvre, commencée en 1908, a pu se poursuivre et le rayonnement de la pensée de Vinet s'affirmer de plus en plus : des thèses lui sont consacrées en Suisse, en Hollande, en France ; des études fixent sa place dans l'histoire littéraire. Sans vouloir établir, même sommairement, une liste il suffit se rappeler le livre du baron Seillière : *Alexandre Vinet, historien de la pensée française* (Payot, 1915) ; l'étude de M^lle^ J. de Mestral Combremont : *Vinet, Esquisse de sa physionomie morale et religieuse* (Payot, 1930) ; la thèse de G. G. Bordmann, *L'œuvre pédagogique d'Alexandre Vinet* (Université de Paris, 1939), celle d'Edwin Borschberg : *Alexandre Vinet als Literarhistoriker* (Zurich, 1940) ; celle d'W. P. Keyzer : *Vinet en Hollande* (Groningue, 1941) ; et de Henri d'Espine : *Vinet défenseur de la confession de la foi* (Genève, 1942) ; l'ouvrage capital de Ph. Bridel : *La Pensée de Vinet* (Payot, 1944), dont M. Edmond Rochedieu a mis au point le texte définitif, et Fr. Jost : *Vinet interprète de Pascal* (Payot, 1950) qui donne une bibliographie de l'œuvre littéraire de Vinet.

Quelques articles signalèrent le centenaire de Vinet [2] ; Henri Perrochon publia dans la collection « Trésors de mon pays » (Neuchâtel, éd. du Griffon, mars 1947) une brochure en hommage à Vinet qui est un album de 21 pages d'héliogravures précédé d'une Introduction, de dix pages, où l'on peut relever ces appréciations qui situent excellement la place de Vinet dans le mouvement littéraire du XIX^e^ siècle : « On est étonné de trouver en une aussi brève existence une telle somme d'expériences et une si authentique humanité.... Les sujets qui retinrent l'attention de Vinet, les problèmes auxquels il cherche une solution sont d'un ordre universel. »

Le volume des œuvres de Vinet que présente M. Pierre Kohler [3] n'était pas prévu dans le plan primitif : il forme le tome VI de la 1^re^ série et remplace celui qui devait s'intituler *Études sur la langue et la littérature française.* Les trois volumes des *Études sur la Littérature française au XIX^e^ siècle* [4], parus de 1911 à 1923, devaient se complé-

1. Des subventions accordées par « Pro Helvetia », l'État de Vaud, la Soc. Acad. de Bâle et le Fonds National Suisse de Recherche Scientifique ont permis de poursuivre l'œuvre commencée en 1908.

2. Notamment de Maurice-Pierre Boyé : *Un Centenaire oublié...* dans le *Courrier Arts et Lettres*, 1^er^ juin 1947 ; — et *Autour d'un centenaire oublié : A. Vinet et Sainte-Beuve* dans le *Mercure de France*, février 1948, p. 370-373.

3. Ce volume (qui est le 6^e^ de la 1^re^ série) est le 25^e^ de la collection ; il est intitulé « *Mélanges littéraires*, recueil de morceaux reproduits d'après les publications originales et les manuscrits, avec une Préface documentaire de M. Pierre Kohler », Lausanne, Payot, 1955, LVI + 417 p.

4. Dans l'édition ancienne, le t. III réunissait plusieurs articles sur Frédéric Chavannes, J. et C. Olivier, Porchat, George Sand, E. Souvestre, etc., qui ont pris place dans d'autres volumes.

ter par deux tomes de *Mélanges* qui auraient recueilli des articles épars dans les périodiques. Pour ne pas grossir démesurément le volume, le choix des morceaux a été opéré avec sévérité : c'est ce qui a amené M. Kohler à choisir ce sous-titre : « Recueil de morceaux reproduits d'après les publications originales et les manuscrits ». L'éditeur, plus que tout autre, sait le reproche que l'on peut faire à un tel ouvrage ; il en prévient le lecteur : « L'inévitable défaut d'unité d'un volume comme celui-ci est racheté par sa richesse. » Il a groupé en six parties trente-neuf fragments qui s'échelonnent de la jeunesse de Vinet à 1846. Mais, en les rassemblant sous différentes rubriques, il leur a redonné une unité. Les *Mélanges* débutent par un choix de réflexions empruntées aux carnets de jeunesse de Vinet, cahiers inédits, qui montrent l'éveil de la pensée du futur professeur et qui ne sont insérés là que comme « une sorte de carte d'échantillons ». Ces huit fragments traitent des sujets les plus divers : I. Le goût ; — II. Energie du style ; — III. Nature ; — IV. Jérusalem délivrée ; — V. Bon mot ; — VI. Apparences et réalités ; — VII. Style, Mouvement ; — VIII. Faust, et témoignent de la curiosité inlassable et déjà de la pénétration de son jugement ; ils datent des années 1817 à 1825.

La première œuvre de Vinet, la *Chrestomathie*, dont la première édition parut à Bâle en 1829, tient une place trop importante pour ne pas faire l'objet de tout un chapitre : elle a été sans cesse rééditée, corrigée et augmentée, et, depuis 1901, date de la 23e édition, ce ne sont plus que des réimpressions mécaniques [1]. Mais le choix des morceaux, les avant-propos, le discours sur la littérature française qui demeure un morceau magistral et les notices gardent, au bout d'un siècle, tout leur intérêt : c'est probablement le seul exemple d'un livre scolaire qui ait bravé l'usure du temps.

Dans l'impossibilité de reproduire les variantes de ces textes, M. Kohler a simplement donné l'Avant-propos de la première et de la deuxième édition, et la conclusion de cette deuxième, en y ajoutant huit des notices dont voici les sujets : La conception littéraire des caractères historiques ; — Langue et style des Mémoires de Retz ; — La langue de Saint-Simon ; — La vue de l'historien ; — Science et littérature ; — L'éloquence ; — Poésie et conviction ; — La comédie. Cette dernière est empruntée à la troisième édition de 1838.

Sous le titre : « Problèmes littéraires », M. Kohler a recueilli six articles de 1834 à 1844 : cinq sont empruntés au *Semeur* et un au *Journal général de l'Instruction publique* ; ils traitent des sujets suivants : De l'inclination théâtrale ; — Le théâtre est-il à bon point sous le rapport de l'art ? — De l'humeur et des écrivains humoristiques ; — *Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle*, par Alfred Michiels ; *Cours de littérature dramatique*, par Saint-Marc Girardin ; — le sixième emprunté au *Journal général de l'Instruction publique* de 1837, est intitulé : « De l'enthousiasme de la nature et de ses époques en littérature ». L'un de ces articles, celui sur Michiels, avait failli brouiller Sainte-Beuve et Vinet. Gustave Michaut a conté autrefois cet incident dans ses *Études sur Sainte-Beuve*.

Les cinq fragments d'articles qui suivent, pour la plupart non re-

1. Un essai de bibliographie des différentes éditions de la *Chrestomathie* publié d'abord à Bâle, puis à partir de a 7e édition, à Lausanne, 1852, jusqu'en 1906, se trouve au t. V de la *Corr. Gén. de S.-B.*, p. 503. n. 1, avec citation d'une lettre de Vinet à A. Sayous, du 14 juin 1844. Ce livre scolaire, qui a servi pendant un siècle à d'innombrables élèves, n'est plus en usage dans le canton de Vaud. Jacques Février, dans un article *Adieu à Vinet* (*Gazette de Lausanne* du 10 juillet 1945), a dit sa tristesse de voir sombrer dans l'oubli ce livre qu'il avait cru « éternel et irremplaçable ».

cueillis encore en volume, montrent la curiosité si diverse d'Alexandre Vinet, et les remarques fines et pénétrantes des notes de M. Pierre Kohler font regretter que le choix oblige à des coupures et à des oublis. En voici les sujets : A propos d'une tragédie. Le génie et les règles (*Les Enfants d'Édouard*, de C. Delavigne) ; — Faut-il traduire en vers les poètes ? ; — Lingusitique et religion. 1° Dieu et la langue ; 2° La tour de Babel ; — Poésie (Jean Reboul) ; — Poésie et linguistique ; — A propos d'un jeune poète : 1° Le respect de la langue ; 2° Le cirque de la littérature.

Les articles rassemblés sous le titre : « La Réforme et les écrivains » et qui traitent de l'*Histoire de la Réformation du XVI^e siècle*, par Merle d'Aubigné : 1° De l'impartialité historique et de ses conditions ; 2° Caractère essentiel de la Réformation religieuse du XVI^e siècle, et 3° Trois années du XVI^e siècle ; — des *Études littéraires sur les écrivains français de la Réformation*, par A. Sayous, appartenaient, dans les éditions anciennes de la *Littérature Française au XIX^e siècle*, au tome III. Le premier de ces articles avait failli ne pas paraître. Destiné d'abord au *Journal de l'Instruction publique*, il fut jugé trop sympathique pour la Réforme et difficile à faire admettre par le public auquel il s'adressait. Au printemps de 1836, Émile Souvestre eut l'idée de le proposer à la *Revue des Deux Mondes*, qui l'écarta également. C'est alors seulement, après des semaines d'attente et d'hésitation, qu'il pût paraître en trois parties dans le *Semeur*, en mai-juin 1837.

Les trois articles suivants groupés sous le titre : « Écrivains Français du XIX^e siècle » et qui se rapportent à Lamartine, *La Chute d'un ange* ; — C. Delavigne, *Messéniennes* et *Derniers chants* ; — et Béranger, forment un complément aux trois volumes de la *Littérature française du XIX^e siècle* ; ils proviennent également tous les trois du *Semeur*.

Une sixième et dernière partie recueille une étude exceptionnelle sur *Robinson*, qui avait paru dans la *Revue Suisse*, de janvier 1844 ; elle est complétée par un fragment des plus curieux d'un second article sur la traduction de l'*Histoire de la Confédération suisse*, de Jean de Muller : M. Kohler a très heureusement pris, avec quelques coupures, la partie centrale de l'article qui présente des réflexions sur « l'art de la traduction ».

La tâche de M. Kohler pour recueillir, à travers les manuscrits et les journaux et revues du temps, ces *Mélanges littéraires* était des plus délicates, puisqu'il lui fallait éliminer et, ici et là, sacrifier un passage moins intéressant ou une digression trop étrangère au sujet : des lignes de points et des notes précises indiquent au lecteur ces coupures.

Les cinquante pages de « Préface » qui ouvrent le livre exposent avec clarté la méthode qu'il a suivie et contiennent maints commentaires avec citations, empruntées soit aux agendas de Vinet, soit aux manuscrits ou même à des fragments de lettres qui peuvent éclairer l'histoire littéraire.

Quantité de fragments demeurent encore inédits, comme cette note sur la *Maréchale d'Ancre* de Vigny, dans l'Agenda de 1835, mais il est probable qu'on trouvera, au cours de nouvelles recherches, la matière d'un ou même de deux volumes qui apporteront aux admirateurs de Vinet et à tous les historiens de la littérature une ample moisson de remarques qui seront des plus précieuses. Il convient, en saluant la mémoire de ce vaillant chercheur, de le remercier de nous avoir offert ce premier recueil si instructif et si utile, parce que ces notes et ces fragments d'articles nous apportent des trésors qui stimulent la pensée et lui ouvre des horizons.

Jean Bonnerot.

PAUL VALÉRY ET LA CORSE

(avec des documents inédits)

Sous le titre : « Paul Valéry et l'Italie », la *Revue de Paris* publiait dans son fascicule de mars 1952, un article de Mme Edmée de la Rochefoucauld. Cette étude, rappelant l'origine génoise de la mère du poète, utilisant des documents inédits (notes, correspondances), évoquant les divers séjours de Valéry dans le grand port méditerranéen, les hommages qu'il rendit à cette ville, son culte pour certains grands poètes italiens (Pétrarque, Léonard), ses voyages dans d'autres régions de la Péninsule, constituait un intéressant tableau de tous les « rapports, familiers ou élevés, toujours nobles et cordiaux », qui ont existé entre l'auteur de *Charmes* et le pays de Léonard.

A la suite de cet article, une courtoise et significative polémique opposa quelques lettrés et publicistes corses. Dès le 12 mars, un billet signé C. D. (Côme Defranchi) paraissait dans l'édition corse de *Nice-Matin*. L'auteur de ces lignes, empreintes d'une délicate amertume, présentant quelques extraits caractéristiques de l'étude de la grande revue parisienne, se disait au regret de contrister, en ce faisant, « ceux de nos compatriotes qui, dans un beau souci d'augmenter la liste des hommes illustres d'origine corse, y ont inclus... Paul Valéry ». Et il concluait : « N'est-ce pas qu'il paraît difficile, après toutes ces protestations d'amour pour Gênes et pour l'Italie, de revendiquer pour nous, tant soit peu, le successeur à l'Académie Française d'Anatole France ? »

Faisant écho à ce cri d'alarme ou s'y opposant, d'autres témoignages intervinrent. Je voudrais, en tenant compte de ces discussions et surtout des documents, en partie inédits, dont je dispose, tenter une mise au point sur la question des rapports entre Paul Valéry et la Corse.

La revue bastiaise *U Fucone*, organe de la Société littéraire « Salvator Viale », a reproduit dans son deuxième fascicule, en août 1927, l'acte de naissance du père du poète, Barthélemy Valerj [1], né à Bastia le 23 janvier 1825, « fils d'Ambroise Valerj, commerçant, et de Jeanne-Marie, née Guaitella, époux ». Cette ascendance, M. Henri

1. Il convient d'expliquer ici cette apparente anomalie orthographique que constitue un *y* à la fin de certains patronymes corses : Antony, Aurely, Gaffory, Giuly, Gregory, Mercury, Ottavy, Silvy, Valery....

On sait que de nombreux noms de famille corses sont le pluriel (ou le génitif ?) de prénoms. Ainsi : Arrighi, Giuseppi, Luigi, Paoli, Pietri, Simoni, etc. Ils s'orthographient donc avec un *i* final. Les formes terminées en *y* ne peuvent provenir que de noms de famille issus de prénoms terminés non pas en *o* (ou en *us* latin) comme Paolo, Pietro, etc., ou en *e* (Giuseppe, Simone), mais en *io* (*ius* latin) comme Antonio, Valerio, Giulio. Ce pluriel fut d'abord orthographié soit avec un *i* ordinaire suivi d'un *j* (Antonÿ), soit avec un *j* (« *i lungo* » italien équivalant, dans la graphie ancienne, à deux *i*). Cela explique, dans l'acte de naissance de son père, la graphie originale du nom du poète : Valerj. Ensuite cette finale *j* n'étant pas française, et ayant même cessé d'être employée en italien, on eut *y*, dont la forme représente *i* + *j*. D'où les séries :

Antonio — Antonj — Antony
Valerio — Valerj — Valery.

On trouve cependant, pour certains de ces patronymes, la finale *i* : Antoni, Ottavi, Valeri. La coexistence des deux formes paraît révéler seulement l'hésitation des officiers d'état civil.

En tout cas, cet *y* final serait philologiquement inconcevable en corse pour des pluriels de prénoms ne présentant pas un *io* au singulier. Il ne saurait s'expliquer que par une autre origine (provençale, normande, languedocienne...). Ainsi : Emmanuelly, Fabry, Marty, Perony, Ramarony, à côté des formes corses : Emmanuelli, Fabri, Marti, Peroni, Ramaroni. A moins qu'il ne s'agisse soit d'une ignorance ou d'une fantaisie du secrétaire de mairie, soit, de la part de l'intéressé, d'un peu louable désir de déguisement.

Mondor devait la rappeler en faisant sous la Coupole l'éloge de son prédécesseur : « Ce Français mi-Corse mi-Génois par ses origines. » Nous voudrions plutôt insister sur les manifestations publiques, verbales ou écrites, de l'attachement de Valéry au pays de son père. Quand, après la longue période de méditation féconde [1], et de publications limitées, éclata la gloire de Valéry poète, vite étendue au plan mondial, les Corses informés se confièrent d'abord, publièrent ensuite, que le poète du *Cimetière marin* était d'origine insulaire. « Je vois avec plaisir, écrivait alors Valéry, que la Corse s'avise de mon hérédité [2]. » Ainsi se manifestait une fois de plus — et ce ne sera pas la dernière — cette respectable tendance à « revendiquer » et à « annexer » après enquête tous ceux qui, se distinguant dans le domaine des lettres, des arts, de la politique, de l'armée... possèdent un peu de sang corse dans leurs veines.

Dès 1924, invoquant ces attaches insulaires, notre revue l'*Annu Corsu* avait obtenu un premier et précieux témoignage. Notre secrétaire général, le délicat et regretté poète Pierre Leca, ayant demandé à Paul Valéry une page sur la Corse, recevait de lui une lettre autographe datée du 25 juillet. Elle fut partiellement reproduite dans notre fascicule de 1925. En voici le texte intégral dans sa netteté flatteuse pour l'Ile [3] :

Saint-Malo, 25 Juillet 1924

Mon cher confrère,

Votre lettre m'est parvenue, après de grandes péripéties dont mes déplacements incessants de cette année sont la cause. Je m'excuse de vous répondre si tard, mais je passe mon temps, depuis quelques mois, à être un peu partout et nulle part. J'ai même fait deux séjours à Nice cet hiver, ce qui eût été une occasion de nous voir.

Je vous aurais dit que je ne suis pas né à Bastia, d'où mon père était originaire. Mais j'ai eu le malheur de naître sur le continent, et je n'ai été en Corse que pendant quelques jours, à l'âge de... quatre ans !

Mais j'ai le désir profond de la connaître un peu mieux. Je rêve bien souvent que j'y trouve une retraite bien défendue par notre merveilleuse mer, contre tout ce qui, dans notre vie actuelle, trouble, inquiète, diminue les purs mouvements de la pensée.

Je ne puis pas *encore* vous donner ce que vous voulez bien me demander. L'Ile ne s'invente pas. Mais un jour, peut-être, viendra où j'en ferai la découverte.

Veuillez croire....

Les témoignages de ce genre devaient dès lors se multiplier. Le 22 novembre 1925, la Société « Salvator Viale » adressait au poète devenu Immortel un télégramme de félicitations en sa qualité de « Corse et Bastiais » ; elle lui offrait le titre de membre d'honneur de la Société. Paul Valéry répondait par une lettre aimable, où il déclarait : « Quoique je ne sois pas né dans l'Ile, mon père et les pères de mon père en étaient originaires. L'Ile m'est chère et sacrée. Mon espoir est d'y aller un jour [4]. »

A la fin de janvier 1927, les Corses de Paris et leurs amis — un millier de personnes — recevaient Paul Valéry, qui avait accepté de présider une de leurs fêtes. Il fut présenté par l'écrivain Lorenzi de Bradi. Celui-ci, après avoir justement souligné le culte que les Corses ont toujours eu pour les Muses, après avoir rappelé les noms de quelques

1. « Analyse d'abord ». Lettre à André Lebey, dans les *Lettres à quelques-uns*. Gallimard, 1952.
2. Lettre à Diane de Cuttoli.
3. Texte reproduit en fac-similé dans mon ouvrage *Corse* (Nice, « l'Image Littéraire », 1946).
4. Lettre publiée dans le 1er fascicule (1er trimestre de 1926) du *Fucone*, Bastia.

grands poètes insulaires et magnifié la poésie valéryenne, croyait pouvoir conclure par cette prophétie, assez risquée sans doute : « Le jour n'est pas loin, peut-être, où, sur la place d'un village corse, qui est une sorte d'agora, on écoutera un poème de Paul Valéry comme on écoute une strophe de Torquato Tasso ou une terza rima de Dante Alighieri [1]. » D'après un compte rendu de presse, approuvé par lui [2], Valéry déclara, en remerciant :

Né d'un Corse, j'ai senti souvent en moi le sang de notre race ; j'en ai senti souvent l'esprit dans ma pensée et dans mon cœur ; esprit que je n'ai pas puisé directement dans l'Ile, mais dont j'ai reçu l'émanation, la tradition, par l'exemple de mon père corse et par l'éducation qu'il m'a donnée. Et je vous avoue que, souvent, bien souvent, j'ai formé le rêve, et que je garde l'espoir, de me retirer un jour en Corse et d'y vivre dans le calme, la paix et la beauté qui manquent tant à nos vies agitées, trépidantes, des villes.

Puis, rappelant quelques noms de Corses parvenus à la renommée dans les lettres françaises, il se félicita de cette interpénétration de l'esprit corse et de l'esprit français.

Cinq ans plus tard, le « Groupe littéraire et artistique corse *Kallisté* » s'étant constitué à Marseille, j'écrivis le 12 février 1932, en ma qualité de président, à Paul Valéry pour lui en offrir la présidence d'honneur. Je lui rappelais que notre jeune Société se proposait non seulement de faire mieux connaître à Marseille toutes les valeurs intellectuelles et artistiques corses, mais aussi de répandre parmi nos compatriotes, trop souvent tournés vers d'autres ordres de moins nobles activités, le goût du « saint langage » et l'amour des choses de l'esprit. Valéry me dit sans retard (lettre du 16 février 1932) son acceptation. Il félicitait les fondateurs de *Kallisté* pour leur heureuse initiative en faveur de l'esprit corse, et ajoutait :

Je souhaite que cet esprit si particulier, et qui peut être si énergique, développe, grâce aux efforts des membres de *Kallisté*, les ressources intellectuelles latentes dans la race, car ce n'est pas tout que de s'occuper à mettre en évidence et en valeur la terre et les beautés naturelles de l'Ile.

Encouragés par cette bienveillance, et ayant su que Valéry allait faire à Marseille une conférence sur Mallarmé [3], nous décidâmes de l'inviter à passer quelques instants parmi nous. Il me répondit (lettre du 9 mars 1932) :

Je suis très sensible à l'aimable invitation que me fait, par votre intermédiaire, la jeune *Kallisté*. Mais je crains la fatigue, car je quitte demain Paris à peine au sortir d'une grippe longue et épuisante. De plus, je ne sais trop à quel moment placer la réception cyrnéenne de Marseille. Je ne vois guère que le 17 après dîner : une demi-intimité, pas de discours, et permission de m'aller coucher de bonne heure. Il faut m'excuser : je suis vraiment en très fragile condition....

Le 17 mars donc, dans les salons de la « Société pour la défense du Commerce », l'élite corse de Marseille était réunie sous l'égide de *Kallisté*. J'eus l'honneur de dire à Valéry les nécessaires mots de remerciement, de bienvenue et d'hommage [4]. Malgré sa visible fatigue (il s'excusa de parler assis), Valéry répondit, avec une simplicité et une

1. Le texte de cette allocution a été reproduit par l'*Annu Corsu* de 1928.
2. Paul Fontana, dans le *Petit Marseillais*, édition corse du 3 février 1927. Article reproduit dans le fascicule 3 (août 1927) du *Fucone*.
3. Et non sur Gœthe, comme il est dit dans l'étude de la *Revue de Paris*.
4. Le texte de cette allocution a été reproduit par l'*Annu Corsu* de 1933.

bonhomie qui surprirent certains et nous frappèrent tous. Il avait écouté le « compliment » sans « cette distraction ni feinte ni dédaigneuse » observée par Henri Mondor. Nous n'avons pas oublié ce masque rude, qui nous rappela à tous des figures énergiques de navigateurs cap-corsins, cette voix grave et lasse, ce débit lent de penseur habitué à la méditation... La veille, au « Splendide », plusieurs auditeurs, habitués à l'hermétisme du poète, avaient été agréablement surpris par la limpidité de cette prose parlée, évocatrice de souvenirs. A *Kallisté*, le ton devenait encore plus direct, émaillé de boutades, de clichés même. C'était bien le cas de dire, en un de ces alexandrins qui parent le discours d'Henri Mondor : « Simple comme le sont les hommes de génie [1]. » Une sténographie à peu près complète fut prise de ses paroles, dont voici les passages essentiels :

Je connais mal la Corse ; je n'y suis pas né, et je n'ai en quelque sorte découvert l'Ile qu'il y a trois ou quatre ans [2]. Mais mon père était Corse, de Bastia. J'ai gardé le souvenir de quelques paroles corses entendues sur ses lèvres, jusqu'au jour où j'eus le malheur de le perdre.... Je me rappelle aussi que, chaque année, nous recevions, vers la Noël, des victuailles corses. Mon père disait : « Il n'y a pas de charcuterie au monde qui vaille la nôtre. » Vous trouverez peut-être que ces détails sont déplacés sur la bouche d'un poète. Mais, comme disait quelqu'un, telle est mon opinion, et je la partage [3]....

Pour parler plus sérieusement, j'ai été très frappé, dernièrement, par la lettre que votre président m'écrivait au sujet de *Kallisté* et par la lecture des Statuts qui m'étaient soumis.

La situation de la Corse est tout-à-fait paradoxale, en raison de sa position géographique.... Pour mon compte personnel, je me suis senti quelquefois, au point de vue littéraire, au point de vue de la pensée, dans l'état d'*insularité*. Cette manière d'être, qui a pour caractère de regarder sa pensée en l'isolant en quelque sorte comme au milieu d'une mer, ne provient-elle pas, chez moi, de cette origine demi-corse ? C'est là un sentiment profond, qui a en soi je ne sais quelle fierté....

Vous avez parlé, Monsieur le Président, d'hommes illustres [4]. Dans le domaine de la pensée et de l'action, il en est un que je n'ai pas besoin de nommer, mais tout le monde comprendra. Il a donné, mieux que tout autre, la mesure des qualités de la race. Il me semble que je comprends mieux cette parole, cette volonté, que ceux qui n'ont aucun rapport avec la Corse. De nos jours, la Corse peut être satisfaite. Elle a donné à la littérature française de nombreux écrivains.... Je crois que l'on va voir la littérature française envahie par des rejetons corses : cela, d'ailleurs, ne peut que profiter aux lettres françaises....

J'estime que votre Groupe peut jouer un rôle d'initiation réciproque, et permettre à l'écrivain corse venant en France de conserver ses liens d'origine.... Cette œuvre peut surtout être menée à bonne fin dans cette ville, rait d'union entre la Corse et le Continent.

La Corse a pour elle l'avantage d'exercer, non seulement sur les Corses, mais sur les gens tout-à-fait étrangers à elle, une grande attraction au point

1. Discours de réception à l'Académie Française.
2. Allusion à la croisière sur laquelle nous reviendrons.
3. Ironie, désir de bousculer les admirations conventionnelles, « gaminerie charmante qui se relie peut-être à son scepticisme » (André Rousseaux, *Figaro littéraire*, 26 avril 1952).
4. J'avais dit : « Je ne sais plus quel auteur a dit de nos ancêtres : *Domos suas gloria ornant*. Juste et flatteuse remarque. La maison corse a toujours été pauvre ; à défaut de meubles précieux, de bibelots ou d'œuvres d'art, ses habitants l'ornaient autrefois de trophées de victoire ; ils la parent aujourd'hui de portraits d'hommes illustres : le vôtre, cher Maître, y occupe une place d'honneur. Soyez remercié d'avoir bien voulu autoriser cet hommage cyrnéen en affirmant naguère, et ce soir encore par votre présence parmi nous, que, de votre noblesse intellectuelle consacrée aujourd'hui par les suffrages de l'élite mondiale, quelques quartiers vous viennent de Corse : on y voit comme figure la syrinx d'or sur champ d'azur.... »

de vue littéraire, non seulement par l'enrichissement qui résulte du fait d'avoir acquis de nombreuses personnalités littéraires, mais parce qu'elle importe en France un coloris de valeurs qui n'existaient pas. La France est une unité faite de diversités. Aucun pays au monde n'est aussi divers... [1].

Dans cette harmonie, la Corse doit apporter son esprit particulier, son insularité, son énergie, et ainsi votre Groupe peut jouer un rôle considérable et intéressant. Je vous félicite de l'avoir entrepris. Je suis disposé, dans la mesure de mes moyens, à venir en aide aux efforts que vous devrez faire....

Il y a certainement en Corse une réserve d'intelligences et de talents. C'est le rôle des Corses nés sur le Continent, comme moi, de servir de truchement et de guide à ceux qui, habitant l'Ile ou venant de l'Ile, ont en eux de quoi faire une carrière intellectuelle sur le sol de la France....

« Corse né sur le Continent.... » Voilà de quoi apaiser toutes les inquiétudes de ceux qui pourraient considérer Valéry comme infidèle à l'Ile paternelle !

En 1935 encore, interviewé par un journal corse de Paris, Paul Valéry déclarait, entre autres choses : « La Corse, c'est de la Surméditerranée.... C'est le lieu géométrique où se rencontrent la finesse et la transparence de la lumière de l'Attique et l'espèce de cruauté et de violence qu'a celle de l'Italie, de l'Espagne et de l'Afrique. La Corse les résume à elle seule, et les harmonise. Voilà son rôle et sa mission dans la Méditerranée [2]. »

On aura remarqué, dans la lettre de 1924 à Pierre Leca, la phrase : « Je n'ai été en Corse que pendant quelques jours, à l'âge de... quatre ans ! » La même indication fut donnée par un mot que Valéry adressait à un cousin de Bastia, le Docteur Ramaroni [3] : « J'espère toujours venir en Corse, où je n'ai jamais passé que quatre jours quand j'avais quatre ans. »

D'après ce que nous savons des séjours de la famille Valéry à Gênes [4], cette brève apparition à Bastia se situerait en 1876. En 1925, Paul Valéry s'était rendu à Naples à bord du cuirassé « Provence ». Il écrivait alors à la poétesse Diane de Cuttoli, dont il avait préfacé l'*Enchantement multiple* : « Je pars pour Toulon où je m'embarquerai sur l'escadre qui va à Naples, et humerai au passage l'air corse. Je finirai bien par aller un jour là-bas [5]. »

Cela devait se produire en 1929, lors d'une croisière effectuée à bord du yacht « Tenax » de la Comtesse de Béhague : cette croisière comporta des escales à Ajaccio, Bonifacio, Bastia, Calvi. A l'intérieur, on poussa jusqu'à Corte [6]. « Occasion... écrit Madame de la Rochefoucauld, de revoir quelques cousins. L'un d'eux lui parla des origines des Valéry,... d'un hameau près de Brando, où les trois quarts des habitants portent ce nom.... » J'en infère, note Valéry, qu'une colonie a dû se fixer là ; et il ajoute : « Le docteur Valéry avec qui je suis en correspondance sans le connaître, appelle ce hameau Erbalunga et me parle de tous les marins qu'il y a eu dans cette famille, dont un héros de la bataille de Lépante [7]. »

1. Ici Valéry reprit quelques-unes des remarques déjà exprimées dans son « Introduction aux images de la France » : *Regards sur le monde actuel*, 1931.
2. « En écoutant Paul Valéry », par Roger Lannes ; *Courrier de la Corse*, Paris, 26 octobre 1935.
3. Cf. *Fucone*, n° 1, 1er trimestre 1926.
4. Cf. étude de la *Revue de Paris*.
5. « Paul Valéry et la Corse », par Diane de Cuttoli ; *Nice-Matin*, édition corse, 29 mars 1952.
6. Article cité du *Courrier de la Corse*.
7. Article de la *Revue de Paris*. Le détail du héros de Lépante fut rappelé, ainsi que les origines corses, par M. François Valéry, fils du poète, et par Mme Paul Rouart, sa fille, dans une conférence faite à Monte-Carlo.

Il y eut cependant une rencontre manquée, avec un de ses plus distingués admirateurs corses, le Conseiller de Mari, alors président du Tribunal de Calvi, un de nos meilleurs érudits, écrivain corse et poète dialectal à ses heures. M. de Mari avait été amené à entrer en correspondance avec Valéry à la suite des notes généalogiques publiées par le *Fucone*[1]. Il avait eu, quelque temps après, l'occasion de lui faire des envois de produits corses qui l'enchantèrent, comme on va le voir.

Le 28 août 1929, donc, le yacht « Tenax » est en rade de Bastia. Paul Valéry se rend chez M. de Mari. Celui-ci étant en vacances à Taglio-Isolaccio, l'illustre voyageur, par un aimable billet (Bastia, 28 août 1929 ; à bord du yacht « Tenax ») lui dit ses regrets....

Valéry ayant, paraît-il, exprimé avec insistance à sa cousine, Mme Casanova, le désir de goûter des « figatelli » (saucisse à base de foie de porc, préparée exclusivement en hiver), on lui avait servi, avec les réserves nécessaires, un mets similaire découvert dans une épicerie. A la Noël suivante, M. de Mari voulut réconcilier le poète avec nos délicieux produits. L'envoi fut particulièrement goûté : le poète, en proie à « quantité de travaux forcés et d'ennuis divers » écrit (lettre du 10 janvier 1930) :

Vous me comblez.... Vous m'avez donné à respirer la fraîcheur et le parfum de la nature corse, et j'en ai ressenti, au milieu de mes préoccupations, et de pensées obsédantes, je ne sais quelle impression de liberté d'esprit, un souffle fugitif de vie lumineuse et déliée. Ce fut une surprise délicieuse....

Un nouvel envoi, l'année suivante, provoque une véritable page lyrique (lettre du 25 mai 1931) dont on appréciera la saveur :

Cher Monsieur,

Je crois que Lonzo est le nom technique du chef-d'œuvre de charcuterie dont vous me faites la gracieuse surprise. Ce Lonzo étonne et émerveille mes Parisiens intimes. Il se complique pour moi de souvenirs de lointaines années. Il nous arrivait vers la Noël une caisse odorante de Corse. Lonzo, ficatelli, bruccio et la rustique farine de châtaignes. C'était un compendium comestible de l'Ile. Je n'ai guère connu la Corse que par ces délectations particulières dont vous ressuscitez les harmoniques dans ma bouche et dans ma mémoire.

Grand merci, Monsieur le Président ! Si c'est là rendre la justice, j'aime et célèbre la jurisprudence du tribunal de Calvi.

Veuillez recevoir tous mes remerciements et tous mes compliments pour maître Lonzo et maître Cédrat !

Pour le Nouvel An de 1932, ce sont d'autres délices saluées par ce billet du 13 janvier :

Cher Monsieur,

Je constate qu'à défaut de bandits, on prend des merles en Corse ! Je n'y vois que des avantages, car ces oiseaux sont délicieux, et il n'y en a point à Paris, où nous avons d'ailleurs plus de bandits qu'il n'y a d'âmes entre le Cap Corse et Bonifacio.

Je vous remercie de tout cœur et de toute bouche, etc.

Le 16 juin de la même année :

Cher Monsieur de Mari,

Voilà une coppa bien placée ! Je dis partout qu'il n'y a qu'une charcuterie, et qu'elle est corse.

1. Fascicule cité d'août 1927. Je tiens à remercier ici M. le Conseiller De Mari qui a bien voulu m autoriser à publier dans cet article les lettres de Paul Valéry à lui adressées.

Je vous apprendrai même qu'elle fait les frais d'un semblant de repas que je prends assez souvent vers les neuf heures. Je fais mon café initial entre 4.30 et 5. Je travaille dans un nuage de ma fumée. A neuf heures, je me sens vide, et s'il y a de la coppa de M. de Mari je l'attaque résolument.

Vous voilà fixé sur la destination de ce puissant salame.

Je vous charge de mes hommages pour Madame de Mari et de bien grands remerciements à vous deux (car je pense qu'elle a dû tremper dans l'affaire de la coppa).

Votre tout dévoué....

Ces lignes, qui prouvent une fois de plus qu'on peut être un très grand poète et apprécier les bonnes choses, devraient figurer à la place d'honneur dans l'étude sur la gastronomie corse qu'il faudra bien écrire un jour.

En tout cas, la connaissance de la Corse, superficielle en dehors de ce domaine, se réduisit surtout, pour Valéry, à des velléités et à des regrets. Mademoiselle de Cuttoli en a rapporté [1] plusieurs expressions bien tendres, en vérité, et précieuses :

Que n'ai-je le pouvoir de me transporter en Corse, d'y passer l'hiver dans une anse tiède et inaccessible ! Trouvez-moi cela. Mais il faudrait aussi que des considérations pratiques n'empêchâssent pas cet exil de Paris, cet exil désirable et doux dans l'Ile mère.

Ailleurs :

Vos cartes me donnent envie de n'être point où je suis mais où je devrais être.... Croyez à toute ma nostalgie....

Ailleurs encore (il est malade, et garde la chambre) :

Je rêve de soleil et de mer. Ma tête en feu roule une image très ancienne, chère Diane, en pensant à une Corse bienheureuse où il n'y a pas ce froid noir, où l'esprit est toujours lumière....

En 1935 [2], Valéry déclare : « Je vais vous avouer un désir qui vous surprendra peut-être : j'ai songé à me retirer définitivement en Corse, à y vivre. Je voulais me protéger de Paris [3]. » Et, en conclusion :

Mon vœu le plus cher est de connaître la Corse en profondeur, car j'estime l'avoir vue trop rapidement. Voyez-vous, pour moi, la Corse, c'est surtout un regret, un regret que j'effacerai un jour, en consacrant à l'Ile la visite qu'elle mérite.

A ce propos, Diane de Cuttoli affirme : « Il était bien décidé à revenir en Corse, à y faire un séjour. Il m'en parlait et des projets étaient faits [4].... »

Nous songeons, à ce propos, à ce que la Corse a représenté pour quelques grands écrivains ou poètes qui, eux, n'en étaient pas originaires : un Rousseau, offrant de donner à l'Ile une constitution qu'il rédigea [5], mais rêvant surtout, peut-être, d'y trouver un asile contre ses détracteurs, ses adversaires, ses ennemis réels ou imaginaires... ; un Flaubert qui, ayant visité l'Ile à vingt ans, écrit deux ans après, sans doute dans un de ces moments de lassitude où la solitude nous attire :

1. Article cité de *Nice-Matin*.
2. Interview citée du *Courrier de la Corse*.
3. L'allusion (lettre citée du 13 janvier 1932, à M. de Mari) aux innombrables « bandits » de Paris semblait déjà révéler de graves contrariétés.
4. Article cité de *Nice-Matin*.
5. Le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de Genève.

Ah, je veux m'en aller dans mon Ile de Corse,
Par le bois dont la chèvre en passant mord l'écorce,
Par le ravin profond,
Le long du sentier creux où chante la cigale,
Suivre nonchalamment en sa marche inégale
Mon troupeau vagabond [1].

A son tour, Émile Ripert exprimait, sous la forme badine d'une « chanson », une profonde vérité :

La Corse est une île,
Te dit ton atlas ;
Si la vie, hélas,
T'est jamais hostile,
La Corse est une île....

La Corse est une île :
Si jamais ton cœur
Fuit le cœur moqueur
De la grande ville,
Reviens vers cette île [2] !

La Corse, « dernier refuge des poètes », selon une expression du même Émile Ripert, fut peut-être pour Valéry ce qu'elle est pour plusieurs d'entre nous, même parmi ceux qui y sont nés : un rêve de paix que nous caressons dans les pauses de notre activité, et que les nécessités de la vie nous empêchent, trop souvent, de réaliser. Napoléon lui-même ne déclarait-il pas que « les grandes affaires » l'avaient, à son vif regret, empêché de penser à son Ile ?

Sur le plan sentimental, les témoignages cités paraissent donc décisifs. Non seulement Paul Valéry n'a jamais renié ses origines insulaires, mais il les a publiquement affirmées. Mieux encore, il a toujours eu plaisir à se trouver parmi ses « compatriotes » [3] dès que ceux-ci l'eurent découvert ; il a, à plus d'une reprise, verbalement ou par écrit, exprimé de bonne grâce son attachement à l'Ile et même indiqué ce qu'il croyait devoir à celle-ci dans le domaine de l'esprit.

Il serait injuste — et cela relèverait d'une optique fausse — de lui reprocher de n'avoir pas consacré un seul poème, un seul vers, une seule page à la Corse. La gloire de celle-ci et celle du poète seraient-elles accrues, si Valéry avait un jour, après tant d'autres, rédigé à la hâte, pour une quelconque revue touristique, une page exaltant des beautés naturelles universellement reconnues ? « L'Ile ne s'invente pas. » Le trop rapide contact de 1929 ne lui parut sans doute pas suffisant pour porter un de ces jugements définitifs auxquels d'autres (dont la connaissance de la Corse ne fut pas plus profonde) se sont complu, sur la nature corse, sur le caractère des habitants. Mais les poèmes en prose sur Lonzo et Coppa ne valent-ils pas vingt pages descriptives sur Porto ou Bonifacio ?

Sur le plan de l'art, une question se pose maintenant. On a recherché, on recherchera encore, dans l'ascendance italienne de Valéry l'explication de telle ou telle tendance de son esprit, et cette recherche est fort légitime. La note « Italianità », à laquelle faisait allusion le

1. *Correspondance*, vol. I. Lettre du 19 mars 1842, à Ernest Chevalier.
2. *L'Annu Corsu*, 1931.
3. A la demande de Jean-Luc Gallini, président des Corses de la Régence, j'avais sollicité Paul Valéry pour une conférence à Tunis. Il m'écrivit de Giens, le 26 août, pour me dire ses regrets : « Je suis débordé. Mon travail personnel est arrêté, et je plie sous le faix des besognes extérieures. »

Professeur Mondor, et que rappelait Madame de la Rochefoucauld, est, dans ce sens, un document intéressant.

Nous voudrions que l'on tînt compte également de l'aspect corse de la question, et que les documents multiples et concordants que nous venons de verser au dossier fussent pris en considération au même titre. « Etat d'insularité... ; manière d'être qui a pour caractère de regarder sa pensée en l'isolant en quelque sorte comme au milieu d'une mer... » sont, nous semble-t-il, des expressions tout aussi importantes que « goût du réel poussé à l'essentiel » ou « insouciance et profondeur ». Cette « solitude portative » dont Henri Mondor parlait dans son discours n'est-elle pas à rapprocher de « l'état d'insularité » ? Y a-t-il, dans l'œuvre de Valéry, des traits que l'on pourrait considérer comme relevant de cet « esprit corse » dont nous avions, en 1929, tenté l'analyse [1] ? C'est là une étude qui dépasse notre actuel propos.

PAUL ARRIGHI.

1. « Enquête sur l'esprit corse », éditions de l'*Annu Corsu*.

COMPTES RENDUS

Léon Petit, **La Fontaine et Saint-Évremond ou La Tentation de l'Angleterre**. Ouvrage publié avec le concours du C. N. R. S. Toulouse, Éditions Privat, 1953. 412 pages in-8°.

Le titre de cet ouvrage n'en dit pas clairement le vrai sujet, et son sous-titre ne réussit qu'en partie à écarter des erreurs possibles. Ce que M. Léon Petit nous apporte, c'est une étude des rapports de La Fontaine et de Saint-Évremond avec le monde anglais.

Cette étude, il l'a faite avec beaucoup d'attention et de soins, une honorable connaissance de la littérature du sujet, un souci d'exactitude scrupuleuse. Il lui est arrivé d'ajouter aux sources imprimées des pièces d'archives, il a consulté les dossiers bleus de la Bibliothèque Nationale et les papiers des Affaires étrangères.

Tel qu'il est, son livre donne un exposé commode de la matière traitée. Sur certains points, ses précisions ne sont pas négligeables. Pour prendre un exemple, les textes qu'il apporte pour établir que la duchesse Mazarin s'est probablement suicidée fournissent de ce fait une intéressante démonstration qu'on ne trouverait peut-être pas ailleurs.

Dans ce livre ordinairement bien informé, on s'étonne pourtant de certaines erreurs, qui ne sont sans doute que des *lapsus*. Quand on lit « du sieur Algernon, de Sidney » (p. 70), on n'imagine pas que M. Léon Petit n'ait jamais entendu parler d'Algernon Sidney. Une fiche mal prise explique sans doute qu'il attribue une lettre à « un certain abbé Dubois » (p. 97), alors qu'il s'agit de l'abbé Du Bos, dont l'étonnante correspondance forme la partie la plus précieuse de l'inestimable recueil de Gigas. Il n'est pas non plus légitime de dire qu'en 1637 Saint-Évremond fit la connaissance des maréchaux d'Albret, de Créqui et de Clérambault (p. 89), puisque ces officiers ne devinrent maréchaux que plus tard. Faut-il enfin parler de cet Edgar le Pacifiste que M. Léon Petit signale au troisième siècle de notre ère (p. 51), et qui ressemble tant à Edgar le Pacifique lequel naquit en 934 !

On souhaiterait aussi que M. Léon Petit prît davantage garde à la correction de son style. Certaines négligences font souffrir. Il n'est pas permis de dire que M. Cohen « a sévèrement jugé cette position morale embrassée par son héros » (p. 285), car s'il est difficile de se représenter une « position morale », il est tout à fait impossible qu'on puisse l'embrasser. Et que penser de ceci : « L'œuvre... est assez connue pour qu'il soit besoin d'en redire ici la teneur » (p. 229), où M. Léon Petit « contamine » deux constructions : *l'œuvre est trop connue pour que...* et *l'œuvre est assez connue pour qu'il ne soit pas...* C'est là une faute que l'on commence à rencontrer. Elle n'en est pas moins fâcheuse.

A. Adam.

Théo Hénusse, **Une pièce de Molière inconnue.** Éditions Biblis, Bruxelles, 1954. In-8° de 555 pages.

M. Hénusse est le possesseur de l'unique exemplaire connu d'un recueil collectif du XVII^e siècle : *Nouvelles poésies et prose galantes*, chez Estienne Loyson (1661), dédié à la Grande Mademoiselle par son demi-frère Louis Roger, bâtard de Gaston d'Orléans. Feuilletant l'ouvrage, il a été frappé, dit-il, par l'accent moliéresque d'une églogue anonyme où l'on voit la bergère Iris faire à sa sœur Philis la confidence de son amour pour Lisis, puis Lisis lui-même déclarer sa flamme à Iris et obtenir d'elle un tendre aveu. C'est cette « pièce » de 402 vers que l'auteur publie sous le nom de Molière, avec 372 pages de notes, 83 pages de commentaires, des variantes, et une copieuse notice bibliographique.

La « démonstration » de M. Hénusse est menée avec une fougueuse allégresse qui risquerait d'en imposer si l'on n'était mis en garde par l'excès même de cette assurance : « Je m'épouvantai de constater que ma conviction s'était faite en une minute et de pressentir que rien ne pourrait l'ébranler. » (p. 407.) Inquiétant aveu ! En fait, l'auteur ne présente *aucun* argument d'ordre historique, biographique, ou bibliographique qui puisse étayer, si peu que ce soit, son attribution. Sa méthode, — et il en est fier, — consiste en « un recours constant aux seuls critères internes ». (p. 18.)

C'est ainsi qu'il retrouve la situation de l'églogue (« confidence amoureuse provoquée ») dans quatre comédies de Molière, — comme si l'églogue, la comédie, la tragédie, et, d'une façon générale, tous les genres dialogués, ne se nourrissaient pas de « confidences amoureuses provoquées ».

Mais surtout, sous prétexte que Molière, affecté de « régressivité » et d' « analisme » (p. 421) ne cesse de se répéter d'une œuvre à l'autre, M. Hénusse étudie l'églogue mot après mot, et ne fait grâce d'aucun rapprochement avec les vers et la prose de Molière. Il découvre ainsi, à défaut de vers entiers, un certain nombre d'hémistiches communs. Ces hémistiches sont tous d'une extrême banalité (« Puisque vous le voulez », « N'appréhendez-vous point ? ») et souvent empruntés aux clichés de la langue galante (« Mon amoureux martyre », « de mon amour extrême », « un bien si précieux »).

Enfin M. Hénusse relève une foule de mots groupés ou isolés dans lesquels il découvre la signature de Molière. (« Laissez-moi.... Et je veux.... Après tout.... Pour moi... Eh bien... Mais enfin.... Allons... ».)

A force de multiplier les rapprochements fragmentaires ou insignifiants, M. Hénusse prouverait que l'auteur de l'églogue et Molière ne font qu'un parce qu'ils parlent tous deux la langue du XVII^e siècle.

En fait, cette œuvre peint des caractères conventionnels et inconsistants, des sentiments d'une extrême banalité, avec une expression oscillant entre la platitude et la préciosité ridicule. Molière ne pouvait pas écrire, dans le temps qu'il donnait *Les Précieuses* :

Hélas ! en soupirant, que ne puis-je expirer.
Ou : Si vous souffrez enfin que je souffre pour vous.
Ou : Beaux yeux, vous me brûlez, mais vous êtes couverts,
Hélas ! que feriez-vous, si vous étiez ouverts ?
Ou (les ruisseaux) :
Paraissent amoureux de leurs rives fleuries,
Et leurs eaux, en coulant, semblent dire en secret,
Beaux lieux, nous vous quittons, mais c'est avec regret.
Ils font voir leur douleur par leur triste murmure.

Bref, à aucun moment l'on ne retrouve la « respiration » de Molière, ce souffle énergique et puissant, cet accent souverain et parfois un peu dur, ces saillies qui éclairent une âme, marquent un caractère et éclatent même au milieu des galanteries convenues de ses Comédies pastorales. Ici tout est

mollesse, complaisance alanguie, lenteur sinueuse, mélodie facile et plate. L'églogue ne peut être de Molière.

Aussi bien n'est-elle pas de lui. Elle est, selon toute vraisemblance, du poète de ruelle Mareuil. Voici les faits qui militent en faveur de cette attribution.

Un passage de l'églogue (v. 292-298) reproduit textuellement, ou avec d'infimes modifications imposées par le mètre, plusieurs vers d'un poème de cinq stances, paru, dès 1653, dans la première édition du *Recueil Sercy*. « Doutes amoureux heureusement finis. » Voici les deux textes (cet emprunt a échappé à M. Hénusse) :

Églogue.

Quitteriez-vous pour moi le titre
[d'insensible
Vous qu'il semblait qu'Amour ne
[pouvait enflammer,
Iris, ma chère Iris, pourriez-vous
[bien m'aimer ?
Vous qui dessous le Ciel n'avez point
[de pareille,
Délices de nos yeux, jeune et rare
[merveille,
Vous pour qui tant de cœurs se sentent
[consumer,
Iris, ma chère Iris, pourriez-vous bien
[m'aimer ?

Stances.

Vous qui méprisez tout, jeune et rare
[merveille,
Pourriez-vous bien m'aimer ?
. . . . . .
Vous qu'il semblait qu'Amour ne
[pouvait enflammer,
Quitteriez-vous pour moi le titre d'in-
[sensible,
Pourriez-vous bien m'aimer ?
Vous pour qui tous les cœurs sont en-
[flammés d'amour,
Vous pour qui les héros se sentent
[consumer....

Il paraît incontestable que l'auteur de l'églogue n'est autre que celui des stances. Or ces stances sont signées « M ». A l'exception du fantaisiste Paul Lacroix (*Poésies diverses attribuées à Molière*, 1869), personne n'a jamais admis qu'un tel poème pût être de Molière. Et M. Hénusse, en particulier, juge de la façon la plus sévère une attribution aussi injurieuse pour la mémoire de Molière (p. 14-19).

Cet « M. » perd son mystère si l'on remarque qu'à la suite des cinq stances se trouvent dans le *Recueil Sercy* six stances de même structure métrique (à un petit détail près) et de même facture : « L'Innocent malheureux. » Les deux poèmes se succèdent comme les deux actes d'un drame unique [1].

Est-il bien vrai, Philis, qu'enfin je sois vainqueur ?

Puis :

De Philis et du Ciel je suis abandonné.

Or ce dernier poème, jumeau du précédent, et *également signé « M »*, a été attribué à Mareuil par Lachèvre, sur le témoignage formel d'un manuscrit du XVIIe siècle (*Bibliographie des Recueils collectifs de poésies...*, II, p. 677). Preuve complémentaire : un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (Fonds fr., n° 12.680) contient plusieurs poèmes signés « Mareuil » dont l'un « l'Amant victorieux » (f° 174) n'est pas sans rappeler — ou annoncer — l'églogue en plusieurs passages [2].

Rendons l'églogue à Alexandre de Mareuil, fils d'un premier Président au Parlement de Rouen, et frère du poète badin Charleval. Nous entrevoyons sa silhouette grâce au *Dictionnaire des Précieuses* : « Il sait fort bien

1. Dans la 1re édition (1653), ils sont respectivement p. 22-23 et p. 24-25.
2. Cf. en particulier *Églogue* (v. 328) :

Ayant le cœur d'Iris, j'ai tout ce que je veux ;

et poème manuscrit :

Puisque j'ai le cœur de Silvie,
Amour, j'ai tout ce que je veux.

faire des vers (...). Il voit grand monde et est reçu dans les plus belles assemblées des précieuses » (Ed. Livet, I, p. 170). Mais Tallemant des Réaux est moins flatteur : « Il a de l'esprit et fait des vers, mais et sa conversation et ses vers ne valent pas grand chose ; il n'approche pas de Charleval ». (Éd. Paulin Paris, VI, p. 495.)

M. Hénusse, pourtant, n'a pas tout à fait perdu son temps, ni sa peine. A défaut de Molière, il a trouvé dans son recueil la première édition connue du *Voyage* de Chapelle et Bachaumont (1661, au lieu de 1663, date jusqu'ici admise) ; il a montré que ce recueil, à l'existence éphémère, a reparu, amputé du *Voyage* sous le titre : *Les Plaisirs de la Poésie Galante, Gaillarde et Amoureuse*, sans lieu ni date. Il a tenté d'esquisser une explication de cette mutilation. Cette voie, sagement bibliographique et historique, offre moins de périls que les éblouissements de l'intuition, et les « évidences » de la critique interne.

S. Jeune.

Arthur Ferrazzini, **Béat de Muralt et Jean-Jacques Rousseau. Etude sur l'histoire des idées au XVIII^e siècle.** La Neuveville, Suisse, Ed. du Griffon [1951]. Un vol. in-8° de 189 pages.

Grâce à cet excellent petit ouvrage, la dette si souvent mentionnée de Rousseau envers les *Lettres sur les Anglais, les Français et les Voyages* peut maintenant être mesurée ; mais cette mise au point ne constitue qu'un aspect de la question d'ensemble étudiée par l'auteur : celle des rapports de tous ordres entre les deux écrivains, y compris une confrontation de leurs attitudes religieuses respectives.

Une douzaine de chapitres denses se répartissent entre trois parties (signalons que les titres des ch. II et III et leur pagination sont intervertis dans la *Table des Matières*). La première s'ouvre sur un état de la question après les interprétations de J. Texte, E. Ritter, G. de Reynold, P.-M. Masson, I. Benrubi, D. Mornet, G. R. Havens, etc. Partant d'un examen critique de ces études partielles, dont il se propose de faire la synthèse, l'auteur dresse une biographie parallèle des deux écrivains. Celle de Muralt est nécessairement succincte : sa vie (1665-1749) demeure mal connue, la date même de son voyage en Angleterre étant incertaine. Il importe cependant de rappeler que le voyageur dont on connaît surtout les *Lettres sur les Anglais et les Français* devient dans ses dernières années un piétiste, auteur de curieuses *Lettres fanatiques* (1739), et banni pour ses idées religieuses de plusieurs villes de sa patrie. S'il n'est pas établi que Rousseau ait connu ce dernier écrit (p. 34), la date à laquelle il lut les *Lettres sur les Anglais et les Français* est déterminée par un manuscrit conservé à la Bibliothèque de Neuchâtel — un « cahier de brouillon » sur lequel Rousseau a entrecoupé de réflexions personnelles la transcription de notes de lecture. M. Ferrazzini soumet ce document à une étude méthodique, établissant que cette lecture précède immédiatement la genèse de la *Lettre à d'Alembert* et de *La Nouvelle Héloïse*.

La deuxième partie de l'ouvrage précise la nature et l'étendue des emprunts à Muralt : on les relève surtout dans ces deux écrits, et l'influence des *Lettres* va ensuite décroissant, mais sans devenir négligeable — du moins jusqu'à la période des chefs-d'œuvre, 1761-1762. Comment faire la part, dans l'information anglaise de Rousseau, de ce qui revient à Muralt, d'une part, et, d'autre part, à Voltaire, à Prévost, à Le Blanc, à Montesquieu, à Richardson, à Addison, etc. ? Tâche délicate, que l'auteur entreprend avec courage et prudence. Rejetant la vue souvent admise, selon laquelle « Milord Edouard » viendrait tout droit de Muralt (p. 58), il relève « des traits typiquement muraltiens » dans la *Lettre à d'Alembert* et l'*Héloïse* ; Rousseau

ne trouve pas seulement chez son compatriote des renseignements sur l'Angleterre, mais une critique du théâtre sur le plan moral, à laquelle il emprunte des arguments originaux (p. 85-87) ; la conclusion de la *Lettre à d'Alembert* reprend la thèse de la *Lettre sur les Voyages*, et s'inscrit dans la tradition des « revendications de l'helvétisme littéraire au XVIII^e siècle » (p. 93). Dans sa critique de la société française, Rousseau est également redevable à Muralt, compte tenu de l'évolution des mœurs : le Paris de Muralt est vieux de soixante ans lorsqu'écrit Rousseau.

Les cinquante dernières pages étudient un problème auquel se sont heurtés tous les grands interprètes de la pensée religieuse de Rousseau, et principalement P.-M. Masson : quelle a été en ce domaine l'influence du piétisme, et éventuellement des *Lettres fanatiques* de Muralt ? Sur le deuxième point, M. Ferrazzini répondait déjà dans sa première partie, nous l'avions vu ; mais la question n'était pas pour autant résolue. Situant le piétisme par rapport au rationalisme (p. 133), au déisme (p. 136), l'auteur s'engage dans une discussion serrée qui aboutit à une réfutation de la thèse de P.-M. Masson sur le « piétisme » de Rousseau : l'étude comparée des doctrines religieuses des deux écrivains montre que « Rousseau restait un chrétien en marge du calvinisme et en marge du piétisme, à la fois trop hardi pour se voir accorder une place dans l'Église de son enfance, et trop timide pour devenir un animateur de secte, un mystique véritable » (p. 173).

Le bilan négatif de cette troisième partie ne la rend pas moins précieuse à tous ceux qui s'intéressent aux idées religieuses de Rousseau. La conclusion mesurée de l'ouvrage ne décevra que les amateurs de sensations fortes : « Sans Muralt, Rousseau eût été ce qu'il fut ; mais le seul fait qu'à un moment décisif, Muralt eût participé à l'évolution spirituelle de Rousseau, posait un problème intéressant. » Il importait de préciser, donc de limiter, l'influence de Muralt ; travail ingrat, que M. Ferrazzini a mené avec une parfaite modestie. S'il affirme qu'en matière de religion (p. 165-168) et d'éducation (p. 181) Rousseau ne doit rien à son compatriote, il croit que ce dernier a confirmé Jean-Jacques dans son repli sur soi (p. 176), et a relevé un certain nombre d'emprunts indéniables. Cet utile ouvrage, par ailleurs élégamment présenté, se recommande par ses belles qualités scientifiques de désintéressement, de rigueur et de probité.

J. Voisine.

Pierre-Paul Plan, Table de la Correspondance générale de Jean-Jacques Rousseau. Avec une Introduction et des Lettres inédites publiées par Bernard Gagnebin. Genève, Droz, 1953. Un vol. in-8° de XL-267 pages.

L'érudit bibliophile genevois Pierre-Paul Plan, dont M. Gagnebin dans son Avant-Propos retrace brièvement la carrière littéraire parisienne — de 1891 à la veille de la dernière guerre — connaît aujourd'hui le sort de son prédécesseur Théophile Dufour. De même que ce dernier était disparu trop tôt pour assumer lui-même la publication des vingt volumes de la *Correspondance générale* de Rousseau, de même P.-P. Plan, qui s'était chargé avec piété et modestie de cette lourde tâche, n'a pu mettre la dernière main à ce complément indispensable qu'est la *Table* contenant l'index des noms cités et celui des quelque 450 correspondants. « Bien que terminée en 1935, elle n'a été mise à l'impression qu'après la mort [en 1951] de l'auteur, qui l'aurait peut-être retouchée. »

Un « Complément à la Correspondance générale » rassemble au début du volume une vingtaine de lettres non recueillies dans les vingt tomes, et pour la plupart inédites. Signalons une erreur d'identification (p. XXV, n. 2) sur le billet n° 3183 *bis*, de Rousseau à Richard Davenport, daté de Wootton, 2 décembre 1766. Le *P. S.* fait allusion à la « belle correspondante » de Thé-

rèse Levasseur : Il s'agit bien de Mary Dewes, comme la conjecture la note ; mais comment le « cher frère » pourrait-il être Bernard Granville, *oncle* de Mary comme le précise l'éditeur lui-même ? Le « cher frère » est Court Dewes, ce jeune Anglais qui, comme le rapporte L.-J. Courtois dans son *Séjour de J.-J. Rousseau en Angleterre* (p. 100, n. 2) et dans sa *Chronologie critique* (p. 223), voudra rendre visite à Rousseau rue Plâtrière, en novembre 1776, mais se verra interdire la porte par Thérèse (au lendemain de l'accident de Ménilmontant).

Aux lettres ainsi recueillies, il conviendrait d'ajouter au moins celles que nous indiquons ci-dessous :

1° Rousseau à Deleyre, Motiers, 20 décembre 1764. Publiée, d'après la copie prise par Boswell, dans les *Private Papers of James Boswell from Malahide Castle* [...], Prepared for the Press by G. Scott et F. A. Pottle [New York], W. F. Rudge, vol. IV, 1928 — lettre reproduite dans *Boswell on the Grand Tour : Germany and Switzerland*, ed. by F. A. Pottle, New York, Toronto et London, 1953, pp. 327-329 (il est fait allusion à cette lettre, retrouvée il y a une trenatine d'années, dans la *C. G.* de Dufour, n° 2452, XII, 362).

2° Rousseau à Boswell, *id.*, m. date, publiée en 1928 dans les *Private Papers*, d'après le ms. original conservé à Yale University. Reproduction photogr. de l'original dans *Boswell on the Grand Tour : Germany and Switzerland*, p. 272 (allusion à cette lettre dans *C. G.*, vol. XII, p. 173, n. 1, et p. 188, n. 2).

3° Boswell à Rousseau, Auchinleck, 25 mars 1766.

Un extrait de cette lettre encore inéd. (ms. original à Yale) a été publié par R. A. Leigh dans son article *Boswell and Rousseau*, *M. L. R.*, July, 1952, p. 306.

4° Rousseau à Boswell, Wootton, 4 août 1766.

La lettre effectivement envoyée (ms. orig. à Yale) publiée dans les *Private Papers* en 1934 (vol. XVIII, p. 345-346), diffère sensiblement, notamment par l'addition d'un *P. S.*, du brouillon conservé à Neuchâtel, et dont le texte figure dans la *C. G.*, n° 3 89. — La « Table analytique » de P.-P. Plan fait allusion (p. 24, col. 1) à ce billet qui « semble (...) avoir mis fin aux relations de Jean-Jacques et de Boswell ». En fait, on sait maintenant par le *Registre* inédit des lettres envoyées par Boswell (Yale Univ.) que Boswell écrivit encore à Rousseau et à Thérèse deux lettres aujourd'hui perdues, datées du 11 août 1766 (v. l'art. cité de R. A. Leigh).

5° Rousseau à Davenport, Wootton, 18 novembre 1766. Réimpr. par E. A. Wasserman d'après le texte donné par le *European Magazine* de Londres, New Series, n° 1, 1825, dans *Unedited Letters* [...], *M. L. N.*, Febr., 1951, p. 77 et suiv.

6° Rousseau à Davenport, *id.*, 21 fév. 1767. — Même source.

7° Du m. au m., *id.*, 14 mars 1767. — Même source.

8° Du m. au m., *id.*, 23 mars 1767. — Même source.

9° Dr. Ch. Burney père à Rousseau, Londres, 1er mars 1771. — Publié par R. A. Leigh, d'après le brouillon autogr. en sa possession, *R. L. C.*, avr.-juin 1951, p. 172. Cet art. de M. Leigh établit (p. 173, n. 1) que la réponse de Rousseau, telle qu'elle est publiée dans la *C. G.*, n° 4019, est incorrectement datée et donnée à tort comme inédite.

Sous le titre « Lettres à retrouver », ne sont mentionnées que trois lettres, passées dans des ventes d'autographes entre 1936 et 1940. Le propos de l'éditeur n'était évidemment pas de signaler toutes les lettres disparues dont l'existence semble raisonnablement confirmée, mais seulement celles dont une trace a pu être retrouvée récemment. Même ainsi limitée, la liste pour-

rait certainement être grossie par les indications de nombreux chercheurs ou amateurs.

Dans quatre pages de « Notes critiques »[1], M. Gagnebin rappelle plusieurs importants articles publiés depuis 1938 et dans lesquels, successivement, M. Roddier, M. Guillemin, Mme Hermine de Saussure, ont attiré l'attention sur les erreurs de dates, sur le texte incomplet ou déformé, que présentent de nombreuses lettres publiées dans la *C. G.* D'autres corrections sont fournies par P.-P. Plan et par M. Gagnebin lui-même.

On peut trouver longue la « Table analytique » : sans doute n'était-il pas nécessaire de résumer de façon si détaillée tant de lettres, ni d'en extraire de si longues citations. C'est que cette Table n'est pas le sec répertoire qu'on attendrait. Une personnalité vivante s'y révèle dans mainte rubrique ; tantôt s'expriment les sympathies pour Rousseau : « Lettre hypocrite de Diderot à Rousseau ». — « Deux autres lettres encore plus hypocrites » (p. 66, col. 2) ; tantôt c'est de Rousseau lui-même qu'on nous invite à sourire, en rapprochant ironiquement les élogieux commentaires que lui suggère sur le moment la réponse de Voltaire à sa *Lettre sur la Providence*, de la version que donneront plus tard les *Confessions* (p. 241, col. 2) ; ailleurs c'est une jolie définition : « Wintzenried (...) Garçon perruquier, greluchon de Mme de Warens » (p. 251, col. 1). La saveur de ces discrètes appréciations compense-t-elle entièrement les inconvénients d'une présentation pas toujours rigoureuse ? Avouons, au risque de paraître pédant, que la « Table des correspondants » serait plus utile encore si quelque convention typographique simple permettait de distinguer entre les lettres envoyées par Rousseau et celles à lui adressées ; que nous ne voyons pas bien quelle règle préside, dans la « Table analytique », à l'attribution de dates (fort utiles) de naissance et de décès à certains personnages plutôt qu'à d'autres. Pourquoi l'orthographe courante Deyverdun, adoptée p. 251, col. 1, est-elle abandonnée p. 65, col. 2 au profit de l'orthographe (étymologique ?) De Yverdun ? Le prénom de ce personnage est-il effectivement *George*, sans s, ou n'est-ce là qu'une graphie s'expliquant par son long séjour en Angleterre ? Les patronymes anglais sont d'ailleurs assez mal traités dans l'ensemble. On trouvera ci-dessous quelques erreurs relevées pour la plupart dans ce domaine limité, le seul que nous ayons examiné d'un peu près.

Ailly (Miss). Orthogr. de Rousseau. Davenport (lui-même assez fantaisiste dans son orthographe) écrit ALLY.

(Notons une fois pour toutes que s'il est légitime de respecter la graphie de Rousseau, il conviendrait, le cas échéant, de renvoyer au nom correctement orthographié.)

Allesbury. Lire Aylesbury.

Brooke Boothby. Devrait être changé en Boothby, Brooke (plus tard Sir Brooke). Rousseau lui confie le ms. du *premier* dialogue, et non des deux premiers (p. 30 col. 1). Th. Dufour, *C. G.*, XVI, 262, dit « le manuscrit du premier livre ».

Camden (p. 34, col. 2). Lire *1714*-1794 et non 1774-1794.

1. Aux articles mentionnés par M. Gagnebin dans ses notes critiques viennent de s'en ajouter deux :

a. celui du professeur F. C. Green, dans *French Studies*, Jauuary, 1955 ; *Letters of Milord Maréchal to Rousseau* : ces pages corrigent et complètent, d'après le texte des manuscrits de Neuchâtel, neuf lettres publiées dans la *C. G.*, et huit autres publiées jadis par Streckeisen-Moultou (*Amis et Ennemis...*, t. II) et non recueillies par Dufour dans la *C. G.*.

b. Celui de Sir Gavin de Beer, dans *Genava*, n. s., t. III, Genève, 1955, p. 1-38 : « Quelques considérations sur le séjour de Rousseau en Angleterre. » Cet important article signale et corrige plusieurs autres erreurs, portant surtout sur des dates. Il apporte aussi des rectifications à l'ouvrage classique de L. J. Courtois sur ce sujet.

Dewes, Court (frère de Mary Dewes) est omis (v. *supra*).

Dutens, Louis (p. 81, col. 1) est donné par Courtois, à juste titre pensons-nous, comme *cousin* et non seulement *ami* de Frédéric Dutens.

Herwey. Lire Hervey.

Johnson. Sans prénom : est bien « ami de Boswell », mais il conviendrait de préciser qu'il s'agit, non d'un inconnu, mais du Dr. Samuel Johnson, l'écrivain.

Lighfoot. Lire Lightfoot.

Littleton. L'orthogr. courante est Lyttelton.

Nuneham. Deux personnages sont ici confondus : Simon, vicomte Harcourt de Nuneham-Courtenay, connu sous le nom de Lord Harcourt, ambassadeur extraordinaire à Paris en 1768 (1714-1777), et son fils, ami et correspondant de Rousseau : George Simon (1736-1809) connu sous le nom de Lord Nuneham jusqu'à ce que la mort de son père le fasse accéder au titre de Lord Harcourt (en 1777 : pour Rousseau, qui meurt en 1778, il restera toujours « Milord Nuneham ». Davenport orthographie son nom « Newnham »).

Il est évident qu'on ne saurait de bonne foi fonder sur le nombre de ces erreurs une estimation de celles qui auraient pu se glisser dans les rubriques consacrées aux Suisses et aux Français. Un index de cette importance ne saurait être parfait, pas plus qu'une « Correspondance générale » ne saurait jamais être complète. Les successeurs de Théophile Dufour et de Pierre-Paul Plan, nous l'espérons, auront à cœur de ne pas considérer comme achevée la grande tâche qui a déjà mobilisé tant de dévouements érudits et qui ne saurait se poursuivre ailleurs que dans la ville du « Citoyen ». Ils seront assurés de l'active sympathie de tous les *dix-huitièmistes*.

Jacques Voisine.

Edward D. Seeber et Henry H. H. Remak, **Œuvres de Charles-Michel Campion, poète marseillais du XVIII^e siècle.** Indiana University Publications, Humanities series n° 11, 1945. In-8° de 300 pages.

Ils sont rares, à coup sûr, ceux qui ont entendu prononcer le nom de Charles-Michel Campion, né à Marseille en 1734, qui eut un emploi dans le contrôle des fermes, qui résida en cette qualité à Antibes, puis à Orléans, 1765-1776, enfin dans sa ville natale, où il mourut en 1784. Un provincial, on le voit, — mais qui, dans ses diverses résidences, fut l'ami des meilleurs esprits, et dont on apprécia, dans les cercles, les aimables dons : poète, on va en juger, surtout dessinateur et graveur ; et, comme artiste, il acquit de son vivant une notoriété de bon aloi : encore aujourd'hui ses gravures attirent les connaisseurs.

Ses productions poétiques n'avaient pas été publiées : on en a signalé plusieurs manuscrits devenus introuvables, — sauf un qui, acheté à Marseille par un amateur germanique, vient d'être édité par l'*Indiana University*, circuit qui est un signe des temps. Le recueil étant jusqu'à présent inédit, il n'est pas superflu d'en préciser le contenu. Passons sur quelques pièces variées, et sur une comédie en deux actes avec chants, inspirée d'un conte de Marmontel, *Le Mari sylphe*. Campion a pratiqué de préférence les compositions de longue haleine ; les unes se rattachent aux successives étapes de sa vie, — *Un Voyage en Italie*, prose et vers entremêlés, à la manière de Chapelle et Bachaumont, — *Le Loiret ou la peinture en paysages* en quatre chants, à la fois descriptif et didactique, art de peindre et souvenirs de l'Orléanais, — *L'Horloge détruite ou la journée marseillaise*, où, prenant prétexte d'un événement local, le poète chante le passé et décrit le présent de la cité où il finit ses jours. D'autre part, *Le Village abandonné* traduit de

Goldsmith, et *L'Hermite du Northumberland*, traduit de Thomas Percy : ces deux traductions, par leur date, autour de 1770, intéressent l'histoire des rapports littéraires franco-anglais. L'œuvre, au total avec ces 250 pages, n'est pas sans signification sur les goûts et les curiosités du temps, bien que l'auteur ne soit guère plus qu'un amateur facile, élégant et prosaïque.

L'édition qu'on nous envoie d'Amérique a été exécutée avec les plus grands soins : les éditeurs sont venus s'informer sur place ; ils ont rassemblé dans une introduction solide tous les documents utiles ; pour chaque poème, des notices et des notes pertinentes. La bibliographie est copieuse ; on pourrait y ajouter maintenant la plaquette de Louis d'Illiers, sur *Les Jarente*, parue en 1948 (Monaco, éd. du Rocher), car notre Campion y figure, comme habitué du cercle lettré qui entourait à Orléans le célèbre prélat Jarente, l'un et l'autre étant provençaux. Avec sa présentation impeccable, avec sa profusion d'estampes dues, la plupart, au poète artiste, c'est un livre de luxe comme on aimerait en avoir pour de plus notoires écrivains : l'érudit y trouvera son compte, et aussi le bibliophile.

A. Brun.

H. van der Tuin, Les vieux peintres des Pays-Bas et la littérature en France dans la première moitié du XIX^e^ siècle. Paris, Nizet, 1953. Un vol. in-12 de 142 pages.

M. van der Tuin, dont on connaît l'excellente thèse sur *L'évolution psychologique, esthétique et littéraire de Th. Gautier* — laquelle préludait, voici plus de vingt ans, à ces études de caractérologie littéraire aujourd'hui en faveur, — avait depuis longtemps entrepris d'amples recherches touchant les influences de la peinture flamande sur le romantisme français : étude d'art et littérature comparés, suivant un genre, là encore, où l'on vient de plus en plus aujourd'hui. Dans un premier volume, paru en 1948 et dont nous avons rendu compte dans cette revue, il suivait les fluctuations de la critique française devant la peinture flamande, progressivement mieux connue grâce aux voyageurs et aux galeries de tableaux constituées en France à la faveur des conquêtes impériales. Dans un second volume, il dégage l'influence proprement littéraire : thèmes et genres qui s'imposent peu à peu aux poètes, aux romanciers, aux auteurs dramatiques.

L'étude se divise en deux grandes parties. Dans la première, M. van der Tuin suit les infiltrations durant la Révolution et l'Empire : influence restreinte, où la personne même et la vie plus ou moins romancée des peintres flamands tient large place, où leur art est principalement loué pour sa vérité, parce qu'il sait retrouver la nature. Mais ces thèmes se développent surtout dans la littérature plus populaire, notamment dans les comédies à vaudevilles. On n'en trouve que quelques échos dans la poésie, à peu près rien dans le roman. Ni B. Constant, ni Sénancour ne s'intéressent à la peinture flamande. M^me^ de Staël ne s'y réfère pas dans son livre *De l'Allemagne*, et Chateaubriand n'en fait que des mentions décevantes. A propos du « genre grotesque », selon lequel des peintres grecs représentaient des boutiques de barbiers ou des ânes, il ajoutait : « C'est l'école flamande » ; et ailleurs : « Quand Rubens dessine bien, il peint mal ; le grand coloriste perdait sa palette quand il retrouvait son crayon » (p. 48). Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, il se montrera plus juste : « Où les peintres flamands ont-ils dérobé la lumière dont ils éclairent leurs tableaux ? Quel rayon de la Grèce s'est égaré au rivage de la Batavie ? » (p. 48-49). Mais les idées auront alors évolué.

La seconde partie suit en effet l'extension du mouvement. Après une décennie intermédiaire (1820-1830), peu riche de textes significatifs, très vite, en liaison avec une curiosité grandissante et l'effervescence générale des esprits, un véritable engouement se propage. Exploitation plus ou moins

romancée encore des biographies, poétiques impressions et transpositions d'art sur nombre de toiles désormais célèbres, allusions et rappels dans les genres les plus variés, la peinture flamande se révèle alors assez riche pour entraîner les imaginations dans les sens les plus divers : réalisme truculent, magie du mystère et du fantastique, intimisme, sentiment profond de la nature, jeux prestigieux de lumière et de couleurs. Ainsi s'exerce une multiple influence, d'après les multiples tendances du romantisme lui-même. Ce n'est qu'avec Champfleury et son école qu'elle s'infléchira décidément vers le réalisme.

On voit l'intérêt des suggestions, le jour qu'elles projettent sur l'évolution même des courants littéraires. Certes, M. van der Tuin ne se flatte pas de dépouillements exhaustifs, quand il lui fallait explorer à travers tant d'œuvres secondaires ou obscures. Nous pourrions ajouter çà et là d'autres textes, allonger les listes de références. L'on pourrait analyser aussi de plus près quelques-unes des réussites les plus originales, en particulier les admirables variations hollandaises d'Aloysius Bertrand. Nous insisterions pour notre part davantage sur la réaction à laquelle Rubens, Jordaens, Téniers ont aidé contre ce que Gautier appelait le « romantisme de la pâleur et des crevés » : peinture à pleine pâte qui restituait tout leur prix aux larges épanouissements. On songe à la joyeuse Flamande qui versait la bière aux bohèmes du Doyenné, aux confessions humoristiques des *Feuillets d'album d'un jeune rapin*, à cette conversion — le mot n'est pas trop fort — à laquelle l'adepte de Rubens incite le tim de apprenti : « Quelle superbe chose ! s'écriait le jeune homme à tournure anversoise. Comme c'est tripoté ! comme c'est torché ! quel ragoût ! quelle pâte ! quel beurre ! Il est impossible d'être plus chaud et plus grouillant. » Et devant un modèle adéquat : « Faites une pochade d'après cette gaillarde ! Voilà des hanches un peu Rubens et un dos crânement flamand [1]. »

Mais M. van der Tuin n'en assemble pas moins heureusement une foule de textes curieux, probants, dont beaucoup exhumés avec un rare bonheur. Il les commente et les encadre avec autant de justesse que de goût, en un français aisé, particulièrement méritoire pour un étranger. Et tout en apportant beaucoup, il ouvre des perspectives pour de nouvelles enquêtes. « Les peintres italiens, espagnols et français, constate-t-il, ont influencé la littérature française aussi fortement que les peintres flamands ou hollandais. Il serait intéressant de consacrer une étude comparative à ces influences diverses, afin de pouvoir estimer à sa juste valeur l'apport de chaque école. » Espérons que lui-même poursuivra en quelques-uns de ces sens d'aussi fécondes recherches.

René Jasinski.

Victor Brombert, **Stendhal et la voie oblique. L'auteur devant son monde romanesque**. Paris, Presses universitaires de France, Institut d'Études françaises de Yale University, 1954. Un vol. in-8° de IV-175 p.,

M. Victor Brombert avait déjà fait pressentir l'essentiel de son dessein dans une communication au Congrès stendhalien de Parme, en septembre 1950, sous le titre : *Stendhal, romancier des interventions* [2]. C'est, en effet, sur une étude particulière des « interventions » de l'auteur dans ses romans, et notamment dans *Le rouge et le noir*, qu'il construit son livre. Pourquoi, précisément, ce roman-là, il ne nous le dit pas, ce me semble, mais n'aurait-

1. *Contes humoristiques*, joints aux *Jeunes-France*, éd. 1878, p. 358.
2. *Aurea Parma*, Parme, 1950, *Omagio a Stendhal*.

il pas lu une curieuse page de Jean Prévost [1] sur cette sorte de « vision binoculaire » que procure l'intervention directe de l'auteur dans la narration ? Elle se termine ainsi : « Dans cette partie si peu étudiée et si importante de l'art de raconter, *Le rouge et le noir* est un chef-d'œuvre qui n'a jamais été surpassé. »

Je ne vois pas non plus que M. Brombert se préoccupe de définir l'*intervention* ou, plus exactement, de la délimiter. Mais sans doute pourrait-on ergoter sur ce point à l'infini. Convenons simplement qu'il est possible de s'entendre grosso modo sur certains fragments du texte qui correspondent, à n'en pas douter, à des intrusions de l'auteur dans le récit.

M. Brombert a donc inventorié les interventions de Stendhal dans *Le rouge* et les a classées d'après certains caractères, à peu près comme un naturaliste ferait des plantes. Mais sa botanique est fort arbitraire. Voici, en effet, les rubriques de sa classification : digressions, interventions brutales, transitions, incises, emploi du présent, emploi du conditionnel, formules d'aveux, tournures exclamatives, phrases interrogatives, formules de démonstration. Enfin, il a longuement analysé le choix des termes et particulièrement celui des adjectifs, au cours des interventions. Il nous fournit même quelques dénombrements au moins curieux. Ainsi, on relève dans le roman, au dire de M. Brombert, 31 phrases où l'intervention est « fugace » et comme dissimulée, soit à la fin de la phrase pour 13 d'entre elles, soit au milieu pour les 18 autres. On ne compte que 10 interventions interrogatives, mais il y a 50 interventions au conditionnel et la plupart sur le thème de l'amour. On notera aussi que si Stendhal emploie parfois les mots *aimable* et *naturel*, c'est dans la proportion de 1 contre 7 pour le mot *ridicule* et contre 10 pour le mot *sot* ! Il serait certainement abusif de déduire, de l'aperçu qui précède, une condamnation générale *a priori* de ce *new deal* scientifique ainsi appliqué aux problèmes de la création littéraire. Mis en œuvre avec pertinence et précaution, pareil travail peut être précieux, même si ses outrances statistiques ne conduisent pas à des conclusions aveuglantes. Mais encore faut-il, à mon sens, qu'il satisfasse au moins à deux conditions :

— Etre conduit avec toute la compétence requise,

— fournir matière à l'élaboration de résultats d'un véritable intérêt.

Or, sur l'une et l'autre de ces conditions, M. Brombert me paraît en faillite.

L'écriture même de son livre, qu'il a tenu à donner en français, montre trop clairement qu'il ne possède pas assez solidement notre langue pour se livrer à l'analyse minutieuse qu'il a entreprise. Il suffit, au surplus, pour s'en convaincre, de constater l'étonnement de l'auteur devant ce qu'il appelle l' « emploi paradoxal » du mot *sot* dans *Le rouge* : « Il fut sot à mourir toute la journée. » Or, il y a trois siècles au moins que le mot *sot* est utilisé par nos meilleurs écrivains dans le sens, en quelque sorte dévié, mais non point tellement « paradoxal », de *déconcerté*, *interdit*. C'est le lexique de M. Brombert qui est ici en défaut. Il prend texte, d'ailleurs, de cet exemple, pour en arriver à cette séduisante découverte : Stendhal pratiquerait couramment l' « ambivalence » des termes. Il cite d'autres exemples de cette ambivalence, qui ne sauraient davantage nous persuader, car ils sont l'effet d'une disposition d'esprit que M. Brombert n'ignore pourtant pas, puisqu'il la signale dès la page 2 de son livre. Il s'agit de l'*ironie* de Stendhal, laquelle joue, dit-il, « un rôle si vital et si positif dans son œuvre ». En vérité, quand je parlais un peu plus haut de « séduisante découverte », je ne songeais pas que j'utilisais, à mon tour, « l'ambivalence des termes » !

La grammaire de M. Brombert serait-elle aussi déconcertante que son lexique ? Il se demande gravement si l'usage du conditionnel est, chez Sten-

1. Jean Prévost, *La Création chez Stendhal* (1942), p. 152.

dhal, « fruit de l'habitude ou inconsciente imitation de phrases modèles » apprises à l'École Centrale !

Au reste, les insuffisances de l'analyse pourtant laborieuse qu'a menée l'auteur, tout au long du *Rouge*, ne sont pas d'une véritable importance, car, si je ne me trompe, les conclusions qu'il prétend en tirer représentent en fait une sorte de construction préfabriquée. De cette construction, il est bien aléatoire de tracer le plan.

Tout au plus peut-on dire que, selon M. Brombert, Stendhal créateur, que ce soit de romans, que ce soit d'autres ouvrages, est perpétuellement dominé par « la peur du lecteur ». Ces mots, qu'il a trouvés au début des *Promenades dans Rome*, ont rencontré chez M. Brombert une fortune inespérée. Il aperçoit les symptômes de cette *peur* à toutes les étapes de la carrière de Beyle et dès les premières tentatives du jeune écrivain. Il les retrouve trente ans plus tard, dans les marges du manuscrit de *Leuwen*, où Stendhal écrit : « En relisant, se faire toujours la double question : De quel œil le héros voit-il ceci ? De quel œil le lecteur ? » Ainsi, Stendhal n'aurait cessé d'osciller entre deux positions, celle de son héros et celle de son lecteur. Pour être exact, M. Brombert devrait en ajouter une troisième : celle de l'auteur. Je ne sais s'il y a beaucoup d'écrivains, mis à part peut-être les prophètes et les auteurs apocalyptiques, qui ont réussi à s'affranchir de cette « peur » du lecteur, que M. Brombert décèle, à chaque instant, chez Stendhal. Quoi qu'il en soit, cette perpétuelle oscillation entre deux ou trois positions suffit à faire classer l'auteur du *Rouge* dans cette catégorie de déficients mentaux que l'on appelle *instables*, et comme de l'instabilité à la schizophrénie, il n'y a que l'écart d'un certain pédantisme, le mot est bientôt prononcé.

Ceci dit, il ne me convient guère d'entrer dans le détail de la construction édifiée par M. Brombert et dans les ramifications qu'il lui a trouvées. Tout au plus, dirai-je, qu'aux yeux du critique américain, Stendhal, auteur *apeuré* devant les réactions malignes qu'il prévoit chez son lecteur, songe avant tout à défendre ses personnages, en *intervenant*. Il le fait d'ailleurs couramment en se donnant l'apparence de les critiquer sévèrement, et c'est là une constatation qui, elle, n'éveille aucun doute. Comme ces interventions sont généralement plus ou moins équivoques ou sournoises, M. Brombert en arrive à écrire : « *La voie oblique* sera le moyen le plus habituel de cet esprit ombrageux et inquiet. » Ainsi se justifie (?) un titre que l'on était en droit de trouver sybillin.

On peut exprimer le vœu que l'étude des « interventions » de Stendhal dans ses romans soit entreprise avec d'autres moyens et d'une autre manière, qu'il s'agisse du *Rouge*, comme le souhaitait Jean Prévost, ou de tel autre roman. Il faut espérer que des hypothèses plus favorables et mieux étudiées que celles de M. Brombert seront ainsi proposées pour expliquer l'usage extrêmement fréquent que Stendhal fait des interventions. La notion de « peur du lecteur » paraît bien insuffisante, d'autant que des écrivains, comme Flaubert, par exemple, lequel ne paraît pas avoir méprisé son lecteur, n'interviennent pratiquement jamais dans leurs romans. Il y a quelques années, au cours d'une soutenance de thèse en Sorbonne, sur la formation littéraire que s'est donnée Stendhal jusqu'en 1821, Mme M.-J. Durry cherchait à s'expliquer le surprenant hiatus qui sépare le bilan intellectuel acquis par Stendhal, en 1821, de ses grandes œuvres romanesques. Il est notoire, en effet, que jusqu'en 1821 au moins, la préoccupation n° 1 de Stendhal a été l'art dramatique et que celui du roman n'a guère fait, de sa part, l'objet de réflexions. En fait, et quoiqu'il ait écrit *Armance* dès 1826, on voit Stendhal se livrer à des essais de théâtre jusqu'au moment où il écrira *Le Rouge*, et même encore au-delà. On peut se demander si ce n'est pas précisément la quasi-impossibilité où se trouve l'auteur dramatique de pratiquer, dans ses pièces, le système des *interventions*,

qui a déterminé Stendhal à modifier complètement l'orientation de sa poétique, à renoncer au théâtre, — son ambition première, — et à se tourner vers le roman où il pouvait à chaque instant intervenir comme auteur [1].

Peut-être, s'il avait pu prévoir le cinéma et ses artifices les plus modernes, aurait-il pu concilier son goût pour les interventions, avec le système dramatique. J'y songeais, il y a quelques mois, en suivant le grand film d'Autant-Lara, *Le rouge et le noir*, film d'ailleurs estimable sur beaucoup de points. Dans ce film, les dialoguistes ont imaginé d'adjoindre, au texte des répliques, un « monologue intérieur » de Julien Sorel, monologue qui parvient au public, tandis que l'acteur demeure bouche close. Or ce monologue, les dialoguistes l'ont imaginé à peu près de toutes pièces et, trop souvent, sans bonheur. Combien ils auraient été mieux inspirés en substituant à ce monologue intérieur de Julien quelques-unes des *interventions* de Stendhal, choisies parmi les plus caractéristiques et les plus piquantes. Il eût suffi de confier le texte correspondant à un lecteur invisible, différent de tous les protagonistes et doté d'une voix quelque peu sarcastique, correspondant assez bien au ton des interventions stendhaliennes.

FRANCOIS MICHEL.

ANDRÉ MAUROIS, **Olympio ou la Vie de Victor Hugo**. Paris, Hachette, 1954. Un vol. in-8° de 604 pages.

Poursuivant la série de ses « Vies romantiques », M. André Maurois s'est attaché à donner une biographie mise à jour de Victor Hugo. « Pourquoi Victor Hugo ? Parce qu'il est le plus grand poète français et parce que la connaissance de sa vie est nécessaire pour comprendre ce génie tourmenté. » A cette évocation, il a apporté tout son art de conteur et ce goût de la recherche qui s'est confirmé dans ses récents ouvrages sur Proust et George Sand. Le principal mérite de celui-ci est de mettre à la portée du grand public, comme il le dit avec modestie, « ce que l'on sait, dans l'état présent des recherches, de cette grande vie ». En fait, il a réussi là un portrait probe et sympathique. Certes, ces deux qualités ne manquaient ni à Berret, ni à Henri Guillemin, ni surtout à l'intelligente biographie publiée en 1947 par Pierre Audiat, que celle-ci ne doit pas nous faire oublier. Mais l'opinion dépendait encore d'une image grossière, dithyrambique ou malveillante, dont l'objectivité favorable de M. Maurois va la débarrasser, on l'espère, définitivement ; car la légende persiste comme la mauvaise herbe.

Dieu sait que la figure du poète en était déformée ! Sa généreuse économie tournée en avarice, son évolution politique taxée d'opportunisme, son incessante découverte poétique condamnée sans procès pour verbalisme donnaient aux obscurs érudits l'air de défendre une position perdue. M. Maurois vient à leur secours, il leur prête voix et, finalement, domine la mêlée. Avec une patience élégante, il redresse les erreurs et met à l'ironie la sourdine de l'humour. S'il ne fait pas fi du tribut sans cesse accru d'anecdotes sur « un amant plein de génie », il n'oublie pas qu'il s'agit de faire vivre sous nos yeux « un génie plein d'amours ». Dans la forêt Victor Hugo, il retrouve la « voie royale » dont aime à parler M. Fernand Gregh, à égale distance du « chemin des favorites », hanté par une foule d'aimables curieux ou rêveurs, et des layons défrichés par la piétaille des laborieux.

Ceux-ci se reconnaîtront avec plaisir et gratitude dans les sous-bois qui bordent l'avenue André-Maurois. Sans doute est-elle plus spacieusement

1. C'est à propos d'une note de Beyle (1802) reproduite dans les *Pensées* (I, p. 150) que Mme Durry a été amenée à formuler cette hypothèse. M. V. del Litto, dans sa thèse, avait rapproché cette note du passage des *Lettres à M. de Voltaire* de Clément, qui l'avait provoquée sous la plume de l'apprenti dramaturge.

aménagée à ses débuts et, dirait-on, « prolongée » dans sa fin (400 pages avant l'exil, 170 pendant et après) ; mais l'auteur suit le rythme des années, et qui ne se découragerait à en dénombrer quatre-vingt-cinq ? Nul mieux que lui n'apprécie, il nous le dit dans sa préface, les œuvres profondes ou tumultueuses du vieil homme de la mer, mais l'anecdote y fleurit moins que le chardon bleu des sables ! Il faudrait, pour la renouveler, explorer les « journaux d'exil » de Paris et de New York, qui attendent encore leurs méthodiques défricheurs. Si M. Maurois ne nous apporte pas ici un lot d'inédits aussi impressionnant que ceux de Mme Mante-Proust ou de Mme Lauth-Sand, son intercession nous vaut l'ouverture de plusieurs collections publiques ou privées, dont la sienne : lettres à Dubois (140), à Léonie d'Aunet (323), au colonel Charras (402), correspondance d'Aug. Vacquerie (306, 315, 382), d'Em. Deschamps (155, 444), etc. Il cite (301-303) un important extrait de l'article *Des Gladiateurs en Littérature*, préparé par Sainte-Beuve pour *Les Rayons et les Ombres*, que M. Pommier révélait au même moment *in extenso* dans *La Revue*. Il précise avec bonheur et discrétion les rapports de Mme Hugo avec le même (203-236, notamment 208, 228) et avec Th. Gautier en 1838-1840 (290). Il feuillette les articles écrits à la même époque par G. Planche sur les poèmes de V. Hugo, retrouve une précieuse note de François-Victor sur la genèse du *Victor Hugo raconté* (449), met en lumière une correction souhaitée par Salvandy au discours de réception à l'Académie Française (*Kellermann* pour *Dumouriez* ; mais le texte définitif porte que Louis-Philippe avait été « lieutenant de Dumouriez et de Kellermann », 286). Il relève même le chiffre exact du contrat pour *Hernani* (5 000 francs et non 6 000). On voit ainsi que M. Maurois n'a rien négligé pour faire de ce livre un ouvrage susceptible de satisfaire les plus difficiles.

Comme cette biographie est appelée à être réimprimée, peut-être y aura-t-il lieu de préciser le rôle joué par Victor Hugo à la Chambre des Pairs (procès Henry, etc.) et plus tard dans les affaires Tapner et John Brown (441). Le tournant politique des années 1848-1851 est bien dessiné et de manière à satisfaire Prof. Grant, spécialiste de cette question. Hugo n'a pas attendu Nodier pour lire et sans doute relire la traduction de Shakespeare par Letourneur, revue par Guizot et Pichot, qui le suivra jusqu'à Guernesey (132, 459). Quelques rares coquilles disparaîtront d'une prochaine édition : il faut lire l'*Histoire de Danemark* (au lieu de l'*Héritier*, 110), *Mondor* et non *Mondes* (462). Quelques références sont à compléter (81, 120, 308, 441) ou à intervertir (462) ; l'article de Romain Rolland, *Le Vieux Orphée*, a paru, avant 1952, dans *Les Compagnons de route* (1936) et, d'abord, dans le numéro spécial d'*Europe* de 1935.

Des fourrés où nous travaillons, nous sommes moins bien placés pour apprécier la nouveauté de la perspective. Elle ne manque pas d'apparaître au promeneur qui s'abandonne au plaisir instructif d'un guide spirituel et tendre, documenté et léger tout à la fois. Il éclaire la figure, plus complexe qu'on ne pense, de cet immense poète, ouvert aux séductions de la beauté physique et du pathétique moral (298), divisé entre ses instincts et un sens du devoir aussi exigeants (485), tenté avec autant de force par la saveur du triomphe et par le goût de l'austère abandon (510 : « Peut-être est-il bon qu'il y ait toujours un peu d'exil dans ma vie »). L'égoïsme sacré du créateur le dispute à la générosité innée, à la bonté foncière de l'homme, possédé du désir de plaire et négligeant d'offrir aux siens d'autre satisfaction que les siennes. Que de créatures sacrifiées à sa création : les deux Adèles, Juliette, Léonie, Blanche ! « Pour le juger, écrit M. Maurois, citant Barrès, « il faudrait savoir ce que l'amour physique ajoutait d'ébranlement à son génie » (527). » Pour le comprendre tout à fait, il fallait être Juliette ou Sainte-Beuve, lui vouer un culte aveugle ou une haine si ardente et si attentive qu'il ne

lui échappât aucun défaut, aucune faute, mais qu'au premier mot de critique proféré par un « étranger » il rétorquât : « Mais l'œuvre d'Hugo, c'est magnifique ! » Car il en savait tout le *prix*.

C'est ce Hugo si varié et si uni, si *fatal*, au sens lourd du mot, c'est-à-dire entièrement dominé par son destin, entouré d'amis et d'ennemis, de souvenirs et de fantômes, tout parfumé d'embruns, de larmes, de fleurs sauvages et de l'*odor di femina*, républicain qui se souviendra toujours d'avoir été gentilhomme, puritain en politique et visionnaire de Dieu, grand odieusement et tellement humain, que la psychologie toujours en éveil de M. Maurois nous restitue dans ses contradictions. Grâce à lui, on peut considérer la bataille Hugo comme gagnée : c'est un service dont les « hugoliens » lui sauront tous gré ; ils peuvent le saluer et, rassérénés, se remettre au travail.

JEAN-BERTRAND BARRÈRE.

VICTOR HUGO, **Les Orientales**, Édition critique par ÉLISABETH BARINEAU. Société des Textes français modernes, Paris, Librairie Marcel Didier. Deux vol. in-8° : tome I, 172 pages, 1952 ; tome II, 220 pages, 1954.

Cette édition a été établie par Miss Barineau, professeur à Agnès Scott College (Decatur, Georgia) et actuellement détachée à l'Université de Chicago : c'est là un hommage assez rare, outre-Atlantique, à notre « poète national » pour qu'on salue cet effort courageux avec la sympathie et même la reconnaissance qu'il mérite. D'autre part, ce travail, présenté en 1948 comme thèse de doctorat à l'Université de Chicago, n'a subi, pour des raisons matérielles, aucune mise au point en vue de la publication ce fait explique que, tout en prenant place dans le présent renouvellement des études hugoliennes, cet ouvrage n'ait pu en bénéficier dans la mesure désirable. On regrette, notamment, que l'auteur, arrêtant sa bibliographie à la veille de la guerre, n'ait pas fait état du livre essentiel de Raymond Schwab (1950), qui aurait élargi et assuré la perspective de son Introduction, ni même, pourquoi ne pas le dire, du nôtre (1949), qui aurait pu nuancer l'interprétation de certains poèmes et lui apporter une mise en place esthétique. Miss Barineau se l'est visiblement interdit, par crainte de s'évader sans doute du programme de la collection ; on le regrette d'autant plus pour une œuvre d'un chromatisme si vibrant, « trône d'or dressé à l'art pur », disait Sainte-Beuve.

En revanche, elle a concentré avec succès son attention sur : 1° l'exploration et la critique des sources ; 2° la genèse des pièces.

Sur le premier point, elle complète, corrige et renouvelle de manière appréciable le livre de Guimbaud (1928). Elle reprend et développe certaines dettes connues à Byron et à Chateaubriand. Elle dégage et exploite des sources moins reconnues dans le détail, comme les *Mémoires* de Pouqueville (signalés par Guimbaud, p. 89) ou les *Mémoires* d'Ibrahim-Manzour-Effendi (Alphonse, et non Samson, Cerfberr, 1727). Elle attire justement l'attention sur cette source de tous les jours offerte par la presse, notamment par la collection du *Globe*, qu'elle a relue avec profit (ex. *Navarin*). Elle risque même des confrontations avec l'*Iliade*, à propos des captivités et des accumulations épiques, tous thèmes et procédés à vrai dire enregistrés et répétés par la tradition. Enfin, elle détruit l'analogie aventurée par Guimbaud entre le *Divan* de Gœthe et certaines inflexions d'un ton plus classique, qui m'a trompé moi aussi. *Mea culpa* : il faut se rendre à l'évidence que si l'original a paru en 1819 (et non 1813, Guimbaud, p. 79), la traduction en français n'a été publiée qu'en 1835 (et encore la 1re partie). On peut s'étonner qu'il n'en soit rien passé, même fragmentairement, dans les revues contemporaines, et la question mériterait une recherche, sur laquelle l'ou-

vrage classique de Baldensperger garde le silence. Un index général des œuvres consultées permet, à la fin du tome Ier, un coup d'œil panoramique sur la documentation possible du poète. On sait gré à Miss Barineau, en dépit de ses recherches élaborées, d'en avoir de temps à autre marqué les limites (ex. p. 113, p. 121, p. 124 du t. I : « n'importe quel livre sur l'Orient » lui aurait fourni tel ou tel thème traditionnel). Mais on s'étonne de ne pas voir au moins mentionnée, pour *la Captive*, la Zaïre de Voltaire, et le rôle de ce dernier, dans l'exploitation et la transmission d'un Orient de fantaisie, me paraît oublié : pour se contenter d'un exemple, l'*Ithuriel* de *Pluie d'été*, ballade de 1828, vient tout droit de *la Vision de Babouc*. Pourquoi ses sœurs « orientales » n'auraient-elles pas le même fournisseur ? Je ne serais pas surpris de retrouver la « colocasia » de la Préface, qui a fait, encore récemment, couler beaucoup d'encre (voir l'article de Miss Temple-Patterson dans le *Français moderne*, juillet 1953 : complaisante colocase, dont Hugo fait un *peplum* et Rimbaud une gourde !), chez Voltaire ou tel autre fantaisiste oriental du XVIIIe siècle, car l'Orient était depuis longtemps dans l'air, comme l'a bien montré R. Schwab, et c'était une fiction aussi commode qu'agréable (cf. quelques indications dans la thèse de Mlle Dufrénoy, parue au Canada en 1946).

La genèse d'ensemble du recueil reste obscure, malgré les efforts de M. Robert C. Glenn (*P. M. L. A.*, 1940, p. 1180) pour combattre la thèse de Guimbaud, qui étendait la composition sur les années 1824-1827, et pour la réduire pratiquement à la seule année 1828. A cet égard, l'élucidation des initiales *t* et *g* sur la liste récapitulative de 1828 apporterait peut-être un secours inespéré (*terminé*, *garder* ?), puisque ni « turc, grec », ni « triste, gai » ne conviennent (t. I, p. XXVI) ? C'est un fait évident que la plupart des *Orientales* sont datées de 1828. Mais, comme l'a récemment encore souligné Bernard Guyon (*La Vocation poétique de V. H.*, p. 88), il n'en reste pas moins que cinq d'entre elles, six même avec *Lui* (déc. 1827), remontent à une date antérieure : sous le titre *Hymne oriental*, *La Ville prise* est de 1825 ; et, en avant-première, si je puis dire, *La Fée et la Péri*, dès 1824, fait pour moitié sa place à cette nouvelle inspiration. Il est donc vraisemblable que Victor Hugo composa d'abord un petit nombre de pièces sur des thèmes d'Orient, destinées à se mêler aux pièces « médiévales », politiques, religieuses et confidentielles, comme dans le recueil de 1826. Puis, soit de lui-même, soit, comme on le rapporte sur le conseil de l'éditeur Gosselin, il vit l'intérêt que les circonstances prêteraient à un recueil centré sur la Grèce et l'Orient. L'occasion et l'entraînement aidant, il en écrivit alors à la suite le plus grand nombre. Il ne s'arrêta pas pour autant de faire des « ballades », que je persiste à trouver apparentées par l'éloignement imaginaire du sujet et par leur virtuosité. Il ne se refusa d'ailleurs pas d'inclure dans le recueil une minorité d'*idylles rêveuses*, selon le terme de Sainte-Beuve, comme *Fantômes* et même *Enthousiasme*, qui n'appartiennent pas plus à l'Orient qu'au Moyen Age. Cet Orient est, lui-même, très composite, et il n'y a pas lieu d'être surpris qu'un « poème biblique se trouve dans un recueil dont le but est de peindre l'Orient » (*le Feu du Ciel*, I, p. 18) : pour tout lecteur de Pouqueville ou de Chateaubriand, la Grèce, la Palestine autant que l'Égypte font partie d'un Orient, modelé sur le plus grand Empire turc ; et même l'Espagne mauresque, par extension historique ou bien au retour d'un « itinéraire » !

Au contraire, Miss Barineau a prêté une attention bien justifiée à la genèse détaillée de chaque poème et, lorsqu'il était possible, signalé les tâtonnements préalables du poète, les interversions de strophes (par exemple, pour *Navarin*, excellente étude p. 84-85 du t. I ; *Feu du Ciel*, p. 24). Elle montre comment *La Douleur du Pacha*, dont elle ressaisit la première cellule, s'en écarte finalement à l'exécution et n'est plus tant une protestation contre

l'inhumanité d'Ali pour les chrétiens qu'une évocation de sa psychologie (t. I, p. 112 et suiv.) : mais Hugo était-il « vigoureusement philhellène » (p. XIV) ? Il l'était en paroles. Et ces « paroles », six pièces proprement philhelléniques sur quarante-et-une, (*Or.*, II, III, IV, V, VI, XVIII), les premières comme on voit, tiennent finalement à peine autant de place, et plutôt moins, que les pures chansons. Sur huit ou neuf, deux sont intitulées respectivement *Chanson de Pirates* et *Chansonnette* (*Les Bleuets*, dans le manuscrit), une, *Romance* ; grecques (comme *Sara*, à cause de « l'Ilyssus » !) ou mauresques, ou bien espagnoles, peu importe : tâtonnements dans l'ordre réversible des strophes, refrains, gaîté et plaisir du rythme indiquent la part du jeu dans la poésie des *Orientales* (elle n'y est pas la seule, bien entendu). Si l'on y ajoute la leçon d'une composition qui laisse place à bien des sujets peu (deux napoléoniennes, trois espagnoles) ou pas du tout rattachés à l'Orient (cinq rêveries), on aurait la partie belle à faire remarquer, comme nos amis d'Égypte n'y ont pas manqué, la pauvreté de son information réelle sur l'Islam, que Victor Hugo partage, à vrai dire, avec la plupart de ses contemporains (voir *Revue du Caire*, nos 151 et 154, 1952).

Maintenant, Miss Barineau n'avait pas les mêmes raisons d'adopter une approche aussi dépourvue d'humour. Je lui reprocherai d'avoir parfois montré un « sérieux » hors de saison dans l'examen détaillé de poèmes où Gide, avec raison, admirait qu'il n'y eût « aucune prétention à la profondeur ». Nuançons : l'exactitude n'est pas de règle dans ce recueil, qui se réclame nommément de la liberté du poète, « homme de fantaisie ». Cela veut dire que certains détails correspondent à l'information du temps, et qu'en d'autres, la vérité, connue ou ignorée, le cède de toute façon à l'élan de l'imagination, à l'occasion d'une rime, ou à l'intérêt d'une modulation. Il est évident, par exemple, que le poète prend un plaisir ingénu à accumuler dans *Navarin* (t. I, p. 84) les noms de vaisseaux, sans pour cela soutenir une « gageure » dont il est vain d'examiner l'authenticité ; celle-ci est dans le plaisir, non dans la vérité historique. De même dans *Chanson de Pirates*, *galère capitane* et *tartane* s'attirent : inutile de se demander « l'explication... qui ait du sens » (t. I, p. 122, n. 1), il y a rime sans raison. Et dans *Sara*, autre chanson, — « Oh ! si j'étais capitane, Ou sultane » — il est à côté des choses de parler d' « erreur », même amusante : Hugo le sait bien, c'est lui qui s'amuse à inventer sous ce nom l'épouse d'un amiral ottoman (*capitan-pacha*), et puis il y a l'Espagne pour expliquer « capitane ». Il y a aussi l'Afrique du Nord, à laquelle Hugo prend Fez (t. I, p. 122) pour port et la Cyrénaïque pour villégiature du sultan (t. II, p. 49) ! Là, Miss Barineau a trouvé, pour ses notes, le ton qu'il faut : le plus souvent, sinon toujours, ces mots d'usage illogique, sont à la rime. Seulement, Hugo est déroutant en ce qu'il ne montre pas toujours cette négligence de grand seigneur ; il arrive qu'il sache ce qu'il dise, il n'y a pas de règle. Ainsi, dans *Le Voile*, il a raison contre Miss Barineau pour le « caftan », car il est important qu'il annonce un seigneur étranger (t. I, p. 137, n. 2). Ni Hugo, ni Miss Barineau n'avaient été à l'île de Chypre, mais c'est lui qui a raison en disant (p. 143, n. 5) :

> Chypre où de vieux noms sont gravés...

Citons seulement ceux des Lusignan et des Bouillon, assez célèbres dans l'histoire de l'île, qui garde dans ses mosquées-cathédrales tant de stèles d'autres croisés ou nobles aventuriers du temps passé (comme Rhodes d'ailleurs, mais tout autant). Il connaît des choses, ce Hugo, Ronsard, sans Sainte-Beuve (t. I, p. XV), et même la poésie de Villon (t. II, p. 72, n.), comme il l'a montré par le choix de ses reines du *Pas d'armes du roi Jean* et dans ses notes de *Littérature et Philosophie mêlées*, un peu plus tard : mais, à propos de *Malédiction*, j'aurais plutôt indiqué la postérité du thème du pendu dans l'œuvre de Hugo (*Gibet* de *La Fin de Satan*, début de l'*Homme qui rit*, des

sins de Tapner ou de John Brown, etc.). Quand Hugo dit dans *Grenade* un « palais goth », il ne faut pas le prendre au mot (t. II, p. 110, n. 5). Mais pour « l'aqueduc » de Ségovie, il y a évidemment lieu de faire son profit de l'observation de M. Pierre Moreau (*Œuvres choisies*, éd. Hatier, 1950, t. I, p. 125) et d'y voir la surimpression du fameux pont du Gard sur ses « souvenirs d'enfance ». Que de villes grecques s'ornent complaisamment, telle Mykos (?), de « coupoles d'étain » (*Vœu*, t. II, p. 56) ou d'or comme Athènes ! Où les a-t-il prises, sinon dans son imagination ? Elle règne, diffuse, sur plus d'un poème, et largement dans *Le Feu du Ciel*, où « la géographie laisse à désirer », comme dit Miss Barineau ; mais Lamennais lui répond, dès 1825 : « On ne voit guère, il est vrai, quand on ne voit qu'avec les yeux ; ils ne sont guère bons que pour faire des cartes de géographie ; l'imagination, l'esprit seuls saisissent le reste. » Hugo savait se mettre à la place d'une « nuée surnaturelle », pour qui ce doit être chose possible de voir, du désert égyptien, le soleil couchant se réfléchir dans la mer (t. I, p. 31, n. 1). C'est précisément ce mélange d'imagination brodant sur des documents plus ou moins bien repérés qui fait la difficulté d'une telle édition et le courage de Miss Barineau : malgré ses efforts, elle reconnaît bien volontiers qu'elle laisse des questions ouvertes. Pourquoi *Sétiniah* pour Athènes dans le *Cri de guerre du Mufti* (t. I, p. 111), c'est-à-dire où l'a-t-il trouvé, ou bien l'a-t-il inventé par analogie à d'autres formes ? Et l'étang d'Arta dans *Vœu* (t. II, p. 54, n. 1), à travers qui le *Mykos* de Strabon lui vient-il, ou même est-ce coïncidence ? Ou l'épigraphe de Hafiz (*ibid.*, p. 93) pour *Sultan Achmet* ? Mais l'association du *Romancero* et du *Roi Jean* (p. 96), Hugo nous l'a dit, remonte au Sacre de Reims et au partage fraternel avec Nodier de leurs connaissances. Ainsi la vie, c'est-à-dire le hasard, se charge du choix ; mais quel guide a servi pour celui des villes espagnoles dans *Grenade* (p. 105) ? Tout compte fait, Miss Barineau a éclairci un bon nombre de telles questions.

Cependant, au lieu de garder l'esprit fixé sur les possibles « sources », ne serait-il pas bon de se tourner quelquefois vers les développements de tel ou tel motif ou procédé chez le poète ou chez d'autres ? Deux exemples. Miss Barineau a relevé le rapport des antithèses interrogatives de *La Douleur du Pacha* ou de *Clair de lune* aux originaux des chansons grecques recueillis par Fauriel (cf. l'article de N. Banachévitch sur l'*Antithèse dite slave*, *R. L. C.*, 1953, p. 200). Mais je suis aussi frappé par l'apparition précoce de « tics » stylistiques hugoliens : « Kitzos qu'aimait Byron », dans *Les Têtes du Sérail* (peut-être venu du grec), m'annonce « Plaute à qui parlent les chèvres » ; le refrain du *Feu du Ciel*, celui de *Dieu* ou les interrogations répétées de l'*Expiation* ou de tels poèmes de *La Légende des Siècles*. Non moins que les images du serpent (*Feu du Ciel* et *Tronçons du Serpent*) ou les variations sur la chevelure des arbres, remarquées par l'auteur sur les traces de Huguet, me frappent les réapparitions de l'image inattendue de la négresse, dans *La Sultane favorite* :

> Dis, crains-tu les filles de Grèce...
> Ou l'œil ardent de la négresse
> Qui, comme une jeune tigresse,
> Bondit, rugissante d'amour ?

Et, sous sa forme déjà parfaite, ou, si l'on veut, d'un aussi ferme dessin, la strophe du *Feu du Ciel* :

> Les vierges aux seins d'ébène,
> Belles comme les beaux soirs,
> Riaient de se voir à peine
> Dans le cuivre des miroirs.

me paraît appeler, plus justement qu'une remarque sur les miroirs du Louvre,

cette reprise, à quelque trente-cinq ans de distance, par un visionnaire enjoué :

Phtas, la sibylle thébaine,
Voyait près de Phygalé
Danser des formes d'ébène
Sur l'horizon étoilé.

Quelles difficultés, alors, réserverait une édition critique des *Chansons des rues et des bois*, quels risques ! Mais enfin il y a une continuité évidente de l'un à l'autre ; et ces vers montrent que Leconte de Lisle n'a pas été, traditionnellement, le seul impressionné par les *Orientales*, mais aussi le Baudelaire de la *Créole* et le Mallarmé d'*Une négresse*. Non pas sources, mais commerce poétique, qui n'interdit pas davantage à Victor Hugo de se souvenir de Parny, comme on a vu, ou même de Racine pour tendre l'hémistiche, dirait-on, à Valéry :

A voir ses grands harems, séjours des longs ennuis...

Il y a dans *Les Orientales*, décidément, des vers, des images, qui méritent autre chose qu'un examen fondé sur l'authenticité et sur la vraisemblance.

J.-B. Barrère.

Ruth Moser, L'Impressionnisme français. Peinture, Littérature, Musique. Droz-Giard, Genève-Lille, 1952. Un vol. in-8° de 285 pages.

On ne trouvera pas dans ce livre une histoire de l'impressionnisme, mais une étude esthétique sur les analogies formelles et spirituelles qu'on peut déceler entre les différents arts à la fin du XIX^e^ siècle et, comme le dit l'auteur dans son avant-propos, « une esquisse, l'essai de dégager un profil, celui de l'impressionnisme, d'un certain nombre d'œuvres qui (lui) semblent significatives ». Ruth Moser précise son dessein en montrant dans une *introduction esthétique* que les formes diverses de l'expression artistique peuvent se ramener à quelques principes communs, équilibre et domination de la pensée logique pour le classicisme (représenté par l'art de la Renaissance italienne, le vers français du XVII^e^ siècle et la musique de Mozart), primauté du sensible, de l'expressif, de l'irrationnel pour le romantisme. Le mouvement impressionniste lui semble à ce point de vue particulièrement remarquable à la fois par le synchronisme et la richesse de ses manifestations Elle commence par en définir les caractères essentiels : on assiste en peinture au triomphe de la couleur et à la dissolution de la forme ; en littérature l'expression se fait musicale et substitue à la logique grammaticale un rythme brisé qui traduit plus fidèlement la sensation ; Debussy enfin apporte à la musique une révolution analogue en libérant l'harmonie des règles classiques. Elle en vient alors à la *Correspondance des arts* : la suggestion, la nuance sont partout préférées au contour précis, le monde psychique se dissout dans une mystique de la sensation, un sens identique de la vie et de la nature porte peinture, littérature, musique à d'incessants échanges ; l'impressionnisme va à la rencontre de la philosophie bergsonienne, qui en est l'explication et le couronnement.

La précision et la finesse de certaines analyses, la délicatesse des rapprochements, les perspectives ouvertes sont les grandes qualités de cet ouvrage. Mais si le plan d'ensemble ne manque ni de netteté ni de cohérence, on sera surpris de la disproportion dans le contenu des chapitres. Ceux qui concernent la peinture sont les plus solides et les plus riches ; en revanche, Debussy est, en face de Monet, Pissaro, Sisley, Renoir, Degas, le seul musicien étudié ; quant à la littérature, elle est représentée par les noms les plus divers : Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Laforgue, Fargue, la comtesse de Noailles et, parmi les romanciers, les Goncourt, Loti, Proust, Giraudoux,

Paul Morand, Colette et même Francis Jammes avec le *Roman du Lièvre*. Or il est clair que, quelle que soit l'importance accordée, parfois d'ailleurs pour des raisons opposées, à la sensation dans leur œuvre, aucun de ces écrivains n'est purement impressionniste. C'est que le roman et la poésie n'ont pas connu de mouvement analogue à celui que nous voyons s'épanouir en peinture. Tantôt l'impressionnisme littéraire n'est qu'un aboutissement du réalisme ; tantôt il procède d'une transposition des techniques picturales ; tantôt il se fond dans le symbolisme auquel cependant il s'oppose par de nombreux points [1] ; chez Proust ou Mallarmé, il n'est que la conséquence de rapports nouveaux établis entre le monde sensible et la vie intérieure.... L'auteur semble bien s'être rendu compte de cette difficulté. Elle observe que Mallarmé spiritualise les sensations dès qu'il les évoque ; elle note que, dans telle page de Proust, « le symbole est étroitement uni à la sensation dans un tout qui est, en même temps et au même titre, symbole et sensation » ; aussi est-elle amenée à constater qu' « en littérature, le symbolisme et l'impressionnisme se servent, en partie, des mêmes formes d'expression », que « les frontières entre les deux esthétiques sont flottantes, car elles sont parentes ». Mais n'est-ce pas là, précisément, le problème fondamental qui se pose à l'esthéticien ? Ne faut-il pas tenter d'explorer ces frontières, d'expliquer cette parenté afin d'isoler dans toute son originalité l'impressionnisme littéraire ? Ou si cette notion est à ce point fuyante et insaisissable alors qu'elle se définit en peinture avec la plus grande précision, n'y aurait-il pas lieu de se demander si un art purement impressionniste peut se concevoir en littérature, s'il est possible à l'écrivain de n'être, comme le peintre selon Monet, qu' « un œil, une main » ? Pour n'avoir pas abordé ce problème, Ruth Moser s'est condamnée à une constante ambiguïté et la plupart des exemples qu'elle cite nous entraînent au delà de l'impressionnisme : cette musique verbale même qui pour elle est une de ses conquêtes n'en marquerait-elle pas plutôt l'abandon ou le dépassement ?

Une ambiguïté analogue apparaît dans la dernière partie, qui traite des analogies entre les arts. Où situer la ligne de partage entre impressionnisme et symbolisme ? En effet, si les peintres impressionnistes ont exercé une influence certaine sur les écrivains de leur temps — sur Zola comme sur Mallarmé, — n'est-ce pas surtout à l'époque symboliste que s'effondrent les barrières qui séparent les arts ? Ce n'est pas Monet qui manifeste en peinture des préoccupations littéraires, c'est Gustave Moreau ou Odilon Redon ; et n'est-il pas digne d'attention que ce dernier marque les limites de l'impressionnisme dans des termes voisins de ceux qu'emploie Vielé-Griffin pour opposer le salon de Caze aux mardis de Mallarmé :

« Tout ce qui dépasse, illumine ou amplifie l'objet et surélève l'esprit dans la région du mystère, dans le trouble de l'irrésolu et sa délicieuse inquiétude, leur a été totalement fermé. Tout ce qui prête au symbole, tout ce que comporte notre art d'inattendu, d'imprécis, d'indéfinissable et lui donne un aspect qui confine à l'énigme, ils s'en sont garés, ils en ont eu peur. Vrais

1. Un intéressant témoignage sur les rapports de l'impressionnisme et du symbolisme nous est donné par Vielé-Griffin dans un article intitulé *La Discipline mallarméenne* (*La Phalange*, 15 mai 1907). Comparant l'impressionnisme professé dans le salon de Caze qu'il fréquenta dans sa jeunesse à l'enseignement de Mallarmé, il écrit :

« D'une part, je ne sais quelle littérature à la Condillac, traduisant d'heure en heure la sensation directe et l'obligation, par autant, d'user jusqu'à l'abus des facultés sensorielles : *vivre* sans doute, mais vivre bassement et sans ordre ; d'autre part, le devoir préconisé d'intensifier la Vie cérébrale par le tri et le choix des sensations transposées. Bref, nous devions nous détourner d'un art matériel d'expression plastique, vers un art spirituel d'expression musicale : c'est le naturo-parnassisme, qui le cède au symbolisme idéo-réaliste. »

parasites de l'objet, ils ont cultivé l'art sur le champ uniquement visuel et l'ont fermé en quelque sorte à ce qui dépasse et qui serait capable de mettre, en des humbles essais, même dans les noirs, la lumière de la spiritualité. J'entends une irradiation qui s'empare de notre esprit et qui échappe à toute analyse [1]. »

Et c'est Gauguin, c'est Redon encore qui parleront de leurs œuvres comme de compositions musicales ; ce sont les poètes symbolistes qui prétendront « reprendre à la musique leur bien » ; c'est le symbolisme qui a séduit le jeune Debussy encore wagnérien et qui plus tard l'a inspiré. Aussi regrette-t-on que Ruth Moser ait limité son enquête à un certain nombre d'exemples arbitrairement choisis ; une perspective plus large, plus attentive à l'évolution historique aurait donné à son *esquisse* une plus grande fermeté de trait.

L'appréciation des chapitres consacrés à la musique échappe à notre compétence. Remarquons toutefois qu'en les limitant à l'étude du seul Debussy l'auteur en réduit considérablement la portée ; peut-être aurait-il été possible de mettre en valeur certaines aspirations contemporaines de l'impressionnisme pictural [2]. D'autre part, l'influence de Wagner, à laquelle on oppose parfois trop sommairement celle de Debussy, ne méritait-elle pas une mention ? Il nous semble, par exemple, significatif qu'on ait surtout admiré l'impressionnisme du roman de Dujardin *Les Lauriers sont coupés*, alors que l'auteur s'était efforcé d'y appliquer à la description de la vie psychologique les procédés wagnériens de composition.

Signalons enfin que nous aurions aimé voir figurer dans la *bibliographie sommaire* qui termine l'ouvrage le *Proust and Painting* de Maurice E. Chernowitz (International University Press, New York, 1945), dont les conclusions eussent apporté une efficace contribution à l'étude de l'impressionnisme littéraire.

MICHEL DÉCAUDIN.

WILLIAM THOMAS STARR, **A critical Bibliography of the published Writings of Romain Rolland**. Northwestern University Press. Evanston, Illinois, 1950. Un vol. in-8° de XXIII + 137 pages.

De tous les écrivains qui ont enrichi la littérature française de 1895 à 1944, Romain Rolland est un de ceux dont l'œuvre, si diverse et si humaine, a marqué le siècle de son empreinte et aussi l'un de ceux qui ont suscité le plus d'articles passionnés, réquisitoires ou plaidoyers, en France et à l'étranger. Il importait donc de rassembler, dans une liste aussi complète que possible, datés et commentés les plus importants de ses volumes et de ses articles et d'y ajouter les comptes rendus qui se sont multipliés autour de son œuvre. Plusieurs essais déjà ont été faits qui ont permis de déblayer le chemin et d'en fixer les étapes. Ceux qui tentent les premiers ce débroussaillement sont exposés à d'inévitables oublis, tellement la tâche est délicate et les recherches difficiles à travers tant de périodiques, souvent absents des bibliothèques. Aussi faut-il remercier Mr. W. Th. Starr d'avoir entrepris ce vaste travail qui lui a permis de rassembler plus d'un millier de références dont 618 se rapportent principalement aux œuvres, livres, préfaces, articles, lettres à des journaux, etc., de Romain Rolland ; il a

1. Cité par Charles Chassé, *Le Mouvement symboliste dans l'Art du XIX^e siècle*, p. 49-50.

2. Voir, par exemple, dans le roman de Félicien Champsaur, *Dinah Samuel*, le portrait d'un musicien impressionniste, « l'étonnant Rapérès » (Cabaner). Depuis que ce compte rendu a été écrit, M. D. A. de Graaf a publié dans la *Revue des Sciences humaines* (juillet-septembre 1956) une note sur Cabaner-Rapérès (« Autour d'Arthur Rimbaud, III, Deux Poèmes ignorés de Cobaner »).

accompli ce labeur pénible et ingrat pendant des mois, recueillant des centaines de titres, les classant, les coordonnant, les accompagnant de brefs, mais précieux commentaires, avec, ici ou là, des citations qui éclairent une question ; mais il est regrettable qu'il n'ait pas utilisé pleinement les essais de bibliographie de ses devanciers, pour éviter quelques fâcheux oublis : sans doute n'a-t-il pas eu toujours la possibilité de voir lui-même les ouvrages qu'il cite.

M. Starr a classé ses références *de* ou *sur* Romain Rolland dans un ordre chronologique, en deux séries, mais cet ordre chronologique, au moins pour les livres de Romain Rolland, correspond non pas à la date de publication, mais à la période à laquelle ils se rapportent. Ce procédé, qui n'est pas d'un usage courant en bibliographie, peut permettre de situer les lettres, les souvenirs, etc., publiés longtemps après la date à laquelle ceux-ci ont été écrits et fournir ainsi à l'historien et au biographe des éléments plus exacts, puisque leur suite reconstitue la vie de l'écrivain. Il aurait pu, par un artifice typographique ou par un index spécial, restituer cet ordre biographique. On est un peu dérouté quand on trouve dans les cinq premiers numéros de la bibliographie des *Carnets de jeunesse* et des *Souvenirs de l'École Normale* qui n'ont été connus qu'après la mort de l'écrivain.

Les références aux revues sont précises et exactes : tomaison, année, mois et pages, mais quand tel article est recueilli en volume, M. Starr se contente de donner le titre de celui-ci sans indiquer les pages : économie typographique, incommodité pour le chercheur. Quand il s'agit d'un recueil d'articles comme *Au-dessus de la mêlée*, *Musiciens d'aujourd'hui* *Musiciens d'autrefois*, il eût été précieux d'en faire connaître le contenu, comme c'est l'usage et il n'y a qu'une exception à citer : le n° 172, *Les Tragédies de la Foi*, signale les trois pièces qui sont réunies, mais, en revanche, les trois titres isolés de ces pièces ne figurent pas au n° 172 à l'Index

Les éditions successives d'un ouvrage sont bien énumérées avec leur date de parution, le nom du libraire et le nombre de pages, mais il y a aussi parfois des particularités utiles à signaler pour certaines éditions, ainsi le n° 75 (le numéro a d'ailleurs sauté à la mise en page), *Beethoven*, a eu plusieurs rééditions, dont certaines présentent des différences qui semblent avoir échappé au bibliographe. La 15e édition, chez Hachette, 84e mille, comporte VIII + 152 p. et contient une préface, datée de mars 1927, paginée de I à III, et p. 9 et suivantes ajoute quelques détails nouveaux sur Beethoven et la Révolution Française. L'édition illustrée, avec bois gravés de Paul Baudier, Hachette, 1927, a 176 pages et contient, en plus, des *pensées* de Beethoven et des notes ; le n° 307, *Voyage musical au pays du passé* a une deuxième édition chez Hachette, 1920, qui comporte 247 pages : M. Starr l'a mentionnée, mais il ne l'a probablement pas consultée, car cette édition nouvelle contient un article de plus, p. 77 à 105, sur les *Origines du style classique dans la musique du XVIIIe siècle* qui ne figurait pas, en 1919 dans la première édition publiée par Édouard Joseph.

M. Starr a bien relevé dans le *Bulletin de la Société Scientifique et Artistique de Clamecy* un article sur les *Silhouettes Clamecycoises de la Révolution* (30e année, 1906) qu'il inscrit au n° 118 ; s'il avait poursuivi ses dépouillements, il eût trouvé, en 1905, 22e année, p. 38-53, un article sur *Claude Tillier en Allemagne* et plus récemment trois articles importants sur des souvenirs nivernais de l'écrivain, 58e année, 1934, p. 24-38, *Le Grand-père du petit-fils à Colas : Jean-Baptiste Boniard*, 1768-1843 ; 59e année, 1935, p. 26-40, *Monsieur de Brèves*, dont il existe un tirage à part de 17 pages, et 60e année, 1936, p. 19-36, *Extraits du livre de famille d'Edme Courot, Souvenirs d'enfance, Le Coup d'État de 1851 à Clamecy.*

Jean-Christophe, par suite du classement chronologique, se trouve éparpillé sous plusieurs numéros : 90, 91, 100, 101 (mais ici il s'agit de l'édition

Ollendorf à laquelle d'ailleurs manque le nombre de pages), 116, 120, 127, 135, 141, 159, 160. Un groupement logique eût été préférable. Mais pourquoi ne pas avoir relevé également les différentes éditions abrégées de *Pages choisies de Jean Christophe*, par L. Roth, en 1928, et de *Jean Christophe raconté aux enfants*, par Mme Helier-Malaurie, avec illustration de Ray Lambert, en 1932, et combien d'autres encore ?

C'est par un dépouillement attentif de plusieurs collections de journaux et revues que l'on pourrait établir une liste plus complète des nombreux articles que Romain Rolland a écrits ici ou là, ou des lettres de protestation qu'il a adressées à tel ou tel, au cours de sa longue vie active et dévouée. C'est ainsi que le *Bulletin d'Informations du groupe d'Études internationales*, « organe mensuel de liaison des différents mouvements pour la Paix et le Progrès humains » apporterait d'utiles références. Le n° 1 de la 6e année de mars 1932, qui, par exception, est d'un format grand quarto, contient sept colonnes de R. Rolland, datées 25 janvier 1932, sous le titre : *La déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Inde* : les numéros suivants, de format petit octavo, et qui prennent pour sous-titre important, *Nouvelles de l'Inde*, contiennent les articles suivants : dans le n° 2, avril 1932, p. 3-15, *Échec au roi*, à propos de l'opposition de Gandhi aux mesures du gouvernement britannique ; — dans le n° 4, de juin 1932, p. 6-17, article intitulé : *Révolution : le chef invisible*, sur le rôle de Gandhi, et p. 26 à 27, un appel sous le titre, *Manifestation de tous les partis contre la guerre : rassemblement* ; dans le n° 7 d'octobre 1932, p. 1-3, un message, lu au meeting public de la Conférence internationale pour l'Inde du 6 octobre 1932, sous le titre : le *Christ de l'Inde*.

Le journal *Comœdia* fournirait également d'utiles références : une lettre de R. Rolland à André Levinson, du 14 avril 1924, en réponse à un article sur *Le Martyre des intellectuels russes*, dans le n° du 18 avril 1924 ; les nos 349 et 350, *Une réunion internationale des Écrivains à Londres*, signalés dans la revue *Europe* de juin-septembre 1923, avaient paru d'abord dans *Comœdia* des 26 et 27 mai 1923. Une lettre sur l'*Art étranger et la France*, adressée à Gabriel Alphaud, en réponse à un article d'André Rivoire sur le *Protectionnisme littéraire*, a paru dans *Comœdia* du 10 mars 1923.

A la revue *Pages libres*, R. Rolland a parfois collaboré et on pourrait y relever, n° 80, 2e année, 12 juillet 1902, p. 35-36, *La Musique pendant la Révolution* ; et n° 236, 5e année, 8 juillet 1905, p. 44-45, une *lettre* à propos de « l'Ode à la Joie » de Schiller, en réponse à un article de Gaston Moch sur ce sujet.

La *Revue mensuelle de Genève* a inséré plusieurs fois des lettres de R. Rolland : en avril 1924, p. 693-695, une lettre *à Robert Bernard, compositeur*, datée du 24 février, à propos de l'exécution de son psaume en décembre 1924 ; p. 173, une lettre *à la mémoire de E.-D. Morel*, en 1930, deux articles intitulés : *De l'Introversion mystique et de sa valeur scientifique pour la connaissance du Réel*, juillet et août 1930, nos 344 et 345.

La musique a tenu une place trop importante dans la vie de R. Rolland pour qu'une bibliographie omette de signaler sa collaboration à l'*Encyclopédie de la Musique* dirigée par Albert Lavignac. R. Rolland y a fourni quatre articles :

1° *L'opéra au XVIIe siècle en Italie*, fascicules 22, 23 et 24 du tome I, p. 685-749, daté de 1912.

2° *Les origines de l'opéra allemand*, fascicule 29, p. 911-928.

3° *L'opéra au XVIIe siècle. Les origines de l'opéra de Lulli*, fascicules 42-43, p. 1343-1361.

4° *L'opéra anglais au XVIIe siècle*, fascicules 59-60, p. 1881-1894.

Relevons enfin, parce qu'il est Nivernais, les pages que R. Rolland a

données au livre consacré à *Charles-Louis Philippe*, dans les 17e et 18e fascicules des *Cahiers Nivernais*, février-mars 1910, p. 63-65

La seconde partie de la bibliographie, qui relève dans le même ordre chronologique, 350 articles et livres se rapportant à l'œuvre de R. Rolland pourrait être grossie ou complétée par plus d'une centaine de références, tellement elles sont nombreuses.

Le n° 170, qui se rapporte à une lettre de R. Rolland, *Les Origines germaniques de Jean Christophe*, ne mérite d'être relevé que si l'on sait que R. Rolland répond à un article de Georges Pourcel, *L'homme de génie Jean Christophe*, qui a paru dans le *Parthénon* du 20 octobre 1913, p. 22 à 30 ; le n° 682 qui relève un article de Wilhelm Merzog dans *das Horum*, d'août 1914, serait à compléter avec son titre exact : *Sind wir Söhne Attilas ? Antwort an Romain Rolland*, de même que sous le n° 675, l'article d'André Thérive devrait garder son titre, qui a été supprimé : *Les leçons de Romain Rolland* ; le n° 795, qui se rapporte au tome II du vol. : *Jugements* de Henri Massis, p. 137-154, aurait dû signaler que l'article du 31 août 1913, paru dans *L'Opinion* sous le titre : *R. Rolland ou le Dilettantisme de la Foi*, avait déjà été recueilli dans une plaquette d'avril 1915, *R. Rolland contre la France*. Au n° 771, *Pages choisies*, par Marcel Martinet, il eût été curieux d'ajouter, en commentaire comme le fait souvent M. Starr, les trois feuilletons de Frédéric Lefèvre, intitulés *R. Rolland et le disciple aimé : Marcel Martinet*, dans *La Vache enragée*, « journal officiel de la commune libre de Montmartre », 5e année, n° 13, 14, 15, des 8, 15 et 22 avril 1921. Joignons-y, parmi tant d'autres, ces deux références : la thèse d'Université de Paris de Mme Gaby Vinant, en 1933, *Malwida de Meysenbug* (Bibl. Nat. : 4°M. 4299), et la conférence du docteur J. Pourcel, *R. Rolland lu par un médecin. Contribution à l'étude psychanalytique de la spécificité de la perception*, publiée dans *Marseille médical*, n° 28, du 5 octobre 1929.

Le volume se termine par deux index se rapportant à chacune des deux parties de l'ouvrage : on pourrait regretter qu'ils ne donnent pas les noms de tous les collaborateurs, par exemple, n° 702, qui omet Mauclair, Gaument, Monod, Herzen ; d'autres recueils, nos 661 ou 664, pourraient également être signalés comme présentant de semblables omissions.

Enfin, une référence de l'Index « Knorrenschild » qui renvoie (sans doute ?) à une dissertation de 1935, *Die geschichtlichen Grundlagen des Revolutionsdramen Romain Rolland* ne correspond à rien : le titre ayant sauté à la mise en page. Et aux nos 216 et 236, sur Jaurès, on pourrait encore joindre les lignes recueillies par le *Capitole* [1] d'octobre 1924, p. 2.

Ces remarques et ces additions montrent que le livre de M. Starr a été lu avec un vif intérêt, contrôlé avec le plus grand soin, dans le seul espoir de lui fournir, pour une prochaine édition, un complément d'informations utiles. L'ouvrage, malgré ces réserves, mérite de grands éloges, car M. Starr est le premier qui ait tenté, sur un sujet aussi vaste, une telle enquête. Il permettra aux historiens de la Littérature d'aborder avec plus de sérénité et de connaissance les multiples aspects de la vie et de l'œuvre de R. Rolland. Les thèses en cours profiteront de son immense érudition. C'est par des travaux semblables que peuvent progresser les études littéraires, il faut donc

1. *Le Capitole*, « revue illustrée biographique, littéraire, documentaire », dont les bureaux se trouvaient rue Sainte-Placide, n° 44, a consacré chacun de ses numéros à un écrivain contemporain ou à une personnalité politique : biographies, études avec illustrations et dessins originaux. Des numéros spéciaux ont ainsi été consacrés à Clemenceau, Porto-Riche, Courteline, Bernstein, Bourget, Barrès, Anatole France, etc. Un numéro était prévu en avril 1925, consacré à R. Rolland ; il ne semble pas avoir paru. La formule de cette publication peut expliquer la difficulté de son classement à la B. N. où il ne semble pas qu'elle ait pu trouver place ; du moins les catalogues ne la signalent pas.

remercier M. Starr de l'inappréciable instrument de travail qu'il vient d'offrir à tous ceux qui s'intéressent à l'auteur de *Jean-Christophe*

Qu'il y ait des oublis dans une œuvre aussi immense et que des titres aient échappé au bibliographe, on ne peut lui en faire un grief ; celui qui se dévoue à dresser des listes aussi savantes, avec ces multitudes de renvois pour les éditions et ces commentaires, a bien le droit d'avoir des instants de défaillance ou de fatigue. Toutefois, il y a certaines omissions que l'on ne s'explique pas. R. Rolland a eu, en juin 1913, le « Grand Prix de Littérature Française » de l'Académie, à propos duquel Ernest Lavisse écrivit un article dans la *Revue de Paris*, du 15 juin 1913, p. 725-733 ; et, en novembre 1916, le prix Nobel, sur un rapport de Sven Söderman : ce sont là deux textes essentiels et qu'il importe de ne pas négliger ; la référence en était facile à retrouver par la Biblio du n° 769, qui les donne sous les n^{os} 179 et 197. De même, on s'étonne de ne pas rencontrer le long réquisitoire de René Johannet, intitulé *Ainsi parla Romain Rolland*, dans la revue *Les Lettres*, n° 2, du 15 juin 1914, p. 457-503, et la réponse que lui adressa Maurice Ernst, dans la *Nouvelle Journée*, 15 juillet 1914, p. 254-256.

Jean Bonnerot.

Émile Henriot, **Maîtres d'hier et contemporains.** Paris, Éditions Albin Michel, 1955. In-8° de 404 pages.

Analysant dans un chapitre de ce volume l'art d'Anatole France lorsqu'il avait à juger des livres pour nourrir sa célèbre rubrique du *Temps*, énonçant les procédés de la critique littéraire — si l'on admet l'existence de *procédés*... —, opposant la manière aisée et nonchalante du père de *Thaïs* à celle d'Albert Thibaudet, grand amateur de « crus », M. Émile Henriot suggère, avec une sympathie non voilée, quelques axiomes.

La critique littéraire ne saurait être une science, faute de consentement unanime ; d'ailleurs nous ne jugeons des livres que par le sentiment et la raison qui sont, comme l'on sait, les instruments les plus imprécis du monde ; ainsi, ne valant qu'autant que celui qui l'exerce, la critique la plus personnelle est, de ce fait, la plus intéressante ; enfin, le rôle de la critique étant, non de juger, mais d'expliquer les œuvres en soulignant leur beauté, en les faisant aimer, il convient de s'y montrer intéressant...

Et M. Émile Henriot de conclure :

« Anatole France y a réussi, ce me semble, au point qu'on peut reprendre, après trente ans, les quatre volumes de la *Vie littéraire*, et s'y divertir comme à la création de l'esprit la plus originale, encore que chaque chapitre en ait été écrit à l'occasion d'autrui. Sainte-Beuve mis à part, de combien de critiques en a-t-on jamais pu dire autant ? »

Mais ne le dira-t-on pas de M. Émile Henriot lui-même qui, avec une aimable élégance, entretient ses lecteurs du *Monde* — anciennement le *Temps* — de questions morales ou d'esthétique du langage, je veux dire de traits de mœurs et de style, à l'occasion de l'actualité littéraire (parution de volumes, anniversaires...) ou de relectures suscitées par son goût fervent ?

Rassemblant et classant les nombreuses études parues, de semaine en semaine, depuis un quart de siècle, sous la rubrique « Courrier littéraire », le célèbre critique, d'année en année, les offre en volumes nourris reproduisant précisément en exergue cette formule. Ce furent : *Les Romantiques*, *Réalistes et Naturalistes*, *Portraits de Femmes* (d'Héloïse à Katherine Mansfield). C'est, pour la présentation d'auteurs du XIX^{e} et du XX^{e} siècle, *Maîtres d'Hier et Contemporains* (des Goncourt à Paul Valéry). M. Émile Henriot a donc groupé selon l'ordre chronologique, en vue de la connaissance de quelques grands écrivains, diverses études parues au gré des circonstances. Il ne manque pas d'indiquer l'année où chacune d'elles a été d'abord impri-

mée. Ainsi nous assurons-nous de la constance de ses ferveurs (à l'égard de Barrès, par exemple), comme aussi nous prenons éventuellement conscience de son relatif détachement en ce qui concerne telle ou telle œuvre ; ainsi sont soulignés les « repentirs » d'une pensée qui se veut et se maintient probe. Cette précaution offre, en outre, l'avantage, surtout lorsqu'il s'agit du compte rendu d'une thèse, de présenter le dernier état de la question à cette date.

On voit que ce volume, d'une lecture agréable et solidement documenté, où sont étudiés les Goncourt, Mallarmé, Verlaine, France, Bourget, Loti, Bourges, Barrès, Jules Renard, Boylesve, Pierre Louys, Régnier, Péguy, Apollinaire, Valéry... présente un intérêt exceptionnel pour l'histoire de nos Lettres. Mieux qu'un manuel d'histoire littéraire, dont parfois il rappelle utilement, mais discrètement, entre les lignes, les grandes données, donc sans dogmatisme, plus aimablement, il constitue pour les curieux, les amateurs, les lettrés, une mine de renseignements. Je ne serais pas étonné qu'il fût considéré par quelques lecteurs comme un objet constant de consultation et de références sur les écrivains et leur œuvre, sur leur vie décelée à travers leur œuvre. Ce n'est pas la moindre utilité de la critique littéraire que de veiller à maintenir constant le rapport de la littérature à l'humain ; ce n'est pas le moindre mérite de M. Émile Henriot de ne point nous entraîner en d'abstraites spéculations, mais de nous faire prendre conscience, tout au long de ces pages, de cette vérité première, étrangère à trop de littérateurs, qu'après tout l'art est de l'humain.

Maîtres d'Hier et Contemporains est le livre d'un honnête homme, à l'usage de l'honnête homme. J'aime cette fidélité de l'auteur à son maître Barrès, cette ardente recherche, à travers l'œuvre de ce dernier, des voix et des thèmes barrésiens, afin de mieux évoquer le véridique visage, la vraie tonalité de l'âme. La série d'études qui lui sont consacrées (il y a des pages merveilleusement lucides sur l'évolution de Barrès) constitue au vrai une riche monographie, nourrie d'idées, éclairée des lumières d'une admiration qui fut juvénile et qui, en dépit, ou à cause d'analyses successives, reste ardente et fidèle. Célébrant la primauté de l'esprit de Barrès, M. Émile Henriot aime à caractériser l'autorité qui émanait de ce « prince de la jeunesse ». Il dit qu'elle était « fraternelle », et il ajoute qu'au propre c'était Alcibiade. Il a hâte de préciser qu'au cortège d'adolescents qui se pressaient sur ses pas, contrairement à certains prétendus « Maîtres », il n'a jamais rien proposé de bas.

On goûtera aussi, dans les pages consacrées à Anatole France, au sujet d'un livre du célèbre angliciste Félix Boillot, exemples probants à l'appui, la distinction, établie avec une fine maîtrise, entre l'*humour* et l'*ironie*. En conclusion d'une très délicate analyse où l'esprit du lecteur s'est joué, amusé, à suivre le clairvoyant psychologue dans le déroulement de sa démonstration, M. Émile Henriot propose de l'ironie une définition simple et ingénieuse.

On devine par ces quelques données la variété et la richesse de ce volume. Il séduira ceux qui recherchent au delà des œuvres littéraires l'exacte psychologie des hommes les ayant rêvées et créées, ceux qui, en marge de la tyrannie des doctrines, s'intéressent au jeu nuancé des idées et à leur expression esthétique. Sur les grandes routes de la littérature — comme dans les sentiers ourlés de fleurs où naguère il présentait *les Livres du second Rayon* — M. Émile Henriot se fait un guide d'une lucide et aimable compréhension, d'une discrète mais sûre érudition. C'est plaisir délicat que de se laisser enchanter, grâce au fin humaniste, dans le sillage de ses enthousiasmes.

André Moulis.

SISTER FRANCIS ELLEN RIORDAN, **The Concept of Love in the French Catholic Literary Revival.** Catholic University Of America Press, Washington, 1952. Un vol. in-8° de 206 pages.

C'est un relevé des éléments littéraires du renouveau catholique, relevé qui consiste pour la plupart dans l'énumération des cas d'inquiétude ou de souffrance à cause d'amour qui se trouvent dans les romans catholiques français de ce siècle. En toute modestie l'auteur a défini son travail comme une longue « explication de texte ». Ce n'est guère autre chose, bien qu'il soit d'une lecture facile et agréable. On trouve des pages intéressantes sur *La Porte étroite* en tant que roman protestant qui présente tous les éléments de l'inquiétude analysée par les romanciers catholiques (on aurait voulu voir une pareille étude de l'inquiétude dans l'œuvre de Proust). Des remarques assez nouvelles aussi sur l'œuvre de Claudel, en particulier sur *La Cantate à Trois Voix*.

W. G. MOORE.

LÉON BOPP, **Philosophie de l'Art ou Alchimie contre Histoire.** Paris, Gallimard, 1954. Un vol. in-8° de 375 pages.

M. Léon Bopp est l'un des esprits les plus ingénieux de notre temps ; il fourmille d'idées, pour la plupart originales et séduisantes, mais à la différence des grands imaginatifs qui fuient les labeurs astreignants, il ne recule pas devant les examens consciencieux, les dépouillements interminables, les recherches jamais épuisées. Il a donné un rare exemple d'ingéniosité laborieuse, en commentant, page par page, souvent alinéa par alinéa, *Madame Bovary* de la première à la dernière ligne, combinant avec une patience de bénédictin les ressources de l'analyse psychologique et celles de l'histoire littéraire.

Le titre qu'il a donné au plus récent de ses ouvrages : *Philosophie de l'Art* ou *Alchimie contre Histoire* n'annonce que vaguement son contenu, et le sous-titre : *Essai de surhistoire des valeurs esthétiques* est assez hermétique. En fait, du moins pour ce premier volume, il s'agit d'une méthode nouvelle appliquée à l'examen des œuvres littéraires, mais la méthode vaut, dans l'esprit de son inventeur, et pour les autres œuvres d'art, plastiques, musicales, etc... et pour toutes les expressions de l'activité humaine au cours de l'histoire.

Il semble bien que M. Léon Bopp soit parti d'un refus : il rejette les attitudes traditionnelles de la critique en face de l'œuvre littéraire, parce que ces attitudes lui paraissent mal adaptées à leur objet qui est, essentiellement, d'aboutir à un jugement. Or, qu'elle soit dogmatique ou à l'opposé impressionniste, qu'elle se fonde sur une esthétique aux principes immuables, qu'elle incline au déterminisme ou qu'elle penche vers l'évolutionnisme, qu'elle se montre libérale ou tyrannique, toute critique qui prétend apprécier l'œuvre en elle-même, n'échappe pas au reproche d'une diversité, d'une « variabilité » qui la prive d'autorité. Non seulement une même œuvre est jugée différemment suivant les époques, mais à chaque époque elle est mise par les critiques à des rangs différents ; plus : un même critique, au cours de sa vie, change d'opinion sur une même œuvre, s'étonne d'avoir naguère goûté ce qui lui paraît maintenant fade, renie son enthousiasme ou, inversement, s'accuse d'injustes sévérités. Bien entendu, M. Léon Bopp ne conteste pas que ces diverses critiques aient leur intérêt, leur utilité, ou leur charme, mais il nie qu'elles puissent conduire à de véritables jugements. « Il y a eu et il y aura encore, écrit-il dans un excellent raccourci, toujours un grand nombre de critiques également possibles : la critique spontanée du grand public ou des impressionnistes de profession ; la critique qui juge sur l'étendue des succès — un mauvais critère assurément, — ou sur la

durée du succès — un critère meilleur ; — la critique des rhétoriciens, des dogmatiques à la Boileau, Taine ou Brunetière lesquels entendent conformer leurs sentences à certaines règles ; la critique historique à la Sainte-Beuve ; la critique dite créatrice, à la manière de Thibaudet ; la critique technique à laquelle nous nous sommes essayé dans notre commentaire sur *Madame Bovary* », mais de ces critiques confrontées quelle leçon pourrait-on tirer sinon une leçon de scepticisme ? Or, un scepticisme radical qui tendrait à voir dans la littérature un chaos anarchique, où tout serait imprévisible et inexplicable, n'est pas plus conforme à la réalité des faits qu'un dogmatisme posant pour l'éternité des normes fixes.

C'est alors que M. Léon Bopp a l'idée de recourir à la critique statistique, ou selon son mot, « catalogique ». Entendez qu'il va se borner à dresser le tableau des *valeurs reconnues* aux principales œuvres de la littérature française. Ces valeurs — lui-même en dénombre soixante-six — relèvent ou des tendances actives ou des tendances affectives ou (les plus nombreuses) des tendances intellectuelles. Ce sont, par exemple, les valeurs de mouvement, de force, les valeurs de plaisir, d'émotion, les valeurs de jeu, de goût, de finesse, de clarté, d'ordre, d'éloquence (mais il y en a encore cinquante-six). A chaque siècle, les œuvres littéraires se sont imposées par une ou plusieurs de ces valeurs, car il va sans dire qu'une même œuvre littéraire peut avoir en même temps de la force, de l'émotion, de l'ordre, de l'éloquence ; toutes les combinaisons des soixante-six valeurs sont possibles, même celles qui paraissent d'abord antagonistes, l'émotion et l'ironie, la tristesse et le plaisir, l'amour et la raison étant parfois associées.

« Valeurs reconnues » mais reconnues *par qui* ? Il faut évidemment choisir un critique modéré, un officier de l'état civil plutôt qu'un avocat passionné. M. Léon Bopp voit dans l'*Histoire de la Littérature française*, de Gustave Lanson, dont la 23e édition a paru en 1931, un document qui permet un classement commode des *valeurs reconnues*. En s'en tenant au seul Gustave Lanson, considéré comme représentatif d'une opinion moyenne, on peut en effet, cataloguer les œuvres dont, à chaque siècle, telle ou telle valeur paraît être le trait, ou l'un des traits distinctifs.

A peine les principes de la critique statistique sont-ils formulés que les objections pleuvent ; si elles ne s'abattaient pas d'elles-mêmes, M. Léon Bopp d'ailleurs s'empresserait de les faire pleuvoir.

« Pourquoi soixante-six valeurs ? Pourquoi pas douze ou cent, ou mille ? » « Comment distinguer les valeurs de tendresse et les valeurs d'amour ? les valeurs de légèreté et les valeurs d'adresse ? » « Peut-on parler des valeurs de diversité ou des valeurs de perfection ? » « Passe pour les valeurs de sensualité, mais que viennent faire les valeurs d'immoralité ou de moralité ? » « Rattacher les mystères du Moyen Age aux valeurs de mystère, n'est-ce pas jouer avec les mots ? » D'autre part, les valeurs reconnues par Gustave Lanson sont-elles certaines ? *Le Roman de Renart* figure aux valeurs de sobriété (à d'autres aussi), parce que Gustave Lanson « trouve parfois quelque sobriété dans les plaisanteries de Renart ». On peut estimer que la sobriété n'est point un trait caractéristique du *Roman de Renart*. Qu'il y ait des valeurs de philosophie dans Descartes, Condillac ou Bergson, est trop évident ; c'est qu'il n'y en eût pas qui serait surprenant. M. Léon Bopp répond en substance que son enquête n'est que le premier maillon d'une chaîne d'enquêtes, qui aura d'autant plus de force probante qu'elle comptera plus de maillons. S'il se limite à la littérature française et s'il dresse ses tableaux de valeurs d'après le seul Lanson, c'est qu'il faut bien commencer par quelque chose et par quelqu'un, mais il est clair que si l'on recense les *valeurs reconnues* dans toutes les littératures, à travers les jugements de vingt, trente, cent Gustaves Lansons, les statistiques feront d'autant mieux apparaître les courants, les tendances et les constantes

de la littérature et des littératures. Il n'importe pas beaucoup que les appréciations portées par Gustave Lanson, ou tout autre, soient justes, discutables, voire fausses. La méthode statistique a cela de propre que, s'appliquant aux grands nombres et tendant à établir des moyennes, les erreurs s'y compensent et que d'éléments dont chacun n'est pas certain on peut tirer des conclusions à peu près sûres. L'important est de rassembler d'abord les éléments de la statistique : plus ils sont nombreux et de source différente, plus la valeur de la statistique est grande.

On ne doit donc pas s'étonner que dans un livre de 375 pages, les dépouillements en occupent 350, et les conclusions 25. Dans la méthode statistique, le rapport des dépouillements aux conclusions est bien de cet ordre.

Mais ces vingt-cinq pages, quintessence d'une longue distillation, vont nous indiquer quels sont exactement l'intérêt et la portée de la critique catalogique, telle que l'a inventée M. Léon Bopp. Or, il n'est pas niable que les tableaux condensant son enquête nous ouvrent des horizons nouveaux sur les courants. les caractères et les dominantes de notre littérature. Les chiffres, s'ils sont loin de toujours confirmer les opinions reçues, ne s'en écartent pas exagérément. Ainsi, les valeurs les plus fréquentes dans les œuvres françaises (du XI^e^ siècle à 1910) sont : Réalisme (186 fois), Force (161), Finesse (154), Poésie (135), Raison (131), tandis qu'au 65^e^ et dernier rang apparaît le Goût (7). L'Amour est 27^e^ avec 57 points, ce qui ne laisse pas de nous étonner, l'amour, croyions-nous, étant le matériau le plus utilisé par nos écrivains. Mais la Clarté, 9^e^ avec 103 points, l'Ironie, 13^e^ avec 77 points, la Sobriété, 42^e^ avec 31 points nous paraissent à leur place.

Et si l'on dresse les tableaux par siècle (du XVI^e^ au XX^e^), on observe que le Réalisme vient partout en tête sauf au XIX^e^ où il est battu d'une tête (82 points contre 83) par la Force.... On peut tirer des tableaux de valeurs encore bien d'autres conclusions en considérant combien de fois des qualités contraires (Force et Tendresse, par exemple) se trouvent unies chez les mêmes auteurs et à quel siècle ces auteurs appartiennent.

On peut aussi établir quels sont les écrivains à qui sont reconnues le plus de *valeurs* (avec une *s*). Le classement obtenu, statistiquement, par M. Léon Bopp, bouscule un peu nos croyances. Si Hugo vient en tête avec 46 qualités, suivi de Voltaire avec 41, Bossuet (37), La Fontaine (35), ce qui est admissible, on s'étonne que M^me^ de Sta l, avec 26 qualités, distance Corneille (25), Rabelais (22), Pascal (21), Racine (21), que Dumas le père (9) l'emporte sur Brantôme (4) et sur Gérard de Nerval (2).

Sans doute, ce recensement, explique M. Léon Bopp, ne saurait être assimilé à un palmarès, puisque c'est la diversité du génie (non sa grandeur) qui est ici chiffrée ; les polygraphes ont plus de chance d'être mieux placés que les monocordes. En outre, il faudrait retirer des statistiques les auteurs qui furent contemporains des critiques, les critiques ayant toujours fort mal coté leurs contemporains. Les tableaux que M. Léon Bopp a dressés d'après Gustave Lanson offriraient moins de surprises, si Gustave Lanson avait arrêté vers 1850 son *Histoire de la Littérature*. On peut, certes, apprécier Remy de Gourmont, injustement oublié, il n'empêche qu'on sursaute en le voyant mis, dans le classement par qualités, sur le même rang que Pascal et Racine (21).

En concédant que la critique statistique est « curieuse », certains s'interrogeront peut-être sur son utilité : M. Léon Bopp leur répondra qu'il est toujours utile d'y voir clair, de se débarrasser de clichés tels que : « La littérature française est une littérature de clarté, de limpidité, où brillent la sincérité et le goût », de constater la coexistence permanente de valeurs en apparence contradictoires, de rejeter les exigences d'une critique fondée sur la logique du non-contradictoire, enfin de dégager toutes les avenues du possible. Si on le pousse un peu, M. Léon Bopp avancera même que sur

la critique statistique il est possible de fonder une technique de la création littéraire, si l'on admet, comme les classiques l'ont affirmé non sans raison, que la création est en grande partie œuvre consciente et volontaire.

« Nous ne voyons pas, écrit M. Léon Bopp, pourquoi l'on n'accepterait pas des créations telles que le roman ou le théâtre noirs, ou blêmes, ou roses ou rouges, ou roses et noirs, ou encore des romans ou des poèmes ou des drames combinant d'une façon délibérée et originale telles ou telles des quelque soixante valeurs que nous avons passées en revue. De pareilles inventions, pourvu qu'elles ne sombrent point dans un mécanisme glacial, ne seraient pas plus artificielles ou « gratuites » que celles de faire parler Andromaque ou Néron en français et en vers de douze syllabes où les hiatus sont défendus, où les rimes dites plates sont de règle, etc.... »

M. Léon Bopp esquisse ainsi un Art poétique à *n* dimensions.

PIERRE AUDIAT.

RÉPERTOIRE
DES MANUSCRITS LITTÉRAIRES FRANÇAIS
vendus de 1945 à 1954

XIXe SIÈCLE *(Suite* [1]*.)*

Huysmans (J.-K.). — L'Abbaye bénédictine de Ligugé (article publié dans la *Revue encyclopédique*, 24 décembre 1898), 6 p. — Exposition Huysmans, B. N., 1948, nº 74. — V., Cogeval, 9-v-52, nº 114.

— Les Carmels de Paris, 13 ff. in-fol. — V., A., 8-vii-46, nº 100. — V., Ch., 8-vi-49, nº 99.

— La Cathédrale. Ch. IV, extraits, 5 p. in-fol. — V., Co., 11-vi-48, nº 75.

— Cézanne [vers 1885], 1 p. in-4º. — T., été 52, nº 2034.

— De Tout (1902). Épreuves corrigées. — Exposition Huysmans, B. N., nº 82 (Coll. Pierre Lambert).

— Déclaration d'amour, 1 p. in-8º. — V., Bruxelles, V.-P., 22-x-48, nº 587.

— Des prix, article, 3 p. in-4º. — Ch., cat. 674 (déc. 47), nº 21474.

— Les Dessins de Victor Hugo, brouillon de l'article publié dans *La Jeune Belgique*, mars 1890, 2 p. in-4º. — Exposition Huysmans, B. N., nº 51. — Groupe de libraires, cat. 1 ('53), nº 320.

— En rade. Ms. ayant servi à l'impression, 161 p. gr. in-4º. — Exposition Huysmans, B. N., nº 43. — Groupe, cat. 1 ('53), nº 318.

— En route. Ms. inc. d'une première version inédite, 137 p. gr. in-4º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 563.

— En route. Ms. inc., 233 p. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), nº 21474 (2).

— Étude sur Félicien Rops, 19 p. in-fol. — V., Co., 11-vi-48, nº 77.

— Le Fer, article publié dans la *Revue indépendante*, 5 p. in-4º. — V., Co., 10-vi-49, nº 87.

— Les Foules de Lourdes, 167 p. — V., Co., 29-iv-47, nº 77. — Exposition Huysmans, B. N., nº 89 a. — V., C., 17-vi-54, nº 77.

— Les Foules de Lourdes. Épreuves d'un cahier sous le titre primitif : *Les Deux faces de Lourdes*, p. 41-64. — Exposition Huysmans, B. N., nº 89 c.

— Les Gobelins et le quartier Saint-Séverin, 54 p. in-fol. — Groupe, cat. 1 ('53), nº 319.

— Les Grunewald du Musée de Colmar, art. impr. corrigé, 19 p. in-4º ; Francfort-sur-le Mein, notes. Ms. aut., 22 p. in-fol. — V., C., 17-vi-54, nº 672.

— Léon Hennique [art. publié dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, nº 314], 4 p. — Exposition Huysmans, B. N., nº 44 (Coll. Me Raveton).

— Lettres (9) à M. et Mme Alphonse Daudet, 1883-1903, 23 p. — V., Co., 19-i-50, nos 52-57.

— Lettres (42) à un ami, 1889-1903, 130 p. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1204.

— Lettres (5) à Stock [Joint à un ex. de Pages catholiques]. — V., Cogeval, 9-v-52, nº 117.

— Notes de lectures (Saint-Jean de La Croix, Sainte Angèle de Foligno,

1. Voir *RHL*, octobre-décembre 1955 (où l'on trouvera p. 535-536 l'index des libraires et leurs sigles), janvier-mars, avril-juin 1956.

Sainte Thérèse, Catherine Emmerich), 33 p. — Exposition Huysmans, B. N., nº 62 (Coll. Pierre Lambert).

— Notes de lectures. Ch. Jarrin, *Le Fareinisme*, 5 p. in-12. — V., V.-M., 2-VI-53, nº 392.

— « Notes intimes sur la souffrance et l'âme aux prises avec le doute. » — Exposition Huysmans, B. N., nº 632 (Coll. Pierre Lambert).

— Page de carnet contenant des Notes sur la vie des trappistes, 1 p. in-12. — V., Co., 11-VI-48, nº 78.

— Notes sur le satanisme et la magie, sur Louise Lateau, 2 p. — Exposition Huysmans, B. N., nº 53 (Coll. Pierre Lambert).

— Le Nouvel album d'Odilon Redon, 4 p. in-fol. [art. publié dans la *Revue indépendante* en 1885]. — L., cat. 75 ('50), nº 402.

— L'Oblat. Notes de travail, 2 p. — Exposition Huysmans, B. N., nº 83 (Coll. Pierre Lambert).

— Ordo de l'Abbaye Saint-Pierre de Solesmes pour 1900. Ex. comportant des notes autographes de H. sur la liturgie. — Exposition Huysmans, B. N., nº 75 (Coll. Pierre Lambert).

— Préface pour le *Latin mystique* de R. de Gourmont, 8 p. in-4º. — V., Co., 24-II-49, nº 116.

— Les Quartiers de la Rive gauche : l'Avenue de la Motte-Piquet, 4 p. in-fol. — V., Co., 29-IV-47, nº 78.

— Recette pour la préservation des maléfices, 1 p. — Exposition Huysmans, B. N., nº 52 e (Coll. Pierre Lambert).

— Sainte-Lydwine de Schiedam, 104 p. in-4º (p. biffées en entier, beaucoup écrites recto-verso). — V., Bl., 16-XI-54, nº 76.

— Sainte-Lydwine de Schiedam, 206 p. in-fol. — V., V.-M., 18-III-48, nº 170. — V., C., 17-VI-54, nº 671.

— Sainte-Lydwine de Schiedam, fragm. du ms., 18 p. — Exposition Huysmans, B. N., nº 79. — V., Cogeval, 9-V-52, nº 119.

— [Sainte-Lydwine de Schiedam], notes de travail comprenant des annotations aux *Acta Sanctorum*. — V., Cogeval, 9-V-52, nº 120.

— Sainte-Débarras. Ms., 4 p. in-fol. — V., G.-B., 16-V-45, nº 231.

— Sainte-Débarras, 2 p. — Exposition Huysmans, B. N., nº 70 (Coll. Pierre Lambert).

— Salon de 1887, 3 p. in-4º. — V., Co., 11-VI-48, nº 76.

— Les Sœurs Vatard. Ms. en grande partie aut., dédié à Émile Zola, 198 p. in-fol. — V., V.-M., 17-XII-47, nº 20. — Exposition Huysmans, B. N., 1948, nº 23. — M., cat. ('49), nº 27. — Exposition La Civilisation du Livre, 1954 (Librairie M. Dommergues, p. 50).

— Sur un tableau de Claude Monet (Saint-Maclou de Rouen), 1 p. — Exposition Huysmans, B. N., nº 48 (Coll. Pierre Lambert).

— La Tour de Dagobert, 4 p. in-fol. — V., V.-M., 25-XI-48, nº 22.

— Trois Églises : Saint-Germain l'Auxerrois, 2 p. in-fol. — V., Co., 11-VI-48, nº 74.

— Un procès. — V., Cogeval, 9-V-52, nº 135.

— Vintras, notes de lectures, 3 p. — Exposition Huysmans, B. N., nº 52 (Coll. Pierre Lambert).

— Lettres adressées à H. et se rapportant à son œuvre, 34 pièces. — Bl., cat. 299 ('49), nº 562.

— *Voir aussi* Boullan (abbé J. A.), Gourmont et Roux (Marius).

Imbert de Saint-Amand. — Lettres (65) à la comtesse de Castiglione, 200 p. — Bl., cat. 301 ('51), nº 1711.

Izambard (Georges). — Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud, 22 p. in-fol. (étude sur la jeunesse de Rimbaud). — Ch., cat. 687 (nov. 52), nº 24743.

Janin (Jules). — Samuel Richardson, 21 p. — V., Co., 6-v-52, nº 46 (2).
— Lettres (24) reçues par lui : Barbier (1), Barthet (5), Beauvoir (Roger de) (17), Bouilhet (1). — Bl., cat. 299 (oct.-nov. 49), nº 501.
— *Voir aussi* Nadar.

Jarry (Alfred). — Cyclo-Guide Miran illustré, article, 2 p. in-4º. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1209.
— Le Dit du vieux marin, d'après Samuel Taylor Coleridge, 10 ff. in-fol. — V., Genève, K., 29-III-50, nº 410.
— Docteur Faustroll, fragm. du ms., 5 p. — Exposition La Civilisation du livre 1954 (Librairie Les Arcades, p. 23).
— Filiger, article 5 p. in-4º. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1208.
— Lettres (11) au doocteur Jean Saltas, 1906, 26 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 556.
— Messaline, roman de l'ancienne Rome. 219 ff. in-4º (Envoi à Thaddée Natanson). — Be., cat. 50 ('51), nº 553.
— Messaline, roman de l'ancienne Rome. 1 f. (p. 72-73 de l'É. O.). — V., C., 15-VI-54, nº 208.
— Pantagruel (1re version). 96 ff. in-8º. — M., cat. '52, nº 27.
— Pantagruel. Ms. en grande partie aut., 1.000 ff. env. de formats divers. — V., V.-M., 23-VI-47, nº 151.
— Paul Verlaine, Parallèlement (art. sur l'éd. ill. par Bonnard), 2 ff. in-4º. — V., C., 15-VI-54, nº 205.
— Les Quatre z'apôtres et la Maréchaussée, poème, 3 p. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 569.
— Les Silènes. 101 p. in-8º. — V., C., 15-VI-54, nº 214.
— Le Surmâle roman. 327 ff. in-4º (Envoi à Thaddée Natanson). — Be., cat. 50 ('51), nº 554.
— Ubu-cocu. 55 ff. in-8º. — M., cat. '49, nº 36.

Jasmin. — Fragment d'épitre à Moussu Boilly. Toulouse, 1844, poésie, 1 p. in-12. — Bl., cat. 299 ('49), nº 571.

Karr (Alphonse). — L'Affaire Boulanger. Le Centenaire de 1789. Ms. publié dans Les Bêtes à Bon Dieu, 1889, 32 ff. in-8º obl. — V., A., 4-XII-45, nº 16.

Kock (Paul de). — La Mariée de Fontenay-aux-Roses, roman offert à Dentu par Mary de Kock, le 3 avril 1872, 50 p. in-fol. — V., Ch., 26-II-53, nº 46.
— Les Pochards. 23 ff. in-fol. — V., V.-M., 23-VI-47, nº 154.

Labiche (Eugène). — Lettres (15), 1844-1877. 15 p. — V., Co., 29-IV-47, nº 82.

Lacordaire. — Conférences de Notre-Dame, 27 février-19 mars 1848, 141 p. in-4º. — L., cat. 76 ('50), nº 348 *bis*. — Bl., cat. 304 ('54), nº 3024.
— Lettres (5) à la comtesse de Vauvineux, 1839-1840. — Exposition Manuscrits et Livres précieux retrouvés en Allemagne, B. N., 1949, nº 29.

Lacroix (Paul). — Chronique du vieux Paris. Le Veilleur de Nuit, VIIe siècle. 5 p. in-8º. — L., cat. 75 ('50), nº 404.

Laforgue (Jules). — Apothéose. Encore à cet astre ; Farce éphémère ; Médiocrité ; Soir de carnaval. 5 poèmes. 5 ff. — Bl., cat. 299 ('49), nº 581.
— Apothéose, sonnet [*Le Sanglot de la Terre*]. 1 p. in-8º. — L., cat. 75 ('50), nº 415. — Ga., cat. 26 ('53), nº 268.
— Complainte sur le libre arbitre, 2 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 293.
— Le Concile féerique, 9 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 295.

— Convalescences, 28 vers à la suite d'une lettre dont le début manque[1] 2 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 294.

— Dragées grises. 4 ff. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), n° 577. — L., cat. 75 ('50), n° 414. — V., C., 17-VI-54, n° 682.

— Fragments et notes autographes, 13 p. in-8°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 579.

— Histoires de femmes (Revue Blanche, 1er mai 1897), 6 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 578. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3025.

— Les Impressionnistes, 5 p. in-fol. — Be., cat. 50 ('51), n° 298.

— Médiocrité, 14 vers. — M., cat. '54, n° 31.

— Moralités légendaires. Salomé, nouvelle, 17 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 296.

— Moralités légendaires. Le Miracle des roses, fragm. 1 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 297.

— Pralines creuses, ou Dragées à avaler. Suite de pensées, 3 p. in-fol. (ms. avec corr. et ratures). — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25340.

— Pierrot fumiste, 16 p. in-8°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 580.

— Le Public des dimanches au salon, 4 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 299.

— Soir de Carnaval. Poème. 24 vers, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23874.

La Jeunesse (**Ernest**). — L'Holocauste, roman, ms. en partie aut. 116 p. — Mo., cat. nov. 54, n° 46.

— Ms. aut. avec dessins. Oraisons funèbres et autres prières pour tous... 61 ff. in-8°. — V., Co., 21-XI-50, n° 77.

— Les Pas de chance, 3 p. — V., Co., 6-V-52, n° 56 (4).

Lamartine. — « A Madame E. Torello fumant le narguilé dans son jardin d'Alep », poème daté : Beyrouth, 9 sept. 1832 [*Poésies diverses*, 1842]. 48 vers, 2 p. in-fol. — L., cat. 80 ('52), n° 68.

— « A Madame la baronne Capecelatro ». Poème : 24 vers. Ischia, 6 sept. 1844, 2 p. in-4°. — V., Co., 6-V-52, n° 112.

— « A M. Charles Nodier de la part de l'auteur, son admirateur et son ami » ; poème daté : Saint-Point, le 30 déc. 1823, 1 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 418.

— « A M. de Genoude sur son ordination, 1835 ». [*Recueillements poétiques*], poème daté : Monceaux, déc. 1835, 228 vers. 7 ff. in-4°. — L., cat. 80 ('52), n° 69.

— « Auprès de ce grand nom si sûr de sa mémoire », quatrain adressé à Victor Hugo. (Dans un ex. des *Œuvres illustrées* de Victor Hugo, Hetzel, 1855). — L., cat. 80 ('52), n° 9, pièce 9.

— « Avant qu'il eût parlé tu lisais sa requête », poème, 1 p. in-fol. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22996 (3).

— Banquet de Chalon, fragm. 1 p. — V., Co., 21-I-47, n° 175 (1).

— C. r. du *Journal d'un Voyage en Orient* de Joseph d'Estourmel (1844). Ms. : daté Saint-Point, 27 nov. 1845, 2 p. in-fol. — Sa., cat. 20 ('51), n° 7897.

— C. r. de la réception de Henri de Lacretelle à l'Académie de Mâcon. 11 p. in-4°. — V., Co., 6-V-52, n° 113.

— Considération sur le caractère de la France et de ses révolutions. 23 ff. in-fol. — V., V.-M., 9-IV-47, n° 75.

— Conte arabe, la Charité, poème daté 1er mai 1847, 1 f. in-fol. [*3e Méditation poétique*]. — V., V.-M., 9-V-49, n° 31. — V., Co., 21-XI-50, n° 82.

— Contemplation de l'Infini. Harmonie 25e. 9 p. in-fol. — V., Co., 5-II-46, n° 33. — Bl., cat. 299 ('49), n° 584.

— Contre la peine de mort, au peuple du 19 octobre [1830], ode, 220 vers, 6 p. gr. in-fol. — L., cat. 80 ('52), n° 67.

— Discours à la chambre, sur la liberté de la presse, 22 août 1835, 14 ff. in-4°. — V., C., 17-VI-54, n° 684.

— Discours prononcé à la Chambre, le 10 févr. 1846, 12 p. in-4°. — V., Co., 6-v-52, n° 114.

— Épître à M. Amédée de P. 2 p. in-4°, 42 vers. — L., cat. 80 ('52), n° 64.

— Époques du christianisme, plan d'un ouvrage, 2 p. in-4°. — L., cat. 80 ('52), n° 71.

— « Hélas dans une longue vie que reste-t-il après l'amour », poème à son ami Falconnet, 10 vers, 1 p. in-8°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 270.

— Jocelyn. Épreuves corrigées, p. 49-60, 65-90, 97-112 et t. II, p. 1-20, 29-48, 129-140. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 76.

— [Jocelyn], 30 vers, dessin original de Paul Delaroche, 1 p. in-fol. — V., Genève Ra., 25-XI-52, n° 93.

— Lettres (63) à Aimé Martin, 1832-1846, 150 p. — V., Genève, K., 28-III-50, n° 301. (Acquis par la B. N., n. a. fr. 13266.)

— Lettres (6) à Briffaut et à Lacretelle (2) [sur ses candidatures académiques]. — Bl., cat. 298 ('48), n° 261.

— Lettres (5) à M^me^ Cécile de Cessiat, 10 p. — V., Co., 21-v-52, n° 4. — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24680.

— Lettres (16) à Valentine de Cessiat, 1842-1856, 53 p. — V., C., 17-VI-54, n^os^ 685-688.

— Lettres (12), à Nina de Pierreclau, 1813-1841. — Lettres (23), à Léon, comte de Pierreclau, 1830-1841. — V., Co., 21-v-52, n° 6. — L., cat. 80 (1952), n° 74.

— Lettres (15), à M. Vacher, 1811-1818, 37 p. — V., Ar., 20-IV-48, n° 92. — Lo., cat. 75 ('50), n° 540.

— Méditations cinquième ; méditation sixième, 2 poèmes, 2 p. in-4°. — L., cat. 80 ('52), n° 65.

— Ode, Méditations onzième [*Méditations poétiques*], 4 p. in-fol., 130 vers. — L., cat. 80 ('52), n° 62.

— Ode à M. de Bonald [*Le Génie, Méditations poétiques*], 2 p. in-4°. — L., cat. 80 ('52), n° 63.

— Poème sur la peine de mort, 40 vers avec corrections, 2 p. in-fol. — Lettre à l'éd. Martin. Mâcon, 29 nov. 1830, 12 vers corrigés pour le même poème. — Mo., cat. nov. 54, n° 47.

— Poésie adressée à M^me^ Marie Caillard sur une f. ornée d'une aquarelle. — L., cat. 80 ('52), n° 72.

— Raphaël (Paris, Perrotin, 1849). Épreuves corrigées. — L., cat. 83 ('54), n° 338.

— Récapitulation de la discussion sur la revision, 20 p. in-4°. — V., Co., 6-v-52, n° 115.

— Recueillements poétiques, carnet contenant trois poèmes : A Virieu après la mort de Vignes (Saint-Point, 10 août 1837), 124 vers. — Méditation, à M. Bouchard de Mâcon (Saint-Point, 21-22 sept. 1837), 300 vers. — La Femme, à M. de Coisne, Paris, 10 déc. 1838, 99 vers. — L., cat. 80 ('52), n° 70.

— Romance d'Alphonsine. Le Moulin de Milly. Signé et daté, Monceau, 1^er^ juin 1845, 4 p. — Exposition Manuscrits et livres précieux retrouvés en Allemagne, B. N., 1949, n° 35.

— Speranza, poème daté : juil. 1837, 44 vers, 2 p. in-4°. — L., cat. 76 ('50), n° 350.

— Sur la revision (Discours publié dans *Le Pays*, 8 juin 1851), 16 ff. gr. in-4°. — V., G.-B., 16-v-45, n° 239.

— La Tristesse, Harmonie cinquième, 2 p. in-fol. — L., cat. 80 ('52), n°-66.

— Un nom de femme [*Un Nom* dans *Recueillements poétiques*]. Poésie datée Florence 25 nov. 1828, 3 p. in-8° (2 strophes inédites). — V., Co., 21-v-52, n° 5. — M., cat. ('54), n° 32.

— [Pièces le concernant]. — L., cat. 80 ('52).

— *Voir aussi* Claretie, France, Houssaye, Hugo.

Lamennais. — Association de l'omnium, banque de crédit général [art. publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1858], 28 ff. — Exposition Lamennais, B. N., 1954, nº 195 (Coll. A. Dupont).

— Ch. XVI. Réflexions préliminaires. 3 p. in-8º. — Arg., cat. ('53), nº 36.

— Déclaration aux jurés [1840]. 2 ff. — Exposition Lamennais, B. N., nº 184.

— Défense de l'Histoire des variations des Églises protestantes de Bossuet, 28 p. in-fol. — V., Co., 6-v-52, nº 118.

— Défense des Accusés d'avril , 88 p. — Exposition Lamennais, B. N., nº 171 (Coll. A. Dupont).

— Dernières volontés, 1 f. — Exposition Lamennais, B. N., nº 248 (Coll. Barbet).

— La Divine Comédie, traduction 4 vol. — Exposition Lamennais, B. N., nº 239 (Coll. Ch. de Corlieu-Barbet).

— Étude de la langue italienne, 29 p. in-4º. — V., Co., 6-v-52, nº 119.

— Étude sur les Philosophes de Denis-François-Robert des Saudrais (oncle de Lamennais), transcrite par L. 25 p. in-4º. — V., Co., 6-v-52, nº 120.

— « Il y a une voix qui nous parle intérieurement et comme dans le fond de l'âme.... » 68 p. in-8º. — Ch., cat. 674 (déc. 47), nº 21490.

— Journal de ma prison [janvier 1841], 4 p. — Exposition Lamennais, B. N., nº 189 (Coll. Georges Heilbrun).

— Lettres (6) à Jacques de Saint-Victor, 1820-1822, 9. p. in-8º. — Ch., cat. 689 (déc. 53), nº 24997.

— Lettres (10), à M. de Saint-Victor et à Genoude, 1818-1838, 14 p. — Ch., cat. 690 (mai 54), nº 25181.

— Lettres à divers. — Exposition Lamennais, B. N., 1954.

— Livre de compte [tenu par A. Barbet], 1848. — Exposition Lamennais, B. N., nº 215 (Coll. Barbet).

— Livre de comptes [tenu par A. Barbet], 1850-1854. — Exposition Lamennais, B. N., nº 241 (Coll. Barbet).

— Mahométisme, Primauté de Saint-Pierre, Considérations. Notes de lectures et essais originaux, 37 p. in-4º. — V., Co., 6-v-52, nº 117. —V ., V.-M., 19-v-54, nº 366. — V., V.-M., 17-xii-54, nº 6.

— Ms. 68 p. in-8º (Livres III et IV pour la réédition d'un ouvrage religieux). — V., Ch., 8-vi-49, nº 118.

— Notes de lecture. Extraits de Zend Avesta, trad. Anquetil Duperron, 29 p. in-4º. — V., Co., 6-v-52, nº 116.

— Prière au Saint-Esprit, 1 p. — V., V.-M., 1-iii-54, nº 103.

— Procès des accusés d'avril. Réquisitoire contre le gouvernement de Louis-Philippe à l'occasion de ce procès, 88 p. in-8º, (1835) — Ch., cat. 686 (avr. 52), nº 24489.

— Réflexions sur les régimes possibles de la France, 3 p. in-4º. — Ch., cat. 669 (janv. 46), nº 20138.

— Réfutation des théories de Volney, 2 p. in-4º (joint à une lettre de Lacordaire à Jolyet, 21 juillet 1832). — Ch., cat. 675 (avr. 48), nº 21740.

Las Cases (Emmanuel de). — Lettres (8) au cardinal Fesch et 1 à Joseph Bonaparte, 1819-1822. — V., Co., 22-v-50, nos 36-38.

Latouche. — *Voir* Sand.

Leconte de Lisle. — « Ainsi, en moi-même songeant, je passais le long des prairies et des bois... », 1 p. in-4º. — Ch., cat. 665 (fév. 45), nº 19104.

— Le Dernier des Maourys, poème. 9 p. in-fol. — V., Co., 24 ii-49, nº 128.

— Djihan Ara, poème [*Poèmes barbares*], 7 p. in-4º. — V., Co., 10-v-49, nº 98.

— Homère : Odyssée, Hymnes, Épigrammes, Batrakhomyomakhie, ms. complet de cette traduction, 525 ff. in-4°. — V., V.-M., 9-v-49, n° 34.
— L'Inde française, 32 ff. gr. in-8°. — V., V.-M., 2-II-48, n° 86.
— « Maya : Maya : torrents des mobiles chimères », poème de 12 vers, 1 p. in-8°. — V., V.-M., 1-III-54, n° 105.
— La Mort de Sigurd, 4 p. in-8°. — V., Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24836.
— Parfum de Pan. Les Aromates, 21 vers. 1 p. in-8°. — M., cat. '49, n° 43.
— Parfum de Séléné. Le Myrte, poème. 2 p. in-8°. — M., cat. '49, n° 42. — Mo., nov. 54, n° 48.
— Parfums des nymphes ; Parfums des Erinnyes, 2 poèmes joints à un ex. des *Derniers poèmes* (1895). — L., cat. 72 ('48), n° 246.
— Phalya-Mani, conte sanskrit, 21 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 422.
— *Sacra fames*, poème, 4 p. in-8° obl. — V., Co., 24-II-49, n° 127.
— La Vision de Brahma, 188 vers, 8 ff. in-8°. — V., V.-M., 25-XI-48, n° 29.
— *Voir aussi* Louÿs (Pierre).

Legouvé (Ernest). — Ma première pièce, 6 p. — V., Co., 6-v-52, n° 65 (4).

Lemaitre (Jules). — Au Touring-Club. 5 p. in-8°. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3027.
— Le Centenaire de Mickiewicz, 8 p. in-8°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 586.
— Chez le président Deschanel, 5 p. in-8°. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3028.
— Discours. 14 p. — V., Co., 6-v-52, n° 55 (2).
— La Franc-Maçonnerie, art. 7 p. — V., Co., 6-v-52, n° 55 (3).
— Lettres (63) à Alphonse Daudet. — V., Co., 19-I-50, n° 62.
— Le Pain, chronique, 5 p. in-8°. — Bl., cat. 302 ('52), n° 1969.
— Racine. Ms. premier jet, 269 ff. pet. in-4°. — V., Bo., 28-I-47, n° 198.
— Jean Racine. Ms. presque sans ratures. 286 ff. in-8°. — V., J., 23-XII-47, n° 18.
— Le Roman des bêtes et des choses, chronique, 7 ff. in-8°. — Bl., cat. 302 ('52), n° 1968.

Lemonnier (Camille). — Alfred Stevens, 26 ff. — V., V.-M., 25-XI-48, n° 36 (2).
— La Faute de Madame Charvet, ms. complet 225 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 19-XI-49, n° 797.
— Kermesses. Quelques peintres, 2 articles. 13 p. — V., Bruxelles, V.-P., 15-III-47, n° 233.
— Lettres (20) à Albert Mockel, 52 p. — V., Bruxelles, V.-P., 20-x-45, n° 140.
— Lettres reçues par lui. — Exp. Lemonnier, B. N., 1946 (Coll. Marie Lemonnier).
— Le Sang et les roses, ms. complet, 230 ff. et 27 ff. de brouillons et 1re version. — V., Bruxelles, V.-P., 19-XI-49, n° 798.
— Souvenirs sur l'Ardenne et sur Théodore Baron, 4 ff. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P. 23-x-48, n° 624.
— Un mâle. — Exposition Lemonnier, B. N., 1946 (Coll. Marie Lemonnier).
— *Voir aussi* Verhaeren.

Leroux (Pierre). — Lettres (9) à George Sand, 10 p. in-8°. — V., Ch., 26-II-53, n° 52.
— Lettres (8) à George Sand, 1838-1852, 19 p. in-8°. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25186.

Lorrain (Jean). — Le Clou de la fête [art. sur un bal masqué], 3 p. in-8°. — L., cat. 75 ('50), n° 431.

— C. r. d'une réception chez Mme de Rute, 4 p. in-8° (signé : Scaramouche). — L., cat. 75 ('50), n° 432.

— Enilde, ballet en deux actes, 14 p. — V., Co., 6-v-52, n° 63 (2).

— Figures de Paris disparues (chronique sur le vernissage du salon de 1904), 7 ff. in-4°. — V., V.-M., 2-v-50, n° 30.

— Pall Mall semaine, 6 p. in-4°. — V., J., 16-i-47, n° 304.

— « Une idylle brûlante aux sept trous de ta flûte... », poème dédié à Verlaine, 16 vers. — V., Bruxelles, V.-P., 23-x-48, n° 629.

Loti (Pierre). — Aziyadé. — Exposition Loti, B. N., 1950, n° 85 (Coll. Samuel Viaud).

— « La Chère et malheureuse Turquie ». Ms. call., nb cor. aut. 7 p. in-4°. — V., Co., 6-v-52, n° 121. — V., V.-M., 29-iv-53, n° 226.

— L'Ile de Pâques, journal autographe, 1872. — Exposition Loti, B. N., n° 80 (Coll. Samuel Viaud).

— L'Ile de Pâques, version définitive (1899), fragm. — Exposition Loti, B. N., n° 82 (Coll. Samuel Viaud).

— Impressions de voyage, 1869-1870, cahier ms. — Exposition Loti, B. N., n° 79 (Coll. Samuel Viaud).

— Lettres (138) à M. et Mme Alphonse Daudet, 1880-1920. — V., Co., 19-i-50, nos 64-71.

— Lettres (11) à Mme Howland, 1880-1890. — V., V.-M., 2-vi-48, n° 36.

— Lettres (10) à Mme Howland, 1890-1896, 21 p. in-8°. — V., Co., 10-v-49, n° 104.

— Lettres (56) à sa sœur, 1865-1906. — Bl., cat. 298 ('48), n° 275.

— Pêcheur d'Islande . — Exposition Loti, B. N., n° 111 (Coll. Samuel Viaud).

— Les Petites sœurs de l'Assomption, 3 ff. in-4°. — V., V.-M., 2-v-50, n° 31.

— Préface à *Lumière d'Orient* d'E. Vedel, 2 p. in-fol. — V., V.-M., 29-iv-53 n° 227.

— Sagesse d'Asie. Préface datée : en mer, août 1900, 2 p. in-fol. — V., V.-M., 22-v-47, n° 46. — V., V.-M., 9-vi-47, n° 81.

Louÿs (Pierre). — [Aphrodite]. La Danseuse, ébauche, 3 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 51.

— Aphrodite, notes de travail [répertoire de mots traduits], 1 p. in-fol. — V., V.-M., 2-vi-53, n° 385.

— Aphrodite, épreuves corrigées. — M., cat. '54, n° 35.

— Ariane ou le chemin de la paix éternelle. Épreuves corrigées (1903). — V., Bruxelles, V.-P., 29-v-48, n° 635.

— Article sur le Panthéon, 4 ff. in-4°. — Sa., cat. 5 ('46), n° 2020.

— Ballade pour célébrer Maurice Guillot, pièce de vers. — D., cat. 56 ('53), n° 2836.

— Dictionnaire des femmes célèbres et galantes, 197 fiches in-8°. — Projet de titre pour *Sanguines* et diverses pièces. — V., Co., 21-xi-50, n° 95.

— Étude sur les Trente-six situations dramatiques de M. Polti, 13 p. in-4°. — V., Co., 6-v-52, n° 123.

— Exposé du Synthétisme, « copie faite pour le bibliophile Hankey », 10 ff. in-4°. — V., V.-M., 1-xii-50, n° 90.

— La Femme, poèmes érotiques (1890-1891). Album de 51 ff. in-4° avec 11 dessins de l'auteur. — V., Cn., 14-xii-50.

— Fragments aut. sur Victor Hugo, 4 p. in-8° obl. — V., Bruxelles, V.-P., 23-x-48, n° 636.

— Hermaphodite, projets et notes (1892), 4 p. in-fol. — Sa., cat. 23 ('52), n° 8746.

— L'In-plano, conte de Pâques [publié dans *Sanguines*], 22 ff. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P., 29-v-48, n° 654.

— L'In-plano, épreuves corrigées. — Divers ms., 26 ff. — Bl., cat. 301 ('51), nº 1770.

— « Je ne suis qu'un enfant madame et je sais bien », pièce de vers (1890), 1 p. in-4º. — Sa., cat. 22 ('51), nº 8420.

— Les Jeux olympiques, 10 p. in-4º. — L., cat. 75 ('50), nº 438.

— La Légende de Saint-Hilarion mise en latin, 13 p. in-4º. — V., Bl., 20-III-51, nº 28.

— Lettres (8) [au sujet de Corneille et Molière], 30 p. — R.-D., cat. 32 ('53), nº 1058.

— Lettres (9), 39 p. in-12. — V., Co., 24-II-49, nº 132.

— Lettres (35) vers 1898, 75 p. — V., Co., 10-V-49, nº 105.

— Lettres (7) à Jacques Boulenger, 1908-1911. — V., A., 24-V-45, nºs 121-122.

— Lettres (14) à son frère Georges Louis (7 de 1891) ; lettres (2) à Pol Gosset (1914) et 6 lettres à divers correspondants (1902). — V., Bl., 16-XI-54, nº 85.

— Lettres (10) à son frère Georges Louis, 1893-1914, 50 p. env. — V., V.-M., 1-III-54, nº 119.

— La Maladie de Ronsard, 20 p. in-8º. — V., Bl., 20-III-51, nº 26.

— Manuscrit sur la musique et Wagner (1888), 5 p. in-fol. — Ch., cat. 672 (avr. 47), nº 21036.

— Notes sur « Les Filles de Flandre » et « Le Sabbat en Lorraine », 40 p. in-4º. — V., J., 9-XII-54, nº 91.

— Notes sur les hermaphrodites et la Sodomie chez les femmes, 59 p. in-4º. — V., J., 9-XII-54, nº 90.

— O Altitude, poésie envoyée à André Gide (1891). — Gide a transcrit en dessous quelques vers des *Fleurs du Mal*, 3 p. in-fol. — V., J., 9-XII-54, nº 57.

— Pièces libres dont 8 ff. in-8º ; 5 ff. in-12 en anglais (trad. des épigrammes libres de Martial). — V., Bl., 20-III-51, nº 27.

— Poésie dédiée à « Mlle Marguerite Moréno », brouillon joint, 3 ff. — Sa., cat. 22 ('51), nº 8421.

— Poésie libre, 3 strophes de 4 octosyllabes mettant en scène André Gide (joint à l'E. O. des *Nourritures terrestres*). — V., Bl., 11-II-54, nº 15.

— Poétique, 3 p. in-4º. — Sa., cat. 22 ('51), nº 8422.

— Pour la stèle de Leconte de Lisle. Sonnet. — V., Bruxelles, V.-P., 23-X-48, nº 634.

— Que faut il penser du suicide selon les principes de la morale ?, art., 7 p. in 4º. — D., cat. 56 ('53), nº 2837.

— Le Rythme de l'Alexandrin, répertoire général, 82 ff. pet. in-4º. — V., G. B., 5 VI 47, nº 186.

— « Sappho sur le promontoire de Leucade », poème commenté dans une lettre à « André Walter », 4 p. in-8º. — V., V.-P., 23-X-48, nº 633.

— Sur l'art de la conversation, 2 p. in-4º. — Sa., cat. 27 ('53), nº 10173.

— « Valéry courbe aile ou voiture ». Vers daté : 23 juil. 1917. — Sa., cat. 23 ('52), nº 8746.

— *Voir aussi* Heredia, Farrère, Mockel.

Maindron (Maurice). — Dariolette, 1er jet, 133 ff. in-4º et ms. ayant servi à l'impression, 305 ff. in-4º. — J. Le Bodo, cat. 87, mai '54.

— Monsieur de Clerambon, 207 ff. in-4º. — J. Le Bodo, cat. 87, mai '54.

— Lettres (7) à Kuncket d'Herculais, Saint-Louis du Sénégal, 1879, 22 p. — V., V.-M., 25-XI-48, nº 35.

Mallarmé. — « Aile que du papier reploie »..., quatrain [*Vers de circonstance*]. — V., V.-M., 2-V-50, nº 33.

— Copie du 1er vol. du *Parnasse satyrique* (Poulet-Malassis, 1862). Ms. aut., 170 p. — V., Bl., 17-VI-47, nº 62.

— Éventail d'Augusta Holmès, quatrain sur un éventail, daté 12 juin 1887. — Be., cat. 50 ('51), nº 316.

— Hommage, poème 1 p. in-fol. — Be., cat. ('50), nº 317.

— Lettres (11, 35 p.) et cartes autographes (26) à son éditeur belge Deman (1888-1891) dans un ex. sur Japon de *Pages*, 1891. — Exposition La civilisation du livre, 1954 librairie Ch. Bosse, p. 30). — Bo., cat. 892 ('54), nº 394.

— Lettres (5) à Marius Roux, 1876-1884, 20 p. — V., V.-M., 19-VI-51, nºs 11-12.

— Poésies. Ms. calligraphié en vue de l'éd. fac. sim. des *Poésies* (1887), 68 p. in-4º. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1212.

— Quatrain à Évans : « Je cherche, oiseau fuyant la nue... » [22 mai 1884]. Lo., cat. 122 ('51), nº 192. — Lo., cat. 128 ('53), nº 197.

Maupassant. — L'Ame étrangère, 36 ff. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 601.

— L'Angélus, 42 ff. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 600.

— Cahier d'écolier à en tête de l'Institution ecclésiastique d'Yvetot (vers 1866), 20 p. in-4º. — V., Co., 18-III-49, nº 71.

— La Coquille, poésie, 20 vers. — V., Bl., 16-XI-54, nº 87.

— Fragments de poèmes et de théâtre, 22 ff. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 602.

— Hautot, père et fils. — Le Rendez-vous, nouvelles, 23 et 11 ff. in-fol. — Groupe, cat. 2 ('54), nº 970.

— Histoire du vieux temps, copie avec envoi aut. à Caroline Commanville, 19 p. in-4º. — Joint une lettre à la même. — V., V.-M., 1-III-54, nº 129.

— La Majorité de l'Union. Ms. signé « Prunier », 2 p. in-8º. — Ch., cat. 688 (mai 53), nº 24857.

— Mont-Oriol, 312 ff. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 596.

— La Paix du foyer, pièce. Ms. inc., 48 ff. in-fol. et 14 ff. in-4º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 604.

— La Paix du Foyer, pièce en deux actes, 75 p. in-fol. et in-4º. — Ch., cat. 690 (mai 54), nº 25200.

— La Petite Roque, 45 ff. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 598.

— Pièce aut. signée : Prunier, Paris, 16 janv. 1874, 2 p. in-fol. — V., Co., 29-IV-47, nº 106.

— Poème aut., 16 vers : O femme en ton regard une clarté profonde... — V., V.-M., 25-XI-48, nº 44.

— Le Rosier de Mme Husson, 25 ff. in-fol. — Bl., cat. 298 ('48), nº 292.

— Sonnet à la façon des penseurs, 1 p. in-8º. — V., New York, P.-B., 14-V-52, nº 355.

— Un soir de noces, acte I, acte III, 58 ff. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 603.

— Une vie, 413 ff. in-4º. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1213.

— Une visite à la campagne, 12 ff. in-8º. — V., C., 17-VI-54, nº 695.

— Vers Kairouan, 53 ff. in-fol. et in-4º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 599.

— Yvette, 83 ff. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 597.

Meilhac (Henri). — La Boule. Tricoche et Cacolet. Deux ms. in-4º (au vº des ff. dessins d'Henri Henriot). — V., G.-B., 21-II-50, nº 137.

Mendès (Catulle). — Poèmes inédits, 11 p. — V., Co., 6-V-52, nº 49 (1).

— Le Rose et le noir. — Les Draps. — V., Bruxelles, Miette, 1-XII-45, nº 123.

— *Voir aussi* Courteline (Georges).

Mercœur (Élisa). — Souhaits à la France. Poème daté : Paris, 1er janvier 1833, 3 p. in-fol. (49 vers). — Ch., cat. 679 (juil. 49), nº 22754. — V., J., 9-XII-54, nº 104.

Mérimée (Prosper). — Les Ames du purgatoire, 6 février 1834, 159 p. in-fol. — V., Co., 23-II-54, nº 90 *bis* b. (Acquis par la B. N.)

— La Chambre bleue, nouvelle dédiée à Mme de la Rhune, Biarritz, 1866, 45 p. in-8º. — Exposition Mérimée, B. N., 1953, nº 472 (Coll. Alfred Dupont).

— C. r. de la Correspondance de Mme Du Deffand, 1867, 7 p. in-fol. — V., Co., 28-II-50, nº 106.

— Don Quichotte ou Les Deux héritages. Moralité en 6 tableaux, 110 p. in-fol. — V., Co., 23-II-54, nº 90 *bis* a.

— « Épisode d'un roman inédit », 9 ff. in-4º. — Exposition Mérimée, B. N., nº 37 (Lausanne, Coll. Comtesse de Suzannet).

— Étude sur Pouchkine (1868), 22 p. in-4º, lettre à Dalloz jointe, Cannes, 15 nov. — V., Co., 28-II-50, nº 107.

— Lettres (16) à P. Dalloz, 1867-1869, 20 p. — V., Co., 28-II-50, nos 102-105, 107-108.

— Lettres (5) à Charles Sauvagot, 1849-1855. — V., Co., 6-II-50, nos 9-10.

— Notes d'un voyage en Auvergne, frag. du ms. — Exposition Mérimée, B. N., nº 147 (Coll. Paul Deschamps).

— Tsygany (les Bohémiens), traduit du Russe de Pouchkine, 42 ff. in-16. — Exposition Mérimée, B. N., nº 446 (Coll. comtesse de Suzannet).

— La Vénus d'Ille, 57 ff. in-16. — Exposition Mérimée, B. N., nº 253 (Coll. comtesse de Suzannet).

— *Il Viccolo di Madama Lucrezia*, 53 ff. in-16. — Exposition Mérimée, B. N., nº 296 (Coll. comtesse de Suzannet).

— La Vie et l'œuvre de Cervantès, 64 ff. in-4º. — Exposition Mérimée, B. N., nº 478 (Coll. Bonnier de La Chapelle).

— *Voir aussi* Barbey d'Aurevilly et Mme Victor Hugo.

Merrill (Stuart). — Les Quatre saisons, 29 p. in-4º. — V., J., 16-I-47, nº 346.

— Le Vrai Temple, poème, 9 p. in-fol. — Ch., cat. 684 (juil. 51), nº 24161.

Michel (Louise). — Lettres (6) et chanson, 9 p. — Ch., cat. 689 (déc. 53), nº 25026.

Michelet. — Lettres (71) à Antoine Tenant de Latour, 1830-1850, 90 p. — V., Ar., 21-IV-48, nº 124.

— Lettres (69) à Antoine Tenant de Latour, 1831-1843, 105 p. — Bl., cat. 299 ('49), nº 606.

— Lettres (12) à Louis Viardot, 1852-1876, 17 p. in-8º. — V., V.-M., 25-III-52, nº 109.

— Voir aussi Hugo.

Mirbeau (Octave). — A un prolétaire [sur l'affaire Dreyfus]. — Exposition Zola, B. N., 1952, nº 652 (Coll. baron de Knyff).

— Art. sur un monument à Zola, 8 p. in-4º. — Ch., cat. 675 (avr. 48), nº 21778.

— Esthétique dramatique, 4 p. in-4º. — V., Co., 6-V-52, nº 132.

— Le Foyer, comédie, 104 ff. in-4º. — V., V.-M., 19-V-54, nº 386.

— Lettres (14) à Alphonse Daudet, 1889-1895. — V., Co., 19-I-50, nº 79.

— Le Petit vicomte, 4 p. in-4º. — V., J., 13-I-47, nº 309. — V., V.-M., 12-XI-54.

— Préface (à l'occasion de l'Exposition Rodin, 1900), cat. publ. dans *La Plume*. — 9 lettres à K. Boës, directeur de *La Plume*. — V., V.-M., 9-VI-47, nº 98.

— Soir de réveillon, 2 p. in-4º. — Arg., '53, nº 47.

Mistral (Frédéric). — A Dona Maria Llorente, poème daté février 1880.

2 p. in-8° ; La Foucado, poème fragm., 4 ff. in-4°. — V., C., 17-VI-54, n° 699. — Le 1er seul. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25369.

— A Victor Hugo, poésie, 1 p. in-8°. — T., été 52, n° 20124.

— Au Doutour Dugas, poème daté : 27 octobre 1859, 40 vers, 2 p. in-4°. — L., cat. 76 ('50), n° 361.

— La Contigo, villanelle, 15 strophes de 4 vers, 4 p. (avec E. O. de *Mireille*). — Ga., cat. 26 ('53), n° 334.

— « Despache mandade d'Algésiras a Maïane », 2 p. in-8°. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 99.

— Lettres (9), Maillane, 1866-1885, 19 p. in-12. — V., Co., 23-XI-54, n° 84.

— Lettres (10) au marquis Ch. de Valori, prince Rustichelli, 1850-1871, 21 p. in-8°. — V., V.-M., 25-III-52, n° 113.

— Lettres (33) à Alphonse Daudet, 1868-1909. — V., V.-M., 19-I-50, nos 80-84.

— Lettres (10) à Alphonse Daudet, 30 p. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3033-3034.

— Lettres (7) à Alphonse Daudet, 1868-1895, 22 p. in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 697.

— Lettres (13) à Marius Roux, 1865-1879. — V., V.-M., 19-VI-51, n° 14.

— Maïano, 11 de november 1879, poème. Sixtain, 1 p. in-16. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19397 (2).

— Mireille, extrait du chant II, daté Paris, 21 avril 1884, 1 p. in-fol. obl. — V., Co., 10-V-49, n° 111.

— Pièce aut. fragm. de nouvelle et lettre datée Maillane, 25 fév. 1902, 7 p. — V., V.-M., 2-VI-48, n° 43.

— La Provenço ilustrado, article (1893), 4 p. in-4°. — V., Co., 10-V-49, n° 110. — V., C., 17-VI-54, n° 700.

— Récit dédié à Mme Alphonse Daudet : « Poulounio, la peleto doù mas de l'Estang, ère una fema d'autre tems », 6 p. incomplet. — Du., cat. 107 ('54), n° 319.

— Sant Aloi, 2 p. in-4°. — R.-D., cat. 19 ('47), n° 5756.

— Lou Tambour d'Arcolo, 5 ff. in-4°. — V., C., 17-VI-54, n° 701.

Mockel (Albert). — Lettres (9) à Pierre Louÿs, 1896-1897, 23 p. in-12. — V., Bruxelles, V.-P., 15-III-47, n° 299.

— Le Verbe aimer, 9 ff. in-4° et in-fol. — V., Bruxelles, V.-P., 15-III-47, n° 298.

— *Voir aussi* Elskamp, Ghil, Gilkin, Lemonnier, Régnier (Henri de) et Verhaeren.

Monnier (Henry). — Lettres (16) à Charles Sauvageot, 14 p. — V., Co., 6-II-50, n° 11.

Monselet (Charles). — Album d'autographes de collaborateurs de la *Lorgnette littéraire*. Lettres de Barbey d'Aurevilly, Hugo, Janin, Quinet, Sainte-Beuve, etc., 182 pièces. — V., V.-M., 23-VI-47, n° 162.

— Le Canard à trois becs, sonnet dédié à Jules Moinaux, 22 mars 1871. — V., Bruxelles, V.-P., 23-X-48, n° 703.

— Nicette, 7 p. — V., Co., 6-V-52, n° 54 (1).

Montalembert (Charles, comte de). — Lettres (18) en anglais dont 15 à Alexander Beresford Hope, 1840-1869, 65 p. in-8°. — Ch., cat. 675 (avr. 48), n° 21780.

— Rapport relatif à la prorogation de l'Assemblée nationale, 16 p. — V., Co., 6-V-52, n° 37 (1).

Montesquiou (Robert de). — Caroncule, satire contre Cora Pearl, dactyl. avec corr. aut., 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 583.

— Lettres (66) à M. et Mme Alphonse Daudet. — V., Co., 19-I-50, nos 85-86.
— Lettres (8), 27 p. — Sa., cat. 23 ('52), no 8765.

Moréas. — Doulce, poème, 2 p. in-8o. — Bl., cat. 300 ('50), no 1215.
— Le Messager, poème daté 15 janvier 96, 1 f. in-12. — V., C., 17-VI-54, no 702.
— Rabelais, article, 12 p. in-fol. — Bl., cat. 301 ('51), no 1724.
— La Route [chronique de *La Plume*], 8 ff. in-4o. — V., C., 17-VI-54, no 703.
— Les Stances, 16 poèmes. — La., cat. 47 ('53), no 2549.

Moreau (Hégésippe). — La Croix d'honneur, poème, 30 vers, 2 p. in-8o. — Ch., cat. 674 (déc. 47), no 21530. V., Ch., 8-VI-49, no 140.
— « Grand Roi daigne accorder un sourire à mon zèle... », poème, 1 p. in-8o. — V., Co., 21-XI-50, no 110.
— La Princesse, poème, 1832, 3 p. in-4o. — Ch., cat. 688 (mai 53), no 24861.

Murger (Henry). — Les Émigrants. « Les bonnettes et la grand'voile ». (60 vers), 3 p. in-8o. — Ch., cat. 679 (juil. 49), no 22774.
— Mademoiselle Musette, poème, 5 strophes, 1 p. in-fol. — V., Co., 5-II-46, no 79.
— Nuit d'Hiver, poème, 3 p. in-8o. — Ch., cat. 685 (oct. 51), no 24338. — V., Ch., 26-II-53, no 84.
— Pièce de vers et 2 lettres. — V., V.-M., 17-XII-47, no 16.
— Poésies (14 pièces), 71 p. — V., Co., 5-II-46, no 80.
— Scènes de la Bohême, ch. intitulé : Son Excellence Gustave Colline, 9 p. in-8o. — L., cat. 76 ('50), no 365.
— « La Vieille Europe notre mère », poésie, 60 vers, 3 p. in-8o. — V., Ch., 26-II-53, no 83.
— *Voir aussi* Veuillot.

Musset (Alfred de). — Ballade à la lune, 4 strophes. — V., Co., 5-II-46, no 50.
— Boléro, pièce de 30 vers écrite pour Mme Jaubert (1840), 3 p. in-8o. — V., Co., 2-VII-46, no 36.
— Boléro (texte différent de celui publié par Mme Jaubert) et poème publié par P. de Musset sous le titre *Derniers vers* qui semble antérieur à 1857 d'après aut., 2 p. in-8o. — V., Co., 29-IV-47, no 120. — V., Co., 21-III-50, no 41.
— Bonjour Suzon, poésie [1844], 10 vers. — V., J., 9-XII-54, no 109.
— Brandel, scène 1re, fragm., 1 p. in-fol. — V., Co., 29-IV-47, no 118.
— Carmosine, fragm. diff. du texte définitif, 1 p. in-fol. — V., Co., 18-III-49, no 78.
— Carmosine, fragm., 1 p. gr. in-fol. — Sa., cat. 19 ('50), no 7312.
— « Elle a mis depuis que je l'aime », poésie [Par un mauvais temps. *Poésies nouvelles*] (Dans un ex. E. O. *Poésies nouvelles*). — L., cat. 75 ('50), no 176.
— *Les Filles de Cadix*, version primitive des Filles de Madrid, 24 vers au vo d'une minute de lettre, 1 f. in-8o. — V., Co., 21-XI-50, no 113. — V., Ch., 26-II-53, no 85.
— Fragment de dialogue entre Albert et Rodolphe, 22 vers, 1 p. in-fol. — Ch., cat. 678 (oct. 49), no 23034.
— Lettres (14) à Mme Jaubert, 20 p. — V., Co., 2-VII-46, nos 22-27, 29-34, 38.
— Non, mon cher, Dieu merci, pour trois mots de critique, vers, 1 p. — V., Ar., 18-III-48, no 169.
— Non, quand bien même une amère souffrance, sonnet. — Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de choses, sonnet dédié à Victor Hugo. — V., Ar., 18-III-48, no 168.
— On ne badine pas avec l'amour, fragment, 6 p. in-fol. — V., Ar., 18-III-48, no 167.

— Pas encore [L'Habit vert], brouillon au crayon, 2 p. in-8°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24123.

— « Prince, les assassins consacrent ta puissance », sonnet dédié à Louis-Philippe, daté 28 déc. [1836], 1 p. in-4°. — V., Co., 2-VII-46, n° 35.

— « Qu'un sot me calomnie, il ne m'importe guère », sonnet composé pour M^me^ Jaubert, août 1844, 1 p. in-4°. — V., Co., 2-VII-46, n° 37.

— La Quenouille de Barberine, fragment de 13 lignes. — V., Co., 23-II-54, n° 101.

— Le Rhin, poème, 2 p. in-8°. — V., Ar., 6-VI-46, n° 48.

— « Le Rideau de ma voisine... », poème, 1 p. in-4°. — V., Ar., 9-VI-49, n° 81.

— Rolla, fragm. de 6 vers : Dites-moi terre et cieux... », 1 p. in-8° obl. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25208.

— La Saule. Épreuves corrigées. — M., cat. '52, n° 31.

— La Servante du roi, tragédie destinée à Rachel, fragm. de 10 p. dont 2 non aut. — V., Co., 29-IV-47, n° 119. — L., cat. 76 ('50), n° 367.

— Sonnet à M^me^ *** [*Œuvres posthumes*]. — Arg., cat. '53, n° 51.

— Sonnet adressé à Victor Hugo : « Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de choses », daté avril 1843 (publié intégralement. Dans un ex. des œuvres illustrées de Hugo, Hetzel, 1855). — L., cat. 80 ('52), n° 9 (pièce 9).

— Sur l'abus qu'on fait des adjectifs [1^re^ lettre de Dupuis et Cotonet], 32 p., in-4°. — V., Ar., 18-III-48, n° 166.

— Le Tableau d'église, récit (1830), 4 p. in-fol. — V., Co., 5-II-46, n° 51.

— Un souper chez Mademoiselle Rachel, 29-30 mai 1839, 17 p. in-4°. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 94.

— « Une femme c'est une partie de plaisir... », 1 p. — R.-D., cat. 19 ('47), n° 5758. — R.-D., cat. 23 ('49), n° 7040. — R.-D., cat. 26 ('50), n° 7829.

— Voir aussi Dumas père, France, Hugo, M^me^ Hugo, Zola.

Nadar. — Lettres (5) à Jules Janin, 7 p. — Bl., cat. 299 ('49), n° 612.

— Nadariana, ou les bons mots de M. Nadar. Ms. de la main de Poulet-Malassis, 35 ff. montés gr. in-8°. — V., V.-M., 23-VI-47, n° 164.

(A suivre)

ROGER PIERROT.

NOUVELLES DIVERSES

Au dossier de « Cécile ». — Ici même, M. Maurice Levaillant (« Notes sur *Cécile* de Benjamin Constant », janvier-mars 1952, p. 83), remarquant que le texte publié par M. Roulin n'était qu'une copie mise au net et incomplète, formait l'hypothèse que « le brouillon intégral de *Cécile* aurait existé » et exprimait le vœu qu'on le recherchât « parmi les manuscrits appartenant à M. le baron de Constant-Rebecque ». Cette indication est, en effet, intéressante, mais les chercheurs pourraient également faire porter leurs efforts vers les collections d'Angleterre.

Paul Grimblot, — sur cet ami de Renan et de Sainte-Beuve, je me permets de renvoyer à mon article de la *Revue de Littérature comparée* de janvier-mars 1954 (t. XXVIII, n° 1, p. 40-56), — au lendemain de la publication du t. XI des *Causeries du Lundi* (3e éd.), donc très peu de temps avant la mort de Sainte-Beuve, écrivait au critique qui écoutait volontiers ses avis (Collection de Lovenjoul, D. 603, f° 53 v°) :

« Page 440. — Je ne vois pas que M. Pagès (de l'Ariège) ait eu le mss. de *Cécile*, la suite d'*Adolphe*. Rémusat le lui a demandé, à ma prière, et l'a fait chercher dans ses papiers : on ne l'a pas trouvé. Si ma mémoire ne me trompe pas, Pagès dit formellement, dans son article sur Benj. Constant, du *Dict. de la Conversation*, qui mérite d'être lu, que le Mss. de *Cécile* prêté à Lady Holland, n'est jamais revenu d'Angleterre. J'en étais convaincu il y a bien des années, je ne me souviens plus sur quels fondements, et j'ai maintes fois supplié Lord Russell, qui a hérité des papiers de Lady Holland, de chercher ce précieux mss. Il m'a toujours répondu qu'il le ferait, mais que le temps lui manquait pour faire l'inventaire de ces papiers dont la masse est énorme, et fort en désordre. Depuis, Rémusat a renouvelé les mêmes instances auprès de Lord Russell, sans plus de succès. »

En réalité, Pagès n'a pas dit « formellement » (*Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*, t. XV, Paris, 1834) ce qui lui attribue Grimblot ; il prétend seulement que c'est sur les conseils de Lady Holland que Constant a séparé *Cécile* d'*Adolphe*. Plus importante d'ailleurs est la phrase suivante de Grimblot : « J'en étais convaincu il y a bien des années, je ne me souviens plus sur quels fondements.... » Lorsque l'on sait la somme prodigieuse de connaissances qu'amassa cet homme étrange, on n'a pas le droit de le récuser en doute avant de lui avoir concédé le bénéfice de l'inventaire. Ayant appris par Lord Ilchester, historien de la famille Holland, que les papiers remis par Lady Holland (dont on n'ignore pas les relations qu'elle eut avec B. Constant) à Lord John Russel, en 1845, étaient récemment entrés au département des Manuscrits du British Museum, j'ai donc fait demander par M. Jean Pommier, — que je remercie vivement de son obligeance, — à l'un des conservateurs, si les papiers Holland, non encore entièrement classés, ne contiendraient pas le manuscrit de *Cécile*. Mr. T. C. Skeat, Deputy Keeper, a bien voulu me faire répondre qu'il n'en était rien. Le manuscrit aurait-il donc été distrait par Lady Holland du reste de ses papiers, et se trouverait-il actuellement dans une collection particulière d'Angleterre ? C'est la question que je me permets de poser à nos amis d'outre-Manche. — Cl. Pichois.

Correspondance de George Sand. — Madame Cordroc'h, bibliothécaire au département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, a entrepris un Répertoire des *lettres de G. Sand* déjà publiées. Elle serait heureuse et reconnaissante de toute communication relative à des lettres qui auraient été imprimées dans des livres ou périodiques peu accessibles ; elle serait également obligée à toute personne qui lui signalerait des *lettres adressées à George Sand.*

Enquête sur Arsène Houssaye. — M. H. van der Tuin, ancien lecteur de néerlandais à la Sorbonne, et connu des lettrés français par ses études sur Th. Gautier et sur les vieux peintres des Pays-Bas dans leurs rapports avec la civilisation française au XIX^e^ siècle, a entrepris une vaste enquête sur *Arsène Houssaye et les Pays-Bas* et serait obligé à toute personne qui voudrait bien lui communiquer des renseignements sur ce sujet.

Réédition des « Œuvres » de Nerval. — La Bibliothèque de la Pléiade vient de rééditer le t. I des *Œuvres* de Gérard de Nerval, procurées par MM. A. Béguin et J. Richer. La datation de deux lettres de la Correspondance ayant fait l'objet dans la *R. H. L. F.* (avril-juin 1955, p. 227-228) d'une note critique proposant de les situer en 1841 au lieu de 1851, nous croyons intéresser nos lecteurs en signalant que la nouvelle édition adopte cette suggestion.

Demande de renseignements. — Préparant une édition des œuvres poétiques complètes de Lamartine, M. Marius-François GUYARD (30, rue des Dames, Paris 17^e^) serait très reconnaissant à toute personne qui voudrait bien lui signaler les poèmes ou fragments poétiques parus dans des revues ou journaux, ainsi que les manuscrits dont elle connaîtrait l'existence.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

LE BULLETIN SIGNALÉTIQUE

Le Centre de Documentation du C. N. R. S. publie un « Bulletin signalétique » dans lequel sont signalés par de courts extraits classés par matières tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques, publiés dans le monde entier.

3e partie (trimestrielle) :

Philosophie : France..... 2 700 F. — Étranger..... 3 200 F.
Sociologie : France..... 1 100 F. — Étranger..... 1 320 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris, 5e, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Directeur : JEANNE VIEILLARD.

BULLETIN D'INFORMATION DE L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'HISTOIRE DES TEXTES

Paraît une fois par an et est vendu au numéro : n° 1, 300 F ; n° 2, 400 F ; n° 3, 460 F.

II. — OUVRAGES

COHEN (H.) et MEILLET (A.), *Les langues du Monde*, 2e édition, 6 400 F.

Cet ouvrage est mis en vente au Service des Publications du C. N. R. S. et à la librairie ancienne H. Champion. Les libraires sont priés d'adresser leurs commandes à la Librairie Champion.

HORN-MONVAL, *Bibliographie de la traduction française du théâtre étranger depuis les 500 dernières années* (en préparation).

PSICHARI-RENAN, *La prière sur l'Acropole et ses mystères*, 900 F.

Collection : « Le Chœur des Muses » (Directeur : J. JACQUOT).

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 1 600 F.
2. *La Musique instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), 1 800 F.
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (en préparation).
4. *Edipo Tiranno*, traduit de Sophocle par Orsato Giustiniani, avec une étude et des documents sur sa représentation au Théâtre Olimpico de Vicence en 1585 (en préparation).

Collection d'esthétique.

1. *Les Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile), 1 300 F.
2. *Visages et perspectives de l'Art moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des communications faites aux entretiens d'Arras (20-22 juin 1955) (en préparation).

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'HISTOIRE DES TEXTES

Mlle Pellegrin, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile crème), 2 400 F.

Richard, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*, 900 F.

Vajda, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*, 450 F.

Vajda, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 2 400 F.

Vajda, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris* (en préparation).

Les Cahiers de Paul Valéry.

Ces cahiers se présenteront sous la forme de 32 volumes d'environ 1 000 pages chacun, contenant la reproduction photographique du manuscrit et environ 80 aquarelles de l'auteur.

Une souscription limitée à 1 000 exemplaires numérotés est ouverte au prix de 140 000 F (volumes reliés) ou 154 000 F (volumes sous étuis).

1. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* (Le colloque de Léonard de Vinci est en vente aux Presses Universitaires de France), 1 500 F.

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX

2. *Les romans du Graal aux XIIe et XIIIe siècles*, 1 000 F.
3. *Nomenclature des écritures livresques du IXe au XVIe siècle*, 660 F.

Renseignements et vente au Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique, 13, quai Anatole-France, Paris, VIIe, C. C. P. Paris 9 061-11, Tél. INValides 45-95.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1956.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Bossuat (Robert). — Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Age. Supplément (1949-1953), avec le concours de Jacques Monfrin (Bibliothèque elzévirienne. Nouvelle série. Études et documents). — Librairie d'Argences, 1955.

— * Rancœur (René). — Bibliographie littéraire 1955. — A. Colin, 1956.

— * Wartburg (W. von). — Supplément à la bibliographie des dictionnaires patois. 1934-1955 (Société de publications romanes et françaises. T. 52). — Genève, E. Droz, 1955.

— * Bibliographie internationale des travaux historiques publiés dans les volumes de « Mélanges », 1880-1939, établie avec le concours des comités nationaux, sous la direction de H. Nabholz, par Margaret Rothbarth et U. Helfenstein. Éditée par le Comité international des sciences historiques. — A . Colin, 1956.

— Bataillon (Marcel). — Pour une bibliographie internationale de littérature comparée. [Rapport présenté à l'assemblée générale de l'Association internationale de littérature comparée, Venise, 28 septembre 1955.] — *RLC*, janvier-mars.

— Blavier (André). — Essai de bibliographie des fous littéraires d'expression française, belges ou publiés en Belgique de 1500 à 1940. — *Bizarre*, avril.

— Bonnerot (Jean). — L'index biographique de la Bibliothèque de la Sorbonne. — *Association des bibliothécaires français. Bulletin d'informations*, nº 19, mars.

— Brunet (Suzanne). — Une donation [Faralicq] à la Bibliothèque Mazarine (I). — *BB*, 1955, nº 6.

— Marion Miller (W^{m}). — American doctoral degrees granted in the field of modern languages, in 1954-1955. — *The Modern Language Journal*, March.

— Pierrot (Roger). — Répertoire des manuscrits littéraires français vendus de 1945 à 1954 [XV^{e}-XIX^{e} siècles, jusqu'à Léon Dierx]. — *RHLF*, octobre-décembre 1955, janvier-mars 1956.

— Proust (Jacques). — [Liste des thèses soutenues en U. R. S. S., entre 1948 et 1954, sur la littérature française.] — *RHLF*, octobre-décembre 1955.

— Torossian (A.). — Liste des thèses de lettres soutenues devant les Uni-

versités françaises (Paris et province), en 1955. — *AUP*, janvier-mars.

— C. V. E. — Bibliographie. II. Les catalogues de collections particulières. C. Jusqu'en 1914. — *Le Livre et l'estampe*, janvier, avril.

— *Bulletin du Centre d'information de la recherche d'histoire de France* [§ X. Histoire intellectuelle]. — N° 4, 1955.

DIVERS

— * Hellens (Franz). — Style et caractère, essai critique. — Bruxelles, Renaissance du livre, 1956.

— * Meyerhoff (Hans). — Time in literature. — University of California Press, 1955.

— * Rousseaux (André). — Le Monde classique. Tome IV [... Rabelais, Mme de Sévigné, Fénelon, B. Constant, Fabre d'Olivet, Sainte-Beuve, Baudelaire, G. Nouveau, T. Corbière, Ch. Cros, A. Jarry]. — A. Michel, 1956.

— * Sypher (Wylie). — Four stages of Renaissance style : transformations in art and literature. 1400-1700. — New York, Doubleday, Anchor Books, 1955.

— * Demeures inspirées et sites romanesques. 2. Textes et documents réunis par Paul-Émile Cadilhac et Robert Coiplet. — Paris, Éd. SNEP-Illustration, 1955.

— * International Federation for modern languages and literatures. Literature and science. Proceedings of the 6th triennal Congress. Oxford, 1954. — Oxford, Basil Blackwell, 1955.

— Anceschi (Luciano). — A debate on « literary types ». — *The Journal of aesthetic and art criticism*, March.

— Barrère (Jean-Bertrand). — Études littéraires et caractérologie. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Dingle (Herbert). — The relations between science and literature. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Dresden (S.). — Imitatie en originaliteit. — *Museum. Tijdschrift voor filologie en geschiedenis*, maart 1955.

— Duron (Jacques). — Pour une philosophie de la littérature. — [In] * Mélanges G. Jamati.

— Espe (Hans). — Das Französische als Sprache der Höflichkeit. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Fr.-Schiller-Universität Jena. Gesellschafts- und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 2-3.

— Johnson (Francis R.). — Literary history and the history of science. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Lough (J.). — C. R. de G. Bonno, *Les Relations intellectuelles de Locke avec la France* (Berkeley, Los Angeles ; Londres, 1955). — *FS*, April.

— May (Georges). — Memoir writing, a French speciality. — *The American Society Legion of honor magazine*, Summer 1955.

— Neubert (Fritz). — Zur Problematik der französischen « Journaux intimes » (Tagebücher). — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Fr.-Schiller-Universität Jena. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 2-3.

— Noulet (Émilie). — Problèmes des lettres [C.R. d'ouvrages de E.-R. Curtius, W. Weidlé, C.-E. Magny, G. Picon, G. de Torre]. — *Diogène*, avril.

— Pinatel (J.). — Le vrai dans les lettres. — *L'Enseignement chrétien*, avril.

— Quirin (Wilhelm). — Der Rationalismus in der französischen Literatur. — *Die neueren Sprachen*, H. 2.

— Rose (William). — Psychology and the literary analyst. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Wais (Kurt). — Fünfhundert Jahre französischer Literatur im Spiegel

der deutschen Meinung. — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, Februar.

Baroque. — Rousset (Jean). — Don Juan et le baroque. — *Diogène*, avril.

Bibliophilie. Livre. — * Le Trésor des bibliothèques et des archives de Marseille. [Exposition.] Décembre 1955-janvier 1956. — Marseille, Impr. municipale, 1955.

Critique. — Varloot (Jean). — La critique littéraire considérée comme discipline scientifique [c. r. analytique d'un « entretien rationaliste »]. — *Les Cahiers rationalistes*, février.

Enseignement. — * Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles [sous la direction du P. Pierre Delattre, S. J.]. Fasc. 12-14. Nérac-Retraites (Maisons de). — Enghien, Institut supérieur de théologie, Wetteren (De Meester), 1954-1955.

— Chambon (Pierre). — Littérature contemporaine et enseignement secondaire. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 15 mars.

— Chatelain (Abel). — Un collège de la bourgeoisie parisienne aisée au XIX^e^ siècle : le collège Rollin. — *Bulletin de la Société d'études historiques, géographiques et scientifiques de la région parisienne*, juillet-septembre 1955.

— Etiemble. — Écrivains et professeurs. — *Évidences*, mai, juin-juillet.

— Guéhenno (Jean). — L'enseignement du français et le monde moderne. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 15 mars.

— Vivier (Em.). — Mgr de Talaru et le collège de Saint-Lô (1769-1786). — *Notices, mémoires et documents publiés par la Société d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche*, 1955.

Folklore. — * Coirault (Patrice). — Formation de nos chansons folkloriques. 2. — Éd. du Scarabée, 1955.

Langue. — * Cinq propos sur la langue française [M. Roques : Caractères du français. — A. Siegfried : La langue française et les conditions de la vie moderne. — M. Arland : La langue française et la littérature. — Roger Heim : La langue française et la science. — Léon Bérard : La langue française et la formation des esprits]. — Fondation Singer-Polignac (43, av. G. Mandel, Paris, 16^e^), 1955.

— Antoine (G.). — Pour un second Littré ou pour un Murray français. — *Le Monde*, 16 février.

— Chevallier (M^me^ G.), Rouvier (Frank-E.). — Datations nouvelles et précisions lexicologiques (I). — *Le français moderne*, avril.

— Clarac (Pierre). — La langue française et l'éducation esthétique. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 15 mars.

— Couvreur (Jean). — Rééditer Littré ou continuer son œuvre ? — *Le Monde*, 26 janvier.

— Denux (Roger). — La querelle des Littré. — *L'Ecole libératrice*, 11 mai.

— Duhamel (Georges). — La querelle des dictionnaires. — *FL*, 14 avril.

— Duvivier (Catherine). — Au jardin des racines françaises. — *Réforme*, 17 mars.

— Giraud (J.). — Esthétique et langage. Quelques périphrases de la langue du cinéma. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1955.

— Gougenheim (G.). — Français élémentaire ? Oui ou non ? — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, mai-juin.

— Hérisson (Ch. D.). — Le langage et les mœurs. L'hypocoristique « petit » au cours des siècles. — *Le français moderne*, janvier, avril.

— Imbs (Paul). — A propos du nouveau « Littré ». — *Le Monde*, 31 mars.

— Pommier (Jean). — Réédition ou achèvement du Littré ? Les « exemples littéraires » font la valeur d'un dictionnaire. — *Le Monde*, 7 février.

Littérature comparée. — * Friederich (W. P.) et Malone (D. H.). — Outline of comparative literature from Dante Alighieri to Eugene O'Neill. — Genève, E. Droz, 1956.

— Escarpit (Robert). — Le premier congrès national de littérature comparée. — *Le Monde*, 29 mars.

— Voir : *Bibliographie* (M. Bataillon).

Littérature enfantine. — Jean-Brunhes-Delamare (Mariel). — La littérature enfantine, des origines au XIXe siècle. — *Larousse mensuel*, avril.

Littératures régionales. — Lechanteur (Fernand). — La littérature patoise en Normandie. — *Les Dialectes belgo-romans*, juillet-décembre 1955.

— Massignon (Geneviève). — Une chanson vendéenne du XVIe siècle. — *La Revue du Bas-Poitou*, janvier.

— Renaud (Ferdinand). — Heurs et malheurs du parler breton. — *RDM*, 1er avril.

— Voretzsch (Karl). — Beiträge zur Geschichte und Charakteristik der Felibredichtung. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Fr.-Schiller Universität Jena. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 2-3.

Mélanges. — * Mélanges G. Jamati. Création et vie intérieure. Recherches sur les sciences et les arts. — Éd. du C. N. R. S., 1956.

Nécrologies. — Rat (Maurice). — A. Dauzat (1877-1955). — *Vie et langage*, avril.

— Lucot (R.). — Jean Fourcassié (1886-1955). — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures IV*, fasc. 1-2.

— M. R. — Le souvenir d'Abel Lefranc (1863-1952). — *BAM*, no 17, 1955.

Poésie. — * Lote (Georges). — Histoire du vers français. Tome III. 1re partie. Le Moyen Age. III. La poétique, le vers et la langue. — A. Hatier, 1955.

— Debidour (V.-H.). — Poésie et logique. — *Le Bulletin des lettres*, 15 mars.

— Matthieu (Jean-Claude). — L'aventure poétique. — *Le Semeur*, mars.

— Spire (André). — Rythme et personnalité. — [In] * Mélanges G. Jamati.

— Stinglhamber (L.). — Le sentiment de l'infini dans la poésie moderne. — *BGB*, mars.

— Svoboda (K.). — Sur la fonction de la poésie. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1955.

Presse. — Kayser (Jacques). — La presse et l'information. Programme général de recherches. — *Annales. Économies...*, octobre-décembre 1955.

Roman. — Butor (Michel). — Le roman comme recherche. — *CS*, avril.

— Mayer (Gilbert). — Le roman et la psychanalyse. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

Statistique. — Dufrenoy (Marie-Louise). — The use of statistics in plotting out literary trends. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Escarpit (Robert). — Essai d'application d'une méthode de statistique démographique à l'étude de l'histoire littéraire. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

Stylistique. — Guberina (P.). — Procédés stylistiques et stylographiques : analyse scientifique et littéraire. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Hatzfeld (Helmut). — Methods of stylistic investigation. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

Théâtre. — * Enciclopedia del spettacolo. Vol. 2. Bas-Cap. — Roma, Casa editrice « le Maschere », s. d. (1954).

— * Ancely (R.). — Histoire du théâtre et du spectacle à Pau sous l'Ancien Régime. — Pau, Impr. commerciale des Pyrénées, 1955.

— Berger (Gaston). — Constitution de l'univers théâtral. — [In] * Mélanges G. Jamati.

— Fowlie (Wallace). — The French theatre and the concept of communion. — *YFS*, nº 14, Winter 1954-1955.

— Gouhier (Henri). — Intrigue et action. — [In] * Mélanges G. Jamati.

— Gurvitch (Georges). — Sociologie du théâtre [causerie à Royaumont pendant la décade « Le Théâtre et la société », avril 1955]. — *Les Lettres nouvelles*, février.

— Lefebvre (Henri). — Introduction à une sociologie du mélodrame. — *Théâtre populaire*, novembre-décembre 1955.

— Lejeaux (Jeanne). — Les décors de théâtre dans les collèges de Jésuites. — *RHT*, 1955, fasc. III-IV.

— Marie (Alfred). — Les salles du théâtre du château de Chantilly aux XVIIe et XVIIIe siècles. — *RHT*, 1955, fasc. III-IV.

Thèmes littéraires. — * Axelrad (Albert-José). — Le thème de Sophonisbe dans les principales tragédies de la littérature occidentale (France, Angleterre, Allemagne). Étude suivie de la *Sophonisbe* inédite de La Grange-Chancel, représentée à la Comédie-Française, le 10 novembre 1716 (Travaux et mémoires de l'Université de Lille. Nouvelle série. Droit-Lettres. Nº 28). — Lille, Bibliothèque universitaire, 1956.

— * Trautner (E.). — Das Bild des Priesters in der französischen Literatur des XIX. und XX. Jhts. (Münchner romanistiche Arbeiten. H. 10.) — M nich, Hueber, 1955.

— Amoudru (Bernard). — Les romanciers du Vatican. — *Facultés catholiques de Lille*, janvier.

— Tuzet (Hélène). — Le thème de la fin du monde dans les lettres après 1660. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

XVe SIÈCLE

Divers. — * Bossuat (A. et R.). — Deux Moralités inédites [B. N., Ms. fr. 25547, fol. 313-339 ; Arch. du Puy-de-Dôme, ms. 2 E 1076, fol. 32 vº-59], composées et représentées en 1427 et 1428 au collège de Navarre (Bibliothèque elzévirienne). — Librairie d'Argences, 1955 [cf. C. R. de Giuseppe Antonio Brunelli, in *Aevum*, luglio-agosto 1955].

— Cohen (Gustave). — Le personnage de Marie-Madeleine dans le drame religieux français du Moyen Age. — *Convivium*, marzo-aprile.

— Françon (Marcel). — On the nature of the virelai. — *S*, Fall 1955.

Charles d'Orléans. — Ouy (Gilbert). — Recherches sur la librairie de Ch. d'O. et de Jean d'Angoulême pendant leur captivité en Angleterre, et étude de deux manuscrits autographes de Ch. d'O. récemment identifiés. — *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus*, avril-juin 1955.

Villon (F.). — Läng (Helmer). — V.'s *Testament* and the « Ballade pour servir de conclusion ». — *S*, Fall 1955.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Meylan (Henri). — Épîtres du coq à l'âne. Contribution à l'histoire de la satire au XVIe siècle (Travaux d'Humanisme et Renaissance. Tome XX). — Genève, E. Droz, 1956.

— * Weber (Henri). — La Création poétique au XVIe siècle en France, de M. Scève à A. d'Aubigné. — A. G. Nizet, 1956.

— Procacci (Giuliano). — La fortuna del *Arte della guerra* del Machiavelli nella Francia del secolo XVI. — *Rivista storica italiana*, 1955, fasc. IV.

— Rollin (Jean). — Les rapports de la poésie et de la musique au XVIe siècle. — *L'Information culturelle artistique*, novembre-décembre 1955.

— Silver (Isidore). — La prima fortuna di Omero nel Rinascimento francese [I.-O. in Francia nell'antichità e nel Medio Evo. II. Jean Lemaire de Belges. III. Jean Samxon. IV. G. Budé e i primi editori di O. V.-Rabelais. VI. — C. Marot. VII. — Mellin de St-Gelais]. — *Convivium*, gennaio-febbraio.

— Yates (Frances A.). — Dramatic religious processions in Paris in the late 16th century. — *Annales musicologiques*, t. II, 1954.

Bibliophilie. Livre. — Raoul de Sceaux (le P.), O. F. M. Cap. — Collection des incunables et des livres du XVIe siècle de la Bibliothèque provinciale des Capucins de Paris (I). — *Collectanea Franciscana*, avril.

Bodin (J.). — D'Addio (Mario). — « Les six livres de *la République* » e il pensiero cattolico del Cinquecento in una lettera del Mons. Minuccio Minucci al Possevino. — [In] * Medioevo e Rinascimento, I (Studi in onore di Bruno Nardi). — Firenze, Sansoni, 1955.

Bouchet (J.). — Munsterberg (Margaret). — Notes on rare books. Jean B.'s Allegory of Foxes. — *The Boston public Library quarterly*, January.

Desportes. — Graham (Victor E.). — Some undiscovered sources of D. — *FS*, April.

Du Bartas (P.). — Deghilage (Pierre). — Du B., critique littéraire. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 1er trimestre.

— Deghilage (P.). — La religion de Du B. — *Bulletin de la Société archéologique... du Gers*, 4e trimestre 1955.

Erasme. — Dunil-Marquebreucq (René). — Historique de l'adage 3001 d'E. : *Dulce bellum inexpertis.* — *S*, Summer 1954.

— Thompson (C. R.). — Erasmus as internationalist and cosmopolitan. — *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1955, H. 2.

Estienne (R.). — Beaulieux (Ch.). — Robert E. a fait du « praticianisme », système factice, une réalité (I). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, juin 1955.

Labé (L.). — * L. L. — Opere poetiche, a cura di Eurialo de Michelis. — Firenze, Sansoni, 1955.

La Boétie. — Voir : *Montaigne.*

Magny (O. de). — Gorsse (Pierre de). — [O. de M.] — *Bulletin de la Société des études du Lot*, octobre-décembre 1955.

Montaigne. — Delbiausse (Roger). — « Fût-ce sous la peau d'un veau... » — *BAM*, no 17, 1955.

— Duviard (Ferdinand). — M. en ménage. — *RSH*, janvier-mars.

— Feytaud (Jacques de). — Les Messieurs de M., ces vendeurs de hareng. — *BAM*, no 17.

— Françon (Marcel). — La chronologie des *Essais* de 1580. — *S*, Winter 1954.

— Frescaroli (Antonio). — Note al capitolo « De l'institution des enfans » negli *Essais* di M. — *Aevum*, luglio-agosto 1955.

— Herrmann (Werner). — Ms Selbstdarstellung in seinen *Essais*. — *Wis-*

senschaftliche Zeitschrift der Fr.-Schiller Universität Jena. Gesellschafts- und Sprachwissenschaftliche Reihe, 1955-1956, H. 2-3.

— Himelick (Raymond). — Samuel Daniel, Montaigne and Seneca. — *Notes and Queries*, February.

— Parslow (Morris). — M's composition : a study of the structure of the Essays of the Third Book [Thèse Princeton University, 1954]. — *Dissertation abstracts*, nº 1.

— Rat (Maurice). — M. et La Boétie. — *BAM*, nº 17, 1955.

— Schuhl (Pierre-Maxime). — M. et Socrate. — *France-Grèce*, 1er trimestre.

— Trinquet (Roger). — Sur un texte obscur des *Essais* éclairé par une lettre de Mme de M. — *BAM*, nº 17, 1955.

Pasquier (E.). — * Thickett (D.). — Bibliographie des œuvres d'Étienne P. (Travaux d'Humanisme et Renaissance. T. XXI). — Genève, E. Droz, 1956.

— * E. P. — Lettres choisies, publiées par D. Thickett (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1956.

Rabelais. — * Les Chroniques admirables du puissant roy Gargantua. Réimprimé avec une introduction et des notes par Marcel François. Préface de Henri Dontenville. — Rochecorbon (I.-et-L.), Éditions Charles Gay, 1956.

— Dontenville (Henri). — La question de Gargantua. Nouvel examen. — *Bulletin de la Société de mythologie française*, avril-juin.

— François (Marcel). — Sur une illustration du *Songe de Poliphile* [reproduite dans J. Plattard, *La vie de Fr. R.*, Paris-Bruxelles, 1928]. — *Italica*, December 1955.

— Hénon (M.). — R. et la botanique. — *Nouvelle revue pédagogique* (Paris), 15 décembre 1955.

— Weber (Henri), Richet (Denis). — Du nouveau sur R. — *La Pensée*, janvier-février.

— Voir : *Ronsard (P. de)*.

Ronsard (P. de). — * Cohen (Gustave). — R., sa vie et son œuvre. Nouvelle édition refondue, corrigée et augmentée. — Gallimard, 1956.

— Bonnerot (Jean). — Un projet abandonné d'édition de R. [projet établi de 1879 à 1883 par G. Péllissier et A. Darmesteter, Bibl. Université de Paris, Sorbonne, Ms. 2031]. — *BB*, 1955, nº 6.

— François (Marcel). — Note sur l'épitaphe de Rabelais par R. — *MLN*, February.

— Lebègue (Raymond). — La poésie amoureuse de R. et sa vie intérieure. — [In] * Mélanges G. Jamati.

— Silver (Isidore). — R.'s homeric imagery. — *MLQ*, December 1955.

Sponde (J. de). — Magny (Olivier de). — J. de S. — *Les Lettres nouvelles*, février.

Tahureau (J.). — Colin (Claude). — IVe centenaire de Jacques T. Quelques documents inédits [suivi de : J. T. « Élégie de J. T. envoiée au traducteur un peu davant qu'il mourust »]. — *Revue historique et archéologique du Maine*, 1955.

Thenaud (J.). — Holban (Marie). — Un témoignage inconnu sur le rayonnement érasmien dans l'entourage immédiat de François Ier [la version française de l'*Éloge de la Folie* par le frère Jean T.] — [In] * Nouvelles études d'histoire présentées au Xe congrès des sciences historiques, Rome, 1955. — Bucarest, Éd. de l'Académie de la République populaire roumaine, 1955.

Vauquelin de la Fresnaye. — Voir : *Malherbe*.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — Bigeard (G.). — Art et religion au XVII^e siècle. — *L'École*, 12 mai.
— Daumas (Maurice). — La vie scientifique au XVII^e s. — *XVII^e siècle*, n° 30, janvier.
— Lenoble (Robert). — La représentation du monde physique à l'époque classique. — *XVII^e siècle*, n° 30, janvier.
— Moore (W. G.). — Scientific method in the French classical writers. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.
— Ridgely (Beverly S.). — « New astronomy » in French 17th century poetry. — *JHI*, January 1955.

Jansénisme. — * Orcibal (Jean). — Le premier Port-Royal. Réforme ou Contre-Réforme (Collège philosophique). — Centre de documentation universitaire, 1956.
— Tans (J. A. G.). — Les idées politiques des jansénistes. — *N*, Januari.
— Voir : *Lemaistre de Sacy*, *Martin de Barcos*.

Livre. — Desgraves (Louis). — L'imprimeur bordelais Jacques Marcan (1613-1616). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, juin 1955.

Bayle (P.). — Pinatel (J.). — P. B. et les comètes. — *L'École*, 3 mars.

Bossuet (J.-B.). — Bros (Mgr). — B. et ses pénitentes de Jouarre. — *Bulletin des amis de B.*, 1953 [avril 1954].
— Goyet (Thérèse). — L'année 1652 dans la vie de B. — *Bulletin...*, 1953 [1954].

Corneille (P.). — * Guiraud (Pierre). — Index du vocabulaire du théâtre classique. C. (II). Index des mots du *Cid*. — C. Klincksieck, 1956.
— Couissin (Pierre). — *Polyeucte*, tragédie de la grâce divine ou de la volonté humaine ? — *L'Enseignement chrétien*, mars.
— Doolittle (James). — Heroism and passion in *Polyeucte*. — *S*, Winter 1954.
— Harvey (Lawrence E.). — The denouement of *Mélite* and the role of the nourrice. — *MLN*, March.
— Maurens (J.). — Pauline amoureuse passionnée ou héroïne stoïcienne ? — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, février-mars.
— Renynghe de Voxvrie (Ch. van). — Les La Tour du Pin et C. à Ypres. — *Tablettes des Flandres* (Bruges), 1955.

Cyrano de Bergerac. — Mongrédien (Georges). — Le véritable C., philosophe et parisien. — *RP*, mars.
— Spink (J. S.). — Form and structure : C. de B.'s atomistic conception of metamorphosis. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

Descartes. — * Alquié (F.). — D. (« Connaissance des lettres »). — Hatier, 1956.
— * Visages de D. Notes pour un commentaire à des textes enregistrés, par Jean Conilh (L'Encyclopédie sonore. Coll. « Visages de l'homme »). — Hachette, s. d.
— Fetscher (I.). — Das französische D. Bild und der deutsche Anticartesianismus. — *Antares*, April.
— Rochot (B.). — Remarques sur l'affaire Galilée [Pascal, D.]. — *XVII^e siècle*, n° 30, janvier.
— Rochot (B.). — Sur la preuve cartésienne de l'existence de Dieu. — *Revue de synthèse*, janvier-mars
— Wein (Hermann). — Der wahre cartesische Dualismus. — *Zeitschrift für philosophische Forschung*, H. 1.

Desmarets de Saint-Sorlin (J.). — Dodin (André). — Jean D. de S.-S. — * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XX-XXI, col. 624-629, 1955.
— Najam (Edward W.). — *Europe* : Richelieu's blueprint for unity and peace. — *SP*, January.

Du Périer (S.). — Voir : *Malherbe.*

Du Vair (G.). — Brun (Auguste). — La Floride du président Du V. Un poème inédit [de Pierre Paul]. — *Marseille. Revue municipale*, août-novembre 1955.

Hermant (G.). — Doncœur (R. P. Paul), S. J. — Un grand janséniste historien inconnu de la Pucelle [Godefroy H.]. — *Revue d'histoire de l'Église de France*, janvier-juin 1955.

La Bruyère. — L'Hopital (Madeleine). — La B. et nous. — *Revue universitaire*, novembre-décembre 1955.

La Fayette (M^me^ de). — * Dédéyan (Charles). — M^me^ de La F. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1955.

La Fontaine. — * Visages de La F. Notes pour un commentaire à des textes enregistrés, par André Stegmann (L'Encyclopédie sonore. Coll. « Visages de l'homme »). — Hachette, s. d.
— Hytier (Jean). — The soul of La F. — *The American society Legion of honor magazine*, Winter 1955.
— Kohn (Renée J.). — Réflexions sur l'*Adonis* de La F. — *RR*, April.
— Piatier (J.). — Thèses en Sorbonne. Jean de La F. ou l'introduction à la vie dévote [c. r. soutenance des thèses de l'abbé Caudal, « La F., le problème religieux dans sa vie et son œuvre » ; « Lettres de La F. à sa femme ou Relation d'un voyage de Paris en Limousin », texte établi avec introduction, notes et variantes]. — *Le Monde*, 11 mai.

Lamy (Le P.). — Girbal (F.). — Juilly d'autrefois. Le P. Bernard L. au collège de Juilly (1664-1668). — *Chroniques de Juilly*, avril.

Le Maistre de Sacy. — L.-I. Le M. de S. à la Bastille. Lettres à la mère Angélique de Saint-Jean [quatre lettres, 1666, 1667, 1668], présentées par Geneviève Delassault. — *La Nouvelle NRF*, mai.

Malebranche. — * Blanchard (Pierre). — L'attention à Dieu selon M. — Desclée, de Brouwer, 1956.
— * Robinet (André). — M. et Leibniz. Relations personnelles présentées avec les textes complets des auteurs et de leurs correspondants, revus, corrigés et inédits (Bibliographie des textes philosophiques). — J. Vrin, 1956.
— Connell (Desmond). — La passivité de l'entendement selon M. — *Revue philosophique de Louvain*, novembre 1955.

Malherbe. — Scipion Du Périer et F. M. — Harangue pour le prince de Joinville [texte publié par R. L., d'après deux copies corrigées par M.]. — *RHLF*, octobre-décembre 1955.
— Fromilhague (René). — Les années normandes de M. — *Annales de Normandie*, janvier.
— Fromilhague (R.). — M., poète du XVI^e^ siècle. — *Annales de Normandie*, janvier.
— Garapon (Robert). — Vauquelin de La Fresnaye et M. — *Annales de Normandie*, janvier.
— Lebègue (Raymond). — L'influence de M. en Normandie. — *Annales de Normandie*, janvier.
— Lebègue (R.). — M. et l'éloquence d'apparat. — *RHLF*, octobre-décembre 1955.
— Lebègue (R.). — M., poète classique. — *Annales de Normandie*, janvier.

— Mongrédien (Georges). — M., poète de la Cour. — *Annales de Normandie*, janvier.

Martin de Barcos. — * Correspondance de M. de B., abbé de Saint-Cyran, avec les abbesses de Port-Royal et les principaux personnages du groupe janséniste, éditée et présentée par Lucien Goldmann (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses Universitaires, 1956.

Molière. — Astre (Georges-Albert). — Un comique de l'absurde ? — *Cahiers de la Cie M. Renaud-J.-L. Barrault*, nº 15, janvier.

— Baldinger (Kurt). — Etwas über M., grammaire und grand'mère. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Fr.-Schiller-Universität Jena. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 2-3.

— Bory (Jean-Louis). — Une cuisine à la sauce M. — *Cahiers de la Cie M. Renaud...*, nº 15.

— Chancerel (Léon). — M. et « le Siècle d'or ». — *Cahiers de la Cie M. Renaud...*, nº 15.

— Copeau (Jacques). — La voix de M. [janvier 1922]. — *Cahiers de la Cie M. Renaud...*, nº 15.

— Maxfeld Miller (Mrs Elizabeth) et Jurgens (Mme Madeleine). — État actuel des autographes de M. — *RHT*, 1955, fasc. III-IV.

— Robert (René). — Des commentaires de première main sur les chefs-d'œuvre les plus discutés de M. — Appendice : Le *Dom Juan* de M. a-t-il été interdit ? — *RSH*, janvier-mars.

— Simon (Alfred). — Les rites élémentaires de la comédie moliéresque. — *Cahiers de la Cie M. Renaud..*, nº 15.

— Zéraffa (Michel). — M. et l'essence du personnage. — *Cahiers de la Cie M. Renaud...*, nº 15.

Pascal (B.). — * Goldmann (Lucien). — Le Dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les *Pensées* de P. et dans le théâtre de Racine (Coll. « Bibliothèque des idées »). — Gallimard, 1956.

— * Jerphagnon (Lucien). — P. et la souffrance. Préface du R. P. Julien-Eymard d'Angers. — Les Éditions ouvrières, 1956.

— * Visages de P. Notes pour un commentaire à des textes enregistrés, par Jacques Mesnard (L'Encyclopédie sonore. Coll. « Visages de l'homme »). — Hachette, s. d.

— Barnwell (H. T.). — C. R. de : F. T. H. Fletcher, *P. and the mystical tradition* (Oxford, 1954). — *MLR*, April.

— Davidson (Hugh M.). — The argument of P.'s *Pari*. — *RR*, April.

— Demorest (J.-J.). — P. et l'édition des *Pensées*. — *MLN*, February.

— Ladborough (R. W.). — Pepys and P. — *FS*, April.

— Mauriac (François). — Il y a trois cents ans, B. P... L'anniversaire des *Provinciales*. — *FL*, 28 janvier.

— Pommier (Jean). — Tricentenaire d'un miracle. Port-Royal et la Sainte Épine. — *MF*, mars.

— Steinmann (Jean). — Les *Lettres provinciales* vues par le P. Valensin. — *La Vie intellectuelle*, mai.

— P. after three centuries. — *TLS*, 30th March.

— Voir : *XIXe siècle. Divers (G. Bonneau)*, *Saint-Évremond.*

Racine (J.). — * Bowra (Sir Maurice). — The simplicity of R. (The Zaharoff Lecture for 1956). — Oxford, Clarendon Press, 1956.

— * Goldmann (Lucien). — R. (« Les Grands dramaturges ». 13). — L'Arche, 1955.

— * Lapp (John C.). — Aspects of Racinian tragedy (University of Toronto Romance series. 2). — Toronto, University Press ; Londres, G. Cumberledge, 1956.

— * Picard (Raymond). — La carrière de J. R. Le génie et l'ambition (« Bibliothèque des idées »). — Gallimard, 1956.

— * Picard (Raymond). — Corpus Racinianum. Recueil-inventaire des textes et documents du XVIIe siècle concernant J. R. — Les Belles Lettres, 1956.

— * Index du vocabulaire du théâtre classique, publié sous la direction de Pierre Guiraud. ** R. — II. Index des mots d'*Athalie*, suivi d'une table des rimes, établis sous la direction de W. T. Bandy (Recherches et documents pour servir à l'histoire du vocabulaire poétique et français). — C. Klincksieck, 1955.

— Hubert (J. D.). — The timeless temple in *Athalie*. — *FS*, April.

— Lebois (André). — J. R., né à Uzès. — *Revue de la Méditerranée*, janvier-février.

— Moreau (Pierre). — C. R. de : J. Pommier, *Aspects de Racine...* (Paris, 1954). — *RHLF*, octobre-décembre 1955.

— Picard (R.). — R. et son étrange carrière. — *RP*, mai.

— Voir : *Claudel* (*P.*), *Pascal* (*B.*).

Retz (**Cardinal de**). — * Lorris (Pierre-Georges). — Un agitateur au XVIIe siècle. Le cardinal de R.-A. Michel, 1956.

Saint-Amant. — Lagny (Jean). — Autour de la *Solitude* de S.-A. Questions de dates. — *BB*, 1955, nº 6.

Saint-Evremond. — Barnwell (H. T.). — S.-E. and Pascal : a note on the question of *le divertissement*. — *SP*, January.

Saint-Simon. — * Institut français en Espagne. S.-S. et son temps. Les Cours de Versailles et de Madrid au début du XVIIIe siècle. Exposition. Mars 1956. Catalogue. — Madrid, Institut français, 1956.

— Girard René). — S.-S. et la critique. — *FR*, April.

— Lebois (André). — Centenaire de l'espion sublime : Louis de Rouvroy, duc de S.-S. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, nº 25-26, 1955.

Santeuil (**J.-B.**). — Pinatel (J.). — J.-B. S., irascible poète. — *L'École*, 14 avril.

Sévigné (**Mme de**). — Noyes (Alfred). — The enigma of Mme de S. — *Contemporary Review*, March.

— Pange (Comtesse Jean de). — Un portrait inconnu de Mme de S. ? [médaillon sur une dalmatique offerte au chapitre de Picquigny par Mme de S.] — *La Revue française*, janvier.

Sorel (**Ch.**). — Vier (J.). — Un frère aîné de *Gil Blas* : le *Francion* de Ch. S. — *L'École*, 3 mars.

Tristan l'Hermite. — Pintard (René). — L'autre T. l'H. — *RHLF*, octobre-décembre 1955.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — * Pizzorusso (Arnaldo). — Studi sulla letteratura dell'età preromantica in Francia (Studi e testi. 9.). — Pisa, Libreria Goliardica Editrice, 1956.

— Engel (Claire-Éliane). — L'ordre de Malte et la littérature du XVIIIe siècle. — *RSH*, janvier-mars.

— Folman (Michel). — Sur quelques impuissants de génie [I. L'aigri, J.-J. Rousseau. II. Le philosophe, Voltaire]. — *Le Progrès médical*, 24 mars.

— Lorimer (J. W.). — A neglected aspect of the « Querelle des anciens et des modernes ». — *MLR*, April.

— Molnár (Erik). — La conception historique des « lumières » françaises. — [In] * Études des délégués hongrois au X^e^ congrès international des sciences historiques. Rome, 4-11 sept. 1955. — Budapest, Maison d'édition de l'Académie des sciences de Hongrie, 1955.

— Piatier (J.). — Thèses en Sorbonne. L'extraordinaire aventure du baron de Crac [André Tissier : Th. compl. Le baron de Crac, gentilhomme gascon. — Th. princ. : Jean-François Collin d'Harleville, 1755-1806]. — *Le Monde*, 15 mars.

— Shackleton (Robert). — Newtonianism and literature. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Shaw Edward (P.). — Author versus censor : an episode in literary-censorial relationships of 18th century France. — *Philological Quarterly*, October 1955.

— Trénard (Louis). — Lyon, de l'*Encyclopédie* au préromantisme [résumé th. doct. lettres Lyon, 1955 : Essai d'histoire des idées. Tome I. La philosophie des lumières. II. L'éclosion du mysticisme]. — *L'Information historique*, janvier-février.

Bibliophilie. Livre. — * Reynaud (Henry-J.). — Notes supplémentaires sur les livres à gravure du XVIII^e^ siècle. — Genève, Bibliothèque des érudits ; Lyon, Presses académiques, 1955.

Alembert (d'). — Mayer (Jean). — D'A. et l'Académie des sciences. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

Barthélemy (l'abbé). — Roe (F. C.). — Une lettre inédite de l'abbé B. [à J. Robertson, 28 juin 1791]. — *RLC*, janvier-mars.

Beaumarchais (P. C. de). — Doyon (Pierre-Louis). — B. (II). — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. B. : *Eugénie*. — *L'École*, 17 mars.

Bernardin de Saint-Pierre. — Virolle (R.). — Explication de texte. Une page de *Paul et Virginie*. Exotisme et vertu (éd. Belles Lettres, p. 123-125). — *L'École*, 17 mars.

Bonnet (Ch.). — Voir : *Encyclopédie.*

Buffon. — Voir : *Voltaire.*

Cabanis (P.-J.-G.). — * C. — Œuvres philosophiques. Texte établi et présenté par Claude Lehec et Jean Cazeneuve (Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes. Tome XLIV. I). 1^re^ et 2^e^ parties. — Presses Universitaires, 1956.

Condorcet. — Sieffert (Ch.-Henri). — Deux lettres [copies] de C. à Sabbathier, secrétaire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Châlons (1777). — *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Marne*, 1955.

Crébillon fils. — Aby (Robert-Peter). — The probleme of C. fils [Thèse Stanford University, 1955.] — *Dissertation abstracts*, n° 2.

Diderot (D.). — * D. D. — Correspondance. Tome II (décembre 1757-novembre 1759). Recueillie, établie et annotée par Georges Roth. — Éd. de Minuit, 1956.

— Belaval (Yvon). — Nouvelles recherches sur D. — *Critique*, avril-juin.

— Bowen (Ralph). — The education of an Encyclopedist. — [In] * Teachers of history : essays in honor of Laurence Bradford Packard. — Ithaca, New York, published for Amherst College by Cornell University Press, 1955.
— Louria (Yvette). — Slip or mystification in D.'s *La Religieuse*. — *S*, Summer 1954.
— Mortier (Roland). — Le problème des limites de l'humain chez D. et Vercors. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.
— Pouilliart (R.) et Quignard (J.). — Études sur D. [chronique bibliographique]. — *LR*, février.
— Roddier (Henri). — D. et la littérature expérimentale. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.
— Virolle (Roland). — Explication de texte. D. : *Jacques le Fataliste*. — *L'École*, 3 mars.
— Voir : *Ligne* (*P*[ce] *de*).

Encyclopédie. — Guyot (Charly). — Albert de Haller et Charles Bonnet, juges de l'*E*. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

Fontenelle. — Delorme (Suzanne). — Des *Éloges* de F. et de la psychologie des savants. — [In] * Mélanges G. Jamati.
— Hennig (John). — Gœthe's translation from F.'s *Eloge de Newton*. — *MLQ*, December 1955.
— Voir : *Voltaire*.

Galiani (l'abbé). — Nicolini (Fausto) e Venturi (Franco) — Inedito dell' abate G. [British Museum, Eg. 21]. — *Giornale storico della letteratura italiana*, 1[er] trimestre.

Haller (A. de). — Voir : *Encyclopédie*.

Holbach (d'). — * Topazio (Virgil W.). — D'H.'s moral philosophy, its background and development (Publications de l'Institut et Musée Voltaire. Série d'études. II). — Genève, 1956.
— Vernière (Paul). — Deux cas de prosélytisme philosophique au XVIII[e] siècle. A propos de deux lettres inédites du baron d'H. [Servan, Lefebvre de la Roche]. — *RHLF*, octobre-décembre 1955.

La Grange-Chancel. — Lafon (D[r] Ch.). — La G.-C. et ses *Philippiques* (*fin*). — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, janvier-mars.
— Voir : *Divers. Thèmes littéraires* (Axelrad).

Lavoisier. — Daumas (Maurice). — Nouvelles sources imprimées sur L. — *Revue d'histoire des sciences*, juillet-septembre 1955.

Lefebvre de la Roche (P.-L.). — Voir *Holbach* (*d'*).

Lesage. — Wagner (N.). — Quelques cadres d'études pour *Gil Blas*. — *IL*, janvier-février.

Ligne (P[ce] de). — Hellens (Franz). — Le prince de L., écrivain libre. — *La Nouvelle NRF*, mars.
— Jadot (Jean). — Une lettre inédite du prince de L. — *Le Livre et l'estampe*, n[o] 5, janvier.
— Mortier (Roland). — Le prince de L. imitateur de Diderot. — *Marche romane*, août-octobre 1955.

Marivaux. — * M. — *Le Télémaque travesti*. Introduction et commentaire par Frédéric Deloffre (Textes littéraires français. 68). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1956.

— Deloffre (Fr.). — C. R. de : Anna Meister, *Zur Entwicklung Marivaux'* (Berne, 1955). — *RSH*, janvier-mars.

— Virolle (R.). — Explication de texte. M., *La Vie de Marianne*, 2e partie (éd. Pléiade, p. 123-125). — *L'École*, 21 janvier.

Montesquieu. — * Groethuysen (Bernard). — Philosophie de la Révolution française, précédé de M. (« Bibliothèque des idées »). — Gallimard, 1956.

— Besnier (Charles). — Le souvenir de M. — *Nouvelle revue pédagogique* (Paris), septembre 1955.

— Boura (Ferdinand). — Le legs progressiste de M. — *Le Droit au service de la paix*, décembre 1955.

— Bruyelle (R.). — Un philosophe critique et constructeur. — *Nouvelle revue pédagogique*, 1er avril.

— Masson (André). — M. parisien. — *MF*, février.

— Mercier (Roger). — La notion de loi morale chez M. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Polak (M. V.). — M. et le droit public néerlandais. — *Revue du droit public et de la science politique*, octobre-décembre 1955.

— Van Itterbeek (E.). — C. R. de : R. Shackleton, « The Moslem chronology of the *Lettres persanes* », [in] *FS*, 1954. — *LR*, février.

— Voir : *Proust* (*M.*).

Morelly. — Dautry (Jean). — Réflexions sur M. et le *Code de la nature*. — *La Pensée*, janvier -février.

Prévost (l'abbé). — Engel (Claire-Éliane). — L'Angleterre de l'abbé P.— *La Revue française*, mars.

— Hammer (Karl) Jr. — Gœthe, P. and Louisiana. — *MLQ*, December 1955.

Quinsonas (M.-J. de). — Quinsonas (Paul de). — L'un des fondateurs de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, M. de Q., premier président du Parlement de Franche-Comté (1700-1757). Sa vie, son œuvre. — *Bulletin de la Fédération des Sociétés savantes de Franche-Comté*, no 2, 1955.

Restif de la Bretonne. — * R. de la B. — *L'Enfance de monsieur Nicolas* [Extrait de « M. N. ou le cœur humain dévoilé ». Texte établi et présenté par Gilbert Rouger] (Club des libraires de France. « Livres de toujours ». 17.) — Club des libraires de France, 1955.

Rousseau (J.-J). — * Voisine (J.). — J.-J. R. en Angleterre à l'époque romantique. Les écrits autobiographiques et la légende. 1778-1830 (Études de littérature étrangère et comparée. 31). — M. Didier, 1956 [Voir aussi *AUP*, octobre-décembre].

— Ambri Berselli (Paola). — R. jugé par les gazettes et les journaux de son temps dans les Légations [Bologne, Ravenne, Ferrare, Forli]. — *Revue des études italiennes*, janvier-juin 1955.

— Bridoux (André). — R. et le sentiment de la nature. — *EN*, 26 avril.

— Chateau (Jean). — J.-J. R. ou la pédagogie de la vocation. — [In] * Les Grands pédagogues. — Presses Universitaires, 1956.

— Pasini (Dino). — La concezione della storia in Vico, R. e Kant. — *Rivista internazionale di filosofia del diritto*, settembre-ottobre 1955.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Sade (Mis de). — Lely (Gilbert). — L'évasion du marquis de S. à Valence, d'après des documents inédits. — *TR*, mai [rectificatif en juin].

— Lely (G.). — La jalousie conjugale du mis de S. — *Les Lettres nouvelles*, mai.

Say (J.-B.). — Haac (Oscar A.). — The aphorismes of J.-B. S. — *S*, Fall 1955.

Servan (J.-M.-A.). — Voir : *Holbach (d')*.

Vauvenargues. — Sacy (S. de). — V., ou qui perd gagne. — *MF*, avril.

Voltaire. — *V.'s Correspondence. Edited by Th. Besterman. Vol. XI. 1741. Letters 2246-2414. Uncertain science. — Vol. XII. 1742 — June 1743. Letters 2415-2596. Frederick of Prussia. — Vol. XIII. July 1743-May 1744. Letters 2597-2776. Diplomatic mission. — Genève, les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1955.

— * Ceitac (J.). — V. et l'affaire des Natifs. Un aspect de la carrière humanitaire du patriarche de Ferney. — Genève, E. Droz, 1956.

— Fellows (Otis). — V. and Buffon : clash and conciliation. — *S*, Fall 1955.

— Folkierski (Władysław). — V. contre Fontenelle ou la présence de Copernic. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Leigh (R. A.). — C. R. de : *V's Correspondence*, ed. by Th. Besterman (vol. IV-X, Genève, 1954). — *MLR*, April.

— Mortier (Roland). — V. à a Bibliothèque Royale. — Bruxelles, 1955 (Extr. du *Flambeau*, nº 1, 1955).

— Perkins (Merle L.). — Concepts of necessity in V.'s *Poème sur le désastre de Lisbonne*. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1st quarter.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. V., *Le Temple du goût*. — *L'École*, 4 février.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Bonneau (Georges). — Mélanges critiques [Le problème des *Hiboux* de Baudelaire. — Solitude religieuse de Vigny. — L'espoir humain selon Pascal. — Survivance de Baudelaire. — Connaissance de raison et connaissance de méditation]. — Ankara, 1956 (Publications de la Faculté des lettres, nº 104. [Cf. C. R. de Jean Gaulmier, in *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, mai-juin.]

— * Noske (Fritz). — La mélodie française de Berlioz à Duparc. Essai de critique historique [Thèse doct. lettres Univ. Amsterdam]. — Amsterdam, North Holland Publishing Company ; Paris, Presses Universitaires, 1954. [C. R. de André Verchaly, in *Revue de musicologie*, décembre 1955].

— * Venzac (Géraud). — Aux pays de leur enfance. Chateaubriand. Lamartine. Taine. Renan. Barrès. — F. Lanore, 1956.

— Gugenheim (Suzanne). — Intellectuels italiens et allemands à Paris en 1830. — *LM*, settembre-dicembre 1954.

— Spencer (Philip). — Censorship by imprisonment, 1830-1870. — *RR*, February.

Naturalisme. — Situation actuelle du naturalisme, enquête de Philippe Carlier et Pierre Cogny [réponses de F. de Miomandre, J. de Lacretelle, A. Arnoux, P. Audiat, M. Blancpain, Marc Bernard, H. Bordeaux, J.-L. Bory, C. A. Burns, J. Cocteau, M. Constantin-Weyer, J.-L. Curtis, P. Descaves, G. Duhamel, R. Dumesnil, F. Gregh, Ph. Hériat, *à suivre*]. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 3, 1955.

— Voir : *Bernard (Claude)*.

Presse. — Jones (Philippe). — La presse satirique illustrée entre 1860 et 1890 [Avant-propos : La B. N. centre de recherches sur la presse, par Julien Cain]. — *Études de presse*, nº 14.

— Marlin (R.). — La presse du Doubs pendant la guerre de 1870-1871 (I). — *La Nouvelle Revue franc-comtoise*, 1er trimestre.

Romantisme. — * Canat (René). — L'hellénisme des romantiques. *** L'éveil du Parnasse. 1840-1852. — M. Didier, 1956.

— * Ruff (Marcel A.). — Bertram ou le château de Saint-Aldobrand, traduit librement de l'anglais par Taylor et Nodier. Édition commentée et précédée d'une introduction sur Maturin et les romantiques français. — J. Corti, 1956.

— Bertrand (J. J. A.). — Genesis de la concepción romantica de Don Quijote en Francia (*suite*). VIII. Stendhal. IX. Balzac. X. G. Flaubert. XI. Chateaubriand. XII. Vigny. XIII. En las huellas de Viardot. XIV. Resonancias de G. Doré. XV. Montégut. XVI. P. de Saint-Victor. XVII. Los místicos. XVIII. Ph. Chasles. XIX. E. Chasles. — *Anales Cervantinos*, t. IV, 1954.

— Charlier (Gustave). — Le thème de la locomotive dans la poésie romantique belge. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— George (A. J.). — The industrial revolution and the development of French romanticism. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Leroy (Lucien). — Mickiewicz et le romantisme français. — *L'École*, 18 février.

— Monglond (André). — Le romantisme des rapins à Grenoble. Diodore Rahoult, illustrateur du « Grenoblo malhérou ». — [In] * Mélanges G. Jamati.

— Richer (Jean). — Romantiques français devant les sciences occultes. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Smith (James M.). — The Sphinx, the Chimera and the pursuit of novelty in post-romantic French literature. — *S*, Winter 1954.

— Zaina (L. A.). — The « débat romantique » in a provincial setting [en Bretagne : *Le Lycée armoricain*, *La Revue de l'Ouest*]. — *MLR*, April.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers* (A. Pizzorusso).

Théâtre. — Charlier (G.). — Marie Dorval en Belgique. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1955, nº 4.

— *La Dame aux camélias*, *Les Lionnes pauvres* et la censure. Rapports inédits communiqués par Louis Allard. — *RHT*, 1955, fasc. III-IV.

— G. I. [Georges Isée]. — Contrats de comédiens, chanteurs et danseurs français à Bruxelles au XIXe siècle [1837 à 1841, 1885 à 1887]. 1re partie. — *RHT*, 1955, fasc. III-IV.

Adam (Mme J.). — Vier (Jacques). — Les débuts littéraires de Mme Juliette A. — *L'École*, 4, 18 février.

Agoult (Cesse d'). — Vier (J.). — Grandeur et servitude de la passion romantique. — *L'École*, 14, 28 avril.

Allais (A.). — * A. A. et Fr. Sarcey. — Autour du Chat Noir. F. S. et contes inédits du Chat noir. [Textes extraits du *Chat Noir*, 1885-1892]. Avec une introduction par Anatola Jakovsky et une post-face par Ralph Messac, suivie d'un index bibliographique de tous les contes d'A. A. parus en librairie (Les Maîtres de l'humour). — Les Quatre jeudis, 1955.

Arvers (F.). — Shoemaker (Richard L.). — The enigma of A. — *S*, Fall 1955.

Augier (E.). — Voir : *XIXe siècle. Théâtre.*

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Illusions perdues.* Texte établi avec une introduction, des notes et des variantes par Antoine Adam (Classiques Garnier). — Garnier, 1956.

— * H. de B. — *Histoire des Treize.* [Ferragus. La duchesse de Langeais. La Fille aux yeux d'or.] — Introduction, notes et variantes par P.-G. Castex (Classiques Garnier). — Garnier, 1956.

— * Dagneaud (Robert). — Les éléments populaires dans le lexique de la *Comédie humaine*, d'H. de B. (Coll. d'histoire et littérature française). — Les Belles Lettres, 1956. [Voir C. R. de R.-L. Wagner, in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 1955, fasc. 2.]

— * Lotte (Dr Fernand). — Supplément au Dictionnaire des personnages fictifs de la *Comédie Humaine.* — J. Corti, 1956.

— * Picon (Gaëtan). — B. par lui-même (« Écrivains de toujours ». 33). — Éd. du Seuil, 1956.

— Garrett (Helen T.). — B's theories on the education of girls for marriage. — *The Modern language Forum*, September-December 1951.

— James (David). — The artist traveller Auguste Borget, a friend of H. de B. — *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-août 1955.

— Lotte (Dr F.). — Autour du *Médecin de campagne* ou le « dépit amoureux ». — *RDM*, 1er avril.

— Pizon (Pierre). — B., Récamier et Magendie. « La petite dragonnade du quai des Orfèvres », mai 1827. — *La Presse médicale*, 25 janvier.

— Reboussin (Marcel). — Sagesse de B. [à propos d'un essai d'A. Maurois]. — *FR*, February.

— Rees (Garnet). — The influence of science on the structure of the novel in the 19th century [B., or the revelation of science. — Flaubert, or the methodology of science. — Zola, or the superstition of science]. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Reh (Alfred). — Incertitudes d'un chercheur balzacien. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Reh (A.). — *La Cousine Bette*, analyse critique. — *Quo Vadis*, juillet-septembre 1955.

— Virtanen (Reino). — *La Chambre* and *Louis Lambert.* — *S*, Winter 1954.

— Wilhelm (Jacques). — Une précieuse relique de B. : la canne aux turquoises. — *Bulletin du Musée Carnavalet*, juin 1955.

— Voir : *Flaubert* (*G.*).

Barbey d'Aurevilly (J.). — * J. B. d'A. — *L'Ensorcelée.* Lithographies originales en couleurs par A. Minaux. — Les Bibliophiles de France, 1955.

— Cardarelli (Dinamo). — Jules B. d'A. e Eugénie de Guérin a faccia a faccia. Il primo incontro a Parigi. « Esprit contre esprit ». — *Humanitas*, dicembre 1955.

— Lacretelle (J. de). — La vraie sorcellerie de B. d'A. — *FL*, 5 mai.

— Olivier (René). — Aphorismes, pensées et réflexions chez B. d'A. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Fr. Schiller-Universität Jena. Gesellschafts- und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 2-3.

Barbier (A.). — Mellot (Jean). — Un poète oublié : Auguste B. — *Les Humanités* (*classes de lettres*), janvier, mars.

Baudelaire. — * Œuvres complètes de B. Édition présentée dans l'ordre chronologique et établie sur les textes authentiques avec des variantes inédites et une annotation originale. Tome II... Études de M. A. Ruff, M. Saillet, G. Picon, G. Bonnoure et S. de Sacy (Le Club du meilleur livre. Coll. « Le Nombre d'or »). — Club du meilleur livre, 1955.

— * Austin (Lloyd James). — L'univers poétique de B. Symbolique et symbolisme. — Mercure de France, 1956.

— Cluzel (Étienne). — La source probable d'une des *Fleurs du mal.* [*La*

Charogne, chez Édouard Thierry, in *Les enfants et les anges*, 1833.] — *BB*, nº 1.

— Leakey (F. W.). — B. et Kendall. — *RLC*, janvier-mars.

— Müller (Franz Walter). — Bs *Albatros* Reise-oder Bucherlebnis ? — *Die neueren Sprachen*, H. 3.

— Nugent (Robert). — B. and his French critics, 1868-1881. — *MLQ*, March.

— Patty (James S.). — B's view of America. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1955, 4th quarter.

— Pichois (Claude). — Le demi-frère du poète des *Fleurs du mal*, Claude-Alphonse B., magistrat. — *Le Pouvoir judiciaire*, février.

— Poggenburg (Raymond Paul Jr.). — Essai bio-bibliographique sur Ch. B. [Thèse University of Wisconsin, 19 5]. — *Dissertation abstracts*, nº 1.

— Vallery-Radot (Pierre). — B. Médecine et médecins. — *La Presse médicale*, 17 mars.

— Voir : *Divers. XIXe siècle* (G. Bonneau), *Gide* (*A.*), *Valéry* (*P.*).

Bernard (C.). — Trudgian (Helen). — Claude B. and the « groupe de Médan ». — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

Blanc (L.). — Loubère (Leo A.). — L. B.'s philosophy of history. — *JHI*, January.

Bloy (L.). — * Steinmann (Jean). — L. B. — Éd. du Cerf, 1956. [Voir C. R. de A. Béguin, *Esprit*, juillet-août.]

Bourges (E.). — Lebois (A.). — B., Gaboriau et l'*Abrégé des causes célèbres*. — *RHLF*, octobre-décembre 1955.

— Pouilliart (Raymond). — La critique d'E. B. — *LR.*, mai, août.

Brunetière (F.). — Moreau (Pierre). — B. professeur de « littérature comparée ». — *RLC*, janvier-mars.

Buloz (Fr.). — Arbellot (Simon). — Fr. B. au Collège de France [à propos du cours de J. Pommier]. — *RDM*, 15 mars.

Céard (H.). — Voir : *Zola* (*É.*).

Chasles (Ph.). — Pichois (Claude). — Les vrais « Mémoires » de Ph. C. [fragments inédits : Étienne Jouy. — Les voltairiens du romantisme. — Amédée Pichot. — Le salon de Mme de Kaizaroff. Mérimée et Sainte-Beuve sénateurs. — Mistral]. — *RSH*, janvier-mars.

Chateaubriand. — * Moreau (Pierre). — Ch. (« Connaissance des lettres »). — Hatier, 1956.

— Contamine (Henry). — Les conditions du travail ministériel de C. — *Revue d'histoire diplomatique*, juillet-septembre 1955.

— Kergall (Atala). — Atala Stamaty, filleule de Ch. — *Revue d'histoire diplomatique*, juillet-septembre 1955.

— Puppo (Mario). — Un giudizio inedito del Cesarotti su C. [dans une lettre inédite au comte Zacco, 4 septembre 1803, sur *Le Génie du christianisme*]. — *Giornale storico della letteratura italiana*, 1er trimestre.

— Sorre (Maximilien). — Botanique et histoire littéraire [à propos de l' « andrachné » dans *Les Martyrs*]. — [In] * Mélanges G. Jamati.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Rêverie nocturne [C., *Mém. d'Outre-Tombe*], livre V. — *L'École*, 14 avril.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Constant (B.). — Berthoud (Dorette). — De Charlotte à Cécile. — *Cahiers B. Constant*, nº 1, décembre 1955.

— David (Madeleine). — Vue comparée des idées de Herder et de B. C. sur l'étude des religions. — *Numen*, January.

— Guillemin (Henri). — B. C. renonce à la Suisse. — *FL*, 11 février.

— Le Grand Roy (René). — [Observations sur l'article de M. Riffaterre, « Datation de mots et néologismes », in *Le français moderne*, janvier 1954]. — *Cahiers B. C.*, nº 1.

— *Cahiers B. Constant.* Publication de l'Association des amis de B. C. Série I, nº 1, décembre 1955. (Lausanne, Libr. Bonnard, 3, rue Langallerie ; Paris, Maison du livre français.)

Cousin (V.). — Will (Frederic). — C. and Coleridge, the aesthetic ideal. — *CL*, Winter 1956.

Custine (M^is^ **de**). — Luppé (A. de). — A Saint-Gratien, en écoutant Chopin improviser chez le m^is^ de C. [documents inédits]. — *FL*, 31 mars.

Dumas père (A.). — J. B. [Bonnerot]. — Actualité d'A. D. — *BB*, nº 1.

— Cluzel (Étienne). — A. D. et la publicité. — *BB*, 1955, nº 6.

— A. D. à Bruxelles en 1852 [d'après le catalogue de l'exposition du 125^e^ anniversaire de l'Indépendance, Bruxelles, 16 décembre 1955-24 janvier 1956 ; deux lettres de D. au bourgmestre de Bruxelles, De Brouckère, texte de sa lettre du 30 décembre 1852]. — *Le Thyrse*, mai.

Dumas fils (A.). — Voir : *XIX^e^ siècle. Théâtre.*

Flaubert (G.). — Crouzet (Marcel). — F. a-t-il démarqué Balzac ? — *RHLF*, octobre-décembre 1955.

— Moreau (Pierre). — F. et l'imparfait. — *Droit et Liberté*, avril.

— Voir : *Balzac* (*H. de*).

Fourier (Ch.). — Poulat (Émile). — Sur deux textes manuscrits de Ch. F. — *Communauté et vie coopérative. Cahiers d'histoire et de sociologie de la coopération*, nº 3, juillet-décembre 1955.

France (A.). — Levaillant (Jean). — Aspects de la création littéraire chez A. F. — *RHLF*, octobre-décembre 1955.

— Suffel (Jacques). — La bibliothèque d'A. F. — *Le Livre et l'estampe*, nº 5, janvier.

Fromentin (E.). — Blanchon (Pierre). — L'art littéraire d'E. F. d'après ses manuscrits. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1955.

Gaboriau (E.). — Voir : *Bourges* (*E.*).

Gille (Ch.). — Brochon (Pierre). — Un anniversaire : le chansonnier ouvrier Ch. G. (1820-1856). — *Europe*, mars.

Gobineau (C^te^ **A. de**). — Boyé (Maurice-Pierre). — A. de G. et Richard Lesclide. Documents inédits [six lettres de G., 1849-1851 ; journal intime de R. L.]. — *MF*, février.

Goncourt (**E. de**). — Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Gourmont (**R. de**). — L. F. V. — R. de G. et la gravure sur bois [d'après la thèse de M^lle^ Micheline Holliger, pour l'École du Louvre : « La renaissance du bois dans le livre illustré, de Gauguin à Maillol »]. — *MF*, février.

Gravière (C.). — Culot (J.-M.). — Caroline G. (1821-1878). Suivi d'une bibliographie de C. G. — *Le Thyrse*, avril.

Guérin (**E. de**). — Voir : *Barbey d'Aurevilly* (*J.*).

Guérin (M. de). — Busson (Henri). — *Les Deux anges*, de M. de G., musique restituée par l'abbé J. Téphaine. — *Europe*, mars.

— Hannedouche (S.). — M. de G. et le catharisme. — *Cahiers d'études cathares*, nº 23, automne 1955.

Hugo (V.). — * V. H. — Œuvres complètes. 34. France et Belgique. Alpes et Pyrénées. Voyages et excursions. Paris. Préface de Michel Braspart. — (Givors). A. Martel, 1955.

— * Visages de V. H. Notes pour un commentaire à des textes enregistrés par Guy Michaud (L'Encyclopédie sonore. Visages de l'homme). — Hachette, s. d.

— * V. H. — *Pauca meae.* Notes pour un commentaire à des textes enregistrés par Georges Hacquard. (L'Encyclopédie sonore. Les grands textes). — Hachette, s. d.

— Cousin (Jean). — Le général H., 1773-1828. — *Revue historique de l'armée*, février.

— Debidour (V.-H.). — V. H. poète français. — *Le Bulletin des lettres*, 15 avril.

— Finnberg (Florence Faith). — The social and political thought of V. H., as revealed in *L'Événement*, a newspaper published under his aegis from July 30-31, 1848, to December 1, 1851 [Thèse University of Minnesota, 1955]. — *Dissertation abstracts*, 1955, nº 12.

— Franceschetti (Giancarlo). — A proposito di una recente pubblicazione di Henri Guillemin su V. H. — *Aevum*, gennaio-febbraio.

— Dans les notes intimes de V. H. [août 1872 à décembre 1877]. Publié par Henri Guillemin. — *FL*, 12 mai.

— Guillemin (Henri). — Le Journal inédit d'Adèle H. [fragment, 17 avril-5 août 1852]. — *Le Monde*, 4 février.

— Une prière de V. H. Extraits inédits des « Carnets intimes », présentés par H. G. [Guillemin]. — *FL*, 21 avril.

— Lebois (André). — Ruy Blas est-il... Charles Lassailly ? — *Quo Vadis*, juillet-septembre 1955.

— Venzac (Géraud). — La mère « vendéenne » de V. H. Lettre semi-ouverte à M. Louis Chaigne sur l'énigme Sophie H. — *La Revue du Bas-Poitou*, janvier.

— Father of French poetry [V. H. : C. R. de H. Guillemin, *H. et la sexualité*; A. Maurois, *V. H.*, transl. by Gerard Hopkins. — F. Gregh, *V. H., sa vie, son œuvre*]. — *TLS*, 23th March.

Huysmans (J.-K.). — * J.-K. H. — *A Vau-l'eau.* Introduction et notes par Italo Gotta (« Scrittori francesi »). — Roma, A. Signorelli, 1956.

— * J.-K. H. — Lettres inédites à Edmond de Goncourt, publiées et annotées par Pierre Lambert et présentées par Pierre Cogny. — Nizet, 1956.

— * Alliance française de Belgique. J.-K. H. (1848-1907). L'homme et l'œuvre. Les séjours en Belgique. Exposition, 26 novembre-10 décembre 1955. [Catalogue rédigé par Raymond Massant. Présentation de Victor Decroyere. Préface de Gustave Vanwelkenhuyzen.]. — Bruxelles, Au Musée du Livre [Impr. d'Hondt et de Grave], 1955.

— Chamard (Élie). — H. et les bénédictins [Lettres inédites communiquées par P. Lambert]. — *RDM*, 15 avril.

— Chastel (Guy). — Un ami inconnu de H. : Georges Landry. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

Joubert (J.). — * Bellaunay (P.). — J. J. et la littérature. — Groningen, Wolters, 1955.

— Pizzorusso (Arnaldo). — La poetica di J. — L'immaginazione e le immagini in J. — [In] * Studi sulla letteratura dell'età preromantica in Francia. — Pisa, 1956.

— Soreil (Arsène). — Sur un mot de J. — *Marche Romane*, août-octobre 1955.

Laforgue (**J.**). — * J. L. — *Moralités légendaires*. Gravures sur bois en couleurs de Gérard Cochet. — Hippocrate et ses amis, 1955.
— Souyris (P.). — Quelques néologismes de L. — *Vie et langage*, avril.

Lamartine (**A. de**). — * Vuarnet (Émile). — Séjour de L. à Nernier en 1815. — Thonon, SIEP (Société d'imprimerie, de presse et d'édition), 1955.
— Guyard (Marius-François). — Le rêve grec de L. — *L'Hellénisme contemporain*, janvier-février.
— Hastier (Louis). — Un amour de L. « La princesse italienne » [Mme de Larche]. — *RDM*, 1er mai.
— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Lamennais (**F. de**). — Le Hir (Yves). — Sur un agenda de L. [1809-1820, Bibliothèque universitaire de Rennes]. — *Cahiers d'histoire et de folklore*, janvier-mars.
— Martini (Magda). — La dernière amitié féminine de L. [Marie-Laetitia Bonaparte-Wyse, comtesse de Solms]. — *Europe*, mars.
— Rodis-Lewis (Geneviève). — L'esthétique de L. — *Annales de Bretagne*, no 1.
— Roussel (Jean). — De L. à nous. — *TR*, avril.

Lassailly (**Ch.**). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Lautréamont. — * Bachelard (G.). — L. [2e éd. augmentée]. — J. Corti, 1956.
— Gullón (Ricardo). — L. entrevisto. — *Insula*, 15 de enero.

Le Braz (**A.**). — Dubreuil (Léon). — A. Le B. et les siens. — *Annales de Bretagne*, no 1.

Lesclide (**R.**). — Voir : *Gobineau* (*A. de*).

Loti (**P.**). — * Willward (Keith G.). — L'œuvre de P. L. et l'esprit « fin de siècle ». Préface de Pierre Moreau. — Nizet, 1955.

Louÿs (**P.**). — Voir : *Gide* (*A.*).

Maeterlinck (**M.**). — Roos (Jacques). — M. M. et les sciences. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

Maistre (**X. de**). — Ménard (Jean). — X. de M. et R. Töpffer, une amitié littéraire. — *La Revue de l'Université d'Ottawa*, avril-juin.

Mallarmé (**S.**). — Austin (Lloyd James). — Les « années d'apprentissage » de S. M. — *RHLF*, janvier-mars.
— Bernard (Suzanne). — La clef de M. est-elle dans Littré ? — *RLHF*, janvier-mars.
— Cingria (Hélène). — Le M. de Picasso au Palais du Roure. — *LF*, 3-9 mai.
— Fromilhague (R.). — Nouvelle exégèse mallarméenne : *L'Ouverture ancienne* d'*Hérodiade* (première laisse). — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures*, IV, fasc. 1-2.
— Siciliano (Italo). — M., o il narcisismo della parola [dal libro * *Il romanticismo francese da Prévost ai nostri giorni*]. — *LM*, gennaio-aprile.
— Viatte (Auguste). — La première version imprimée du *Don du poème*. — *RHLF*, janvier-mars.
— Voir : *Gide* (*A.*).

Maupassant (G. de). — Gravier (Maurice). — I. — H. Bang et le roman naturaliste français. — II. — H. B. et G. de M. — *Études germaniques*, janvier-mars.
— Lacaze-Duthiers (Gérard de). — M. et l'Auvergne. — *Messager littéraire du Massif central*, janvier 1955.

Mérimée (P.). — * P. M. — Correspondance générale, établie et annotée par Maurice Parturier. 2e série. Tome 3e. 1859-1860. — Toulouse, E. Privat, 1955.

Michelet (J.). — Pommier (Jean). — M. et l'architecture gothique. — *Études de lettres. Bulletin de la Société des études de lettres* (Lausanne), décembre 1954.
— Pommier (Jean). — M. et la figure humaine. — [In] * Mélanges G. Jamati.
— Pommier (Jean). — M. et les arts plastiques. — *Annuaire du Collège de France*, 1955.

Mikhaël (E.). — Perrin (Henri). — Entre Parnasse et Symbolisme : Ephraim M. (autour d'une correspondance). — *RHLF*, janvier-mars.

Mistral (F.). — * Mélanges mistraliens. (Publications de la Faculté des lettres de Montpellier, IX.) — Presses Universitaires, 1955.
— Aquarone (J.-B.) .— M. et le Portugal. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Bourciez (J.). — M., poète ligure. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Camproux (Charles). — Le héros mistralien, d'après *Calendal*. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Colotte (P.). — La chanson folklorique dans l'œuvre de M. L'Aubade à Magali. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Dauzat (Albert). — Quelques aspects de la langue de M. — *Marsyas*, mars.
— Griffe (G.). — A propos du merveilleux dans M. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Jourda (Pierre). — M. poète guerrier. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Jouveau (René). — Le thème des châteaux dans la poésie de F. M. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Mauron (Ch.). — La Vierge qui fuit. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Rostaing (C.). — La prose rythmée dans les *Memôri e Raconte*. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Roussel (Louis). — Une amitié franco-grecque : F. M. et Costis Palamas. — [In] * Mélanges mistraliens.
— Taladoire (Barthélemy A.). — Examen dramatique de *La Reine Jeanne*. — [In] * Mélanges mistraliens.

Montalembert (Ch. de). — Allen (Louis). — Gladstone et M. Correspondance inédite. — *RLC*, janvier-mars.

Moréas (J.). — Le Dantec (Y.-G.). — J. M., poète français. — *FL*, 14 avril.
— Luccioni (Jean). — M. l'Athénien ou le retour à l'humanisme. — *Revue de la Méditerranée*, janvier-avril.
— Warnod (André). — J. M. au Quartier latin. — *La Revue française*, avril.

Musset (A. de). — * Blum (Arlette). — L'expression poétique des souvenirs chez A. de M. — Presses du Temps présent, 1954.
— * Visages d'A. de M. Notes pour un commentaire à des textes enregistrés par A. Stegmann (Encyclopédie sonore. Visages de l'homme). — Hachette, s. d.
— Guillemin (Henri). — Grandeur de M. — *JG*, 11-12 mars.
— Jamieson (Paul F.). — M., de Quincey and Piranesi. — *MLN*, February.

— Le Hir (Yves). — L'expression du sentiment amoureux dans l'œuvre poétique d'A. de M. (II). — *Le français moderne*, janvier.
— Moreau (Pierre). — De quelques difficultés de la critique génétique. A propos d'*On ne badine pas avec l'amour*. — *IL*, janvier-février.

Nadar (**F.**). — Grimmer (Georges). — Essais nadariens. III. N. écrivain. — *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique Le Vieux papier*, janvier.

Nerval (**G. de**). — * Durry (Marie-Jeanne). — G. de N. et le mythe. — Flammarion, 1956.
— Auriant. — Deux aspects inconnus de G. de N. — *Le Bayou*, hiver 1955.
— Christophe (Louis A.). — G. de N. au Caire. — *La Revue du Caire*, mars.
— Hunckler (A.). — *El Desdichado. Arthémis.* Un art nouveau soutenu par une adhésion confuse au principe de l'analogie universelle [extrait d'un DES sur « N., Baudelaire et la doctrine de l'analogie universelle »]. — *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, mars.
— Pfeiffer (Jean). — A propos de G. de N. — *Synthèses*, février.

Nodier (**Ch.**). — Billey (Maurice). — Un magistrat révolutionnaire : le père de Ch. N. — *Bulletin de la Fédération des sociétés savantes de Franche-Comté*, nº 2, 1955.
— Castex (P.-G.). — Un inédit de Ch. N. : *Ferry Barbis*. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures IV*, fasc. 1-2.
— Oliver (A. Richard). — N. as bibliographer and bibliophile. — *The Library Quarterly*, January.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers. Romantisme* (M. A. Ruff).

Nouveau (**G.**). — Ripert (Pierre). — A la recherche de G. N., peintre mendiant. — *Arts et livres de Provence*, Bulletin nº 28, février.

Ourliac (**Ed.**). — Boyé (Maurice-Pierre). — Édouard O. — *Quo Vadis*, juillet-septembre 1955.

Planche (**G.**). — * Regard (Maurice). — L'adversaire des romantiques. Gustave P. ** Correspondance. Bibliographie. Iconographie. — Nouvelles Éditions Latines, 1956.

Récamier (**M^me**). — Levaillant (Maurice). — M^me R. et le prince de Prusse. — *RP*, mars.

Renan (**E.**). — * Chaix-Ruy (Jules). — R. Sa vie et son œuvre. — Vitte, 1956.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Renard (**J.**). — * J. R. — *L'Écornifleur*. Gravures originales de Jacques Boullain. — Les Bibliophiles de France, 1955.
— * J. R. — *Histoires naturelles*. Burins originaux de Tavy Notton. — Éd. de l'Odéon, 1955.
— Voir : *Gide* (*A.*).

Reybaud (**L.**). — Thuillier (G.). — Louis R., satiriste politique. Jérôme Paturot, député. — *La Revue administrative*, novembre-décembre 1955.

Rimbaud (**A.**). — * A. R. — *Une Saison en enfer*. En lisant Rimbaud, par H. Pichette, suivi de : Réflexions sur une *Saison en enfer*, par Jean Conilh (L'Encyclopédie sonore. Coll. « Les grands textes »). — Hachette, s. d.
— A. R. — Le « cahier des dix ans », présenté et commenté par Suzanne Briet. — *La Grive*, avril.

— Aubin (H.). — Le cas R. — *L'Évolution psychiatrique*, avril-juin 1955.
— Barrère (Jean-Bertrand). — R., l'apprenti-sorcier. En rêvant aux *Voyelles* (une hypothèse investigatoire). — *RHLF*, janvier-mars.
— Graaf (Daniel A. de). — Articles pseudonymes de R. — *RLV*, nº 2.
— Graaf (Daniel A. de). — L'heure du décès d'A. R. — *MF*, février.
— Massey (Irving). — A note on the history of synaesthesia. — *MLN*, March.

Rodenbach (G.). — Hommage à G. R. [par Pierre Nothomb et F. Gregh]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1955, nº 4.

Rosny aîné (J.-H.). — Dorgelès (R.). — [J.-H. R. aîné, pour le centenaire de sa naissance]. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, janvier-mars.
— Dubeux (Albert). — Le centenaire de R. aîné. — *RDM*, 1er avril.

Rostand (E.). — Pons (Maurice). — L'année Cyrano. — *RP*, mars.

Saint-Simon (Cte C.-H. de). — * Dondo (Mathurin). — The French Faust : H. de S.-S. — New York, Philosophical Library, 1955.
— Laurenti (Nerina). — Il pensiero di H. de St-S. (dal razionalismo allo storicismo). — Estr. di *Studia Patavina*, 1955, nº 2.
— Teissèdre (Jean). — Actualité du saint-simonisme. — *Revue d'histoire économique et sociale*, 1955, nº 4.
— Thuillier (Guy). — Le comte de S.-S. devant l'administration. — *La Revue administrative*, janvier-février.

Sainte-Beuve. — S.-B. et Jeanne de Tourbey. Lettres inédites présentées par J. Bonnerot. — *MF*, mai.
— Dresden (S.). — La méthode critique de S.-B. et la science. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.
— Lacassagne (Dr Jean). — Les médecins, la maladie et la mort de S.-B. (avec lettres inédites). — *Cahiers lyonnais d'histoire de la médecine*, nº 2.
— Letessier (Fernand). — Un voyage de S.-B. dans le Perche en septembre 1839. — *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, 1955-1956, fasc. I.
— Pinatel (J.). — S.-B. et la poésie. — *L'École*, 17 mars.
— Voir : *Proust* (*M.*).

Sand (G.). — * G. S. — *Winter in Majorca*. With José Quadrado's refutation of G. S. Translated and annotated by Robert Graves. — London, Cassell, 1956.
— Charageat (Madeleine) et Delpierre (Madeleine). — Les souvenirs de G. S. [présentation de J. Wilhelm]. — *Bulletin du Musée Carnavalet*, décembre 1954.
— Dupuy (Aimé). — L'Algérie à travers la vie et l'œuvre de G. S. (fin). — *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, 19 juillet.
— Marillier (J.). — Antoine-Claude Delaborde, maître oyselier parisien, aïeul maternel de G. S. — *L'Actualité de l'histoire*, nº 14, janvier.

Senancour. — Pizzorusso (Arnaldo). — Origine e sviluppo dei temsi meditativi di *Oberman*. — I temi del sentimento e le associazioni poetiche in *Oberman*. — [In] * Studi sulla letteratura dell'età preromantica in Francia. — Pisa, 1956.

Stendhal. — * S. — *Rome, Naples et Florence en 1817*, suivi de l'*Italie en 1818*. Nouvelle édition établie et commentée par H. Martineau. — Le Divan, 1956.
— Alciatore (Jules C.). — La distinction stendhalienne entre l'esprit et la science. — *FR*, January.

— Crozet (Louis). — Lettre au baron de Mareste, 31 octobre [1820], publiée par H. Martineau. — *Le Divan*, avril-juin.

— Dédéyan (Charles). — S. et les *Chroniques italiennes*. — *LR*, février, mai.

— Dethan (Georges). — Un consul et un vice-consul. S. et son agent à Ancône, Frédéric Quilliet (correspondance inédite). — *Revue d'histoire diplomatique*, octobre-décembre 1955.

— Dollot (René). — Dans le sillage de S. (à propos d'un livre récent). — *Revue d'histoire diplomatique*, juillet-septembre 1955.

— C. L. [Claude Liprandi]. — Julien Sorel, « étudiant en théologie ». — [In] Petites notes stendhaliennes. — *Le Divan*, avril-juin.

— Martineau (Henri). — S. aimait-il la peinture ? — *L'Œil*, mai.

— H. M. [Martineau]. — Une nouvelle amie de S. à l'Opéra italien de Paris. — [In] * Petites notes stendhaliennes. — *Le Divan*, avril-juin.

Taine (H.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Taylor. — Voir : *XIX^e siècle. Divers. Romantisme* (M. A. Ruff).

Thierry (Ed.). — Voir : *Baudelaire.*

Tocqueville (A. de). — Héroux (Maurice). — T., prophet of democracy. — *Culture*, décembre 1955, mars 1956.

Töpffer (R.). — Voir : *Maistre* (*X. de*).

Vallès (J.). — Pinatel (J.). — La trilogie de J. V. — *L'École*, 21 janvier.

Vaux (C. de). — Thérive (André). — La romancière positiviste : Clotilde de V. — *TR*, mars.

Verhaeren (E.). — * Rilke, Gide et V. Correspondance inédite, recueillie et présentée par Carlo Bronne. — Messein, 1955.

— Aigrisse (Gilberte). — Une psychanalyse de V. [d'après Ch. Baudouin, « Le symbole chez V. »]. — *Action et pensée*, décembre 1955.

Verlaine (P.). — * Underwood (V. P.). — V. et l'Angleterre. — Nizet, 1956.

— Graaf (Daniel A. de). — V. a-t-il séjourné à Bruxelles en 1870 ? — *MF*, mai.

— Lebois (André). — Aspects de V. — *Le Bayou*, n° 65, printemps.

— Voir : *Deubel* (*L.*).

Verne (J.). — Defourneaux (M.). — J. V. et son temps [résumé de conférence, suivi d'une note bibliographique]. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, n° 88, février.

Vigny (A. de). — Charpier (Jacques). — A. de V., Fr. Mauriac et la justice des hommes... — *Les Lettres nouvelles*, mai.

— Greco (Salvatore). — Il pensiero di A. de V. — *LM*, settembre-dicembre 1954.

— Guillemin (Henri). — Suis-je coupable de critique-passion ? — *FL*, 7 avril.

— Hastier (Louis). — La confession de V. — [In] * Vieilles histoires. Étranges énigmes. — A. Fayard, 1955.

— Isay (Raymond). — V., la mer et les marins. Une nouvelle conception de la personnalité et de l'œuvre d'A. de V. — *RDM*, 15 avril.

— Massey (Irving). — The contribution of neurology to the scepticism of A. de V. — *Journal of the history of medicine*, July 1954.

— Virolle (R.). — Explication de texte. Poète et société (Vigny, *Chatterton*, III, 1). — *L'École*, 12 mai.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (G. Bonneau).

Villiers de l'Isle-Adam. — * V. de l'I.-A. — *Contes cruels.* Étude historique et littéraire d'après des documents inédits, par P.-G. Castex et J. Bollery. — J. Corti, 1956.

— V. de l'I.-A. — *Maître Fulcran*, conte inédit. Présentation de P.-G. Castex. — *MF*, avril.

— V. de l'I.-A. — *La Tentation.* Scènes inédites, publiées par P.-G. Castex. — *RHLF*, janvier-mars.

— Bollery (Joseph). — Documents biographiques inédits sur V. de l'I.-A. — *RHLF*, janvier-mars.

— Drougard (E.). — V. de l'I.-A. défenseur de son nom (I). — *Annales de Bretagne*, n° 1.

— Raitt (Alan W.). — État présent des études sur V. de l'I.-A. — *IL*, janvier-février.

Vinet (A.). — * A. V. — Mélanges littéraires, publiés par Pierre Kohler. — Lausanne, 1955. [Cf. P. Reboul, in *RSH*, janvier-mars.]

— Kohler (Pierre). — V. loué par deux écrivains genevois [J.-H. Merle d'Aubigné, P.-A. Sayous]. — *JG*, 26-27 février.

Zola (E.). — * Moreau (Pierre). — *Germinal* d'É. Z., épopée et roman (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1954.

— É. Z. — Pages retrouvées. « Le Jour des morts » [article publié dans *La Cloche*, 2 novembre 1871]. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 3, 1955.

— Brown (Calvin S.). — Music in Z.'s fiction, especially Wagner's music. — *PMLA*, March.

— Hemmings (F. W. J.). — The present position in Z. studies. — *FS*, April.

— Hemmings (F. W. J.). — Z., *Le Bien public* and *Le Voltaire*. — *RR*, April.

— Niess (Robert J.). — Henry James and Z. : a parallel. — *RLC*, janvier-mars.

— Petriconi (Hellmuth). — *La Débâcle.* — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Fr. Schiller-Universität Jena. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 2-3.

— Racine (Jean). — Un article inédit d'É. Z. [projet d'article, s. d., fin avril 1898 ?]. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 3.

— Zola et Céard [Lettre de Z. à Céard, 17 août 1881, communiquée par le D^r Burns]. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 3.

— Émile-Zola (J.). — Bibliographie d'É. Z. (journaux hebdomadaires). — *Les Cahiers naturalistes*, n° 3.

— Voir : *Balzac* (*H. de*).

XX^e SIÈCLE

Divers. — * Arbour (R.). — Répertoire des revues éphémères paraissant à Paris de 1900 à 1914. — J. Corti, 1956.

— * Billy (André). — L'Époque contemporaine (« Histoire de la vie littéraire »). — Tallandier, 1956.

— Schmidt (Albert-Marie). — L'esprit du mal et la littérature française du dernier demi-siècle. — *Le Semeur*, mars.

Mémoires. Souvenirs. — * Bordeaux (H.). — Histoire d'une vie. Tome III. La douceur de vivre menacée (1909-1914). — Plon, 1956.

— Carco (Francis). — Poètes boudés par la gloire... Souvenirs inédits. — *FL*, 7 avril.

Livre. — Thomé (J.-R.). — L'art de R. Brunck de Freundeck. 1899-1949. — *Le Courrier graphique*, janvier.

Roman. — Muller (A.). — Le roman : du roman noir au roman rose. — *L'Enseignement chrétien*, avril.

— Neumark (Fritz). — Les problèmes économiques vus à travers le roman moderne. — *Revue de science financière*, avril-juin.

— Turnell (Martin). — The French novel [C. R. de : H. Peyre, *The contemporary French novel*, New York, 1955]. — *The Sewanee Review*, Spring.

Théâtre. — Fauny-Anders (France). — Les théâtres du Cartel. Le précurseur, les animateurs (1913-1939). Étude bibliographique et répertoire [Thèse Bryn Mawr College, 1954]. — *Dissertation abstracts*, nº 1.

Alain. — * A. — *Propos.* Texte présenté avec une biographie et une bibliographie d'A., et une table analytique des *Propos*, par Maurice Savin. Préface d'André Maurois (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1956.

— Chateau (Jean). — A. — [In] * Les Grands pédagogues. — Presses Universitaires, 1956.

Alain-Fournier. — * Delettrez (Jean-Marie). — A.-F. et *Le Grand Meaulnes*. — Éd. Émile-Paul, 1956.

— Borgal (Clément). — Connaissance d'A.-F. — *Critique*, avril.

— Lebois (André). — *Le Grand Meaulnes*, fils du *Grand Krause* [de Jules Girardin, 1832-1888]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Timmermans (G.). — Recherche sur le style poétique du *Grand Meaulnes* [fragments d'un mémoire pour le DES]. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures IV*, fasc. 1-2.

Apollinaire (G.). — G. A. — Lettres à André Derain [16 octobre, 8,14 novembre 1915, 20 février 1916]. — Poème inédit. — Sculptures d'Afrique et d'Océanie [manuscrit inédit, 1917 ?]. — *FDR*, nº 7-8, septembre-décembre 1955.

— G. A. — Poème préface prophétie [pour des poèmes de P.-A. Birot], suivi de : Petite histoire du poème préface prophétie, par P.-A. B. — *FDR*, nº 7-8.

— Adéma (Pierre-Marcel). — Éphémérides. 1903-1919. — *FDR*, nº 7-8.

— Beauduin (Nicolas). — A. et *La Vie des lettres*. — *FDR*, nº 7-8.

— Carmody (Francis). — Esthétique de l'Esprit Nouveau. — *FDR*, nos 7-8.

— Pestureau (Gilbert). — L'imagination représentative de G. A. dans *Alcools* [extrait DES, Poitiers, juin 1955]. — *FDR*, nos 7-8.

— Souyris (Pierre). — Les deux versions du *Pont Mirabeau*. — *FDR*, nos 7-8.

— Warnier (Raymond). — A. journaliste. Études apollinariennes (I) [A. à *L'Européen*. — A. et *Le Journal de Salonique*]. — *RHLF*, janvier-mars.

Artaud (A.). — A. A. — Trois lettres inédites [1944, 1945, 1946]. — *La Revue théâtrale*, nº 32.

— Mauriac (Claude). — A. A. — *Preuves*, mai.

Barbusse (H.). — Deux lettres inédites de H. B. [à Georges Maurevert, 29 décembre 1916, 13 janvier 1917]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

Barrès (M.). — * Mondor (Henri). — M. B. avant le Quartier Latin. — Éd. Ventadour, 1956.

— Chassé (Ch.). — Quand B. était existentialiste. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Gaxotte (Pierre). — Je n'ai jamais cru sans réticence à la Lorraine de B. — *FL*, 19 mai.

— Mauriac (Fr.). — Ce qu'a reçu B. de la Lorraine. Moselle et Garonne. — *FL*, 19 mai.

— Venzac (Géraud). — B. et l'Auvergne. — *Messager littéraire du Massif central*, janvier 1955.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers*, *Le Goffic* (*Ch.*).

Bergson (**H.**). — * Arbour (R.). — H. B. et les lettres françaises. — J. Corti, 1956.

Bernanos (**G.**). — * G. B. — *Le Crépuscule des vieux* [Notes bibliographiques signées A. B. : A. Béguin]. — Gallimard, 1956.

— Balthasar (Urs von). — L'œuvre de B. et l'Église dans le temps. — *TR*, avril.

— Bigeard (G.). — Les Carmélites de B. et l'histoire. Une des martyres : Marie-Anne Brideau. — *L'École*, 4 février.

— Heist (Walter). — B. en Allemagne. — *L'Esprit des lettres*, n° 5, 1955.

— Holthusen (Hans Egon). — B. als Dichter der Kirche. — *Hochland*, Februar.

Bernard (**J.-M.**). — Voir *Gide* (*A*).

Bidou (**H.**). — Voir : *Léautaud* (*P.*).

Boylesve (**R.**). — Trois lettres de René B. à Henri Lavedan [février 1902, 13 juin 1904, 5 août (1907)]. Introduction par Jean Ménard. — *La Revue de l'Université Laval*, janvier.

— Bourgeois (André). — Les débuts littéraires de B. à l'*Ermitage*. — *FR*, April.

— Haloche (Maurice). — René B. — *Le Thyrse*, février.

Brasillach (**R.**). — * R. B. — Journal d'un homme occupé. — Les Sept couleurs, 1955.

Claudel (**P.**). — * P. C. — Conversation sur Jean Racine. — Gallimard, 1956.

— P. C. — Dans l'île de Wight [premier texte littéraire publié par P. C., *Revue illustrée*, 1^er août 1889, signé Pierre Servan, par suite d'une erreur typographique ; il devait être signé : Servau]. Présenté par H. Guillemin. — *TR*, avril.

— Un autógrafo de P. C. [lettre à José Arriola Adame et Efraín González Luna, de Guadalajara, 8 février 1930, à propos d'un numéro d'hommage à P. C. de « Bandera de Provincias »]. — *Abside*, enero-marzo.

— Bertrán (Juan Bta), S. I. — En el primer aniversario de la muerte de C. Su obra póstuma. — *Razón y Fe*, marzo.

— Blount (M. M.). — C. on the air. — *The Month*, March.

— Fowlie (Wallace). — C. as dramatist. — *The Sewanee Review*, Spring.

— Horst (Karl August). — P. C^s Heimkehr. — *Merkur*, Februar.

— John (Robert). — Welt und Mensch bei P. C. — *Wissenschaft und Weltbild*, Dezember 1955.

— Lavallée (Marie-Marthe). — The artistic world of P. C. [Thèse Columbia University, 1955]. — *Dissertation abstracts*, n° 2.

— Mondor (Henri). — Souvenir de P. C. — *Résonances*, 4^e trimestre 1955.

— Urmeneta (Fermín de). — Sobre la estética claudeliana. — *Revista de ideas estéticas*, octubre-diciembre 1955.

— Vial (Fernand). — P. C. — *The American society Legion of honor Magazine*, Summer 1955.

Colette. — * Goudeket (Maurice). — Près de C. — Flammarion, 1956.

— * Le Hardouin (Maria). — C. (« Classiques du xx^e siècle ». 24). — Ed. Universitaires, 1956.

— Courant (Paul). — Une figure française : Willy inconnu. — *Écrits de Paris*, février.

— Folliet (Joseph). — Inventaire après décès. Mme C. — *Chronique sociale de France*, avril.

Copeau (J.). — Trois lettres de J. C. à Silvio d'Amico, à propos du *Mistère de Santa Uliva* [19 septembre 1932, 8 mai, 5 août 1933]. — *RHT*, 1955, fasc. III-IV.

— Voir : *Molière*.

Deubel (L.). — Lettres inédites de L. D. à Charles Callet. — *Société des amis de L. D.*, nº 31, janvier.

— Chatot (Eug.). — L. D., grand-prêtre verlainien (II). — *Société des amis de L. D.*, nº 31, janvier.

— Chatot (E.). — Sur un article posthume de L. Bocquet [in *Quo Vadis*, 1954-1955]. — *Société des amis de L. D.*, nº 31, janvier.

Gaultier (J. de). — Jules de G. — Pages inédites [A propos de J. de G., par Ch. Rieu]. — *La Nouvelle NRF*, avril.

Gide (A.). — * Delay (Jean). — La jeunesse d'A. G. Tome I. A. G. avant André Walter. 1869-1890 (Coll. « Vocations »). — Gallimard, 1956. [Cf. E. Henriot, Une explication d'A. G., *Le Monde*, 3 mai.]

— Lettre de G. à J.-M. Bernard, Mardi gras [1914], publiée par René Fernandat. — *Le Monde*, 3 mars.

— Caprier (Christian). — G., lecteur bénévole. — *TR*, février.

— Delay (J.). — En écrivant A. Walter. — *TR*, février.

— Delay (J.). — G. et Louÿs en rhétorique. — *FL*, 28 janvier.

— Delay (J.). — La mère d'A. G. — *RP*, avril.

— Dupuy (Aimé). — A. G. et J. Renard, maires de village. — *Journal des instituteurs et institutrices*, 28 janvier, 25 février, 10 mars.

— Fernandat (René). — Une controverse littéraire. Mallarmé, G. et J.-M. Bernard. — *Le Monde*, 3 mars.

— Frank (Bernard). — G. en Quarante. — *Cahiers des saisons*, février.

— Kanters (Robert). — Amitié, terre interdite. — *TR*, février.

— Kim (Jean-Jacques). — L'exposition A. G. à la Bibliothèque Doucet. — *TR*, février.

— Nugent (Robert). — G. as critic of Baudelaire. — *The Modern language Forum*, March-June 1952.

— Viatte (Aug.). — Comment G. mourut. — *La Revue de l'Université Laval*, avril.

— Voir : *Verhaeren (E.)*.

Giraudoux (J.). — * Stroter (Mary-Élisabeth). — *La Folle de Chaillot*, by J. G. — New York, Harpers and brothers, 1955 [Cf. *RHT*, 1955, fasc. III-IV, p. 400].

— * Bidal (M. L.). — G. tel qu'en lui-même... — Corrêa, 1956.

— * Raymond (Agnès G.). — La pensée politique de G. après la victoire et après la défaite... A dissertation presented to the faculty of the Ecole française of the Middlebury foreign language schools. — (S. l.), 1954. [Dactyl., un ex. B. N. Paris, 4º Ln^{27} 85833].

— Madis (Alex). — A la taverne du Panthéon [souvenirs sur J. G.]. — *RDM*, 1er avril.

— Après la distribution des prix... Reproduction d'un dessin de J. G. retrouvé sur un de ses cahiers de lycéen. — *Bulletin du groupe parisien des anciens élèves du Lycée de Châteauroux*, années 1953-1955.

Grasset (B.). — Garnier (Christine). — B. G. au jour le jour. — *RGB*, 15 janvier.

Hazard (P.). — Lograsso (Angeline H.). — Reminiscences of P. H. — *FR*, April.

Jacob (M.). — * M. J. — Correspondance. Tome II. Saint-Benoît-sur-Loire. 1921-1924. Lettres recueillies par François Garnier. — Éditions de Paris, 1956.

— * M. J. — *Romanesques.* Nouvelles. [Étude romanesque. Biographie du grand homme. Wenceslas, ancien cocher. Pèlerinages, nage. Le Petit homme des églises]. Présentation de Fr. Mauriac. — *Les Cahiers M. J.*, nº 4, 1954-1955 (Les Amis de M. J. ; Nouvelles Éditions Debresse).

— Lettres de M. J. aux Salacrou. — *La Nouvelle NRF*, février.

— Moniquet (Pierre). — M. J. (1876-1944). — *Marche Romane*, août-octobre 1955.

Jammes (Fr.). — Choix de lettres de F. J. à Fr. Mauriac, présentées par Jean Labbé. — *TR*, février.

Jarry (A.). — A. J. — Tels les mannequins [poème inédit]. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 21.

— Voir : *Rachilde* (*M*me).

Lafon (A.). — Émié (Louis). — On détrousse l'œuvre d'un poète mort [André L., Poèmes. 1906-1910, Éd. du Temps présent, 1913 ; Almine, « Averses et clairs de lune », Rodez, 1956]. — *FL*, 5 mai.

Lavedan (H.). — Voir : *Boylesve* (*R.*).

Léautaud (P.). — * P. L. — Journal littéraire. Tome III. 1919-1921. — Mercure de France, 1956.

— P. L. — Journal littéraire 1956 [janvier-février]. — *MF*, avril.

— P. L. — Propos recueillis par R. Mallet. — *FL*, 3 mars.

— Billy (André). — Le premier L... et l'autre. — *FL*, 3 mars.

— Borgeaud (Georges). — P. L. — *GL*, 3-4 mars.

— Coiplet (Robert). — P. L. — *Le Monde*, 26-27 février.

— Dormoy (Marie). — Mon ami L. — *NL*, 1er mars.

— Ganne (Gilbert). — P. L., un homme auquel il n'est rien arrivé. — *Arts*, 29 février-6 mars.

— Haloche (Maurice). — P. L. est mort. — *Le Thyrse*, avril.

— Lemarchand (Jacques). — Le *Théâtre de Maurice Boissard.* — *La Nouvelle NRF*, avril.

— Mauriac (Fr.). — L'homme de lettres et le néant [L. homme de lettres]. — *FL*, 10 mars.

— Millau (Christian). — L. était trop honnête pour être poli. — *Bulletin de Paris*, 1er mars.

— Picard (Gaston). — P. L. — *Larousse mensuel*, mai.

— Selz (Jean). — P. L. ou le paradoxe de l'écrivain. — *Les Lettres nouvelles*, avril.

— Sentein (Fr.). — L. feu dans le gel. —*Arts*, 29 février-6 mars.

— Thiébaut (Marcel). — De L. à Henry Bidou. — *RP*, avril.

Le Goffic (Ch.). — Dubreuil (Léon). — Ch. Le G. et l'Académie française (lettres de M. Barrès à Ch. Le G). — *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et mémoires*, 1955 [1956].

Maurras (Ch.). — * Ch. M. — *Anthinea*, d'Athènes à Florence. Gravures au burin de Camille-Paul Josso. — Paris, l'artiste (12, rue Th.-Ribot), 1955.

— * Cormier (Chanoine Aristide). — La Vie intérieure de Ch. M. — Éd. d'histoire et d'art, Plon, 1956.

Montesquiou (R. de). — Guillot de Saix. — Le centenaire de R. de M. — Fezensac. — *Quo Vadis*, juillet-septembre 1955.

Noailles (Ctesse de). — * La Rochefoucauld (Edmée de). — Anna de N. (« Classiques du xxe siècle. » 23). — Ed. Universitaires, 1956.
— A. de N. — Un poème inédit. — *JG*, 18-19 mars.
— Gillouin (René). — Souvenirs sur Mme de N. — *RDM*, 1er mai.

Péguy (Ch.). — * Comiti (Paulette). — Le Dieu de P. [Publications des Annales de la Faculté des lettres. Aix-en-Provence. Série Travaux et mémoires. No 1, 1955]. — Aix, La Pensée universitaire, 12 *bis*, rue Nazareth, 1955.
— Lauth (Reinhard). — Ch. Ps *Eve*. — *Wort und Wahrheit*, Dezember 1955.
— Neufchatel (Blaise de). — Note sur *Eve*, de P. — *L'École*, 12 mai.
Voir : *Rolland (R.)*.

Pergaud (L.). — Chatot (Eug.). — En marge de la correspondance de L. P. — *Le Thyrse*, février .
— Lafille (Pierre). — Les premières armes pédagogiques et littéraires de L.-E.-V. P., de la promotion 1898-1901 de l'É. N. de Besançon. — *Bulletin de la Société amicale des anciens élèves de l'École normale de Mâcon*, no 77, 1956.

Philippe (Ch.-L.). — Demorest (J.-J.). — Le primitivisme de Ch.-L. P. — *FR*, February.

Proust (M.). — * M. P. — Lettres à Reynaldo Hahn, présentées et annotées par Ph. Kolb. Préface d'Emm. Berl. — Gallimard, 1956.
— * Goron (Lucien). — Le Combray de M. P. — Toulouse, Impr. Julia, 1956.
— * Jauss (Hans Robert). — Zeit und Erinnerung in M. Ps *A la recherche du temps perdu*. Ein Beitrag zur Theorie des Romans (Heidelberger Forschungen. 3. Heft). — Heidelberg, Carl Winter-Universitätverslag, 1955. [Cf. Gonzalo Sobejano, « Tiempo y recuerdo en la novela. Un gran estudio sobre P. », *Insula*, 15 de enero.]
— Bisson (L. A.). — P. and medicine. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.
— Cattaui (Georges). — P. épistolier. — *Critique*, mars.
— Cattaui (G.). — P. et les sciences. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.
— Garrett (Helen T.). — M. P.'s vision of the French social hierarchy. — *Modern language Forum*, December 1955.
— Ifergan (Joseph). — M. P. et Saint-Simon. — *Les Cahiers de l'Alliance israélite universelle*, janvier.
— Marti (Laurent). — Montesquieu dans l'œuvre de P. — *JG*, 15-16 avril.
— Sauvage (Micheline). — Temps proustien et temps populaire. — *Esprit*, février.
— Schwerin (Christoph). — P. contra Sainte-Beuve. — *Die Neue Rundschau*, H. 1.
— Tougas (Gérard). — M. P. devant la critique anglo-saxonne. Quelques aspects. — *RLC*, janvier-mars.

Rolland (R.). — * *Jean-Christophe* et *Armel*. Correspondance entre R. R. et Jean Bodin. — Lyon, Éditions Aimé Brachet, 1955.
— * Hermann Hesse und R. R. Briefe. — Zürich, Fretz und Wasmuth Verlag, 1954.
— * Barrère (Jean-Bertrand). — R. R. (« Écrivains de toujours »). — Éd. du Seuil, 1955.

— * Gugenheim (Mme Suzanna). — R. R. e l'Italia. — Milano, Istituto editoriale Cisalpino, 1955.

— Lettre [inédite] de R. R. à Frantisek Laichter, 14 avril 1925 [F. L. préparait une thèse sur Péguy]. — *Université de Paris. Fonds R. R. Bulletin*, nº 34, décembre 1955.

— Una lettera [inedita] di R. R. [à Marino Moretti, 6 mai 1928]. — *La Fiera letteraria*, 24 luglio 1955.

— Cruickshank (John). — R. R. : the psychological basis of political belief. — *Hermathena*, May 1954.

— Novák (Otakar). — Na okraj Rollandovych Vlku (A propos des *Loups* de R. R.). — *Casopis pro moderní filologii*, 1955, c.4.

— Pierrugues (Marcel). — R. R. à la recherche de lui-même d'après sa correspondance avec Malwida de Meysenbug. — *La Revue de la Méditerranée*, novembre-décembre 1955 ; janvier-février 1956.

— Tetu (Marcel). — Entretiens avec R. R. Suivi d'une lettre [de R. R.] à un étudiant (M. T., 23 mai 1935). — *E*, novembre-décembre 1955.

— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. *Bulletin*, nº 33, septembre ; nº 34, décembre 1955 ; nº 35, février 1956.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — Flâneur (Le) des Deux-Rives. *FDR.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journa de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue Française. *NRF.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.*— Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : G Mignot

Imprimé en France à l'Imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-lès-Corbeil
en novembre 1956. — O. P. I. A. C. L. 31.1152.
Dépôt légal effectué dans le 4e trimestre 1956.
Nº d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 1637.
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 1002.